00101991

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016

PP.e.3.

ŒUVRES

DE

M. PALISSOT.

TOME III.

Se trouve A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins-Saint-Jacques, Hôtel de Clugny.

ŒUVRES DE M. PALISSOT,

LECTEUR DE S. A. S.

M^GR. LE DUC D'ORLÉANS.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Vol 3

TOME TROISIÈME.

101991

PPC3

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXVIII.

God
Fr 840-8
Pallacu
101991

00101991

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE NOTRE LITTÉRATURE,

DEPUIS FRANÇOIS I^{er} JUSQU'A NOS JOURS.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

J'AI voulu donner un essai de la manière dont on aurait dû traiter, dans les Dictionnaires, les articles des hommes célèbres. J'ai consulté tous ces Dictionnaires si multipliés ; et à l'exception de celui de Bayſe, qui m'instruit, tous les autres ne m'apprennent rien. On y prodigue vaguement les titres d'hommes illustres ou de grands hommes à des écrivains plus ou moins connus, mais sans me donner la moindre idée ni de leur physionomie littéraire, ni du caractère de leur génie. Ces Dictionnaires ressemblent aux portiques de nos églises gothiques, qu'on a surchargés de figures pesantes, inanimées, sans attitude, sans expression, et qui sembleraient toutes avoir été jetées dans le même moule.

J'apprends, dans ces prétendues archives de la littérature, combien de fois un homme célèbre a été marié, combien il a eu d'enfans, les voyages inutiles qu'il a faits, les noms de ses généreux protecteurs, et quelquefois de ses tyrans. Je suis accablé de petits détails, et je ne sais rien de ce que je voudrais savoir.

Quoique je n'eusse d'abord entrepris cet ouvrage que pour mon utilité particulière, j'ose l'annoncer cependant comme un de mes ouvrages de prédilection, et comme un de ceux que j'ai travaillés avec le plus de soin. Ce n'est point un livre fait avec des livres; c'est un cours de littérature, qu'il m'eût été facile d'étendre si je n'avais voulu faire qu'une compilation, mais dans lequel je me suis imposé des bornes pour ne parler d'aucun auteur qui ne me fût très-connu, et pour ne présenter au public que mes propres idées.

C'est sans doute ce caractère original, qu'on n'attendait point dans un recueil de ce

genre, qui a fait distinguer ces Mémoires, non-seulement en France, mais chez l'étranger, et qui leur a concilié la faveur des gens-de-lettres et des gens du monde.

On trouvera dans cette édition plusieurs articles ajoutés; il en est beaucoup d'autres que j'ai entièrement refondus. L'intervalle d'environ dix-huit années qui se sont écoulées de ma première édition à celle-ci, doit nécessairement avoir apporté quelques changemens dans mes idées, et je crois du moins avoir acquis, par mon âge et par mon expérience, le droit de m'exprimer avec une entière franchise. Plus jeune, je pouvais être assujetti à des ménagemens; aujourd'hui je ne dois plus de respect qu'à la vérité. Je ne me dissimule pas que j'ai pu me tromper dans quelques-uns de mes jugemens, mais j'ai dit avec sincérité ce que je pense, et il me semble que ce qu'on a le plus approuvé dans ces Mémoires, c'est leur caractère d'impartialité.

Je ne dois point d'excuses aux Écrivains

estimables qui n'y trouveront pas leurs noms ; j'ai dit que je m'étais borné à ceux qui me sont très - familiers ; j'ai voulu d'ailleurs n'avoir rien de commun avec ces pauvres d'esprit qu'on nomme compilateurs, et qui ne sont riches qu'en nomenclature.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE LITTÉRATURE,

DEPUIS FRANÇOIS Ier JUSQU'A NOS JOURS.

ABBADIE, (Jacques) né en Béarn, en 1654, mort en Angleterre en 1727. Son livre, intitulé l'Art de se connaître soi-même, plein de la meilleure philosophie, et de recherches profondes sur les sources de la Morale, prouve, malgré l'orgueil de nos prétentions, que le véritable esprit philosophique n'a pas été moins commun dans l'autre siècle que dans le nôtre, et qu'à cet égard même, ce siècle, qu'on voudrait en vain rabaisser, est encore celui du génie.

Son Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, très-supérieur à celui de l'abbé Houteville, et à toutes ces apologies trop prodiguées d'une religion dont le plus beau triomphe est de subsister par ses propres forces, passait pour un excellent ouvrage dans le tems où la philo-

sophie, loin de rougir du Christianisme, lui suscitait encore pour défenseurs des hommes tels que Pascal, Newton, Clarke, Locke, etc. Fontenelle, après avoir lu ce Traité, reconnaissait que la Religion Chrétienne avait ses preuves.

Ce serait un effort digne de la nouvelle philosophie, et qu'elle devrait avoir tenté depuis long-tems, que de leur opposer enfin une réfutation sérieuse et méthodique. On est étonné de voir ses prosélytes, au lieu de se réunir, et d'essayer du moins une attaque régulière contre un écrivain tel qu'Abbadie, se disperser, pour ainsi dire, en troupes légères, et se borner à de simples escarmouches. Il est vrai que pour engager le combat, il faudrait renoncer aux plaisanteries, aux objections vagues, se renfermer dans l'état de la question, embrasser l'ouvrage entier, battre en ruines ses preuves par une suite de raisonnemens qui en fissent sentir l'illusion, et mettre à la place de la morale évangélique, un nouveau code plus salutaire, plus consolant, plus utile au genre humain. Jusque-là, nous ne voyons pas que la nouvelle philosophie puisse se prévaloir du moindre avantage, ni que le livre d'Abbadie ait rien perdu de sa réputation.

Ce n'est point assez de dire (1), sans le prouver, que cet Écrivain soit mort fou, ce qui ne prouverait rien encore; il faut lui répondre, et sur-tout ne pas chercher dans ses derniers ouvrages, un malheureux subterfuge pour éluder la force des premiers. On sait qu'Abbadie, déja vieux, eut la même faiblesse que Newton, et que sa raison parut faire naufrage dans un commentaire sur l'Apocalypse ; mais c'est le sort de presque tous ceux qui n'ont pas craint de sonder les profondeurs de ce livre impénétrable; et de ce qu'un grand Homme, dans un accès de fièvre, aura eu quelques instans de délire, on ne peut rien en conclure contre les preuves de génie qu'il a données dans son état naturel.

Abbadie fut un de ces Français qui, à la révocation de l'édit de Nantes, portèrent loin de leur patrie, des talens qu'elle regrette encore, et qui répandirent en Europe cet esprit de lumière dont les progrès ont été si rapides depuis la fin du dernier siècle.

Nous rendons cette justice à ces hommes célèbres, et parce qu'elle leur est dûe, et pour venger leur mémoire de l'ignorance audacieuse

---

(1) M. de Voltaire a répété souvent qu'Abbadie était mort fou.

avec laquelle on a parlé de la plupart d'entre eux, dans un livre qui parut, il y a quelques années, sous le titre des Trois Siècles de notre Littérature.

Les noms des Dumoulin, des Blondel, des Bochard, des Jacquelot, des Basnage, des Beausobre, etc., seront toujours respectables pour quiconque aura été à portée de se familiariser avec leurs ouvrages. Si, par la fatalité des circonstances, quelques-uns de ces excellens esprits ont été entraînés dans les disputes épineuses des controverses, on peut en gémir sans doute, et regretter un tems qu'ils auraient mieux employé aux progrès de nos connaissances. Mais dans ces controverses même, qui ne sont pas sans intérêt pour nous, puisqu'enfin l'on y traite des points fondamentaux de notre religion, ils ont déployé une vigueur de raisonnement à laquelle, malgré la disparité d'opinions, nous ne pouvons refuser l'admiration qu'elle mérite, et dont, à l'égard de quelques-uns d'eux, Bossuet lui-même ne se croyait pas dispensé.

C'est donc avec justice que nous avons été révoltés de la manière indécente dont l'auteur des Trois Siècles a parlé de ces hommes estimables, et de leurs ouvrages qu'il ne connaît

pas. C'est avec la même ignorance qu'il a cru caractériser les écrivains les plus célèbres de Port-Royal, M. Duguet, entre autres, à qui il reproche de l'âcreté, tandis que personne n'a moins connu l'aigreur que ce pieux solitaire, et n'a écrit dans un genre plus opposé à l'esprit polémique. Mais le comble du ridicule pour ce compilateur, qui se permet de traiter d'obscurs des hommes du premier mérite, c'est d'avoir employé la plus grande partie de son ouvrage à tirer du néant des auteurs inconnus, et dont on trouverait à peine les noms ailleurs que dans son catalogue. On est étonné de les y voir célébrés en apprenant leur existence, et rien ne fait mieux sentir ce qu'on doit penser de leur panégyriste; mais pour l'honneur de la nation, on ne peut trop se presser de prévenir les étrangers que cette misérable compilation des Trois Siècles, soutenue un moment par l'esprit de parti qui avait présidé à sa rédaction, est enfin tombée dans un mépris dont elle ne se relèvera jamais.

Cette digression, qui n'eût point trouvé sa place ailleurs, parce qu'Abbadie est peut-être le seul théologien protestant dont nous aurons occasion de parler, nous a paru nécessaire pour

faire connaître le peu de cas que nous faisons d'un ouvrage dont l'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de travestir ces Mémoires, et pour manifester la disposition où nous sommes d'honorer le mérite sans aucune acception ni de personne ni de parti.

ABLANCOURT (Nicolas Perrot, sieur d') de l'académie Française, quoique protestant, l'édit de Nantes n'ayant pas encore été révoqué, né en 1606, à Châlons-sur-Marne, mort à Ablancourt en 1664.

Il s'est rendu utile par ses traductions très-estimées de son tems, et qui méritaient de l'être parce qu'il écrivait avec élégance. On lui pardonnerait les infidélités fréquentes qu'il a faites au sens de ses originaux, s'il eût mieux saisi leur caractère, s'il eût été nerveux et concis avec Tacite, enjoué avec Lucien, etc. Mais alors on accumulait les traductions, dont on sentait la nécessité, sans imaginer qu'il fallût changer de manière à chaque auteur qu'on se proposait de faire passer dans notre langue. Dacier traduisait Horace laborieusement et pesamment, comme il eût traduit les Aphorismes d'Hippocrate. On tâchait d'être fidèle à la lettre qui tue, sans

s'occuper de l'esprit qui vivifie. Notre siècle, infiniment moins fécond que le précédent en ouvrages de génie, paraît l'emporter du côté des traductions. Celles de Térence, par M. l'abbé le Monnier, des Géorgiques, par M. l'abbé de Lille, de Juvénal, par M. Dussaux, du Tasse, par M. le Brun, sont très-supérieures à toutes celles que nous connaissions : il en est même qui ne sont pas éloignées de la perfection des originaux.

ALEMBERT (Jean le Rond d'), né à Paris en 1717, mort en 1785, de l'académie Française et de celle des Sciences. Il passe pour un des plus fameux géomètres de l'Europe; et sous ce rapport, il serait absolument étranger à nos mémoires. Un poète est rarement à portée de calculer le mérite d'un géomètre, mais il est plus rare encore qu'un homme habitué au compas, soit capable de sentir les beautés de la poésie. Pascal lui-même a prouvé combien on s'égare lorsqu'on veut juger d'un art qu'on n'entend point, et M. de Voltaire l'en a repris avec raison. Ce grand exemple devait engager M. d'Alembert à prodiguer moins ses réflexions sur la poésie dans ses Mélanges de Littérature.

Depuis la première édition de nos Mémoires, nous avons relu scrupuleusement ces mélanges. Nous savons qu'en partant du principe sévère, que tout ce qui n'ajoute pas infiniment à la réputation d'un homme célèbre, doit être à-peu-près regardé comme nul, quelques esprits difficiles prétendent que M. d'Alembert pouvait se dispenser, pour sa gloire, d'allier la littérature aux sciences exactes ; mais ce jugement nous paraît trop rigoureux.

Si les productions de cet écrivain n'annoncent pas toujours un grand caractère; si l'on y trouve plutôt des vues fines que des idées profondes; si sa manière enfin n'est souvent qu'une copie trop étudiée de celle de M. de Voltaire, on ne peut cependant lui refuser le mérite, très-rare de nos jours pour un philosophe, d'avoir écrit avec clarté, et sans dénaturer, comme tant d'autres, l'élégante simplicité de notre langue. Nous redisons encore (ainsi que nous l'avions dit dans nos éditions précédentes) que ses Réflexions sur l'abus de la critique en matière de religion, et sur-tout son Essai sur les Gens-de-Lettres, sont les ouvrages d'un homme de beaucoup d'esprit, et qui a bien mérité de la littérature, en parlant d'elle avec une décence noble et courageuse.

M. d'Alembert, d'ailleurs, soutiendra toujours la célébrité de son nom, par la réputation distinguée qu'il s'est faite dans les sciences exactes : réputation que peu de personnes seraient à portée de lui disputer. On sait qu'il a enrichi le Dictionnaire Encyclopédique d'une préface très-estimée, et de plusieurs articles qui lui font honneur; mais quoiqu'il ait été secondé par des mains habiles, ce grand monument est demeuré fort au-dessous des espérances fastueuses que l'on en avait données. Une des principales causes de l'imperfection de ce vaste ouvrage, c'est qu'il a eu trop de coopérateurs d'un mérite trop inégal. De cette bizarre association du génie, du bel-esprit et des talens les plus médiocres, il ne pouvait résulter qu'un mauvais ensemble.

ALIX, (François-Julien) avocat au Parlement, né à Paris en 1746. Loin d'avoir eu la manie d'afficher son nom dans les répertoires du tems, comme on a eu l'injustice de l'en accuser, cet écrivain modeste ne s'est pas même nommé à la tête du plus important de ses ouvrages. On lui doit un poème intitulé les quatre Ages de l'homme, dans lequel, sans avoir eu l'intention de se peindre, il a su donner de son

caractère une idée faite pour lui concilier l'estime de tous ses lecteurs: estime plus flatteuse encore que leurs suffrages. Ce poème en effet respire une morale douce et pure, qui ne peut être que l'expression d'une ame aussi vertueuse que sensible. On conçoit assez le charme d'une pareille séduction, et combien le sentiment qu'elle inspire pour l'auteur, doit tourner au profit de l'ouvrage.

Si le succès dépend presque toujours du choix heureux du sujet, M. Alix a dû s'attendre à tous les encouragemens qu'il a reçus. Quelle foule de détails piquans ont dû lui fournir ces nuances si variées des différens âges de l'homme! Il en est cependant (nous en convenons) qu'il n'a point assez fortement prononcées, et qui laissent à desirer qu'il revienne à son ouvrage avec des yeux plus sévères : mais il a prouvé qu'au mérite de la pensée il savait joindre souvent le mérite non moins difficile de l'expression; et nous l'invitons à donner de nouveaux soins à son poème, moins pour en faire disparaître les fautes, que pour l'enrichir de nouvelles beautés.

Que cet auteur estimable se défie d'une abondance quelquefois stérile, et d'une facilité qui n'est pas toujours la grace du génie; que suivant

vant la leçon d'Horace, il abandonne ce qu'il désespérera d'embellir; qu'il se pénètre de la richesse d'un sujet dont il est étonnant qu'on lui ait laissé la fleur; qu'il en écarte tout ce qui ne lui paraîtra que vague et indécis; qu'enfin il n'oublie pas que si son poème était aussi soigné qu'il peut l'être, il suffirait à sa réputation, et nous osons lui promettre un succès durable.

Qu'il pàrdonne à notre amitié les restrictions que nous mettons à notre suffrage, par un sentiment de délicatesse qui tient à cette amitié même. Nous sentons qu'on pourrait se défier de notre jugement, si nous nous permettions d'articuler avec moins de réserve le plaisir que nous a fait son ouvrage.

ALLAINVAL, (l'abbé Léonor Soulas d'), né à Chartres, mort à Paris en 1753. On doit l'ajouter à la liste trop nombreuse des Gens-de-Lettres qui ont vécu dans l'infortune. Malheureux jusque dans ses derniers momens, il fut transporté d'une maison de finance où il dînait, à l'Hôtel-Dieu, où il mourut d'une attaque d'apoplexie. S'il eût prévu cette fin tragique, il eût peint dans sa comédie de l'Embarras des Richesses, l'affreuse propriété qu'elles ont d'en-

durcir les cœurs, et sa pièce n'en eût été que plus morale. Cette comédie, et celle qu'il a intitulée l'École des Bourgeois, ne sont pas sans mérite : toutes deux sont restées au théâtre.

Amyot, (Jacques) né à Melun, en 1513. Il y a plus de deux cents ans qu'il a écrit, et cependant on préfère encore avec justice sa traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse, Amyot substitua des formes plus pures, et son style, quoique très-simple, n'est dépourvu ni d'élégance, ni de graces. La langue a acquis depuis plus de force, plus de noblesse, plus d'harmonie; mais tant que la naïveté aura de quoi plaire, cette traduction de Plutarque, et celle de la Pastorale connue sous le titre de Daphnis et Chloé, rendront la mémoire d'Amyot précieuse à toutes les personnes d'un goût délicat.

On doit mettre cet Écrivain dans le petit nombre de ceux pour qui la littérature n'a pas été une profession stérile. Abbé de Bellozane sous François premier, précepteur des enfans de France sous Henri II, Évêque d'Auxerre, et

grand Aumônier sous Charles IX, enfin décoré de l'ordre du Saint-Esprit sous Henri III, il mourut en 1593, chargé de gloire et d'honneurs.

Par une fatalité bien étrange, le siècle de François premier fut à-la-fois un siècle de politesse et de barbarie. La plupart des savans, contemporains d'Amyot, furent, ou magnifiquement récompensés, ou les victimes de la superstition et du fanatisme.

ANDRIEUX, (François-Guillaume) né à Strasbourg en 1759. Une petite Comédie dans le genre érotique, intitulée Anaximandre, et représentée avec succès au théâtre Italien, avait fait remarquer ses heureuses dispositions; le progrès en a paru sensible dans une pièce d'intrigue (1) qu'il vient de donner au même théâtre, et dans laquelle on retrouve et le style et l'ancienne gaîté de la bonne comédie. Les applaudissemens du public semblent inviter ce jeune auteur à travailler pour une scène plus digne de ses talens.

ARNAUD, (Antoine) Docteur de Sorbonne,

(1) Les Étourdis, ou le Mort supposé.

théologien profond, et philosophe non moins éclairé, né à Paris en 1612, d'une famille féconde en personnages distingués, mort à Bruxelles en 1694.

On lui donna le nom de grand dans le siècle du génie, et il en était d'autant plus digne qu'il fut persécuté. Santeuil, Racine, Boileau, honorèrent à l'envi sa mémoire par des épitaphes. Le dernier, sur-tout, n'en parlait qu'avec enthousiasme : circonstance remarquable dans la vie de ce poète célèbre, et qui prouve l'élévation de son ame ; car il n'ignorait pas combien ce Docteur, accusé de Jansénisme, avait eu le malheur de déplaire à Louis XIV. Mais l'amitié courageuse de Boileau ne se démentit point ; il osa toujours la témoigner publiquement ; et la gloire dont il semblait le plus jaloux, c'était d'apprendre à la postérité qu'il avait mérité le suffrage d'un homme aussi généralement estimé.

Arnaud, (disait-il) le grand Arnaud fit mon apologie.

L'ouvrage immortel de cet illustre écrivain n'est pas celui de la Perpétuité de la Foi, dans lequel il combattit le ministre Claude, sans le persuader ; mais c'est l'Art de penser, livre véritablement classique, et l'un de ceux qui

ont le plus contribué à perfectionner la raison humaine.

ARNAUD, (l'abbé) de l'académie Française et de celle des Inscriptions, né à Carpentras, mort à Paris en 178.... Il s'est distingué parmi le petit nombre de savans qui ont conservé dans ce siècle superficiel le goût de la véritable érudition; mais avant que l'Académie l'eût civilisé, il conservait un peu de ce style sauvage et amer qu'on a reproché tant de fois aux anciens savans. On peut en juger, du moins, par cette sortie violente qu'il s'est permise contre la nouvelle philosophie en écrivant à un Journaliste, et qui semble plutôt inspirée par le zèle d'un habitué de Paroisse, que par le sentiment délicat d'un homme du monde, qui ne peut souffrir ni les réputations usurpées, ni les charlatans.

« Il est singulier, » disait M. l'abbé Arnaud dans une lettre adressée à M. Fréron, » que » ce soit du sein de la république des lettres » que partent aujourd'hui les traits les plus fu- » nestes à la tranquillité de l'État. Presque tous » nos écrivains s'érigent en Législateurs, et dé- » tournent effrontément le respect qui est dû à » la sainteté des lois, pour en revêtir leurs dé-

» lires et leurs extravagances ; et ces hommes
» se disent conduits par la vérité ! Philosophes
» petits et superbes, qu'a-t-on affaire de vos
» recherches et de vos observations ? . . . Le public
» commence à s'apercevoir que ces hommes
» qu'il admirait sans les connaître, ou plutôt
» parce qu'il ne les connaissait pas, ne sont
» parvenus à se croire véritablement grands, qu'à
» force de se persuader que tout ce qui n'est
» pas eux est petit. Les moyens dont ils se ser-
» vent pour surprendre l'estime ont été pénétrés,
» et ils sont couverts de l'humiliation et du mépris
» dans lequel ils voulaient faire tomber ce qu'il
» y a de plus respectable et de plus saint. Ils
» gémissent sur les ruines du goût et de la raison,
» et ils écrivent des ouvrages insensés; ils dé-
» plorent les abus, et pour les détruire ils ébran-
» lent les principes sacrés auxquels les abus sont
» nécessairement liés ; ils se vantent d'étendre la
» carrière des sciences et des arts, et ils ren-
» versent toutes les limites que la sagesse de nos
» aïeux leur avait assignées, et ils se disent
» philosophes ! et on l'a cru quelque tems ! Avant
» que le livre de l'Esprit parût, on eut grand
» soin de prévenir le public, et l'on n'oublia
» rien pour lui persuader qu'il fallait mettre cet

» ouvrage en regard avec l'Esprit des Lois.
» C'était comparer la hutte du Sauvage aux mo-
» numens éternels de l'Égypte. M. Helvétius a tra-
» vaillé, dit-on, vingt ans à ce Traité. M. Helvétius
» s'est donc appliqué pendant vingt ans à dégrader
» le principe de toutes les actions humaines, à
» empoisonner toutes les sources de la morale,
» à dissoudre, en un mot, tous les élémens de
» la société. Fallait-il tant de travail et de tems
» pour ne rien dire que de dangereux, sans
» jamais rien dire de neuf; pour réchauffer des
» systêmes qui, s'ils avaient dû faire fortune,
» l'auraient faite il y a deux mille ans, puisqu'ils
» avaient été présentés au peuple le plus inquiet
» et le plus libre qui fût jamais (les Grecs);
» pour ranimer enfin des opinions toujours con-
» fondues par la raison, toujours proscrites par
» l'autorité? etc. »

Il y a de bonnes choses dans ce sermon, quoique le style n'en soit pas académique; mais ce n'est point assez d'être zélé, il faut être judicieux. Or, le livre de l'Esprit n'est point une hutte de Sauvage, et nous ne savons ce que c'est que ces monumens éternels de l'Égypte auxquels M. l'abbé Arnaud compare l'Esprit des Lois. Il est faux que le livre de l'Esprit ne contienne rien que de

dangereux, qu'on n'y trouve rien de neuf, enfin que son auteur n'ait écrit que pour empoisonner. Ces déclamations ne sont pas selon la science.

AUBERT, (l'abbé Jean-Louis) né à Paris en 1731. Il a donné un volume de Fables, dans lequel on en trouve plusieurs qu'on peut lire avec plaisir, même après celles de La Fontaine, et ce n'est point un éloge médiocre. Il a ordinairement assez de goût, pour qu'on soit étonné que dans une de ses fables il ait choisi pour interlocuteurs un billet de Mariage et un billet d'Enterrement. Il ne faudrait qu'une bizarrerie de cette espèce pour jeter du ridicule sur un recueil moins estimable; mais il y a dans celui de M. l'abbé Aubert, des sujets d'un choix plus heureux, et qui doivent faire excuser ceux dont l'invention a moins de mérite.

Il a mis en vers, d'après le roman de La Fontaine, les aventures de Psyché. Cet ouvrage lui fait honneur, quoiqu'il y ait dans le roman des détails supérieurs aux meilleurs endroits du poème. On ne peut disconvenir que cet écrivain ne soit facile, naturel, pur et correct, qualités d'autant plus précieuses, qu'elles sont devenues

plus rares. M. l'abbé Aubert préside depuis long-tems à la rédaction des petites affiches de Paris, emploi fort au-dessous de ses talens. Si l'on en détachait les articles qui concernent les ouvrages nouveaux, on aurait peut-être le meilleur Journal qui ait paru en France; cependant tous ne sont pas exempts de partialité.

Aubignac, (l'abbé François Hédelin d') né à Paris en 1604, mort en 1696. La pratique qu'il croyait avoir du théâtre, ne lui servit qu'à faire une tragédie détestable, et à dire beaucoup d'injures au grand Corneille, qui en faisait de sublimes : tant il y a loin des règles au génie! Son livre mérite encore d'être lu; mais quiconque aura le germe des talens, en apprendra plus dans une scène de Phèdre ou d'Iphigénie, que dans toutes les poétiques.

Le Traité des études de M. Rollin, les Réflexions sur la poésie et la peinture, de l'abbé Dubos, le Cours de belles-lettres de M. l'abbé le Batteux, sont des ouvrages bien plus utiles que celui de l'abbé d'Aubignac, parce que tout le monde n'est pas obligé de faire des tragédies, et que personne n'est dispensé d'avoir du goût. Ces livres contiennent les meilleurs principes

qu'on puisse donner aux jeunes gens; ils sont très-agréables encore quand on a le goût formé, parce qu'à tout âge on aime à se rappeler les principes du beau et du vrai.

Autreau, (Jacques) né à Paris, et mort dans la même ville en 1745. C'est ce Peintre Autreau toujours ivre, dont il est question dans les couplets faussement attribués à Rousseau; et c'est apparemment dans un de ses momens d'ivresse, qu'il avait composé contre ce poète célèbre l'impertinente chanson si connue :

> Or, écoutez, petits et grands,
> L'histoire d'un ingrat enfant, etc.

Autreau était de la société de Boindin, de La Motte, de Saurin, et ne pouvait par conséquent aimer Rousseau. A l'âge de soixante ans il commença de travailler pour le théâtre avec assez de succès pour faire regretter que l'idée ne lui en fût pas venue plus tôt. Il y a de la gaîté, du naturel et de la finesse dans sa comédie de Démocrite prétendu fou. Celle qui est intitulée la Magie de l'Amour, eut du succès, et méritait d'en avoir par des traits pleins de naïveté et de graces. C'est un original qui a servi de mo-

dèle à toutes ces petites pièces connues sous le nom d'Erotiques, et qui a été copié mille fois. Ce sont deux jeunes amans qui ignorent les mouvemens de l'amour, et qui le regardent comme l'effet d'un sortilège. On reconnaît dans cette situation, celles des Ensorcelés, de Rose et Colas, de l'Amoureux de quinze ans, etc. Nous nous rappelons d'avoir vu jouer à Mademoiselle Gaussin le rôle de Sophilette, dans la Magie de l'Amour, avec ce charme inexprimable dont elle savait animer tous les rôles naïfs : charme dont personne n'a hérité sur notre théâtre.

Les talens d'Autreau ne le conduisirent point à la fortune. Il peignit le Cardinal de Fleuri sous l'emblême de l'homme cherché long-tems, et enfin trouvé par Diogène : cette flatterie ne l'empêcha pas de mourir aux Incurables.

B.

BACULARD, (François-Marie d'Arnaud de) né à Paris vers la fin du dernier siècle, et non en 1709, comme on l'avait dit par erreur. Il reconnaît lui-même dans la préface de sa tragédie de Fayel, que l'édition de ses poésies en

trois volumes, n'est qu'un vrai chef-d'œuvre de sottises et d'impertinences. L'aveu est modeste, mais il suppose beaucoup d'impartialité et de courage.

Pavillon s'est fait moins de tort par sa métamorphose du cul d'Iris en astre, que M. d'Arnaud par l'épitre qu'il a adressée au cul de Manon. C'est que la pièce de Pavillon ne paraît qu'un badinage auquel il n'attache aucune prétention; et que M. d'Arnaud, indépendamment de la passion qu'il a mise dans son épitre, est revenu trop souvent à cette bagatelle, comme s'il eût eu peur qu'on ne l'oubliât.

Cet auteur semble regretter à présent le tems qu'il a perdu dans sa jeunesse, à traiter les sujets galans qui forment, en grande partie, le recueil intitulé Œuvres diverses de M. d'Arnaud; et aujourd'hui, sous le nom de M. Baculard, il s'est dévoué à un genre sombre et lugubre, dont il est flatté qu'on le regarde comme l'inventeur. Ses essais en ce genre, sont les tragédies du Comte de Comminge et d'Euphémie, qui n'ont jamais été représentées. Il n'a pas pris garde que dans ces pièces singulières, il substituait l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des fosses entre ouvertes, des osse-

mens, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire dont M. Baculard voudrait charger la scène, pourrait former sans doute un spectacle horrible, dégoûtant même, mais qui ne ferait que mieux sentir le défaut de génie d'un auteur qui ne se croit tragique qu'avec de pareilles ressources. L'éloquente douleur de Phèdre, un seul vers d'Iphigénie porte dans l'ame des spectateurs un saisissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs, trop sérieux pour une parade, et trop ridicule pour une tragédie. Nous avouons sincèrement que nous préférons encore les Œuvres diverses de M. d'Arnaud, aux productions lugubres de M. Baculard.

BAILLY (Nicolas) de l'académie Française, de celle des Inscriptions et de celle des Sciences. Ses conjectures sur l'Histoire de l'Astronomie pourraient n'être qu'un système, c'est-à-dire, un rêve ingénieux ; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des songes qui supposent autant d'esprit, de connaissances et de lumières. Ses lettres à M. de Voltaire sur l'origine des Sciences et sur celle des peuples de l'Asie, sont dignes du grand homme à qui elles étaient adressées; elles offrent sur-tout un modèle très-rare

de la décence et de la politesse qui devraient toujours régner dans les discussions des gens-de-lettres. Le style de M. Bailly n'est défiguré par aucun excès : il est noble, simple, élégant, pur, et nous ne connaissons aucun écrivain qui se rapproche davantage du beau siècle de notre Littérature.

BALZAC, (Jean-Louis Guez, Seigneur de) né à Angoulême en 1594, mort en 1654. Le père de l'éloquence Française, comme Malherbe le fût de la poésie. Avant lui Rabelais, Amyot et Montagne étaient à-peu-près nos seuls écrivains en prose. Leur mérite ne consistait principalement que dans une naïveté souvent piquante, mais aussi trop souvent grossière. Montagne se distingua par son énergie, et ne fut imité que par Charron son ami. Au reste, on ne trouvait, dans ces différens auteurs, ni élégance continue, ni correction, ni harmonie. Malherbe prédit de Balzac, jeune encore, qu'il serait, à cet égard, le réformateur de la langue, et l'événement justifia sa prédiction.

On doit en effet regarder Balzac comme le précurseur des bons écrivains de Port-Royal. Il avait puisé dans la lecture de Cicéron, la vé-

ritable idée de l'éloquence, et le goût de ces périodes harmonieuses et soutenues qui donnent encore à ses écrits un caractère de noblesse très-sensible. Mais par un sort commun à ceux qui, dans tous les genres, osent tenter les premiers pas, Balzac passa le but qu'il voulait atteindre; et la crainte de déshonorer son style par des expressions trop familières, le fit tomber dans l'hyperbole et dans l'enflure. Aussi lui-même ne savait-il pas s'il devait prendre pour un éloge ou pour une raillerie, ce vers mis au bas de son portrait par le poète Maynard :

Il n'est pas de mortel qui parle comme lui.

Ses lettres, ses dissertations, ses traités, trop négligés par nos jeunes auteurs, peu jaloux de s'instruire, prouvent qu'il avait un mérite plus réel et plus solide que celui de Voiture, qui ne fut guère qu'un très-bel-esprit pour son tems.

Comme il faut être exact, même dans les petites choses, il n'est peut-être pas inutile d'observer que le mot Bienfaisance, attribué par M. de Voltaire à l'abbé de Saint-Pierre, est de Balzac.

BARON, (Michel) né à Paris en 1652, mort

en 1729. Le comédien le plus noble et le plus vrai qui ait jamais paru sur notre scène; mais ce n'est pas à ce titre que nous lui donnerions une place dans ces Mémoires. On a de lui quelques comédies qu'on revoit encore avec plaisir, quoiqu'elles ne lui assignent aucun caractère parmi les auteurs comiques. Il a traduit l'Andrienne d'une manière faible et sans élégance; cette pièce subsiste cependant par la vérité des caractères et par le génie de l'original, qui se fait encore sentir à travers la médiocrité de la traduction. Il a peint avec assez de succès le manège des Coquettes, parce qu'il en avait trouvé d'assez méprisables pour lui faire des avances; et les ridicules de l'homme à bonnes fortunes, parce qu'il l'avait été lui-même.

BARTHE, (Nicolas) né à Marseille.

Tout homme qui n'ajoute rien à la gloire de l'art qu'il cultive, serait déplacé dans ces Mémoires s'il ne fournissait du moins quelque vérité utile à dire. M. Barthe était un homme de beaucoup d'esprit. Sa petite comédie des Fausses Infidélités, prouve même qu'il avait de l'agrément et de la légèreté dans le style; mais on n'est pas né pour la comédie sans le génie de l'observation:

l'observation : aussi M. Barthe n'a-t-il montré qu'un faible talent toutes les fois qu'il a voulu traiter un caractère. Il a donné sans succès la Mère jalouse et l'Homme personnel. Exceptons pourtant quelques détails de cette dernière pièce, et principalement ceux où l'Homme personnel établit son caractère. Exceptons encore une scène très-courte, mais infiniment heureuse, entre le même personnage et un médecin. Mais les Fausses *Infidélités*, la seule des pièces de cet auteur qui soit restée au théâtre, a produit une foule de si mauvaises copies, que, pour l'honneur de l'art, on souhaiterait qu'elle n'eût jamais été représentée. C'est que rien n'est devenu plus facile que des vers de bel-esprit faits avec des mots et sans idées; c'est que depuis MM. de Boissy, l'abbé de Voisenon, Dorat, et tant d'autres, ce jargon a produit enfin la satiété qui devait amener le succès du Mariage de Figaro. On a préféré une farce burlesque, indécente, mais par intervalles assez gaie, à toutes ces pièces où l'on pourrait appliquer à chaque acteur :

On cherche ce qu'il dit, après qu'il a parlé.

BARTHÉLEMY, (l'abbé Jean-Jacques) né à Marseille : homme d'une érudition, d'une mo-

destie et d'un désintéressement très-rares. On lui doit de savantes conjectures sur l'Alphabet de Palmire. Nous disons des conjectures, car il en est souvent de ces matières d'érudition, comme de celles de physique ; il faut se borner à deviner. On attend de M. l'abbé Barthélemy les voyages d'Anacharsis dans la Grèce : ouvrage intéressant, qui nous promet de nouvelles lumières sur cette contrée favorisée du ciel, à qui nous devons tous nos arts, et dont les débris mêmes inspirent encore une admiration respectueuse à toutes les nations civilisées. M. l'abbé Barthélemy a d'ailleurs enrichi de plusieurs mémoires intéressans le recueil précieux de l'académie des Inscriptions, dont il est membre.

Basnage, (Jacques) né a Rouen en 1653, mort en 1725, pasteur à la Haye. C'est celui dont M. de Voltaire a dit qu'il eût été plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse; et le même de qui M. l'abbé Sabatier parle avec le plus profond mépris dans sa compilation des Trois Siècles. On a de cet écrivain célèbre plusieurs ouvrages historiques très-estimés, une histoire de l'Église, entr'autres, dont le principal objet était de répondre à l'histoire des variations

des Eglises protestantes, par M. de Bossuet. Il ne faut la lire, sans doute, qu'avec précaution, puisque l'auteur était protestant; mais si l'on n'y trouve pas l'éloquence de M. de Meaux, on voit du moins qu'il savait discuter les faits en critique très-profond et très-instruit. Les chapitres où il prouve qu'on avait très-injustement imputé aux Albigeois les erreurs des Manichéens, pour exciter contre eux la persécution par la calomnie, nous ont paru de la plus grande force; et dans cette discussion, vraiment intéressante, et digne de l'histoire, on ne peut guère se dispenser de reconnaître que M. de Bossuet avait eu le malheur de se laisser tromper par des extraits infidèles. Cet aveu sans conséquence, aujourd'hui que toutes ces disputes sont éteintes, et qui d'ailleurs ne nuit pas au fond de la cause que défendait M. de Meaux, est une justice que nous devons à Basnage, qu'il y aurait de la pusillanimité à ne pas lui rendre, et dont son éloquent adversaire ne s'offenserait pas. L'esprit de controverse a disparu, mais les droits de la raison et de la vérité sont imprescriptibles.

BASTIDE, (Jean-François) né à Marseille en 1724. Auteur ingénieux à trouver des expé-

diens pour se procurer des lecteurs. Il avait entrepris un Spectateur français, qu'il proposa d'abord à trois livres par volume. Il en réduisit le prix à trente sols, ensuite à douze, et même à deux sols par feuille, que l'on distribuait aux portes-cochères. Les suisses avaient ordre de les refuser.

Depuis il a fait, non une affaire de littérature, mais une affaire de finances de la Bibliothèque universelle des romans. Cet ouvrage, si on l'eût entrepris avec des vues philosophiques, si on l'eût distribué par siècles, en observant les progrès de l'esprit et des bienséances, les vicissitudes des usages, les révolutions des mœurs, enfin les époques où la lumière commençait à briller, et celles où les voiles de l'ignorance semblaient s'épaissir, cet ouvrage, disions-nous, pouvait devenir important : il eût contribué même à faire connaître d'âge en âge le caractère des nations; mais dénué de ces vues, qui seules pouvaient le rendre intéressant, on doit le regarder comme une superfluité de plus dans nos bibliothèques.

BAYLE, (Pierre) né au Carlat en 1647, mort à Rotterdam en 1706. L'un de nos plus

célèbres philosophes. C'est un des pièges les plus adroits que la secte de nos esprits-forts ait pu tendre à la crédulité du peuple, que de faire passer ce grand homme pour un de leurs coryphées. Cette ruse, qu'ils ont souvent répétée depuis, n'en a pas imposé seulement à leurs prosélytes, mais à quelques ames timorées, qui, peu capables de saisir l'esprit de Bayle dans son ensemble, ont pris l'habitude de le regarder comme un écrivain très-dangereux.

Il est vrai que ce philosophe, discutant avec impartialité toutes les opinions humaines, sans paraître en adopter aucune, faisant valoir également et les preuves qui les appuient, et les difficultés qu'on leur oppose, dût soulever contre lui tous ceux qui n'ont pas la tête assez bien faite pour se reposer, comme le dit Montagne, sur l'oreiller du doute. Mais ce doute même lui fit sentir la nécessité d'une révélation, nécessité qu'il établit par-tout sur l'insuffisance et l'incertitude de nos lumières naturelles; et c'est ce que nos sophistes, nos théologiens intolérans et nos petits écrivains délateurs, ont eu l'injustice de dissimuler.

Loin d'approuver cette manie audacieuse du raisonnement, cette philosophie téméraire dont

on n'a que trop abusé dans ce siècle pour détruire tous les fondemens de la morale, voici le jugement qu'il porte lui-même de cette prétendue force d'esprit qui a fait de nos jours de si dangereux progrès. » Il n'y a personne, dit-il, qui, » en se servant de sa raison, n'ait besoin de » l'assistance de Dieu ; car sans cela, c'est un » guide qui s'égare : et l'on peut comparer » la philosophie à ces poudres si corrosives, » qu'après avoir consumé les chairs mortes » d'une plaie, elles rongeraient la chair vive, » carieraient les os, et perceraient jusqu'aux » moëlles. La philosophie réfute d'abord les » erreurs ; mais si on ne l'arrête point là, elle » attaque les vérités : et quand on la laisse » faire à sa fantaisie, elle va si loin qu'elle ne » sait plus où elle est, ni ne trouve plus où » s'asseoir. »

Nous savons qu'on a reproché à Bayle de s'être fait un plaisir malin de prêter de la force aux systêmes les plus erronés, et de donner du poids aux objections impies de quelques hérétiques, tels que les Pauliciens, les Manichéens, etc. Mais est-il donc permis d'interpréter et d'empoisonner ainsi les intentions d'un auteur? Il nous semble que Bayle n'a voulu par-là que nous

armer contre l'orgueil et l'intolérance de notre raison. Il n'a pas connu de meilleur remède à une certaine maladie d'opinion, à laquelle nous sommes tous plus ou moins sujets. On nous fait des exposés infidèles de presque toutes les doctrines qui paraissent contrarier la doctrine dominante. On impute à ceux dont les sentimens diffèrent des nôtres, des contradictions si manifestes, ou des conséquences si révoltantes, que sur la parole de nos maîtres, nous serions tentés de prendre les défenseurs de ces doctrines pour des fanatiques imbécilles, à peine dignes du nom d'hommes, et qui ne méritent pas que l'on s'abaisse à raisonner avec eux. Cette façon de penser nous énorgueillit, et nous dispose à l'intolérance, ou du moins au mépris pour tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous devrions cependant être arrêtés, à cet égard, par une réflexion bien simple : c'est qu'il n'est guère de secte qui n'ait eu pour partisans des gens de très-bonne foi, et qui plus est, très-éclairés.

Tel est le ridicule préjugé dont Bayle a voulu nous défendre, en nous faisant voir combien on risque de se tromper en ne consultant que les docteurs de son propre parti ; combien on a calomnié et persécuté de certains hommes,

que l'on taxait d'opiniâtreté dans des erreurs évidemment absurdes, parce que l'on ne se donnait pas la peine d'examiner les raisons spécieuses qui les retenaient invinciblement dans ces erreurs. Cette intention de Bayle est très-digne d'un vrai philosophe, d'un ami du genre humain : elle ne tend qu'à nous rendre plus réservés, plus circonspects dans ces jugemens qui nous porteraient à la haine envers nos semblables. Plaignons les errans, mais ne refusons pas de les entendre. Soyons attachés à la vérité; mais examinons impartialement et sans précipitation ce qui peut en éloigner nos frères. Si nous réfléchissons sérieusement aux fausses lueurs qui peuvent égarer l'homme le plus raisonnable, et aux nuages dont les plus grandes vérités sont quelquefois enveloppées, nous ne persécuterons personne. Le ridicule, et non le glaive, deviendra le moyen de faire tomber sans violence certaines erreurs qui pourraient inquiéter le Gouvernement. C'était sans doute à ce systême de tolérance que se rapportaient toutes les intentions de Bayle, qui paraît n'avoir pas été bien entendu. Voilà du moins ce qu'un lecteur attentif aperçoit dans ses ouvrages; et alors il est indigné de toutes les calomnies

qui se sont accréditées contre ce grand homme. Nous osons croire qu'à son égard les faux philosophes sont venus à bout d'en imposer aux théologiens.

En justifiant ici la mémoire de Bayle contre ses détracteurs, nous ne faisons que nous conformer à une pensée très-judicieuse du grand Racine, qui repoussait pareillement les outrages faits à la mémoire du célèbre Fra-Paolo. » Je ne sais, dit cet illustre écrivain, » si ce n'est » pas faire tort à la religion, que de dire qu'un » homme aussi généralement estimé n'a point » eu de religion. » On a souvent répété cette réflexion vraiment philosophique de Racine, sans avoir l'attention de le citer.

Quoi qu'il en soit, si nos sophistes modernes ont cru véritablement honorer Bayle en le faisant le chef d'une secte dont il n'était pas, c'est de leur part, du moins, un témoignage de reconnaissance qu'ils ne pouvaient lui refuser. Ses ouvrages ont été pour eux une mine féconde dans laquelle ils ont puisé tout ce qu'ils ont écrit de raisonnable, et sa vaste érudition les a dispensés d'en avoir eux-mêmes. On n'ignore plus aujourd'hui que leurs volumes se réduiraient à très-peu de chose, s'ils restituaient ce qu'ils

ont dérobé, non-seulement à ce philosophe, mais à Montagne, Charron, le Vayer, etc., etc.

Bayle fut compilateur et journaliste; et dans ces deux emplois, si avilis de nos jours, il s'est acquis une gloire immortelle. C'est que par l'assemblage le plus rare il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux, et même du génie. Son style incorrect et diffus plaît malgré ses négligences, parce qu'à l'exemple de Montagne, il converse avec ses lecteurs, et que peu d'écrivains apprennent mieux à penser. Personne n'employa plus heureusement que lui les armes de la dialectique, et ne sut raisonner d'une manière à la fois plus subtile et plus profonde. Mais ce qui le rend sur-tout admirable, c'est qu'il mérita véritablement le nom de sage. On ne l'entendit point, quoique réellement persécuté, crier à la persécution. Il ne déshonora point ses apologies par des libelles. Il n'eut point la vanité de se comparer à Socrate. Il ne prodigua point les grands mots d'humanité et de vertu, répétés si fréquemment, et avec un enthousiasme si factice, par les charlatans de notre âge. Chaste dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il put parler de morale sans craindre qu'on le fît rougir, en lui oppo-

sant le contraste humiliant de ses actions et de ses discours.

Il est étonnant que le siècle de Louis XIV, ayant été illustré par les Descartes, les Pascal, les Arnaud, les Gassendi, les Nicole, les Malbranche, et par Bayle lui-même, notre siècle ait osé s'arroger si fastueusement le titre de siècle philosophique, comme si quelques-uns de nos Philosophes modernes pouvaient se flatter de balancer la gloire de ces grands hommes.

BEAUMARCHAIS, (Pierre-Augustin Caron de) né à Paris. On n'a encore que deux drames de cet auteur. Ils sont écrits en prose guindée, et partagés en cinq actes. M. de Beaumarchais, persuadé que la perfection est l'ouvrage du tems, et qu'à bien des égards, notre art dramatique est encore dans l'enfance, paraît s'occuper uniquement de ses progrès, et des moyens de plaire que Molière a eu, selon lui, le malheur de négliger.

Il a surpassé M. Diderot, par l'attention scrupuleuse avec laquelle il décrit le lieu de la scène, et jusqu'à l'ameublement dont il convient de le décorer. Il a la bonté de noter avec le même soin les différentes inflexions de voix, les gestes,

les positions réciproques et les habillemens de ses personnages. Dans sa comédie du Père de Famille, M. Diderot s'était contenté de mettre les papillottes d'un valet au rang des convenances théâtrales qu'il ne fallait point oublier. M. de Beaumarchais, dans sa comédie des deux Amis, a cru devoir ajouter à ces papillottes, une veste du matin, et un balai de plumes. On voit combien les ressources du génie se multiplient entre les mains des grands hommes, et la merveilleuse influence de l'esprit philosophique sur tous les arts.

Pour sacrifier davantage au naturel, M. de Beaumarchais a encore imaginé d'introduire, dans la même pièce, un valet bien bête, ce qui est d'une commodité admirable pour les auteurs qui voudront se dispenser d'avoir de l'esprit. Mais une découverte plus singulière, plus heureuse, et dont toute la gloire appartient à M. de Beaumarchais, c'est le projet qu'il a développé dans la préface (1) de son drame d'Eugénie, pour désennuyer les spectateurs pendant les entre actes. Il voudrait qu'alors le théâtre, au lieu

---

(1) Cette préface est d'ailleurs un modèle rare de ridicule, de faux goût, et de style barbare.

de demeurer vide, fût rempli par des personnages pantomimes et muets, tels que des valets, par exemple, qui frotteraient un appartement, balayeraient une chambre, battraient des habits, ou régleraient une pendule, ce qui n'empêcherait pas l'accompagnement ordinaire des violons de l'orchestre.

Nous pensons que Molière eût fait une scène très-piquante de ces modernes législateurs du théâtre, qui se flattent de perfectionner l'art dramatique par de pareils moyens, et qu'il n'eût pas manqué de joindre ces belles découvertes aux fameux projets de M. Caritidès, dans la Comédie des Fâcheux. Il n'y a rien d'aussi plaisant, peut-être, que l'air de prétention avec lequel nos Réformateurs de la scène proposent gravement des puérilités aussi niaises; et l'on serait tenté de s'écrier avec Mascarille :

> Rare et sublime effort d'une imaginative
> Qui ne cède en vigueur à personne qui vive !

Depuis les dernières éditions de ces Mémoires, le nom de M. de Beaumarchais est devenu plus fameux, nous dirions même plus célèbre, si le bruit pouvait se confondre avec la gloire. Il a

donné, à la comédie Française, le Mariage de Figaro, qui, par un évènement sans exemple à ce théâtre, s'est maintenu pendant trois ans sur les affiches des spectacles, et n'a pas eu moins de cent représentations.

Nous avons cru devoir féliciter la nation du succès démesuré de cette pièce. En effet, si, comme les chef-d'œuvres de la scène, elle n'eût été représentée que trente ou quarante fois, le public, induit en erreur par cette égalité de succès, aurait pu la mettre au même rang; au lieu qu'elle ne peut raisonnablement se comparer qu'aux pièces qui ont obtenu parmi nous des succès plus inconcevables encore. Ce n'est ni Cinna, ni le Misanthrope qui ont joui de ces honneurs : c'est aux Battus qui payent l'amende, c'est à la famille des Pointus que la gloire de ces inépuisables représentations était réservée.

Jaloux d'un nouveau laurier, M. de Beaumarchais, pour nous donner, dit-il, une idée des spectacles des Grecs, a fait représenter sur la scène d'Armide, l'opéra de Tarare. Nous pensions qu'Athalie, ou même Sémiramis, pouvaient nous avoir donné quelque idée des beaux jours du théâtre d'Athènes; mais M. de Beau-

marchais a mieux aimé que nous en fussions redevables à Tarare. A Tarare, soit, ou même à Polichinelle, puisque c'est son bon *plaisir*. Il a bien le droit de commander à l'opinion de ceux qui se précipitent en foule à ses pièces. La bonne compagnie qui s'était déclarée pour Figaro, n'était pas moins digne de se passionner pour Tarare. Eh! comment se défendre du charme lyrique de ces vers :

> Nos tendres soins
> Sont pour nos foins,
> Et notre amour pour la pâture?

Heureuse la nation qui, dégagée de tous principes, et n'étant plus arrêtée par aucune fausse délicatesse, s'inquiète peu d'où lui viennent ses plaisirs; qui, rassasiée des chef-d'œuvres de Racine, de Molière, de Quinault, prend M. de Beaumarchais par régime, et dont la faveur capricieuse se partage également entre Tarare et Britannicus, le Misanthrope et Figaro, Armide et Calpigi! Cette nation, il est vrai, dégénérée de sa splendeur, pourra bien ne plus conserver de rang dans l'Europe; mais de quoi ne se console-t-on pas avec l'Opéra-comique, le Barbier de Séville et les Variétés!

Beaumelle, (Laurent Angliviel de la) né à Vallerangue en 1729, mort à Paris en 1773. Il a publié les lettres de madame de Maintenon, recueil précieux s'il n'eût pas été surchargé d'un trop grand nombre de lettres inutiles ou minutieuses. Les Mémoires pour servir à l'histoire de cette Dame ont été lus avec avidité, parce qu'ils tiennent à un siècle de gloire dont les moindres particularités intéressent encore.

M. de la Beaumelle était protestant. Quand on ne le saurait pas d'ailleurs, cet ouvrage le prouverait assez. On y remarque, contre la mémoire de Louis XIV, une aigreur pardonnable, il est vrai, si l'on remonte à sa cause, et à ces cruelles missions, connues sous le nom de dragonnades. Le ton frondeur, et quelques vérités hardies, semées par intervalles dans ces Mémoires, contribuèrent à leur succès. Les personnes instruites savent cependant qu'ils sont remplis de faits hasardés.

Les notes téméraires du même auteur, sur l'histoire du siècle de Louis XIV, lui attirèrent un redoutable ennemi. Une lettre très-piquante, devenue fort rare, et qui ne fut pas sans amertume pour M. de Voltaire, sembla prouver que M. de la Beaumelle pouvait soutenir, sans

un

un désavantage trop sensible, le poids d'un démêlé polémique avec un pareil adversaire; mais bientôt il ne connut plus de frein. Après avoir fait, en société avec Fréron, un Commentaire satirique sur la Henriade, il voulait, dit-on, refaire ce poëme, et joindre à ce travail des notes malignes sur tous les ouvrages de l'auteur: ce Commentaire, dicté par la haine, n'eût été que ridicule.

Moins livré à ces disputes, qui lui firent perdre un tems précieux, M. de la Beaumelle aurait pu se faire une réputation. Nous l'avons connu; il était né avec des dispositions brillantes; mais l'extrême vivacité de son esprit nuisait à son jugement, et avait retardé sa maturité. S'il peut nous être permis de le conjecturer, d'après quelques fragmens que nous nous rappelons de lui avoir entendu lire, une traduction de Tacite qu'il avait entreprise, eût été son meilleur ouvrage. On dit qu'il en a laissé le manuscrit en mourant.

BEAUVAIS (N. de) ancien évêque de Sénès. L'un de nos plus éloquens prédicateurs, et celui qui nous paraît s'être approché le plus de cette éloquence mâle et nerveuse que l'on admire

dans Bossuet, et qui sied si bien à un orateur apostolique. On n'oubliera de long-tems son sermon célèbre prêché à Versailles en 1774. Il n'a pas moins réussi dans l'oraison funèbre. Nous devons ajouter à sa gloire, qu'il s'est élevé à l'épiscopat par son seul mérite, et certainement il sera toujours compris dans le petit nombre de ceux qui ont conservé parmi nous le génie de la véritable éloquence.

Il a fait quelques élèves dans le ministère de la parole. Celui qui nous semble avoir le mieux profité des leçons de cet habile maître, et qui nous a souvent attendris par cette onction douce et pénétrante que nous regardons comme le moyen le plus victorieux des orateurs sacrés, c'est M. l'abbé Trassart, grand vicaire de Saint Papoul.

Belloy, (Pierre-Laurent Buirette de) de l'académie Française, né en Auvergne en 1729, mort à Paris en 1775. Il a donné à nos auteurs dramatiques, l'exemple trop peu suivi de puiser leurs sujets dans l'histoire de la nation, et de consacrer leurs veilles à la gloire de leur patrie ; mais il s'est trop souvent permis d'altérer, par des intrigues romanesques, la simplicité de l'histoire ; il n'a pas été assez heureux dans ses

choix, et son style d'ailleurs a presque toujours plus d'enflure que d'élévation. Si la catastrophe de Gabrielle de Vergi était moins révoltante, cette pièce, soit par la sagesse de son plan, soit par la manière dont elle est écrite, nous paraîtrait le meilleur de ses ouvrages. L'auteur avait réuni dans cette tragédie le double mérite de traiter un sujet très-simple, et d'avoir su rendre le personnage de Fayel intéressant.

La passion de M. de Belloy pour l'héroïsme Français, supposait une ame élevée, et semblait promettre au public un poète national desiré depuis long-tems. C'est ce qui lui a conservé pendant sa vie une réputation qui n'est point éteinte par sa mort. On ne le mettait pas au rang des hommes supérieurs; on ne comparait aucune de ses tragédies à celles des maîtres de l'art; mais on convenait assez que s'il avait mérité quelque prix dans la carrière du théâtre, on ne pouvait sans injustice lui disputer la couronne civique.

BENSERADE, (Isaac de) de l'académie Française, né à Lions, en Normandie, en 1612, mort à Paris en 1691. Bel-esprit, redouté de son tems par le talent qu'il avait de railler avec assez de

finesse, quoique la plupart de ses épigrammes ne fussent que des jeux de mots. Il réussirait encore de nos jours dans la société et dans les ruelles, par le mérite de quelques à-propos, mais il n'aurait d'ailleurs aucune réputation parmi les Gens-de-Lettres. On a deux volumes de ses vers, sans y comprendre sa traduction bizarre des Métamorphoses d'Ovide en rondeaux: ce qui prouve leur médiocrité réelle, malgré l'agrément qu'ils pouvaient emprunter de quelques circonstances du moment, c'est que jamais on n'en cite aucun, et que Benserade ne fournit rien, même à la conversation. Son fameux sonnet de Job et celui d'Uranie, qui firent tant de bruit dans leur tems, et qui partagèrent la ville et la cour entre Voiture et lui, ne passeraient aujourd'hui que pour deux productions médiocres, dont on parlerait tout au plus dans le Mercure.

Bergerac, (Cyrano de) né dans le Périgord en 1620, mort en 1655. Cet auteur, qui est échappé au souvenir de M. de Voltaire dans sa liste des écrivains du siècle de Louis XIV, peut être regardé comme un homme vraiment singulier, et qui se fût acquis une réputation

distinguée, si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige, et qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses, une éducation trop négligée, une imagination sans frein, et qu'il ne put jamais régler, furent les principaux obstacles qui l'empêchèrent de perfectionner ses talens. Mais malgré les vices de son éducation, il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en philosophie. Ses ouvrages, quoique défigurés par des équivoques et par des pointes, en sont la preuve. On voit qu'il était parfaitement instruit des principes de Descartes; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il a fourni à M. de Fontenelle, au docteur Swift, à M. de Voltaire, et à Molière même, plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes célèbres. Outre sa comédie du Pédant joué, assez plaisante pour le tems, et meilleure que celle des Visionnaires de Desmarets, qui eut une si grande réputation, il a fait une tragédie de la mort d'Agrippine, où il a donné, dans le personnage de Séjan, le premier exemple de ces maximes hardies, qui depuis ont été affectées jusqu'au ridicule dans plusieurs de nos tragédies modernes.

BERNARD, (N.) Garde des livres du cabinet du Roi à Choisy, né dans le Dauphiné, mort à Paris en 1775. On a de lui quelques pièces fugitives pleines de graces, de délicatesse et de légèreté. On sait qu'il a fait un Art d'aimer, d'après celui d'Ovide, fort applaudi dans les sociétés où l'auteur l'a fait connaître, et qui vraisemblablement ne sera pas moins accueilli du public. Il a donné à l'opéra les Surprises de l'Amour, et Castor et Pollux. Il serait à souhaiter que le génie de Rameau eût été toujours aussi heureusement secondé par les ouvrages qu'il a honorés de sa musique.

C'est au poète aimable dont nous parlons, que fut adressée cette jolie invitation de M. de Voltaire, au nom de madame la duchesse de la Valière :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti,
Que l'Art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

Depuis les premières éditions de ces Mémoires, le poème de l'Art d'aimer a paru, et n'a pas démenti nos espérances. Quoiqu'il ait, avec celui

d'Ovide (1), le défaut d'être entièrement dénué de sentiment, l'auteur a été inspiré par les Graces comme son modèle, et souvent il a des beautés qui ne sont qu'à lui. Tel est, par exemple, le charmant épisode qui termine le premier chant : épisode où la décence, peut-être, n'est pas assez ménagée, mais que nous proposons à nos jeunes poètes comme un modèle de cette retenue discrette avec laquelle un auteur, qui se respecte lui-même, doit toujours présenter de certaines images. C'est véritablement la ceinture des Graces appliquée où elle doit l'être.

Le génie de M. Bernard porte l'empreinte du siècle où il a vécu, c'est-à-dire, d'un siècle d'agrément, de frivolité et de luxe. Sa philosophie est celle d'Épicure et d'Anacréon. Aucun de nos poètes ne s'est plus approché que lui de la manière d'Ovide ; il en a les défauts et les beautés. Comme lui, il s'adresse toujours à l'imagination et à l'esprit, au lieu de parler au cœur, et souvent il ne sait pas s'arrêter ; mais il en a la facilité, les graces brillantes, (car il ne connaît pas les naïves), et, si nous l'osons dire, la fraîcheur : aussi

(1) Tout ceci est tiré du Nécrologe de 1776, dans lequel M. Palissot ne s'était chargé que de l'article *Bernard*.

tous les contemporains de M. Bernard se sont-ils accordés à lui donner le nom d'Ovide.

Le génie facile et léger de cet écrivain, a produit, de nos jours, une foule d'imitateurs, dont on peut lire, chaque année, les tristes essais dans l'almanach soi-disant des Muses. Mais qu'il y a loin d'un génie enflammé par la lecture réfléchie des bons modèles; qu'il y a loin du talent de peindre, à la malheureuse facilité d'amonceler de petits vers sans idées et sans images, et de former de gros recueils pleins de persiflage, de néologisme et d'ennui!

Bernis, (le comte François-Joachim de Pierre) de l'académie Française, né à Saint-Marcel de Lardeche, en 1715. Non moins recommandable par sa gloire littéraire que par ses dignités, aux yeux de ceux qui savent que le mérite réel est le premier de tous les titres. A l'exemple de l'illustre Rousseau, il a enrichi ses vers par un usage heureux et continuel de l'ancienne mythologie, de ces fictions charmantes contre lesquelles il s'élève parmi nous, dit M. de Voltaire, » une secte de gens durs qui se « disent solides ; d'esprits sombres qui préten- « dent au jugement, parce qu'ils sont dépourvus

« d'imagination ; d'hommes lettrés et ennemis « des Lettres, qui voudraient proscrire la belle « antiquité et la Fable. »

Les poésies de M. le cardinal de Bernis respirent en général l'élégance, l'harmonie et la facilité. Aucun poète ne paraît avoir mieux senti que toute la magie des vers ne consiste que dans l'art de peindre. Quelle richesse, quelle magnificence dans cette description du soleil au milieu de sa course!

Ce grand Astre, dont la lumière
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la Terre et les Mers
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'Univers.

Mais ce qui assure à M. le cardinal de Bernis une gloire durable, c'est qu'il a su cacher sous des fleurs les préceptes de la morale la plus pure. Son épître à M. le baron de Montmorency en

est un exemple. Elle est en même tems un témoignage bien estimable du respect de l'auteur pour tout ce qu'on doit respecter; elle fait aimer la vertu, l'honneur, les loix, et sur-tout la précieuse simplicité des mœurs antiques.

BERTAUD (Jean) évêque de Séez, né à Condé en 1522, mort en 1611. L'un de ceux qui sauvèrent la langue Française du naufrage dont le galimatias pédantesque de Ronsard semblait la menacer, et qui lui conservèrent son génie. En parlant des passions qui nous ont été données pour notre bonheur, et qui deviennent, par l'abus que nous en faisons, l'instrument de toutes nos calamités, il s'est servi de cette comparaison aussi juste qu'ingénieuse:

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Et s'en servit pour son dommage.

On connaît aussi ces belles stances de Bertaud, dont les derniers vers sont encore dans la bouche de tout le monde:

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Bletterie, (l'abbé Jean-Philippe-René de la) de l'académie des Inscriptions, né à Rennes, mort à Paris en 1772.

La vie de l'empereur Julien est le plus estimé de ses ouvrages. On sut gré à l'auteur d'avoir osé rendre quelque justice aux vertus d'un prince infidèle à la religion, mais qui ne parut en attaquer les dogmes que pour en observer plus sévèrement la morale. Cette impartialité louable, et dont les exemples étaient encore rares, fit beaucoup d'honneur à M. l'abbé de la Bletterie : nous croyons cependant qu'il n'avait ni conçu ni tracé avec assez de grandeur le caractère de Julien, et qu'il est demeuré trop souvent au-dessous de son sujet.

Il paraît penser de bonne-foi que cet Empereur fut attaché, jusqu'à la superstition, aux fables du paganisme, et c'est ce que tout lecteur éclairé ne supposera jamais d'un homme tel que Julien, quoiqu'en ait dit Prudence, dans ces vers qui caractèrisent assez bien d'ailleurs ce prince philosophe :

Ductor fortissimus armis,
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Relligionis, amans tercentùm millia divûm,
Perfidus ille Deo, sed non et perfidus orbi.

On sait que Julien, né avec les dispositions les plus rares, eut encore le bonheur d'être élevé dans les principes de la religion chrétienne par les plus habiles maîtres de son tems. L'expérience nous apprend, il est vrai, que malgré de pareils secours on peut s'égarer dans la foi, ou même en perdre entièrement l'habitu; mais d'une éducation aussi soignée, on ne retombe point dans le délire des superstitions les plus absurdes.

Il est certain que par une politique malheureuse, Julien crut devoir préférer à la religion de Constance, son persécuteur et le bourreau de sa famille, l'ancienne religion des maîtres du monde. Convaincu de l'influence que l'exemple du souverain a toujours sur l'opinion, il parut s'occuper avec d'autant plus de zèle des cérémonies sacrées, qu'il voulait en être le restaurateur. Empereur et pontife par les lois de l'état, que Constantin n'avait point abrogées, il dut allier les soins de l'autel à ceux du trône. Cette conduite, indispensable dans le systême politique qu'il avait eu le malheur d'adopter, prouve sans doute combien il était affermi dans la résolution d'abolir le christianisme, mais n'a certainement rien de commun avec la superstition dont on l'accuse.

Les sources dans lesquelles M. l'abbé de la Bletterie a puisé, nous paraissent d'ailleurs assez pures. Il rejette sans balancer la fable qui attribue à Julien mourant, ces paroles si peu dignes de lui : « Tu as vaincu, Galiléen (1). » Il devait rejeter avec plus de mépris encore l'anecdote absurde d'une prétendue femme sacrifiée à la lune, dans une ville de Mésopotamie. Il est vrai que les anecdotes les plus suspectes, dès qu'une longue tradition les a, pour ainsi-dire, consacrées, peuvent trouver place dans l'histoire, pourvu qu'on ne les donne que pour des bruits populaires dénués de vraisemblance; et c'est une attention que M. de la Bletterie a rarement négligée.

La vie de l'empereur Jovien, écrite par le même auteur, a paru très-inférieure à celle de Julien; mais cette différence ne vient peut-être que du choix d'un sujet beaucoup moins heureux. En effet, malgré ses erreurs, Julien fut le modèle des princes; et Jovien, quoique fidèle

(1) Ceux qui ont attribué ces paroles à Julien, n'en ont point pesé les conséquences. Elles n'ont aucun sens, ou elles supposent que Julien ne doutait pas que la flèche dont il avait été blessé ne fût partie d'une main chrétienne.

à l'église, eut à peine un caractère digne de l'histoire.

On a de M. l'abbé de la Bletterie, une traduction estimée des Césars et du Misopogon de Julien. Il a traduit aussi quelques ouvrages de Tacite, et en dernier lieu ses annales ; mais cette production de sa vieillesse a paru plutôt un travestissement qu'une traduction, et véritablement il serait difficile d'imaginer un contraste plus bizarre que l'énergie de l'historien Romain comparée au style bourgeois de l'écrivain Français.

Il résulte de nos observations, que vainement on chercherait dans M. l'abbé de la Bletterie l'homme supérieur ou même l'homme de goût. Il est au rang de ces littérateurs estimables par leurs connaissances, qui, sans avoir fourni une carrière assez brillante pour être enviée, ont eu cependant le mérite de se rendre utiles. Bon esprit plutôt que bel-esprit, doué de plus de jugement que d'imagination et de talens, mais recommandable par ses mœurs, et par l'avantage qu'il eut de se faire des amis; enfin plus heureux avec moins de gloire, que beaucoup de gens-de-lettres d'une classe plus distinguée, qui n'ont jamais su vivre en paix, ni avec leurs rivaux, ni avec eux-mêmes.

Boindin, (Nicolas) de l'académie des Inscriptions, né à Paris en 1696, mort én 1751 : homme juste, mais inflexible et dur, qui passait sa vie dans un café, à disserter sur les pièces nouvelles, et à débiter les opinions hardies d'une philosophie très-dangereuse. La tranquillité dans laquelle il a vécu, prouve la douceur et la tolérance de notre Gouvernement, malgré les plaintes exagérées de quelques prétendus philosophes qui ne parlent que de persécutions, et qui sont quelquefois très-persécuteurs.

Boindin disait plaisamment à un homme qui pensait comme lui, et qu'on paraissait vouloir inquiéter : « On vous tourmente, vous, parce » que vous êtes un Athée Janséniste ; mais on » me laisse en paix, parce que je suis un Athée » Moliniste, » c'est-à-dire, du parti qui était alors en faveur, et dans lequel il avait des amis.

C'était d'ailleurs un homme d'esprit, d'érudition et même de goût, quoique par l'habitude de disputer, il ait fini par ne plus rien voir que de problématique dans les opinions humaines. Sa comédie du Port de mer est souvent d'un comique très-vif, et l'on ne sait trop pourquoi les comédiens n'ont pas conservé sur leur réper-

toire, quelques autres petites pièces du même auteur, telles que le Bal d'Auteuil et les trois Gascons. Ils en représentent tous les jours qui ne sont pas, à beaucoup près, si piquantes. A l'exception du Bal d'Auteuil, La Mothe avait eu quelque part à toutes les comédies de Boindin, ce qui n'empêcha pas ce dernier de rendre toujours justice à l'illustre et malheureux Rousseau, qu'il regardait comme faussement accusé des couplets qui causèrent sa perte. Il a même laissé à sa mort, en forme de testament, un mémoire pour la justification de ce poète célèbre.

BOISSY, (Louis de) de l'académie Française, né à Vic en Auvergne, en 1694, mort en 1758. Il a fait plus de trente comédies, dont il n'est resté que les Dehors Trompeurs, le Français à Londres, et le Babillard.

Ses vers sont en général pleins d'esprit, et l'on pense qu'il eût pu se faire un nom dans la satire; mais il n'eut que très-rarement la force comique. Il lui manquait la connaissance approfondie du cœur humain, celle du monde et celle de son art.

S'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'on

lui ait donné le plan de la comédie des Dehors Trompeurs, on ne trouvera plus chez lui aucune trace du génie d'invention. Il ne sut ni placer, ni faire agir sur la scène un caractère heureusement dessiné. Il n'eut jamais le talent du dialogue vrai, qui n'est que l'imitation fidelle du meilleur genre de conversation ; et l'on ne saurait trop répéter à ce sujet, que ce dialogue, qui ne doit être ni un assaut d'épigrammes, ni un tissu de dissertations, est véritablement un des plus rares secrets et une des principales illusions de la bonne Comédie.

Ce qui justifie tout ce que nous venons de dire sur M. de Boissy, c'est l'empressement puéril avec lequel il saisissait, même dans sa vieillesse, tous les vaudevilles de Paris, pour en faire des Comédies aussi passagères que la folie du moment qui en était le sujet. De-là, dans ses pièces, tant de personnages allégoriques, tels que le Badinage, la Mode, la Frivolité, la Bagatelle, le Je ne sais quoi, etc. On sent que ces personnages ne peuvent être qu'un abus de l'esprit, et qu'avec tout l'art du monde, ils demeurent toujours dans la classe des êtres de raison froids et inanimés.

C'est ce défaut de connaissances et d'obser-

vations réfléchies qui rend M. de Boissy presque toujours glacial, malgré la vivacité de son esprit et des talens très-distingués. On a de lui neuf volumes *in*-8°., qui en formeraient à peine un bon.

Bonnet, (Charles) né à Genève. Un des plus grands Métaphysiciens de ce siècle. Ses premiers goûts le portèrent vers l'Histoire Naturelle, soit des insectes, soit des plantes. Nous n'osons apprécier exactement son mérite à ces égards; il faudrait que nous eussions nous-mêmes plus de connaissances physiques, et d'ailleurs ces détails nous conduiraient trop loin. Ce que nous pouvons assurer d'après notre impression, et sur tout celle des gens éclairés, c'est qu'aucun savant n'a peut-être plus que notre auteur, de cet esprit vraiment philosophique, nécessaire dans de pareilles recherches. Il suit la nature pas-à-pas, il l'observe, il l'étudie avec une sagacité, une justesse, une patience inconcevables. Il nous montre, autant qu'il est possible, tous les degrés intermédiaires par lesquels elle passe pour arriver à tel ou tel résultat. Il cherche, comme elle, à ne point faire de saut, à ne point laisser de lacune, à distinguer toutes ces nuances

si déliées, si imperceptibles à l'œil vulgaire, et que le génie seul peut saisir et marquer. Voyez sur-tout, pour justifier ce que nous avançons, les Considérations sur les corps organisés.

On reproche avec raison à un grand nombre de physiciens, de former des systêmes d'imagination non moins frivoles que brillans. Ils voient la nature, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'ils la veulent; ils la tourmentent, non pas pour lui arracher ses secrets, mais pour la plier de force à leurs idées, et la rendent, si on l'ose dire, complice de leurs écarts. Nous croyons M. Bonnet bien à l'abri de ce reproche. Il a pu s'égarer sans doute; mais sa marche est assurément la plus méthodique, la plus circonspecte, la plus philosophiquement modeste qu'on ait pu suivre; et si l'on s'égare sur ses traces, c'est qu'après tout ce sont toujours des traces humaines.

De l'histoire naturelle notre auteur passa à la métaphysique; et cette transition, comme il le dit lui-même, n'a rien d'extraordinaire. En effet, le génie de l'observation embrasse tout. La même force d'attention qui se déploie sur des pétales, sur des germes ou des animalcules, peut s'exercer aussi sur les opérations et les

facultés de notre ame. Son Essai analytique sur ce dernier objet en est la preuve. C'est ici sur-tout où l'auteur avait à se tenir en garde contre une imagination naturellement forte et brillante ; aussi nous appellerions volontiers cet essai un combat perpétuel de l'auteur contre lui-même : combat que la victoire a couronné, selon nous ; car jamais il n'emploie d'images, de sentimens, de traits d'esprit, là où le sujet ne demande que la plus rigoureuse précision. Si l'on observe de tems en tems quelques morceaux pleins de chaleur, c'est de cette chaleur qui naît du fond du sujet, qui s'étend du centre à la circonférence, et non de cette chaleur empruntée et superficielle qui n'affecte que pour l'instant.

L'auteur du livre de l'Esprit dit que Fontenelle était un de ces génies lumineux qui ont su établir un pont de communication entre la science et l'ignorance. Tel est M. Bonnet dans tous ses ouvrages, et principalement dans son Essai analytique. On n'y pouvait mettre à la fois plus de profondeur et de clarté. Ce qui distingue encore ce philosophe des autres Métaphysiciens, c'est son attention soutenue à présenter l'homme tel qu'il est, autant qu'il nous

est possible de le connaître. Il ne l'envisage que comme un être mixte, comme le résultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps.

Parmi les Métaphysiciens les plus célèbres, les uns, comme on l'a dit ingénieusement, ont voulu spiritualiser la matière; les autres ont au contraire matérialisé les esprits. La vérité paraît devoir se trouver, ou nulle part ailleurs, dans la ligne qui sépare ces deux extrêmes; et c'est sur cette ligne que marche sans cesse notre auteur. Qu'on ne l'accuse donc point de matérialisme, puisqu'après tout on ne saurait bien parler de l'ame sans parler beaucoup du corps, vu la prodigieuse influence des deux substances l'une sur l'autre. On accusa Descartes d'athéisme, lui qui avait donné de nouvelles démonstrations contre cette dangereuse hypothèse : voilà ce qui doit consoler tous les grands hommes, exposés avec autant d'injustice aux mêmes imputations.

Enfin, ce qui distingue avantageusement M. Bonnet des prétendus philosophes de nos jours, c'est qu'il est véritablement un philosophe chrétien, quoi que puissent en dire certains beaux-esprits, qui ont décrété dans leurs petits cerveaux que chrétien et imbécille seraient

dorénavant synonymes. Voyez le dernier ouvrage de M. Bonnet, intitulé Recherches sur le Christianisme, dans lequel il déploie tout ce que la dialectique a de plus fort, et la critique de plus impartial et de plus exact.

Sa Palingénésie renferme beaucoup de conjectures sur le rétablissement futur de toutes choses. Il y en a quelques-unes qu'on a jugé un peu hasardées; mais, quoi qu'il en soit, ce seront toujours les rêves d'un homme de beaucoup d'esprit, comme on appelait les ouvrages politiques du bon abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien.

Borde, (Jean Benjamin de la) né à Paris en 1734, premier valet de chambre de Louis XV, et nommé par ce Prince gouverneur en survivance du château du Louvre.

Il naquit musicien comme Pascal était né géomètre, et ce fut le célèbre Rameau qui développa ses brillantes dispositions ; mais le jeune la Borde avait à peine treize ans, que cet habile maître refusa de lui continuer ses leçons, parce qu'il n'avait plus rien à lui apprendre.

Souvent renfermé dans une chambre, dont il avait eu soin de faire condamner les jours, afin

que son élève fût plus recueilli, Rameau l'invitait à préluder sur le clavecin, en lui disant : » mon ami, faites-moi pleurer ; » et, ce que les ames froides auront peine à croire, les accords, après quelques instans, faisaient sur cet homme extraordinaire une impression si profonde, que les larmes coulaient de ses yeux en abondance. Nous le répétons, les ames glacées qui n'ont éprouvé ni le charme des arts, ni la puissance de l'harmonie, pourront nous soupçonner d'exagération : mais c'est de Rameau même que nous tenons cette anecdote. Eh! qui eût osé contester à un pareil artiste cette sensibilité précieuse, à laquelle nous devons sans doute les plus belles productions de son génie!

Bientôt des études plus sérieuses occupèrent son jeune élève, et ne lui permirent plus de donner à la musique que ses momens de récréation. Cependant les fruits de son loisir pouvaient à peine se compter. Sonates, concerto, symphonies, motets, chansons, opéra, chaque jour voyait éclore de nouveaux ouvrages ; et si le véritable caractère de la bonne musique est de passer de bouche en bouche, nous n'en connaissons point qui ait été plus répandue que celle de M. de la Borde.

A ses études succédèrent de longs voyages en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Espagne et en Italie. Par-tout il rechercha les plus habiles maîtres, et il eut l'avantage de les étonner. Locatelli à Amsterdam, Stamitz à Manheim, et le Sassone à Venise, furent ceux qu'il se félicita le plus de connaître, et qui peut-être contribuèrent le plus à le faire estimer dans sa propre patrie; car nous avons encore besoin, sur-tout en musique, d'être avertis du mérite de nos compatriotes par les étrangers.

Rappelé à Paris par sa famille, M. de la Borde fut pendant quelques années fermier général et receveur général des finances; mais l'habitude de voir très-souvent le feu Roi aux différens spectacles de ses petits appartemens, lui fit abandonner ses projets de fortune. Il sut que Louis XV desirait de se l'attacher, et il sacrifia les places les plus distinguées de la finance à celle de premier valet de chambre.

A la mort de ce prince, M. de la Borde chercha sa consolation dans la retraite, et dans le sein de ces mêmes arts qu'il avait toujours cultivés. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de rassembler dans un corps d'ouvrage tout ce qu'il avait extrait de ses lectures de trente années sur la

théorie de la musique. Sous le titre modeste d'Essai sur la Musique ancienne et moderne, il donna en quatre volumes in-4°. le traité le plus complet en ce genre qui eût encore paru. On est étonné des immenses recherches et de la foule d'anecdotes dont il a enrichi ce livre, écrit comme il doit l'être, c'est-à-dire, avec une élégante simplicité, et qui ne laisse à desirer qu'un peu plus de méthode.

Supérieur aux préjugés de son art, il rejette comme des fables vaines tous ces prétendus prestiges attribués par l'ignorance à la musique des Grecs : musique très-informe encore, puisqu'à peine il en est échappé quelques débris, et qu'ils semblent très-éloignés de la perfection à laquelle les nations modernes sont parvenues.

Il avoue que malgré tous ses progrès, elle ne peut être qu'une imitation très-bornée de quelques effets de la nature, et que son principal mérite n'est pas de peindre, comme le prétendent beaucoup de charlatans, mais qu'il se réduit à la seule expression. Ce sentiment de M. de la Borde est aussi celui de M. de Chabanon, qui, dans un ouvrage plein de goût sur la musique, a développé à la fois les vues saines

d'un amateur très-instruit, et les talens d'un écrivain distingué.

Enfin M. de la Borde convient encore que les moyens de la musique, très-inférieurs à ceux de la poésie, ne lui permettent guère de s'élever qu'à des beautés purement arbitraires, et il le prouve par les révolutions qui se succèdent constamment, d'une génération à l'autre, dans le goût du public. Ce qui produisait, il y a vingt ans, l'admiration la plus passionnée, parait actuellement faible ou insipide. On chercherait donc vainement dans la musique ce point fixe du beau qui semble avoir été plus ou moins saisi dans les autres arts : elle ne doit donc ses plus brillans succès qu'à des beautés de mode et de convention.

Le Dictionnaire de Musique du célèbre citoyen de Genève, contient, comme tous ses autres ouvrages, d'excellentes idées mêlées à de singuliers paradoxes. M. de la Borde a fait pour ce Dictionnaire ce qu'il serait à desirer qu'on fît pour tous les écrits où ce philosophe (si lui-même n'a pas été la dupe de son imagination) semblerait s'être joué de ses lecteurs. M. de la Borde en a fait le départ; il a séparé l'or de l'alliage qui en altère la valeur.

Avant de publier le savant Essai dont nous parlons, l'auteur avait donné, soit en société, soit sur les principaux théâtres de la ville et de la cour, une foule d'ouvrages qui lui assurent un rang distingué parmi nos plus féconds et nos meilleurs artistes. Il est à remarquer qu'il est un des premiers compositeurs qui ait introduit en France le véritable genre de l'Italie, les duo dialogués, les récits obligés, etc. etc. Son opéra d'Ismène et Isménias, composé en 1753, en est la preuve.

Bossuet, (Jacques-Bénigne de) Evêque de Meaux, de l'académie Française, né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1704. Le plus éloquent de nos orateurs.

Il ne s'agit ici ni de ses ouvrages de controverse, ni de ses autres écrits théologiques, qui l'ont mis au rang des Pères de l'Église. Mais quelle majesté, quelle véhémence de style dans ses oraisons funèbres! On le croirait animé d'un enthousiasme divin. Le sublime des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvemens, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue et variée sans laquelle il n'est point d'orateurs, tels sont les

principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Elle n'est point défigurée, comme celle de nos rhéteurs modernes, par une emphase étudiée; elle ne doit rien à l'art ni à la symétrie des antithèses, ni à la fausse chaleur des apostrophes accumulées, encore moins à la pompeuse obscurité de ce jargon prétendu philosophique, que la décadence du goût a introduit de nos jours dans les harangues académiques, et même dans la chaire.

Le discours sur l'Histoire Universelle porte l'empreinte du même génie. Peut-être la philosophie pourrait-elle cependant lui reprocher qu'en ne donnant pour cause à toutes les grandes révolutions des Empires, que les desseins secrets de Dieu sur la nation Juive, il est tombé dans le même inconvénient que Ptolomée, qui, dans son Système du monde, subordonnant tous les astres à la terre, faisait de cette petite planète le centre unique de tous les mouvemens du ciel. Mais ce reproche, qui n'est que spécieux, et auquel la théologie a solidement répondu, ne dérobe rien à la gloire de M. de Bossuet, qui s'est frayé une route nouvelle, en appliquant au récit des faits historiques, toute la noblesse et toute la rapidité de l'éloquence.

Aucun lecteur de goût peut-il se rappeler, sans saisissement, l'impression qu'il a reçue en lisant, pour la première fois, ce morceau sublime où l'auteur fait entendre à l'imagination le fracas effroyable des Empires, qui meurent aussi bien que les Rois, et tombent, pour ainsi dire, les uns sur les autres?

On doit regretter éternellement un siècle où les Condé avaient pour panégyristes les Bossuet et les Bourdaloue; où la gloire de Turenne était célébrée par les Mascaron et les Fléchier; où le brave Luxembourg recevait son immortalité de la plume de l'éloquent la Rue. Aussi c'est de ce beau siècle que M. de Voltaire a dit:

Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes.

Bougeant, (Guillaume-Hyacinthe) Jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743. Son caractère ne l'appelait point à la retraite; il éprouva même quelques disgraces dans sa société, pour avoir fait un petit ouvrage intitulé, Amusement philosophique sur le Langage des bêtes : ouvrage qui parut déroger à la gravité de son état, et qui n'était au fond que l'exposition d'une fable indienne, dans laquelle on suppose

que les démons, pour expier leur révolte contre Dieu, font une espèce de purgatoire dans le corps des bêtes.

L'auteur, pour se réconcilier avec sa société, fit contre les Jansénistes les comédies de la Femme docteur, du Saint déniché, et des Quakers français, ou des nouveaux Trembleurs. Ces comédies, pleines de sel pour les Jésuites, en auraient eu peu pour les gens du monde; on y trouve cependant quelques scènes vraiment plaisantes, et qui font sentir l'influence que pourrait avoir la bonne comédie, si le Gouvernement lui abandonnait plus souvent quelques-unes de ces opinions qui troublent la société, et qui ne deviennent dangereuses que parce qu'on néglige trop long-tems de les rendre ridicules. Le meilleur ouvrage du père Bougeant, et celui par lequel il conservera toujours une réputation distinguée, c'est son histoire du Traité de Westphalie, qui passe pour un modèle d'élégance, de précision et de goût.

BOUHOURS, (Dominique) né à Paris en 1628, mort en 1702. Autre Jésuite bel-esprit; mais dont les histoires de saint Ignace et de saint François Xavier, ne sont point compa-

rables à celle du Traité de Westphalie : tant en matière historique, le surnaturel et le merveilleux sont éclipsés par le naturel et le vraisemblable ! Le zèle du père Bouhours pour la pureté du langage, dégénéra quelquefois en afféterie, mais contribua beaucoup à cette correction de style si remarquable dans les bons écrivains du siècle de Louis XIV, et dont nous avons le malheur de nous éloigner tous les jours. Les jeunes gens, ceux sur-tout qui se dévouent aux lettres, ne peuvent que profiter à la lecture des ouvrages du père Bouhours : ce sont des élémens de goût, qui n'ont pas encore été surpassés. Il est vrai qu'il apprend plus l'art de bien écrire, que celui de penser ; mais les idées doivent venir de notre propre fonds, et la manière de les rendre peut s'acquérir par une étude que ce Jésuite a facilitée. Ses principes sont très-sûrs, il a même su les rendre agréables ; et si nous faisions un corps de nos ouvrages classiques, la plupart des siens devraient y servir d'introduction.

BOULANGER, (Nicolas-Antoine) ingénieur des ponts et chaussées, né à Paris en 1722, mort en 1759. On lui attribue, depuis sa mort, une

foule d'ouvrages où la religion est attaquée avec une sorte de fanatisme, mais on doit se défier de toutes ces imputations, sur-tout après l'injure qu'on a faite à la mémoire de M. de Mirabeau, en lui attribuant faussement le livre connu sous le titre de Système de la nature. C'est un artifice usé dans notre siècle, que d'attribuer à des morts célèbres des ouvrages qu'aucun auteur vivant n'oserait avouer; et c'est ce qui nous fait regarder comme très-suspects la plupart de ces bruits populaires. Quoi qu'il en soit, on ne peut justifier entièrement M. Boulanger de la témérité de quelques-unes de ses opinions, comme on en peut juger par son Antiquité dévoilée, et par ses Recherches sur l'origine du despotisme oriental: mais on est forcé d'admirer souvent son énergie, la hardiesse de ses conjectures, et l'étendue de ses connaissances, d'autant plus surprenantes, qu'il a été enlevé aux lettres, par une mort prématurée, avant l'âge de trente-huit ans, et que son état lui avait nécessairement dérobé beaucoup de momens, absolument perdus pour l'étude.

BOURDALOUE, (Louis) Jésuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Cor-

neille

neille avait réformé la scène; Bourdaloue réforma la chaire, en y ramenant la véritable éloquence. Il se distingua sur-tout par la force de son raisonnement et par la solidité de ses preuves; mais il négligea trop de parler au cœur; il prodigua trop les citations des pères; enfin il énerva quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des divisions et des subdivisions: méthode qui ne semble imaginée que pour donner mal-à-propos des entraves au génie. Quoi qu'il en soit, Bourdaloue sera toujours regardé comme un excellent modèle parmi les orateurs chrétiens; mais s'il ne restait de lui que le sermon qu'il eut la faiblesse de prononcer contre la comédie du Tartuffe, il ne passerait que pour un fanatique.

BOURSAULT, (Edme) né à Mussy-l'évêque en Bourgogne, en 1638, mort en 1701. Il n'avait aucunes lettres, et cependant il a fait quelques comédies restées au théâtre, et dont le style est quelquefois du plus grand naturel et du meilleur goût dramatique. On doit distinguer celles du Mercure galant, d'Ésope à la ville; mais principalement celle d'Ésope à la cour, dans laquelle il y a une scène très-intéressante,

qui a pu donner l'idée, et qui devrait être le modèle de cette espèce de comique larmoyant, auquel on n'a pas encore trouvé de nom convenable. Cette scène ne plaît à tout le monde, que parce que le pathétique est vrai, simple, momentané, et que d'ailleurs elle n'est amenée par aucun moyen romanesque.

C'est de quoi ne s'occupent guère tous nos écrivains actuels dans le genre des drames. On leur croirait le plus profond mépris pour la vraisemblance théâtrale, tant ils semblent négliger de choisir, dans un ordre possible, les incidens de leurs pièces. C'est moins dans la nature que dans les romans, qu'ils vont puiser leurs caractères : aussi ce ne sont pas des hommes, mais des êtres purement fantastiques qu'ils nous représentent, et c'est ainsi que nous sommes retombés dans l'enfance de l'art.

Boursault eut le malheur d'offenser Molière, qui le nomma dans l'impromptu de Versailles, et le livra au ridicule sous les yeux du Roi et de toute la cour. Il n'appartenait pas à Boursault d'être jaloux de l'auteur du Misantrope; mais sans l'approbation dont Louis XIV honora la pièce de Molière, on serait tenté de croire que ce dernier abusa un peu de la vengeance.

Boileau, qui ne pouvait estimer un écrivain sans littérature, jeta aussi quelque ridicule sur le nom de Boursault. Celui-ci espérait de prendre sa revanche dans une comédie intitulée la Satire des satires. Boileau eut le crédit d'en empêcher la représentation ; et c'est le seul tort que l'on connaisse à ce grand poète, qui devait, plus que tout autre, ne point se défier de ses forces, et se prêter de bonne grace à la plaisanterie. On ne saurait trop redire aux gens-de-lettres que la liberté, qu'il faut soigneusement distinguer de la licence, est leur plus belle prérogative, et que tout écrit qui n'offense ni les lois, ni les mœurs, ne peut être supprimé sans injustice.

Boursault, quelque tems après, eut l'avantage de se montrer supérieur à Despréaux, non par ses talens, mais par un procédé fort estimable. Il ne rougit point de faire des avances à ce même satirique dont il croyait avoir à se plaindre; et depuis, leur réconciliation fut sincère.

BRÉBEUF, (Guillaume) né à Rouen en 1618, mort en 1671. Fortement épris de Virgile dans sa jeunesse, il se trouva avec Ségrais, son compatriote, qui s'était passionné pour Lu-

cain, et qui se proposait d'en faire la traduction. Brébeuf, à force de lui vanter Virgile, lui fit abandonner la Pharsale pour l'Énéïde; et lui-même, entraîné par les louanges que Ségrais donnait à Lucain, quitta l'Énéïde pour la Pharsale.

Cette aventure singulière rapprocha Brébeuf du modèle qui était le plus analogue au caractère de son esprit. Ce qui peut lui faire pardonner l'enthousiasme dont il s'échauffa tout-à-coup pour Lucain, c'est qu'alors le goût n'était qu'à son aurore. Brébeuf était d'ailleurs dans l'âge où l'on se passionne aisément pour les faux brillans. Son imagination ardente était attisée encore par les accès d'une fièvre opiniâtre, qui ne l'abandonna presque jamais. Il n'est pas étonnant que, dans cette espèce de délire, il ait confondu l'emphase avec la grandeur, et l'enflure avec le sublime. Mais du moins il eut le mérite de sentir qu'un poète ne devait être traduit qu'en vers; et les siens ne sont pas très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu un grand nombre, et jamais on n'a pu lire une page de la Pharsale en prose.

Si Brébeuf n'eût pas été enlevé par une mort prématurée, et si ses maladies lui avaient laissé

le loisir de perfectionner son goût, nous osons croire qu'il eût été un des bons poètes du siècle de Louis XIV. On peut le mettre dans le petit nombre d'écrivains que Boileau a jugés peut-être avec trop de rigueur; mais on sait que ce célèbre satirique avait moins d'éloignement pour Brébeuf, que d'antipathie pour Lucain; et véritablement la distance du style de Brébeuf à celui de Chapelain est très-grande. On trouve souvent, dans la Pharsale française, des vers que Corneille lui-même n'eût pas désavoués. Les poésies morales du même auteur, rassemblées dans un petit volume intitulé Entretiens solitaires, contiennent aussi quelques détails heureux.

BRET, (Antoine) né à Dijon en 1717. Nous ne parlerons plus de ses comédies, écrites sans verve, comme nous l'avions dit, et d'un style beaucoup trop négligé. Cette négligence est, à la vérité, moins aperçue dans le ton familier de la comédie, que dans des ouvrages d'un genre plus élevé; mais il ne faut pas s'y méprendre: la comédie est un poème, et il n'est pas de poésie sans inspiration dans le style. M. Bret a tenté sur Molière ce que M. de Voltaire a fait

sur Corneille. Il a donné une édition de cè poète comique avec des commentaires. Le mérite commun de l'esprit ne suffisait pas pour se charger d'une pareille entreprise. Pour dérober au génie de Molière quelques-uns de ses secrets, il fallait des yeux plus pénétrans, plus exercés à l'observation, enfin un caractère bien supérieur à celui que M. Bret a montré dans ses comédies.

Brotier, (l'abbé Gabriel) né à Clamecy en Nivernois, en 1723. Ce que M. le président de Brosse avait fait sur Salluste avec des recherches infinies, M. l'abbé Brotier l'a exécuté plus heureusement encore sur Tacite. Il en a rempli les lacunes de manière que les yeux les plus exercés auraient peine à remarquer quelque différence entre son style et celui de l'historien Romain. En rendant cette justice à son travail, nous savons combien il est difficile à un moderne, quel qu'il soit, de porter un jugement certain sur le mérite de style d'un auteur qui écrit dans ce qu'on appelle une langue morte. Nous nous bornons à dire ce qui nous semble vrai, c'est que parmi les écrivains qui se sont livrés à ce genre d'écrire, nous ne connaissons

pas de latinité qui nous ait paru plus pure que celle de M. l'abbé Brotier.

Ce ne sont pas les philosophes, qui pour décrier ce genre de composition, en ont exagéré les difficultés. Boileau en avait donné l'exemple dans une satire latine, et l'on voit, par le fragment qui nous en reste, qu'il n'épargnait pas le ridicule aux modernes qui osent se flatter d'égaler, dans une langue savante, la pureté du style antique. Nous n'en convenons pas moins que les Commire, les Rapin, les Vanière, les Santeuil, etc. ont ajouté à la gloire de la nation par leurs poèmes latins. Ce sont des richesses étrangères qu'ils ont naturalisées parmi nous, et nous croyons qu'il serait injuste de ne pas associer à ces noms célèbres celui de M. l'abbé Brotier. Les Lettres lui sont redevables d'ailleurs de plusieurs éditions précieuses qui lui ont couté beaucoup de recherches, et dont il a éclairci le texte par des notes remplies d'érudition et de goût. Peu de personnes ont porté plus loin la connaissance des médailles, et il en a fait souvent l'emploi le plus heureux pour remplir les vides de Tacite.

Brueys, (David-Augustin) né à Aix en

1640, et non en Languedoc, comme l'a dit M. de Voltaire; mort à Montpellier en 1723.

Il avait été dans sa jeunesse de l'église réformée, et même il avait fait une réponse à l'Exposition de la foi de M. de Bossuet, qui, au lieu de lui répliquer, entreprit de le ramener à l'église romaine et y réussit. De théologien controversiste, Brueys devint un auteur comique très-estimable. La seule comédie du Grondeur suffirait pour lui assurer une réputation distinguée. Son Muet (imité de l'Eunuque de Térence) est demeuré au théâtre. On lui doit encore la petite comédie de l'Avocat Patelin, d'après une ancienne facétie française; mais en conservant la gaîté franche de l'original, il l'a beaucoup embelli.

Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut long-tems dans la société la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On sait que Brueys disait avec cette naïveté qui ne déplaît point dans un vrai talent : « Le premier acte « du Grondeur est entièrement de moi; il est « excellent : le second a été gâté par quelques « scènes de farce de Palaprat; cet acte est mé- « diocre : le troisième est presque entièrement « de lui, il est détestable. »

On doit regarder cet auteur comme un de ceux qui ont conservé parmi nous le goût de la véritable comédie. Il ne fut point de l'académie Française.

Brumoy, (Pierre) Jésuité, né à Rouen en 1688, mort à Paris en 1742. Son Théâtre des Grecs eût été mieux fait, si son état eût pu lui permettre de se familiariser davantage avec les chef-d'œuvres de notre scène. Il a trop souvent le défaut des scholiastes, qui est de se passionner avec excès pour les ouvrages qu'ils entreprennent de commenter ou de traduire; mais son livre n'en est pas moins très-utile, et le meilleur que nous ayons encore sur cette belle partie de la littérature antique. Il a rendu les Grecs dans leur noble simplicité, et (ce qui n'est pas un faible éloge) de manière à conserver dans sa traduction l'intérêt qu'ils ont dans leur propre langue. On ose croire du moins que ceux qui ne sont pas à portée de lire Sophocle, jugeraient, par le seul ouvrage du père Brumoy, que l'Œdipe et le Philoctète sont en effet d'admirables tragédies. Il ne serait pas si aisé, d'après le même ouvrage, d'apprécier le génie d'Aristophane, parce que le traducteur est presque

toujours obligé d'expliquer les plaisanteries de l'original, et que des plaisanteries commentées perdent nécessairement beaucoup de leur sel. Il faut avouer cependant que, dans cette partie-là même, l'ouvrage du père Brumoy est encore très-estimable. Ses remarques supposent des recherches profondes ; la plupart nous paraissent très-judicieuses : et si ses conjectures ne sont pas toujours justes, on doit le lui pardonner d'autant plus, que dès-à-présent il nous échappe quantité de choses dans Molière ; et qu'à plus forte raison il doit en échapper bien davantage dans un poète comique de deux mille ans. Le père Brumoy a plus péché contre le goût, par la préférence souvent aveugle qu'il ne manque jamais de donner aux anciens sur les modernes. Personne ne respecte plus que nous les grands modèles de l'antiquité ; mais il faut convenir que si Racine n'est véritablement qu'Euripide, c'est du moins Euripide bien perfectionné.

BRUN, (Denis le) né à Paris en 1729, secrétaire des commandemens de feu monseigneur le prince de Conti. L'ode française, même entre les mains de Malherbe et de Rousseau, n'avait pas acquis toute l'élévation dont elle est susceptible.

M. le Brun, dans la plupart des siennes, nous paraît s'être approché beaucoup plus du caractère de l'ode antique. L'inspiration et l'enthousiasme doivent être, comme on le sait, le caractère essentiel de ce genre de poésie, et M. le Brun a certainement l'un et l'autre à un degré très-supérieur.

Sa manière est si brillante, que quelques critiques l'ont accusé de recherche et d'ostentation. Il serait en effet possible que M. le Brun eût mis quelquefois trop de luxe dans sa richesse; ce défaut ne pourrait appartenir qu'à un grand talent, et peut-être serait-il plus difficile de s'en garantir dans l'ode, que dans des genres de poésie plus tempérés. Mais nous avons l'avantage de connaître depuis long-tems les ouvrages d'élite de cet écrivain célèbre; la poésie y brille, il est vrai, dans toute sa pompe, nous oserions dire même dans toute sa fierté; cependant nous n'avons remarqué nulle part aucune trace d'affectation.

C'est nous qui avons annoncé les premiers un poème de M. le Brun sur la Nature, que nous avons toujours regardé, soit par l'importance, soit par la richesse de ses détails, comme un de ses plus beaux ouvrages. Le même auteur

ne s'est pas moins distingué dans le genre de l'Élégie. On a de lui de très-belles épîtres, d'excellentes épigrammes, etc. etc.

A ces titres de gloire, nous ne pouvons nous dispenser d'en ajouter un dont nous avons souvent parlé, mais dont le souvenir est trop précieux pour ne pas le rappeler encore. On sait que c'est à M. le Brun que la petite nièce du grand Corneille fut redevable des bienfaits de M. de Voltaire. Touché de son extrême infortune, rempli de cette confiance généreuse que prend une ame élevée dans une ame sublime, il adressa une ode pleine de noblesse à l'auteur de Mérope et d'Alzire, par laquelle il le sommait, au nom de sa gloire, de se charger du sort de mademoiselle Corneille : il était aisé de prévoir que sa confiance ne serait point trompée.

Brun, (N. le) né à Vire en Normandie. On lui doit la meilleure traduction du Tasse qui ait encore paru. Celle qu'il a faite de l'Iliade d'Homère, et qui est aussi très-estimée, fait perdre, à ce qu'il nous semble, au poète Grec quelque chose de sa naïveté : tellement que malgré les avantages sans nombre qu'elle a

d'ailleurs sur celle de madame Dacier, nous lui préférons quelquefois cette dernière.

M. le Brun n'aurait-il été frappé dans Homère que du grand poète, que de la pompe et de la magnificence du style? N'aurait-il pas senti ce charme de naturel qui lui fait pardonner jusqu'à ses rêves, et auquel Horace paraît avoir fait allusion quand il appelle Homère le bon Homère, comme nous disons le bon La Fontaine?

M. le Brun n'est pas seulement recommandable par l'étude approfondie qu'il a faite des langues savantes; c'est un écrivain très-distingué dans la nôtre. On a de lui, sur des objets de législation, des ouvrages écrits avec autant de précision que de noblesse, et qui ont paru dignes d'être cités comme des modèles.

BRUYÈRE, (Jean de la) de l'académie Française, né près de Dourdans, en 1639, mort en 1696. C'est le philosophe qui, après Molière, a le mieux observé et connu les hommes. Ses caractères, écrits d'un style nerveux, et dont il n'y avait pas de modèle avant lui, sont l'ouvrage le plus précieux sur les mœurs qui ait paru chez aucun peuple. Il ne disserte pas froidement et sèchement comme ses imitateurs; mais

tout est animé, tout respire sous son pinceau. Il est redevable de sa noble énergie à la hardiesse avec laquelle il osa peindre les hommes qu'il voyait. Ce fut en vain que pour lui nuire, ses ennemis publièrent des clés satiriques de son ouvrage. Ces libelles téméraires sont oubliés, et le livre de la Bruyère est demeuré comme un des beaux monumens du siècle de Louis XIV.

Quelques personnes reprochent cependant à la Bruyère un ton trop décisif et trop dogmatique, des phrases trop coupées, un style trop sentencieux, trop recherché, qui a égaré quelquefois ses imitateurs, tels que MM. de Fontenelle et Duclos; en un mot, elles le regardent comme le Sénèque français. Nous ne le jugeons pas avec cette sévérité; mais nous pensons qu'en effet il n'est pas exempt de quelques-unes de ces affectations, qui sont devenues bien plus sensibles dans ceux qui les ont imitées, et qui n'avaient pas son génie.

BUFFON, (Louis le Clerc de) de l'académie Française et de celle des Sciences, né à Montbart en Bourgogne; l'un des hommes dont la réputation a augmenté la gloire de la France après le beau siècle de Louis XIV. Il est autant

supérieur à Pline, que la saine philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne physique. Son histoire naturelle est un monument d'éloquence et de génie que toute l'Europe nous envie, et dont elle attend la continuation avec la plus grande impatience.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de M. de Buffon, est de reconnaître que partout il a été égal à son sujet. Non-seulement il est admirable dans les plus petits détails; mais lorsqu'on lit la première et la seconde vue de cet homme sublime, on croirait que, participant à l'intelligence suprême, il a surpris les secrets du Créateur pour lever le plan de la nature.

Le style de M. de Buffon a paru trop poétique à quelques esprits chagrins, qui ont prétendu qu'il avait écrit le roman plutôt que l'histoire de la nature. Mais à qui convenait-il de peindre, si ce n'était pas à l'historien des merveilles de l'univers? Et le moyen de peindre en maître, sans dérober quelquefois le feu sacré de la poésie!

Si M. de Buffon paraît avoir payé quelque tribut aux faiblesses de l'humanité, c'est en se livrant à l'esprit de système. A l'exemple de

Descartes, *il* a voulu donner une cosmogonie non moins ingénieuse, peut-être, mais non moins chimérique que celle de ce philosophe. Cet esprit de système est malheureusement une des vanités de la physique. C'est à lui que nous devons les atomes, les tourbillons, les monades, et enfin les molécules organiques vivantes. Si l'on osait prêter un sourire à l'Être Suprême, ce serait sans doute lorsqu'il voit l'homme abandonner son personnage d'observateur, le seul qui convienne à ses limites, pour la vaine fantaisie de créer des mondes.

C.

CAHUZAC, (Louis de) né à Montauban, mort en 1759, à Charenton. Presque tous ses opéra ont été mis en musique par l'illustre Rameau, et ne le méritaient guère. On ne peut nier cependant que Cahuzac n'eût du moins une sorte d'intelligence dans la distribution de ses plans, et qu'il ne sût quelquefois amener avec art des fêtes ingénieuses. Il eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie dont il mourut; et il semble qu'avec une imagination assez froide,

il n'eût pas dû se croire menacé d'une pareille maladie.

Il avait donné un Traité historique de la Danse, en trois volumes, dans lequel on trouve des recherches intéressantes: il est cependant très-loin des vues ingénieuses que M. Noverre a développées dans ses Lettres sur le même Art.

M. de Cahuzac a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie ; mais c'était avant sa retraite à Charenton.

Cailhava, (Jean-François) né à Toulouse. On lui a su gré de l'intention de ramener l'ancienne gaîté sur la scène comique, et des bons principes qu'il a rappelés dans son ouvrage sur l'Art de la Comédie ; mais, comme l'a dit un de nos poètes :

> Savoir la marche est chose très-unie,

et l'auteur a malheureusement prouvé que la connaissance des règles ne supposait pas toujours le talent de l'exécution. En général, rien de plus humble, de plus incorrect, de plus dénué d'imagination, de sel et de graces, que le style de cet écrivain, et nous ne pouvons trop répéter

qu'un ouvrage en vers sans poésie, est de tous les ouvrages médiocres le moins pardonnable aux yeux des gens de goût. Vainement nous opposerait-on le succès de quelques pièces faiblement écrites : elles ont pu sans doute devoir leur réputation d'un moment à l'illusion passagère du théâtre; mais trouvent-elles des lecteurs? en a-t-on retenu quelques traits? enfin, ne sont-elles pas déja dans l'oubli, puisqu'elles n'ont d'existence qu'aux spectacles, et qu'elles sont, partout ailleurs, comme si elles n'étaient pas?

Calprenède, (Gautier de Costes, Seigneur de la) né dans le Diocèse de Cahors, mort en 1663. Ses romans de Cléopatre et de Cassandre sont remplis d'imagination, et seraient de véritables poèmes dans le genre de l'Arioste, s'ils étaient écrits en beaux vers, et qu'une main judicieuse prît la peine d'en retrancher les longueurs. Ces romans ne sont plus de notre goût; mais ils ont fait les délices d'un siècle poli, et qui, peut-être, en cela même, prouvait sa supériorité sur le nôtre. Supposons, en effet, qu'il ne reste d'autres monumens de l'autre siècle que ces romans de la Calprenède, quelle idée ne se formerait-on pas de la nation qui en fai-

sait ses amusemens? On se représenterait sans doute un peuple d'une galanterie beaucoup trop exaltée, mais plein de fierté, de noblesse, de grandeur d'ame, susceptible, en un mot, de sentimens assez élevés pour ne se plaire qu'au récit des actions les plus héroïques. Ce tableau pourrait être flatté; mais s'il est vrai pourtant qu'on ne puisse mieux juger du caractère d'une nation, que par les ouvrages qui ont chez elle le plus de faveur, il faut admettre que, dans le siècle passé, la nôtre avait conservé du moins quelques-uns de ces grands traits, et que c'est-là ce qui lui faisait trouver tant de charmes à la lecture de ces romans qui ne respiraient que la bravoure et l'honneur.

Qu'on se prête un moment à une supposition toute contraire. Quelle idée la postérité aurait-elle de nos mœurs, si, pour en juger, il ne lui restait, des productions de notre âge, que les seuls romans de M. de Crébillon! Nous ne le choisissons de préférence, que parce que nous ne connaissons pas de meilleur peintre. Mais si, par la même analogie, on voulait chercher dans ses ouvrages le génie de la nation, quel caractère, quelle énergie pourrait-on lui supposer? L'inconséquence, la frivolité, la licence,

symboles du luxe et de l'esclavage, ne formeraient-elles pas le fond du tableau? Et si l'on y reconnaissait encore un peuple ingénieux et poli, ne rougirait-on pas de n'y plus trouver rien de grand que l'excès même de sa dépravation?

CAMPISTRON, (Jean Galbert) de l'académie Française, né à Toulouse en 1656, mort dans sa patrie en 1723. Toutes ses tragédies, à l'exception de Virginie et de Pompeïa, furent très-applaudies aux représentations. L'ordonnance en est sage et régulière, le style naturel, mais faible. Ses plus belles scènes n'excitent qu'une émotion douce, et ne sont pas animées de ce pathétique terrible, qui doit être l'ame des tragédies. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, et il n'a presque emprunté que ses négligences. Cependant Andronic et Tiridate sont demeurés au théâtre; et dans ce siècle, où le droit d'être difficile n'est plus réservé qu'à un très-petit nombre de vrais connaisseurs, les comédiens devraient moins négliger ces tragédies du second ordre.

La comédie du Jaloux désabusé, qui est aussi restée au théâtre, prouve que Campistron avait plus d'une sorte de mérite. Il a donné encore

quelques opéra, celui d'Acis et Galatée, entre autres, le dernier que Lulli ait mis en musique.

Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il accompagnait le Duc de Vendôme, à qui il eut l'honneur d'être attaché toute sa vie.

CARTAUD de la Vilate (Nicolas). Son Essai historique et philosophique sur le Goût, est écrit avec une imagination qu'il n'a pas toujours su régler, et qui ne lui a pas permis d'être lui-même toujours fidèle aux principes du bon goût. On y trouve aussi quelques erreurs, fruit des liaisons de l'auteur avec M. de la Motte; mais ce petit ouvrage n'en est pas moins un livre original et précieux, plein de morceaux de verve, et qui prouvent que cet écrivain savait sentir et s'exprimer avec enthousiasme. Il est singulier que ce livre ingénieux ne soit pas plus répandu, et qu'on ne trouve même le nom de M. de la Vilate dans aucun de ces Dictionnaires où l'on entasse, sans discrétion et sans choix, tant d'hommes obscurs à côté des noms les plus célèbres. Il faut que cet auteur ait peu vécu, qu'il n'ait eu ni cabale, ni manège ; et c'est pour nous une raison de plus de réparer, à son égard,

l'inattention de ceux qui ont donné avant nous des Mémoires sur la Littérature.

CAVEIRAC, (Jean Novi, abbé de) né à Nîmes en 1713. C'est un des écrivains qui a été le plus calomnié par cette nouvelle espèce de philosophes, qui ont fait un calcul barbare des effets de la calomnie, et qui, persuadés que la cicatrice en reste toujours, se sont fait un jeu de la prodiguer. Si l'on en croit ces audacieux accusateurs, l'abbé de Caveirac a déshonoré son nom par un crime de lèze-humanité qui rendrait sa mémoire à jamais exécrable. Ils ont osé le dénoncer à toute l'Europe comme un fanatique en démence, qui n'aurait pas rougi de faire une apologie publique de la Saint-Barthélemi.

Tant que l'accusation subsiste, il est du devoir de toute ame honnête de confondre les calomniateurs, en leur opposant les propres paroles de cet écrivain si cruellement diffamé. « Quand » on enleverait, dit-il, à la journée de la Saint-» Barthélemi les trois quarts des horribles excès » qui l'ont accompagnée, elle serait encore assez » affreuse pour être détestée de tous ceux en » qui tout sentiment d'humanité n'est pas entiè-» rement éteint. »

A cette justification si précise, et que nous nous garderons bien d'affaiblir par aucune déclamation, nous ajouterons seulement qu'en effet il s'est trouvé un Français assez fanatique pour faire, dans un écrit scandaleux, l'apologie de cette journée meurtrière, et que les mêmes philosophes qui en ont accusé si faussement M. l'abbé de Caveirac, ont laissé cette turpitude dans le silence, soit qu'ils l'ayent ignorée, ou plutôt qu'ils ayent cru devoir des ménagemens à un écrivain qui passe pour avoir été un des précurseurs de leur philosophie destructive. Voyez l'article NAUDÉ.

CERCEAU, (Jean-Antoine du) Jésuite, né à Paris en 1670, mort en 1730. Il est principalement connu par ses poésies familières, dans lesquelles il imite quelquefois assez heureusement le badinage de Marot. Mais ce dernier est resté le modèle d'un petit genre, au lieu que du Cerceau n'a point de caractère, et qu'il ne doit sa faible réputation qu'au talent très-mince d'avoir saisi passablement une manière qui a peu de difficultés, et qui n'exige aucune élévation.

Chabanon, (Nicolas de) de l'académie Française. Voyez ce que nous en avons dit ci-dessus, à l'article la Borde; et ajoutez que M. de Chabanon est un de nos littérateurs les plus instruits.

Il a publié récemment deux comédies, l'une intitulée l'Esprit de Parti, l'autre le Faux Noble; et dans les discours qui les précèdent, il a développé les vues d'un homme de goût sur ce genre, où les succès sont devenus si difficiles. Nous avons trouvé dans ces deux pièces, et principalement dans la dernière, des scènes neuves, (ce qui est un grand mérite) et qui produiraient, à ce que nous croyons, beaucoup d'effet au théâtre : nous souhaiterions seulement plus d'expression, plus de caractère, plus de force comique dans le style. M. de Chabanon sait très-bien qu'il ne suffit pas d'être exempt de défauts, et qu'on ne peut s'emparer d'un genre que par les beautés qui lui sont propres.

Chamfort, (Sébastien-Nicolas) de l'académie Française, né à Clermont en Auvergne. Il s'était annoncé de bonne heure par des ouvrages qui supposaient un esprit cultivé, un goût très-pur et de vrais talens ; mais par sa tragédie de

Mustapha et Zéangir, il nous paraît de tous nos écrivains celui qui s'est le plus approché de la belle manière de Racine, dont on voit qu'il a fait sa principale étude.

On a donné depuis, sur le même sujet, une tragédie qui a réussi. Ce n'était pas cependant, pour les comédiens, une raison de priver le public de celle de M. de Chamfort. Nous sommes loin de condamner l'émulation qui peut engager un auteur à s'essayer sur des sujets déja traités : c'est à-la-fois varier nos plaisirs, et fournir à l'art des objets intéressans de comparaison ; mais alors c'est au public seul d'adjuger les préférences, et les comédiens auront toujours tort d'abandonner une pièce où M. de Chamfort a donné des preuves d'un talent si distingué. Qui sait si cet abandon ne l'a pas découragé ? Nous en aurions d'autant plus de regret, que les modèles d'un excellent style sont devenus plus rares.

CHAPELAIN, (Jean) de l'académie Française, né à Paris en 1595, mort dans cette ville en 1674. Balzac le mit en réputation : et en effet, Chapelain avait beaucoup de littérature. Son poème de la Pucelle, trop vanté avant de paraître, détruisit en un moment la considé-

ration prématurée qu'il avait eu l'adresse d'usurper.

Cet exemple doit effrayer tous ces auteurs qui se pressent de recueillir les suffrages des sociétés, par des ouvrages qu'ils gardent prudemment dans leurs porte-feuilles, et qui devraient n'en sortir jamais.

Les douze derniers livres de ce mauvais poème sont restés manuscrits à la bibliothèque du Roi, et aucun libraire n'a voulu se charger de les imprimer. Cependant le nom de Chapelain avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers écrits, et qu'il fut choisi par l'académie pour rédiger la critique du Cid.

Le moindre défaut de sa Pucelle est d'être ennuyeuse. Le style d'ailleurs, à quelques endroits près, en est si âpre, et hérissé d'inversions si dures, que Racine et Despréaux s'imposaient pour punition, dans des jeux de société, d'en lire quelques vers. Aujourd'hui, le poème de la peinture de M. le Mière, et les tragédies de M. de Marmontel, servent au même usage.

Chapelle, (Claude-Emmanuel Luillier) né à la Chapelle, près de Paris, en 1626, mort en 1686. Poète facile, naturel, voluptueux et

négligé. Il est auteur du Voyage connu sous son nom, bagatelle agréable, qui a été imitée souvent, et malheureusement.

Chapelle était homme du monde ; mais il sut conserver dans la bonne compagnie de son tems cette heureuse naïveté qui fait le principal mérite de ses ouvrages. Il joignait à ce don de la nature, celui d'observer avec finesse les ridicules de la société. Il y puisait des scènes comiques, qu'il rendait à son ami Molière avec la plus grande vivacité ; mais ce feu l'abandonnait quand il voulait les écrire : tant il y a loin de l'esprit de conversation au talent de mettre en œuvre !

La méprise d'un éditeur, qui avait confondu l'écrivain dont nous parlons, avec un auteur médiocre nommé la Chapelle, donna occasion à cette épigramme de l'abbé de Chaulieu :

> Lecteur, sans vouloir t'expliquer
> Dans cette édition nouvelle,
> Ce qui pourrait t'alembiquer
> Entre Chapelle et la Chapelle,
> Lis leurs vers ; et dans le moment,
> Tu verras que celui qui, si maussadement,
> Fit parler Catulle et Lesbie,
> N'est pas cet aimable Génie
> Qui fit ce voyage charmant,
> Mais quelqu'un de l'Académie.

Charron, (Pierre) né à Paris en 1541, mort en 1603. Disciple et ami du célèbre Montaigne. Quoiqu'il ait imité le style de ce philosophe, il n'a pas écrit, comme lui, en homme du monde, et son livre de la Sagesse est moins lu que les Essais de Montaigne. On voit cependant que Charron avait une grande force d'esprit; et rien ne la caractérise mieux, à ce qu'il nous semble, que ce passage dans lequel cet écrivain a parlé de Dieu d'une manière sublime.

» Déité, c'est ce qui ne se peut connaître, » ni seulement s'apercevoir. Du fini à l'infini » n'y a aucune proportion, nul passage : l'infinité » est du tout inaccessible, voire imperceptible. » Dieu est la même, vraie et seule infinité. Le » plus haut esprit et le plus grand effort de » l'imagination n'en approche plus près, que la » plus basse et infime conception. Le plus grand » philosophe et le plus savant théologien ne » connaît pas plus ou mieux Dieu que le moindre » artisan. Où il n'y a point d'avenue, de chemin, » d'abord, ne peut y avoir de loin ni de près... » Dieu, déité, éternité, toute-puissance, infinité, » ce ne sont que mots prononcés en l'air, et rien » plus à nous. Ce ne sont pas choses maniables » à l'entendement humain... Si tout ce que nous

» disons et proférons de Dieu était jugé à la
» rigueur, ce ne seroit que vanité et ignorance.
» Dont, disoit un grand et ancien docteur, que
» parler de Dieu, même disant choses vraies,
» il est très-dangereux. La raison de ce dire est,
» qu'outre que telles et si hautes vérités se cor-
» rompent passantes par nos sens, nos intelli-
» gences et nos bouches, encore ne savons et
» ne pouvons être certains qu'elles soient vraies.
» C'est à l'hasard que nous rencontrons: car nous
» n'y voyons goutte, et ne savons que c'est, ni
» quel il y fait. Or, parler de Dieu en doute et
» incertitude, et comme à tâtons, et par divi-
» nation, il est dangereux, et ne savons si Dieu
» le trouve bon : si ce n'est que nous confions
» tant en sa bonté, qu'il prend en bonne part
» tout ce qu'on dit de lui à bonne intention, et
» pour l'honorer tant que l'on peut. Mais encore,
» qui sait que cette confiance-là lui soit agréa-
» ble, et que la bonté divine est de cette sorte?...
» C'est bien l'office et le fait de la bonté hu-
» maine, créée et finie; mais qui sait que la di-
» vine incréée, infinie, soit de cette couleur?...
» Par quoi le plus expédient, mais qu'il soit
» possible à l'homme se voulant mêler de pen-
» ser et concevoir la déité, est que l'ame, après

» une abstraction universelle de toutes choses,
» s'élevant par dessus tout, comme en un vide,
» vague et infini, avec un silence profond et
» chaste, un étonnement tout transi, une admi-
» ration toute pleine de craintive humilité, ima-
» gine un abyme lumineux, sans fond, sans rive
» et sans bord, sans haut, sans bas, sans se prendre
» ni se tenir à aucune chose qui lui vient en
» imagination, sinon se perdre, se noyer, et se
» laisser engloutir dans cet infini. A quoi re-
» viennent à-peu-près ces sentences anciennes.
» La vraie connoissance de Dieu est une parfaite
» ignorance de lui. S'approcher de Dieu, est le
» connaître lumière inaccessible, et d'icelle être
» absorbé. C'est aucunement le connoître que de
» sentir qu'étant par-dessus tout, l'on ne peut
» le connoître : éloquemment le louer, c'est avec
» étonnement et effroi se taire, et en silence
» l'adorer en l'ame. Mais pour ce qu'il est très-
» difficile, et à-peu-près impossible à l'ame de
» pouvoir subsister en un si incertain et vague
» infini (car elle demeureroit toute troublée et
» comme au rouet) semblable à celui qui de force
» de tourner sa tête, tout ébloui, ne sachant plus
» où il est, se laisse tomber; et quand bien elle
» le pourroit, demeurant transie, percluse, et

» ravie d'effroi et d'admiration, si ne pourroit-
» elle en aucune façon agir avec Dieu, le prier,
» l'invoquer, le reconnoître, l'honorer, qui sont
» les premiers et principaux chefs de toute re-
» ligion : car en telles choses, il est nécessai-
» rement requis se le présenter avec quelque
» qualité, bon, puissant, sage, entendant, ac-
» ceptant nos intentions : il est force, et ne peut
» être autrement, en la condition présente de
» cette vie, que chacun se fasse et se peigne à
» soi-même une image de la déité, à laquelle
» il regarde, il s'adresse et se tienne, laquelle
» lui soit comme son dieu. L'esprit se la fait,
» en élevant son imagination par-dessus tout,
» et concevant de toute sa force une souveraine
» bonté, puissance, perfection ; car le dernier
» et le plus haut degré où chacun peut monter
» et arriver par l'extrême effort de sa concep-
» tion, lui est son dieu, et lui sert d'image de
» la déité : image toutefois fausse, c'est-à-dire,
» manquée et imparfaite ; car étant la déité,
» comme dit est, inimaginable, infinie, à laquelle
» l'esprit ne peut, par aucune conception ni près,
» ni loin approcher, ne peut faire aucune vraie
» image, non plus que d'une chose qu'il ne sait
» du tout que c'est ; il suffit qu'il la fasse la

» moins fausse, moins vicieuse, plus haute, plus
» pure qu'il peut. »

Le scepticisme très-raisonnable de Charron, mais très-hardi pour son siècle, le fit accuser faussement d'irréligion par quelques fanatiques. Autant on a de respect pour une religion sainte et épurée, qui n'excite les hommes qu'à la douceur, à la paix, à la tolérance et à la charité, autant on a d'horreur pour le fanatisme, qui a quelquefois pris son masque, mais qu'il est aisé de reconnaître à ses fureurs. Le fanatisme est à la religion ce que l'hypocrisie est à la vertu.

CHATEAUBRUN, (Jean-Baptiste Vivien de) de l'académie Française, né à Angoulême en 1686, mort à Paris en 1775. Il est parmi les auteurs tragiques dans la classe de ces imitateurs sans caractère, qui n'ont rien ajouté à la richesse de notre scène. Sa tragédie de Mahomet second a été surpassée par celle du Comédien La Noue, qui n'est elle-même qu'un ouvrage médiocre. Les Troyennes et le Philoctète de M. de Chateaubrun, ont eu le mérite de nous retracer une faible idée de la Tragédie d'Athènes, telle qu'Euripide et Sophocle l'avaient conçue ; elles ont eu, par-là, quelque succès : ce qui prouve que l'antiquité, qui a fourni

fourni à nos grands hommes la matière de tant de chef-d'œuvres, offre encore des ressources, même à des talens communs. On doit cependant à M. de Chateaubrun la justice de reconnaître que s'il fut véritablement inférieur à nos modèles, il n'en fut pas moins un littérateur très-estimable, très-instruit, et sur-tout très-modeste. Nous devenons chaque jour d'une indigence qui ne nous permet pas de dédaigner les petites fortunes.

CHAULIEU, (Guillaume Amfrye de) abbé d'Aumale, né dans le Vexin Normand en 1639, mort à Paris en 1720. Il fut l'élève et l'ami de Chapelle ; négligé comme lui dans son style, mais supérieur peut-être par la hardiesse, le sentiment et la volupté que ses poésies respirent. M. de Voltaire l'appelle l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet, à l'exemple du poète Grec, et avec les mêmes graces, il a chanté jusques dans sa vieillesse les jeux, les amours et le vin, et parce qu'il logeait au Temple, chez M. le duc de Vendôme, qui l'honorait de son amitié.

Les critiques d'un goût sévère observent que la réputation de ce poète, portée de son vivant au dessus de sa valeur, commence à décroître

un peu. Comme il n'eut aucune prétention littéraire, pas même celle de l'académie, il n'arma contre lui ni l'orgueil, ni la jalousie des gens-de-lettres. On pardonna à l'homme aimable, à l'homme qui rassemblait chez lui la meilleure compagnie de son tems, des négligences qu'on ne pardonnerait aujourd'hui à aucun poète. Les éditeurs, plus soigneux de sà gloire, n'auraient pas dû se permettre de grossir son recueil d'un grand nombre de pièces fort insipides. Le meilleur de ses ouvrages, quoiqu'on y trouve encore beaucoup trop de licences et de longueurs, est celui qu'il adresse au marquis de la Fare, et qui commence par ce vers :

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute.

CHAUMEIX (Abraham) né à Orléans. Il passe pour l'auteur des *Préjugés légitimes sur l'Encyclopédie*; mais on doute même qu'il ait été capable de faire les mauvais ouvrages qui ont paru sous son nom. M. de Voltaire, et quelques autres hommes célèbres, n'ont pas dédaigné de le nommer, et c'est principalement ce qui l'a fait connaître.

On prétend qu'il s'est retiré en Russie. Il faut avouer que l'Encyclopédie avait en lui un bien

petit adversaire; mais on pourrait citer de ses admirateurs qui ne valent pas mieux.

CHAUSSÉE, (Pierre-Claude Nivelle de la) de l'académie Française, né à Paris en 1691, mort en 1754. Le premier qui mit en faveur sur notre théâtre le comique larmoyant, ou la tragédie domestique; genre si bien caractérisé par M. de Voltaire, dans ces vers du pauvre Diable :

Souvent je bâille au tragique Bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois
Dans son jargon Melpomène et Thalie.

La Mélanide de M. de la Chaussée est incontestablement le chef-d'œuvre de ce mauvais genre, quoique depuis on ait donné Cénie, le Fils naturel, le Père de famille, le Philosophe sans le savoir, Eugénie, Béverley, les deux Amis, etc.

Il faut être juste, et reconnaître que M. de la Chaussée était infiniment supérieur à tous les auteurs des ouvrages que nous venons de citer. Il entendait très-bien l'art du théâtre. Il a peu de pièces dans lesquelles on ne trouve de belles

scènes et beaucoup de vers heureux : car du moins il n'eut pas la mal-adresse d'écrire des drames communs en prose commune. Mais comme il n'était pas né plaisant, il s'entêta de son triste genre, flatté d'ailleurs du personnage de novateur, et sûr de réussir auprès de la multitude, parce qu'il avait, si nous osons le dire, la perfection de la médiocrité.

Il affecta, pour paraître conséquent, les mœurs les plus graves; cependant on a de lui des contes orduriers et des parades fort indécentes. Qui croirait, d'après cela, que ce fut lui qui, se couvrant du manteau de la morale, contribua toujours à faire exclure Piron de l'académie, sous prétexte d'une ode licencieuse échappée à la jeunesse de ce dernier? C'est ainsi qu'avec l'hypocrisie de mœurs, plus commune aujourd'hui que celle de religion, on vient à bout de faire réussir et de sanctifier, pour ainsi dire, ses vengeances personnelles. Ce poète vindicatif et jaloux haïssait Piron, qui s'était permis contre lui quelques épigrammes très-plaisantes.

La foule des esprits superficiels regardait en effet la Chaussée comme l'inventeur de ce genre métis, qui n'était pourtant qu'une sottise renouvelée, dont Scarron lui-même avait eu le bon

goût de purger la scène, et qu'enfin le génie de Molière en avait fait disparaître. Jusqu'alors nos comédies n'avaient été que de tristes romans, tels que ceux qu'on ose nous donner pour un nouveau genre. Ainsi nous voyons que l'art, bien loin de se perfectionner, retombe précisément dans la barbarie de son origine : et voilà les grands progrès de l'esprit philosophique!

CHÉNIER. (Louis de) On lui doit des recherches historiques sur les Maures, et une histoire de l'Empire de Maroc, matière encore vierge, et qu'il a su rendre très-intéressante, malgré les obstacles qui naissaient du fond même du sujet. On peut juger, par cette exposition de son travail, des difficultés qu'il avait à vaincre.

» C'est sur l'Empire de Maroc, qui n'est qu'à
» deux pas de nous, dit-il, et que nous ne con-
» naissons pas assez, et sur les Maures en général,
» que je me suis proposé de faire des recherches.
» J'ai ramassé quelques lambeaux répandus dans
» les livres, comme ces Tribus le sont dans leurs
» déserts, pour pouvoir réunir d'une manière
» un peu suivie, ce que j'ai observé par moi-même
» à ce que nous avons déja sur ces peuples. —
» On les a vus participer avec un instant d'éclat

» aux révolutions de l'Europe, et bientôt se
» replonger dans une profonde obscurité : semblables à ces torrens formés par les orages,
» qui, après avoir désolé quelques vallons, vont
» se précipiter dans les abymes de l'Océan, et
» laissent à peine le souvenir de leurs ravages. »

Qu'une nation conquérante d'une partie de l'Europe, et qui n'était point étrangère aux arts (1), lorsque cette même Europe languissait encore dans la barbarie, soit rentrée tout-à-coup dans un état presque sauvage, c'est une circonstance unique, peut-être, dans l'histoire, mais que l'auteur nous atteste. Les Maures, dispersés dans les campagnes, (et c'est le plus grand nombre) semblables aux premières générations qui ont peuplé la terre, vivent actuellement sous des tentes, n'ont pour richesses que leurs troupeaux, et pour principal aliment que le lait qu'ils en obtiennent.

Tel est le champ que M. de Chénier a défriché le premier. Il a suivi ces peuples dans les diffé-

(1) C'est aux Maures établis en Espagne, que nous devons ces Romans ingénieux et ce caractère de galanterie que nous avons peut-être conservé trop long-tems, sur-tout dans nos ouvrages de théâtre.

rentes époques de leur origine, de leur élévation, de leur décadence; et son histoire de Maroc mérite d'autant plus de confiance, que tout ce qu'il a dit est appuyé sur ses observations personnelles. Envoyé par le Roi dans cette résidence au moment où la France venait de former ses premières liaisons avec cet Empire, (en 1767) on sait avec quel courage et même avec quel danger il a soutenu l'honneur de son titre et du nom Français dans cette Cour encore barbare; mais il aurait craint de ne pas remplir tous ses engagemens, s'il eût négligé de profiter des circonstances qui le mettaient à portée d'observer le caractère de ces peuples, et de nous instruire de leur constitution. Le travail de M. de Chénier est donc un véritable service qu'il a rendu à sa patrie. C'est à l'administration juste et éclairée qui lui avait donné sa confiance, de le récompenser d'une manière digne d'elle; mais c'est aux gens-de-lettres de lui témoigner la reconnaissance qu'il mérite pour avoir ouvert un nouveau champ aux recherches de l'histoire.

CHÉNIER, (Marie-Joseph de) fils du précédent. C'est lui dont nous avons cru devoir encourager les premiers essais avec un sentiment

d'intérêt d'autant plus vif, qu'il venait d'éprouver, à l'entrée de sa carrière, une de ces injustices faites pour lui concilier le suffrage de toutes les ames honnêtes. Ce jeune homme, né avec de vrais talens, avait donné, avant l'âge de vingt-trois ans, quatre tragédies reçues au théâtre. Sans prononcer sur le mérite de ces pièces, c'était du moins un phénomène que nous croyons sans exemple. La première qui ait été représentée c'est Azémire, dont le sujet, nous en convenons, infiniment simple, et peut-être trop rapproché des sujets de Bérénice, d'Ariane et de Didon, pouvait n'être pas d'un choix très-heureux. Cette pièce fut jugée à Fontainebleau avec une rigueur qu'à peine on eût osé déployer contre un homme convaincu d'une absence totale de talens. Elle fut traitée à Paris avec moins de sévérité ; mais on conçoit l'influence d'une première impression défavorable. Quoique applaudie, elle n'eut qu'un petit nombre de représentations.

On sait en pareil cas quel est l'usage de nos journalistes. Qu'un jeune aspirant donne au théâtre une pièce surchargée d'incidens et remplie de fracas tragique, ces Messieurs ne manquent jamais d'opposer à l'auteur la noble et majestueuse simplicité de l'ancienne tragédie :

on les croirait les oracles du goût. Mais qu'à son tour un autre aspirant vienne à risquer un sujet simple, aussitôt ces Messieurs changent de pavillon. La simplicité n'est plus qu'une sottise, et l'auteur, qu'un écrivain dénué d'imagination, qui ne s'est pas douté que sans une merveilleuse variété d'incidens, il n'était point de salut au théâtre. Telle est la logique à deux tranchans de nos Quintiliens à la semaine, et c'est puissamment raisonner.

Pour nous, en reconnaissant que le sujet de M. de Chénier était infiniment simple, nous lui en faisions un mérite. Nous étions même étonnés qu'un jeune homme eût su se défendre de la séduction de ces prestiges de la scène mis en faveur par le mauvais goût, et qu'il n'eût tiré ses ressources que de son propre fond. Nous lui savions gré, sur-tout, de ce personnage vraiment tragique de d'Amboise, placé si heureusement dans sa pièce, et dont les ennemis mêmes de l'ouvrage n'ont pu se dissimuler l'effet imposant. Cet essai nous avait donc paru digne des encouragemens du public, et nous osons persister dans notre opinion.

Il est vrai que quelques personnes qui se plaisent sans doute à exagérer, et qui ne savent

rien pardonner à la jeunesse, accusent M. de Chénier d'avoir contribué lui-même à ses disgrâces par un amour-propre immodéré qui le met, à ce qu'elles prétendent, en état de guerre avec tout le monde. Nous avons peine à croire qu'un pareil orgueil, qui suppose ordinairement la médiocrité, ou qui finit par y conduire, puisse appartenir à un vrai talent; cependant si ce jeune auteur était à cet égard une exception malheureuse, nous lui dirions que s'il peut venir à bout de réprimer, ou de dissimuler du moins ce triste sentiment, il peut se promettre et la gloire qu'il desire, et l'avantage plus grand encore d'une vie exempte d'orages. Si au contraire une habitude déja trop formée lui rendait ce sacrifice impossible; s'il n'est plus le maître de cacher cet amour-propre qui finit toujours par soulever celui des autres, non-seulement il faut qu'il renonce aux consolations de l'amitié, mais il ne doit s'attendre qu'à une réputation tardive, mêlée d'amertume, et qui ne le dédommagera jamais des afflictions qu'il éprouvera sur la route. Il a le choix de cette double destinée; et le vif intérêt qu'il nous inspire, nous fait desirer bien sincèrement qu'il choisisse le meilleur parti.

Le même sentiment nous fait souhaiter aussi

que ce jeune homme ne s'accoutume pas à varier dans ses jugemens. Nous trouvons, par exemple, un éloge brillant de M. Marmontel dans une lettre signée de son nom, et qui vraisemblablement n'a paru que de son aveu dans le journal de Paris. Il peut devenir sans conséquence un des admirateurs de M. Marmontel; mais alors il faut qu'il supprime de son Dialogue intitulé le Ministre et l'Homme de lettres, les vers suivans :

> Marmontel s'en plaignit, quand naguère au théâtre,
> Le Sifflet se souvint encor de Cléopâtre (1).

M. de Chénier doit sentir qu'il serait peu convenable d'employer alternativement, envers le même homme, le style du respect et celui de la satire.

CHÉNIER, (Marie de S. André) frère aîné du précédent. C'est à son insu que nous nous permettons de le révéler à la renommée, persuadés qu'il voudra bien nous pardonner de le

(1) Voyez ce Dialogue, imprimé peu de jours avant la lettre insérée dans le Journal de Paris.

comprendre dans cette espèce de tableau de famille que nous venons de tracer, et dont nous aurions trop de regret de l'exclure en cédant à sa modestie. Avec moins d'empressement de se produire, et un desir de gloire non moins vif peut-être que celui de son frère, mais auquel il sait commander, jusqu'à présent il ne paraît occupé, si nous l'osons dire, qu'à méditer sa réputation dans le silence. Qu'il nous permette cependant l'expression du plaisir que nous ont fait le peu d'ouvrages qu'il a bien voulu nous communiquer. Peut-être avons-nous été moins frappés des talens qu'ils annoncent pour la poésie, que d'un caractère de pensée mâle et profonde qui ne peut appartenir qu'à l'homme de génie.

Lorsque tout semble nous précipiter vers la ruine des arts, c'est pour nous une satisfaction bien pure et bien douce que de pouvoir encore annoncer à notre patrie des jours de gloire, et de trouver dans une même famille les motifs de tant d'espérances.

CLÉMENT, (Jean-Marie-Bernard) né à Dijon en 1742, et ancien professeur au collége de cette ville. Ses premières critiques, trop sévères

sans doute, et souvent exprimées d'une manière trop dure, avaient paru mériter des encouragemens dans un siècle avili par l'abandon de tous les principes. Ses vers, quoique péniblement faits, annonçaient un homme à qui Boileau avait servi de maître, sinon pour les graces, qu'il faut avoir reçues de la nature, du moins pour cette espèce de correction qui peut devenir le fruit du travail. Enfin le premier acte, et quelques autres morceaux de sa Médée, quoique cette pièce n'ait été représentée qu'une seule fois, semblaient prouver qu'il pouvait s'élever jusqu'au genre tragique; mais la manie de la critique, devenue chez lui une passion violente, et la manie plus dangereuse encore de croire s'illustrer en se choisissant d'illustres adversaires, l'ont replongé dans l'obscurité pour laquelle il avait sans doute une vocation prédominante.

Très-jeune encore, il se permit d'attaquer avec non moins de témérité que d'arrogance, celui de tous nos écrivains qui avait le plus de droits à ses respects, et dont auparavant il avait sollicité la bienveillance. Ce n'est pas qu'admirateurs fanatiques de M. de Voltaire, nous le regardions, à beaucoup près, comme un objet sacré pour la critique ; mais il était du nombre

de ces hommes rares, qui sont en droit d'exiger d'elle une circonspection modeste. D'ailleurs, ce n'étaient pas seulement les ouvrages de sa vieillesse, mais ses chef-d'œuvres, et ce grand homme lui-même que M. Clément avait entrepris de rabaisser. On pouvait prévoir où le conduiraient de pareils excès : il a fini par se rejeter parmi les coopérateurs de l'Année littéraire, digne tombeau de sa réputation.

COLARDEAU, (Charles-Pierre) né à Janville, près d'Orléans, mort à Paris en 1776. Il débuta avec succès par une imitation en vers d'une épître d'Héloïse à Abailard. L'original est de Pope. Ce fut apparemment ce qui soutint M. Colardeau, qui se montra fort inférieur à lui-même dans une épître d'Armide à Renaud, qu'il publia quelque tems après, et qui est de la plus grande faiblesse.

Ses tragédies d'Astarbé et de Caliste annonçaient plutôt le mécanisme d'une versification heureuse, que le talent de la poésie dramatique.

Quoi qu'il en soit, il est à regretter que cet écrivain n'ait pas perfectionné par plus de travail et d'étude les dons qu'il tenait de la nature.

Cette négligence l'a exposé à quelques méprises. On sait que dans son poème du Patriotisme, il avait transporté la Crète à Colchos; mais ces erreurs, dont un peu d'application l'aurait garanti, ne doivent pas empêcher de reconnaître qu'il avait l'oreille savante, délicate, sensible, et un caractère de modestie et de candeur fait pour le rendre cher à ceux mêmes qui n'auraient pas eu une haute idée de sa littérature.

COLLÉ, (Charles) né à Paris en 1709, secrétaire ordinaire et lecteur de feu monseigneur le duc d'Orléans. C'était un de ceux qui, dans ce siècle tristement raisonneur, avaient eu le mérite de conserver cette ancienne gaîté qui était autrefois le caractère distinctif de la nation. Ses vaudevilles ont plus de recherche, de finesse et d'énergie que ceux de Panard, et annonçaient davantage l'homme qui avait vécu dans un monde choisi. Il y a d'excellentes scènes comiques dans son Théâtre de société: elles font regretter que l'auteur, rebuté apparemment par les dégoûts que ceux qui se dévouent à la bonne comédie sont forcés de dévorer, n'ait pas enrichi, comme il le pouvait, le théâtre de la nation.

Au style près (car on ne la croirait pas écrite en vers) sa comédie de Dupuis et Desronais, est véritablement une pièce dans le genre de celles de Térence. Les sentimens sont vrais, les caractères heureusement tracés, le dialogue naturel, et tel qu'il doit être. Elle fit, dans sa nouveauté, la réputation de l'acteur qui joua le rôle de Desronais, et celle de l'actrice chargée du rôle de Marianne. Mais la pièce de M. Collé, qui s'est soutenue au théâtre avec le plus d'éclat, et qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, c'est la Partie de Chasse d'Henri IV, espèce de comédie nationale dont nous n'avions pas encore d'exemple. On y trouve toute la gaîté de l'auteur réunie à la sensibilité la plus touchante. C'est un monument populaire érigé à Henri IV: eh! qui en était plus digne que ce bon prince?

COLLIN, (Jean-François d'Harleville) né à Maintenon en 1755. Malgré notre penchant pour la satire, notre perversité reconnue, et notre jalousie attestée par une foule de libelles, c'est nous qui avons rendu les premiers une justice complette aux talens distingués de cet auteur, et comme on peut en juger, même par ces Mémoires,

Mémoires, ce n'est pas le seul homme de lettres que nous ayons pris plaisir à encourager.

Quoique nous ayons fait des comédies, et que M. Collin n'ait travaillé que dans ce genre, c'est nous qui, révoltés de la tiédeur avec laquelle on avait accueilli sa comédie de l'Inconstant, avons, en quelque sorte, averti le public de son mérite. Nous osâmes dire alors, et nous nous plaisons à répéter, qu'après avoir fréquenté les spectacles pendant plus de quarante ans, nous n'avions pas vu de début fait pour donner de plus grandes espérances; que le style de cette pièce avait tout le charme dont le genre est susceptible : facilité, naturel, graces piquantes sans aucune affectation; qu'enfin c'était le vrai style de la bonne comédie.

Aujourd'hui, que par une pièce supérieure encore (1), et dont le succès a été très-brillant, M. Collin vient de confirmer tous les éloges qu'il nous avait paru mériter; nous nous permettrons d'apprécier sa manière, en observant qu'elle semble n'appartenir qu'à lui. Le naturel inimitable de Molière est souvent accompagné d'une causticité mordante dont on n'aperçoit au-

(1) L'Optimiste, ou l'Homme content de tout.

cune trace dans M. Collin. Il n'a ni la gaîté, quelquefois immodérée, ni l'abus d'esprit de Regnard ; mais le caractère dont il paraît se rapprocher le plus, et qui n'est peut-être ni moins original ni moins piquant sur la scène comique, c'est celui de La Fontaine: il en a la naïveté, la sensibilité exquise, l'enjoûment, la grace. En faisant remarquer ces rapports, nous ne prétendons pas exagérer la ressemblance; nous disons seulement que l'analogie est sensible pour des yeux qui savent observer, et qu'elle le devient davantage encore quand on connaît l'écrivain simple et modeste dont nous parlons. Ce n'est pas qu'il ait choisi La Fontaine pour modèle; c'est la nature qui a voulu qu'il y eût entre eux des conformités.

Condamine, (Charles-Marie de la) de l'académie Française et de celle des sciences, né à Paris en 1701, mort en 1774. Voici ce que lui dit M. de Buffon, en réponse au discours qu'il prononça le jour de son entrée à l'académie Française.

« Du génie pour les sciences, du goût pour » la littérature, du talent pour écrire, de l'ar- » deur pour entreprendre, du courage pour

» exécuter, de la constance pour achever, de » l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos » amis, de l'enthousiasme pour l'humanité : voilà » ce que vous connaît un ancien ami, un con- » frère de trente ans, qui se félicite aujourd'hui » de le devenir pour la seconde fois. Avoir par- » couru l'un et l'autre hémisphère, traversé les » continens et les mers, surmonté les sommets » sourcilleux de ces montagnes embrasées, où » des glaces éternelles bravent également et les » feux souterrains et les ardeurs du midi ; s'être » livré à la pente précipitée de ces cataractes » écumantes, dont les eaux suspendues semblent » moins rouler sur la terre que descendre des » nues ; avoir pénétré dans ces vastes déserts, » dans ces solitudes immenses, où l'on trouve » à peine quelque vestige de l'homme ; où la » nature, accoutumée au plus profond silence, » dut être étonnée de s'entendre interroger pour » la première fois ; avoir fait, en un mot, par » le seul motif de la gloire des lettres, ce que » l'on ne fit jamais par la soif de l'or : voilà ce » que connaît de vous l'Europe, et ce que dira » la postérité. (1) »

(1) Rien de plus pompeux que cet éloge ; mais il parut un peu trop magnifique pour le sujet.

CONDILLAC, (l'abbé Étienne Bonnot de) né à Grenoble, mort à Paris en 1780. La Métaphysique n'était qu'un chaos ténébreux, où trop de philosophes s'étaient égarés, en nous donnant, comme l'a dit M. de Voltaire, le roman de l'ame, au lieu de son histoire, lorsque l'illustre Locke, par son Essai sur l'entendement humain, répandit sur ces matières abstraites une lumière inattendue. M. l'abbé de Condillac fut parmi nous un des premiers disciples de ce philosophe Anglais. Son Essai sur l'origine de nos connaissances, est un ouvrage que son maître n'aurait pas désavoué.

CORNEILLE, (Pierre) de l'académie Française, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684. Le créateur de la tragédie en France.

Quoique M. de Voltaire ait dit que de trente-trois pièces que ce grand homme a composées, on n'en représente plus que six ou sept (ce qui n'est pas exact), cette fécondité de Corneille, loin de nuire à sa gloire, ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son génie. Nous n'avons connu que par ses chef-d'œuvres la médiocrité de quelques-uns de ses derniers ouvrages; mais dans ce nombre, il en est qui seraient

eux-mêmes des chef-d'œuvres dans ce siècle de disette, tels que les Sophonisbes, les Sertorius, les Othons, etc. Ces pièces, que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, et que nos jeunes gens lisent à peine, demanderaient des acteurs capables de les représenter, et des spectateurs assez instruits pour les entendre; c'est alors que toute la richesse de Corneille se ferait sentir. Alors on serait à portée d'observer combien, dans ses productions les plus négligées, il est supérieur, non-seulement à la foule commune, mais aux écrivains même qui se flattent de soutenir avec quelque dignité la réputation de la scène. On peut appliquer à ce grand poète ce que Longin disait d'Homère: » ses rêves sont ceux de Ju-» piter. »

On est toujours étonné qu'un tel homme n'ait pas eu plus d'influence sur le caractère de la nation. Il semble qu'il était fait pour lui donner plus d'énergie et de grandeur; mais le génie du cardinal de Richelieu prévalut sur celui de Corneille. Le ministre ayant affermi l'autorité de manière qu'elle n'eût plus rien à redouter des derniers efforts d'une liberté expirante, le poète fut sublime et romain en pure perte. Racine, par son style enchanteur, et par la route

qu'il choisit, entièrement opposée à celle de son prédécesseur; acheva d'amollir la nation. Corneille, plus jaloux d'étonner que d'émouvoir, avait fait de l'admiration le principal ressort de ses tragédies. Racine, plus pathétique, y substitua la pitié. Les maximes de politique, les idées républicaines disparurent insensiblement du théâtre, pour faire place à une passion plus touchante, et le cœur donna des lois au génie.

Malgré cette révolution, Corneille sera toujours le plus imposant de nos poètes tragiques. L'admiration qu'il mérite s'est encore fortifiée, si nous l'osons dire, par une admiration de préjugé. Il semble, à notre égard, avoir acquis déja la majesté d'une antique. L'héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime comme celui de La Fontaine fut naïf. Peut-être même ces deux genres ne sont-ils pas aussi opposés qu'on pourrait d'abord le penser, sur-tout s'il est vrai, comme nous le croyons, que le sublime ne soit que le naïf du grand.

Mais que le respect dû à ce fondateur du théâtre, ne nous rende point injustes envers ceux qui ont eu le mérite d'ajouter après lui de

nouvelles richesses à l'art dramatique. N'imitons pas ces écrivains toujours prêts à calomnier les vivans sous prétexte d'honorer les morts, qui ont accusé M. de Voltaire de jalousie pour avoir commenté Corneille. On trouve, il est vrai, dans ce commentaire, quelques critiques non-seulement sévères, mais injustes, et, ce que nous pardonnons encore moins, des expressions trop peu mesurées; mais on s'était pressé malignement de publier que M. de Voltaire, en se chargeant de ce travail, n'avait eu d'autre but que d'outrager la mémoire de ce grand poète. Cette injustice lui donna de l'humeur, et telle est la faiblesse de l'esprit humain, que cette humeur semble quelquefois rejaillir sur Corneille. Soyons justes cependant, et convenons que le commentaire est plus souvent impartial que sévère; convenons que si l'auteur ne dissimule pas les fautes, il a soin de faire sentir les beautés, et d'établir par-tout la supériorité de ce grand homme, non-seulement sur ses contemporains, mais sur les anciens eux-mêmes. Opposons ses sentimens à ceux de l'Académie sur le Cid, et voyons ce que gagne un poète à être jugé par ses pairs, au lieu d'être livré à une troupe de Grammairiens incapables de mesurer l'essor du génie. Distingons les ob-

servations judicieuses de celles qui peuvent être hasardées, et reconnaissons du moins que personne n'était plus dispensé que M. de Voltaire, même à l'égard de Corneille, d'une admiration populaire et superstitieuse. Ce sentiment peut convenir à de jeunes élèves, qui se passionnent d'autant plus en faveur d'une grande réputation, qu'ils sont moins capables d'avoir pour elle une estime réfléchie; mais on n'est point la dupe de ces hommages exagérés, et l'on sent trop que si Corneille vivait encore, il n'aurait peut-être pas d'ennemis plus acharnés que ces mêmes écrivains qui semblent aujourd'hui si jaloux d'honorer sa cendre.

CORNEILLE, (Thomas) de l'académie Française, né en 1625, mort en 1709. Le grand nom de son frère fut pour lui un honneur dangereux. Il est un des premiers qui ait altéré la simplicité de la tragédie par des intrigues romanesques. C'est en cela que nos tragiques modernes semblent l'avoir pris pour modèle; mais aucun d'eux n'a fait le comte d'Essex, ni Ariane.

COTIN, (l'abbé Charles) prédicateur et poète, l'un des quarante de l'académie Française, né à Paris, mort en 1682. Son nom, immortalisé

par Boileau, est devenu proverbial pour désigner les plus mauvais auteurs. C'est ainsi du moins que paraît en avoir jugé M. d'Arnaud, lorsqu'il a dit si judicieusement, en parlant de lui-même :

Il est bien vrai que ma muse vulgaire
N'atteindra point au renom de Voltaire ;
Que mis au rang des modernes Cotins,
Je subirai d'aussi honteux destins (1).

On doit observer cependant que dans toutes les pièces légères de M. d'Arnaud, il ne s'en trouve pas une de comparable à ce joli madrigal de l'abbé Cotin :

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Personne n'ignore que l'abbé Cotin fut joué par Molière dans la comédie des Femmes savantes, sous le nom de Tricotin d'abord, et ensuite sous celui de Trissotin. On sait aussi que

(1) Œuvres de M. d'Arnaud, tom. 1, page 294.

le *traiteur* Mignot, pour se venger de Boileau, qui l'avait appelé empoisonneur, eut recours à la plume du même Cotin, qui lui fournit une satire. Mignot en enveloppait ses biscuits, et par ce moyen il vint à bout de lui donner une sorte de publicité. Nous avons connu un curieux qui avait conservé un exemplaire de cette satire originale. Voici comment on y traitait l'illustre Despréaux :

Que ne peut point une étude constante (1)!
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie : on croirait qu'il invente.
Comme un miroir, il a tout répété, etc.

L'auteur de l'Art Poétique sans verve! l'auteur du Lutrin sans fécondité! Rien, à notre avis, n'est plus capable que ces vers de faire sentir à jamais toute la médiocrité du pauvre Cotin.

COURAYER, (le père Nicolas le) chanoine régulier et ancien bibliothécaire de sainte-Geneviève, né à Rouen en 1681, mort à Londres

---

(1) Ceci est une plaisanterie; ces vers sont de M. Marmontel; mais Cotin aurait pu les faire.

en 1776. Il s'est principalement rendu célèbre par une controverse théologique qui troubla le repos de sa vie, et qui fut cause de sa retraite en Angleterre.

Il entreprit de prouver la validité des ordinations conférées selon le rit de l'église anglicane; il soutint que cette église n'avait pas perdu la trace apostolique; que les évêques qui, depuis le schisme jusqu'à nous, ont rempli successivement les différens siéges de l'Angleterre, ont été de véritables évêques, et les prêtres ordonnés par eux de véritables prêtres. C'est encore l'opinion de quelques savans catholiques: on prétend même que c'était celle de l'illustre Bossuet.

Le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, en déclarant formellement qu'il ne prononçait pas sur le fond de la question, crut devoir cependant publier un mandement contre les écrits du père le Courayer, qui, pour éviter les suites de cet orage, se retira en Angleterre, où il obtint un canonicat de l'église d'Oxford, mais sans se séparer de la communion romaine, et en conservant toujours avec son ordre une correspondance également honorable pour messieurs de sainte-Geneviève et pour lui.

Le père le Courayer était très-versé dans l'histoire Ecclésiastique. Sa théologie, ainsi qu'on nous représente celle du sage Ganganelli, penchait vers la tolérance. On peut en juger par sa traduction de l'histoire du Concile de Trente, de Fra-Paolo, et par les notes savantes dont il l'a enrichie. Cette traduction très-estimée, et qui mérite de l'être, lui donnait le droit d'être placé dans ces Mémoires. Son caractère de tolérance et de paix doit d'ailleurs rendre sa mémoire précieuse à tous ceux qui savent honorer la religion sans aucun mélange de superstition.

COYER, (l'abbé) né à Beaume-les-Nones en Franche-Comté. Il a donné, sous le nom très-judicieux de Bagatelles, de petites brochures morales, qui toutes n'ont qu'une même physionomie, un même style, un même caractère, l'ironie. On sait combien, à la longue, l'uniformité de cette figure devient fastidieuse, quand elle n'est pas accompagnée, comme dans les ouvrages de Swift, d'une légèreté, d'une finesse, d'une gaîté continues, d'une grande variété de connaissances, et sur-tout d'une imagination vive, brillante, originale et féconde.

M. l'abbé Coyer a écrit une histoire du grand

Sobieski, du même ton que ses Bagatelles. Un de ses derniers ouvrages est un discours badin sur l'inutilité de la Prédication. Nous croirions à cette inutilité, si M. l'abbé eût fait des sermons, et qu'il ne nous en restât pas d'autres.

On peut prendre une idée de ce discours par cette phrase, qui confirme ce que nous disons, et qui n'est pas la seule de son espèce : » Tant » que dans la grande trémie du gouvernement, » on n'engrénera point le bonheur et la consi- » dération avec la vertu, on n'aura rien fait. » Et c'est dans le dix-huitième siècle, qu'un homme qui n'est pas sans quelque réputation, s'est permis de dénaturer ainsi le langage et le style!

N'oublions pas que dans un discours fait pour une académie de province, le même abbé a traité très-cavalièrement l'illustre La Fontaine ; mais ce poète lui avait répondu d'avance par ces vers qui terminent si heureusement une de ses Fables :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CRÉBILLON, (Prosper Jolyot de) de l'académie Française, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762. Ce poète avait véritablement du génie, mais, osons le dire, un génie brut et sauvage, que ni l'éducation ni le goût n'avaient perfectionné. On s'est aperçu, à la longue, que la plupart de ses rôles de femmes étaient de la plus grande faiblesse, qu'il n'avait jamais sacrifié aux graces, et que presque toutes ses pièces étaient fondées sur des changemens de nom et des travestissemens : petits moyens qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie.

Ce n'est plus le tems où, pour rabaisser M. de Voltaire, il était permis d'élever M. de Crébillon au même rang que les Corneille et les Racine. Le style incorrect et barbare qui défigure trop souvent ses meilleures pièces, ne pouvait manquer de révolter des oreilles que Racine avait rendues délicates, et que M. de Voltaire avait accoutumées, sinon à la même harmonie, du moins au même charme d'élégance et de pureté. Atrée, quelques scènes d'Électre, et Rhadamiste, conserveront à M. de Crébillon la réputation d'homme de génie, mais il ne sera jamais compris dans le nombre de nos auteurs classiques.

Les amateurs d'anecdotes ne seront peut-être

pas fâchés de trouver ici ces vers de la tragédie de Catilina, qui ne furent point dits aux représentations de cette pièce, qui n'ont été recueillis nulle part, et que des raisons de circonstances ne permettaient guère de laisser subsister. C'est Probus qui parlait à Fulvie:

Car vous n'aimez jamais; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste:
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son devoir, son honneur, sa patrie et ses dieux.

CRÉBILLON, (Claude-Prosper Jolyot de) fils du précédent, né à Paris en 1707, mort en 1777. Ecrivain d'un mérite très-rare, et non moins original que son père aux yeux de ceux qui savent que le sublime des arts ne consiste que dans l'imitation vraie de la nature. Il n'a fait que des romans, mais on y trouve la peinture la plus fidelle des mœurs corrompues de ce qui s'appelle parmi nous la très-bonne compagnie. La vérité ne saurait être plus exacte, les caractères mieux tracés, les situations filées et graduées avec plus d'art.

Ne l'accusons point de la licence des mœurs qu'il a peintes : il peut dire à tout son siècle :

Est-ce ma faute à moi, si ces mœurs sont les vôtres?

Ne soyons au contraire frappés que de l'art singulier avec lequel il a su dire les choses les plus libres, et présenter les images les plus voluptueuses. Il semble, qu'à l'exemple de La Fontaine, il se soit créé une langue à lui seul, pour exprimer en style décent des idées qui ne pouvaient se passer de gaze. Peut-être même M. de Crébillon a-t-il encore à cet égard plus de délicatesse et d'enjoûment que son modèle : on serait tenté de croire que ce sont les graces elles-mêmes qui ont jeté leurs voiles sur ses nudités.

On peut le regarder comme le Pétrone français; mais après ce que nous venons de dire, on peut juger de combien il l'emporte sur l'auteur latin, dont la licence n'est guère moins effrénée et moins grossière que celle de la Cour de Néron qu'il a voulu peindre.

Le Comte Hamilton est le seul écrivain qu'on ait comparé à M. de Crébillon ; mais il nous paraît que ce dernier lui est très-supérieur (1) par

(1) Nous reconnaissons cependant que dans ses Mémoires de Grammont, Hamilton est inimitable, et nous n'avons voulu parler ici que de ses Contes.

par le ton de légèreté, de noblesse, de gaîté et d'excellente plaisanterie qui caractérise la plupart de ses romans, et sur-tout par cette vérité dont nous avons parlé d'abord, et qui ne meurt jamais.

Il est très-rare qu'un homme de génie ne dégénère pas dans sa postérité. C'est un avantage qui distinguera feu M. de Crébillon. Rien n'est plus singulier peut-être que le contraste de l'énergie du père et des graces du fils.

D.

Daguesseau, (Marie-François) chancelier de France, commandeur des ordres du Roi, né à Limoges en 1668, mort à Paris en 1751. Ce nom respectable manquait à ces Mémoires. Le grand jurisconsulte, le législateur, l'homme enfin qui avait honoré successivement toutes les magistratures, nous avait, en quelque sorte, dérobé l'homme de lettres, et M. Daguesseau en était un du rang le plus distingué. Lié dès sa première jeunesse avec Boileau et Racine, il avait puisé dans la conversation de ces deux grands poètes, l'amour des arts qu'il a conservé

toute sa vie, et le goût exquis, l'élocution brillante qui embellit tous ses ouvrages.

En ne rendant au mérite de M. Daguesseau que la justice la plus exacte, on pourrait être soupçonné d'exagération. Les sciences, la philosophie, l'éloquence, la poésie même, rien ne lui était étranger. A l'étude de toutes les langues savantes, il avait réuni celle de la plupart des langues de l'Europe; et s'il est un moderne que l'on pût comparer à Cicéron, soit pour l'étendue, soit pour l'universalité des connaissances, nous ne pourrions citer que M. Daguesseau.

» Souvent, dit un de nos orateurs célèbres, ce » magistrat digne du plus beau siècle de la France, » avait hasardé de déplaire au plus absolu des » Rois pour le servir; de résister à ses ordres » pour demeurer fidèle à ses intérêts; de préférer » sa gloire réelle à sa volonté apparente; de » démêler dans la droiture de ses intentions, les » surprises faites à sa conscience, et de contre- » dire respectueusement son autorité, pour ne » pas la commettre dans des entreprises qui » auraient blessé les droits de la Couronne: fer- » meté d'autant plus digne d'admiration, qu'elle » l'exposait à tout, et que combattu entre les » mouvemens de son cœur qui l'attachaient ten-

» drement au Roi, et les lumières de son esprit
» qui lui montraient les engagemens austères de
» la magistrature, il avait pris le parti d'être,
» s'il le fallait, la victime plutôt que le destruc-
» teur de nos libertés. »

On voit que semblable aux Molé, aux Lamoignon, M. Daguesseau n'était pas moins recommandable par les vertus du citoyen, que par les qualités de l'homme d'état. Modèle dans sa vie publique, modèle également dans sa vie privée.

Bayle opposait comme un argument redoutable aux esprits forts de son tems, la foi soumise de Pascal. On ne pouvait soupçonner Bayle de faiblesse : nous ne craignons donc point que l'on nous en accuse lorsqu'à son exemple nous opposerons à la philosophie du siècle la religion de M. Daguesseau. Il joignait la foi de Pascal à l'immensité de ses connaissances.

DAMPIERRE, (N.) né à Paris en 1723. Il a donné sous le titre modeste de Théâtre d'un amateur, un recueil de comédies qui lui font honneur, et qui prouvent qu'il aurait obtenu des succès dans cette carrière, s'il avait pu s'y livrer tout entier. Parmi ces pièces, il en est une en cinq actes et en vers,

intitulée le Bienfait rendu, ou le Négociant, qui réussit, sans que l'auteur fût tenté de se faire connaître. Nous avons vu remettre cette comédie au théâtre à deux époques différentes; elle y a toujours été bien reçue, et elle nous paraît mériter d'y être conservée. Le ridicule que l'on y joue n'est que trop commun parmi les grands; le caractère du négociant est bien peint. La manière dont ce personnage termine le quatrième acte, est véritablement du ton de la bonne comédie, et nous nous rappelons que Préville y faisait beaucoup d'effet.

Nous croyons qu'une autre pièce de M. Dampierre, intitulée le Complot avorté, méritait aussi les honneurs de la représentation, et qu'elle n'eût pas été moins heureuse.

DANCOURT, (Florent Carton) né à Fontainebleau en 1661, mort dans sa terre de Courcelle-le-Roi en Berry, en 1726. Le Chevalier à la mode, les Bourgeoises de qualité, les trois Cousines, le galant Jardinier, et quelques autres pièces de cet auteur fécond, sont remplies de gaîté, et ne sont pas indignes d'être représentées, même après les chef-d'œuvres de Molière.

Le dialogue de Dancourt est très-vif et très-

enjoué; mais l'auteur s'écarte souvent de l'objet de sa scène, pour avoir de l'esprit et pour courir après un bon mot. C'est pécher contre le naturel, dont la comédie ne saurait trop se rapprocher, et dans laquelle toute plaisanterie qui n'est pas amenée par le sujet même, nuit à l'illusion, précisément parce qu'elle est déplacée.

Malheureusement toutes les pièces de l'auteur se ressemblent un peu trop. Il n'a guère peint que des femmes d'intrigue et des chevaliers d'industrie; mais ce n'est pas un mérite médiocre que de les avoir peints naturellement. Rien n'est plus ressemblant et plus vrai que tous ces personnages de Dancourt, qu'on pourrait regarder, à quelques égards, comme le Teniers de la comédie.

Cet auteur, si animé dans sa prose, n'est plus le même lorsqu'il écrit en vers. Il avait commencé par être avocat; et ce fut par une passion violente pour une comédienne, qu'il renonça au Barreau pour se faire comédien lui-même.

DANIEL, (Gabriel) Jésuite, né à Rouen en 1649, mort à Paris en 1728. Son histoire de France a souffert de la révolution qui s'est faite

dans le genre historique, où l'on veut moins de détails et plus de philosophie. Nous avouons que la bonne philosophie nous paraît en effet l'ame de l'histoire, qui ne serait, sans elle, qu'une gazette inanimée. Le père Daniel a précisément négligé ce qui mérite principalement d'être connu, les lois, les usages, les mœurs de chaque siècle, et sur-tout les progrès de l'esprit humain. On le lit cependant encore avec plus de plaisir que Mézeray, quoique ce dernier ait souvent un caractère de franchise et de liberté hardie qui manquait à l'autre, et qui ne déplaît pas. Mais la narration du Jésuite a plus de clarté, plus de méthode, et serait peut-être dans le vrai genre de l'histoire, si le style en était moins faible et moins diffus.

Le plus grand défaut de cet ouvrage, c'est que son auteur était maîtrisé non-seulement par ses préjugés particuliers, mais par ceux de la société dont il était membre. On reconnaît trop le Jésuite à l'importance ridicule qu'il a donnée au père Coton dans l'histoire du règne d'Henri IV, et plus encore à l'esprit de partialité qui se fait sentir dans les règnes orageux de François II, de Charles IX, de Henri III, et même avant cette époque. Il eût été d'autant plus difficile

au père Daniel de garder cette sage neutralité, qui est le principal mérite d'un historien, que, dans sa vie privée, lui-même était homme de parti, et qu'il appuya de ses intrigues celles du père le Tellier.

Téméraire par zèle pour sa compagnie, il entreprit de répondre aux fameuses Lettres Provinciales; mais ce fut un écueil contre lequel il se brisa, sans aucune utilité pour les Jésuites. Il s'était fait plus de réputation par son voyage du monde de Descartes, qui fut traduit en plusieurs langues, et qui était véritablement une réfutation très-ingénieuse du roman Cosmogonique de ce philosophe.

DESCARTES, (René) né à la Haye en Touraine, en 1596, mort en 1630. Le plus grand philosophe de l'Europe, puisqu'elle lui est redevable de Newton même, et de la méthode avec laquelle on a combattu ses propres erreurs. On sait assez que c'est lui qui a délivré la raison de l'espèce de chaos scholastique où elle était demeurée ensevelie depuis plusieurs siècles. Mais comme un homme qui a gémi long-tems sous une tutèle sévère, et qui tout-à-coup se trouve maître de sa liberté, se précipite ordinairement

dans des écarts proportionnés à la vigueur et à l'énergie de ses organes, Descartes, dont le génie s'était affranchi de tous ces préjugés de l'école auxquels on donnait encore le nom de philosophie, s'égara dans l'esprit de système, et substitua de nouvelles erreurs aux chimères qu'il avait détruites. Ce ne fut, à la vérité, qu'en s'écartant de ses excellens principes, et ses fautes mêmes ont contribué indirectement aux progrès de l'esprit humain. Nous ne dissimulerons pas qu'il avait été devancé par le célèbre et malheureux Ramus, par Keppler, par Galilée, par le génie de Bacon; et que ces hommes fameux doivent être, en quelque sorte, regardés comme ses précurseurs; mais aucun d'eux n'avait fait la révolution qu'il a occasionnée dans toutes les branches de la philosophie; aucun n'avait été doué de ce génie inventif, qui est à la fois la source de ses grandes découvertes et de ses rêveries; aucun enfin n'avait imaginé, comme lui, d'appliquer l'Algèbre à la Géométrie, et la Géométrie à la Physique.

Ce grand homme, accusé d'athéïsme, quoiqu'il ait fourni de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu, et que dans sa philosophie Dieu soit regardé comme la cause efficiente de nos

idées, et même du mouvement des corps, dont il veut que nous ne soyons que les causes occasionnelles, mourut à Stockholm, auprès de la Reine Christine, qui l'avait attiré dans ses états pour profiter de ses lumières.

Le Cartésianisme paraît tombé quant à l'hypothèse des tourbillons, à celle des animaux, en qui Descartes ne reconnaissait que de pures machines; enfin quant aux lois du mouvement, et au systême inexplicable des idées innées; mais la méthode de ce philosophe, et la gloire de son nom ne périront jamais.

DESFONTAINES, (l'abbé Pierre-François Guyot) né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1749. Ecrivain de feuilles, trop souvent prévenu, passionné, exposé, comme tous les autres Journalistes, à parler inconsidérément de matières qu'il n'entendait pas, et entraîné dans des jugemens précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation. Cependant il avait fait de bonnes études, et du moins, dans ses feuilles, l'antidote est quelquefois à côté du poison. Par une sorte d'instinct heureux, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux bel-esprit, du comique larmoyant, et de toutes les inno-

vations absurdes que, de son tems, on essayait déja de mettre en crédit. On pourrait presque lui appliquer ces vers:

Il a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

DESHOULIÈRES, (Antoinette du Liger de la Garde), née à Paris en 1630, morte en 1694. Elle a fait beaucoup de petits vers, dans lesquels il y a de la facilité, du naturel et des graces; mais elle eut le malheur de faire un sonnet contre la Phèdre de Racine en faveur de celle de Pradon, ce qui ne fait pas honneur à son goût. Elle donna une tragédie de Genseric, qui lui attira le conseil de retourner à ses moutons, par allusion à l'une de ses plus agréables Idylles. Au reste, elle a été soupçonnée, comme la plupart des Femmes beaux-esprits, d'avoir eu peu de part aux ouvrages qui portent son nom. On sait que le poète Hainault fut amoureux d'elle; et ce fut lui, dit-on, qui lui apprit à faire des vers. Quoi qu'il en soit, il faut convenir avec M. de Voltaire, que de toutes les Dames Françaises qui ont paru s'adonner à la poésie, c'est elle qui a le plus réussi.

DESMAHYS, (Joseph-François Edouard de Cossembleu) né à Sully en 1722, mort en 1761. Sa petite comédie de l'Impertinent est remplie de détails agréables, mais elle n'est point comique. Elle eut dans sa nouveauté un succès qui ne s'est pas soutenu, parce qu'il y avait trop d'esprit et trop peu de naturel. C'est aussi l'agrément et le vice du petit nombre de ses pièces fugitives que l'on a recueillies. Elles sont supérieures cependant à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis, et qu'il semble que M. Gresset avait prévues, lorsqu'il a dit :

De la joie et du cœur on quitte le langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage

On trouve dans la compilation encyclopédique, deux ou trois articles de M. Desmahys, qui sont très-agréables, mais très-déplacés dans ce Dictionnaire.

DESPORTES, (Philippe) né à Chartres en 1555, mort en 1616, oncle du célèbre Regnier. Il eut, comme Bertaud, le mérite de dégager la langue Française du fatras grec et latin sous

lequel Ronsard avait pensé l'ensevelir. Ses poésies, jugées par Malherbe avec trop de rigueur, méritent encore quelque estime. On peut même y remarquer quelques-uns de ces traits d'un tour énergique et original, appelés, de nos jours, mots trouvés, par une dénomination néologique et précieuse qui ne donne pas l'idée de ce qu'on voudrait faire entendre. Ces prétendus mots trouvés, ne sont qu'une alliance heureuse de certaines expressions qui ne semblaient pas faites pour être rapprochées, et qui enrichissent la langue d'une beauté nouvelle. Mais, malgré cette justice que nous rendons à Desportes, il n'en est pas moins vrai qu'avant Malherbe et Regnier, Marot fut le seul de nos poètes qui eut véritablement un caractère que la postérité distinguera toujours. Desportes fut comblé des bienfaits de Henri III.

DESPRÉAUX, (Nicolas Boileau) de l'académie Française, né au village de Crône, près Villeneuve-Saint-George, en 1636, mort en 1711.

Les étrangers ne l'ont appelé long-tems que le poète Français, et cette gloire était bien dûe à l'immortel auteur de l'Art Poétique et du Lutrin. On doit regarder ses satires comme

l'époque du bon goût. Elles servirent à la fois à encourager les grands hommes et à humilier leurs ennemis. La France doit peut-être à Boileau les chef-d'œuvres de Racine et de Molière, tant un seul homme peut avoir d'influence sur tout un siècle! Ses vers, devenus proverbes en naissant, répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéry et la gloire des Corneille.

En vain l'ignorance et la haine osèrent murmurer de sa liberté courageuse, on ne la confondit point avec la licence. On se ressouvint que Regnier avait porté plus loin encore cette même liberté. On sut distinguer la critique utile qui ne s'attache qu'aux écrits, du libelle scandaleux qui offense les mœurs. Ni Madame de Montespan, ni Louis XIV (quoique protecteurs de Quinault), ne furent blessés des traits que Boileau avait lancés contre ce poète; et Madame de Maintenon ne crut pas sa gloire intéressée à venger sur lui la mémoire de Scarron. On ne vit point alors les grands épouser ridiculement la querelle de leurs protégés littéraires: aussi Boileau fut-il l'ami des Condé, des la Rochefoucauld, des Vivonne, des Lamoignon, des Termes, des Daguesseau, et de tous les personnages illustres de son tems.

Nous savons que quelques écrivains de notre siècle, cherchant à s'autoriser par un grand exemple, ont osé compter M. de Voltaire parmi les détracteurs de Boileau. Si le fait était vrai, nous dirions sans balancer que toute la gloire de M. de Voltaire suffirait à peine pour expier cette erreur de son jugement ; mais comment a-t-on pu l'en accuser ? lui qui dans le Temple du goût, après avoir nommé tous nos grands hommes, caractérise ainsi Boileau d'un seul trait :

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.

Lui qui a fait ces beaux vers :

On put à Despréaux pardonner la satire ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs. etc.

lui enfin qui humiliait ainsi les Cotins modernes, qui se permettaient de parler légèrement de ce législateur du goût :

» Il y a encore, à ce que j'entends dire,
» quelques beaux-esprits subalternes qui passent
» leur vie dans les cafés, lesquels font à la mé-
» moire de M. Despréaux le même honneur que
» les Chapelain faisaient à ses écrits de son vivant.

» Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que » si M. Despréaux les eût connus, il les aurait » méprisés autant qu'ils le méritent. »

Nous devions à M. de Voltaire cette justification. Les détracteurs de Boileau sont connus. M. Marmontel s'est mis du nombre, et nous en sommes affligés pour lui. MM. Mercier, de Cubière, et quelques écrivains de cette classe l'ont imité : on sent trop que M. de Voltaire ne pouvait rien avoir de commun avec eux.

Malgré le talent supérieur et le génie de Boileau, il ne fallut pas moins qu'un ordre exprès de Louis XIV pour le faire admettre à l'académie. La Bruyère eut, comme lui, le singulier honneur de n'y entrer qu'à force ouverte. Ces anecdotes mériteraient peu d'être rappelées; mais il faut observer qu'alors l'académie était encore une distinction.

Destouches, (Philippe Néricault) de l'académie Française. Poète comique, né à Tours en 1680, mort en 1754. Il n'a eu ni la vigueur de style, ni la raison profonde, ni le sel de Molière, ni même la gaîté de Regnard; mais il était fort supérieur à Boissy son contemporain. Il connaissait mieux son art, avait plus étudié

ses maîtres, et porté sur les caractères un coup-d'œil plus observateur. Il est souvent un peu froid, mais rempli de sens, fidèle aux bienséances ; et le ton de ses ouvrages décèle l'éducation cultivée d'un homme du monde.

On lui reproche cependant d'avoir mal saisi, dans quelques-unes de ses pièces, le ton des gens de qualité. Le Glorieux, par exemple, paraît souvent grossier, non-seulement envers Lisimon, mais encore envers sa maîtresse; et l'on sait que lorsque les personnes d'un certain rang veulent dire une chose dure, ou même cruelle, c'est toujours avec l'enveloppe la plus polie. Ces réflexions nous semblent très-fondées ; mais l'esprit n'a plus d'objections contre cette pièce, l'une des meilleures qui aient paru depuis Molière, quand on entend ces vers si heureusement amenés par une situation qui n'a rien que de vrai :

J'entends. La vanité me déclare à genoux,
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Sans cette pièce, et celle du Philosophe marié, qui nous semble son chef-d'œuvre, on pourrait regarder l'auteur comme un des premiers par

qui

qui la comédie a dégénéré parmi nous. Il l'a rendue froide, sous prétexte de l'épurer; et il a été le précurseur de la Chaussée, qui en a fait une bourgeoise sérieuse et triste.

On a de lui pourtant quelques comédies d'intrigue, dont la représentation est très-agréable; mais il paraît chercher la plaisanterie, qui venait naturellement s'offrir à Molière; et son vers comique est moins facile que celui de Regnard. Il a publié un recueil d'épigrammes : il n'était pas né pour ce genre.

DIDEROT, (Denis) né à Langres en 1714, mort à Paris en 178.... C'est un des éditeurs et des principaux coopérateurs du dictionnaire Encyclopédique; et voici comment il a caractérisé lui-même ce grand ouvrage, où il a inséré quelques articles utiles et tant de paradoxes:

» Ici, nous sommes boursoufflés, et d'un » volume exorbitant; là, maigres, petits, mes- » quins, secs et décharnés. Dans un endroit, » nous ressemblons à des squelettes; dans un » autre, nous avons un air hydropique. Nous » sommes alternativement nains et géans, co- » losses et pygmées; droits, bien faits et pro- » portionnés, bossus, boiteux et contrefaits.

» Ajoutez à ces bizarreries celles d'un discours » tantôt abstrait, obscur ou recherché, plus » souvent négligé, traînant et lâche ; et vous » comparerez l'ouvrage entier au monstre de » l'Art poétique, ou même à quelque chose de » plus hideux (1). »

C'est cependant pour avoir présidé à cette compilation si difforme, que M. Diderot est surtout connu ; car on ne sait guère dans le monde qu'il ait traduit de l'anglais l'histoire de Grèce de Temple Stanyan, le dictionnaire universel de Médecine avec MM. Eidous et Toussaint, ni qu'il ait donné des mémoires sur différens sujets de mathématiques.

Il paraît avoir été plus jaloux de devoir sa célébrité aux belles-lettres qu'aux sciences, du moins si l'on en juge par les éloges fastueux qu'il a faits lui-même de ses deux prétendues comédies, le Père de famille et le Fils naturel.

C'était une manie bien inconcevable de M. Diderot, que de vouloir à toute force se faire regarder comme l'inventeur de ce nouveau genre de drames, qu'il appelle tragédies domestiques. Quand bien même l'invention lui en serait due,

---

(1) Article Encyclopédie, pag. 641.

il n'eût pas voulu, sans doute, récuser le jugement de M. de Voltaire, qui n'avait accepté le titre de chef et de protecteur du parti philosophique, que sous la condition tacite du plus profond respect de la part de ses vassaux. Or, dans la liste des écrivains du siècle de Louis XIV, M. de Voltaire s'élève contre ce mauvais genre avec plus de mépris encore que dans les vers rapportés ci-dessus à l'article la Chaussée. Il y félicite le célèbre Destouches » d'avoir évité » cette comédie langoureuse, cette espèce de » tragédie bourgeoise, qui n'est ni tragique ni » comique : monstre né de l'impuissance des » auteurs et de la satiété du public, après les » beaux jours de notre littérature. »

Il serait à souhaiter, comme on se rappelle de l'avoir écrit à M. de Voltaire, que M. Diderot se fût moins passionné pour des idées très-communes; qu'il eût été plus sobre d'annoncer ses réminiscences comme des découvertes; qu'il eût été bien persuadé que pour être savant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue, et de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux; mais c'est un chaos où la lumière ne brille que par intervalles, ou plutôt on croit voir le combat du bon et du mauvais principe.

On voudrait aussi que le style de cet écrivain fût en général plus exempt d'une certaine emphase désordonnée, espèce de convulsion que la plupart de nos modernes ont affectée comme un prestige d'éloquence, et qui n'est dans le fond

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

Nous croyons trouver un exemple bien remarquable de cet enthousiasme glacial, lorsque, dans son éloge de Richardson, M. Diderot s'écrie d'une manière si ridiculement hyperbolique : » O Richardson, Richardson, homme » unique à mes yeux! tu seras ma lecture dans » tous les tems. Forcé par des besoins pressans, » si mon ami tombe dans l'indigence, si la » médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour » donner à mes enfans les soins nécessaires à » leur éducation, je vendrai mes livres, mais » tu me resteras : tu me resteras sur le même » rayon avec MOYSE, HOMÈRE, EURIPIDE et » SOPHOCLE! » Voyez quelques morceaux non moins bizarrement emphatiques, dans les regrets adressés par l'auteur à sa vieille robe-de-chambre.

On desirerait sur-tout que M. Diderot eût

affecté moins souvent cette espèce de jargon apocalyptique, qui l'a fait appeler, non sans raison, le Lycophron de la philosophie. On peut juger de sa manière d'écrire par cette incroyable citation, tirée mot pour mot de ses pensées sur l'Interprétation de la Nature. » La véritable » manière de philosopher, serait d'appliquer l'en- » tendement à l'entendement, l'entendement et » l'expérience aux sens, les sens à la nature, » la nature à l'investigation des instrumens, les » instrumens à la recherche et à la perfection » des arts, qu'on jetterait au peuple pour lui ap- » prendre à respecter la philosophie. »

On invite ceux à qui cet amphigouri philosophique ne suffirait pas, à essayer leur pénétration sur cette étrange définition, tirée aussi mot pour mot du même livre. » L'animal (dit » M. Diderot) est un systême de molécules » organiques, qui, par l'impulsion d'une sen- » sation semblable à un toucher obtus et sourd » que celui qui a créé la matière leur a com- » muniqué, se sont combinées jusqu'à ce que » chacune ait rencontré la place la plus conve- » nable à son repos. » Assurément cela s'appelle bien définir une chose obscure par une chose plus obscure encore; et c'est ce que Boileau

nommait très-heureusement du galimatias double.

Veut-on encore quelques exemples de ce style ténébreux? Voyez comment M. Diderot se fatigue pour obscurcir la notion assez claire de ce qui constitue l'illusion théâtrale. » Cette illu-
» sion, dit-il, dépend des circonstances. Ce sont
» les circonstances qui la rendent plus ou moins
» difficile à produire. Me permettra-t-on de
» parler un moment la langue des Géomètres?
» On sait ce qu'ils appellent une équation. L'il-
» lusion est seule d'un côté. C'est une quantité
» constante qui est égale à une somme de termes,
» les uns positifs, les autres négatifs, dont le
» nombre et la combinaison peuvent varier sans
» fin, mais dont la valeur totale est toujours
» la même. Les termes positifs représentent les
» circonstances communes, et les négatifs les
» circonstances extraordinaires. Il faut qu'elles
» se rachètent les unes par les autres. » On le demande de bonne foi à toutes les classes de lecteurs, les pédans du quinzième siècle auraient-ils mieux embrouillé ce qu'il était question d'éclaircir? Tel est pourtant le singulier jargon avec lequel de prétendus sages croyaient en imposer à l'Europe savante; et tandis que nos

théâtres auraient dû retentir du ridicule d'une pareille philosophie; tandis qu'il eût été nécessaire d'apprendre aux Étrangers que toute la nation du moins n'avait pas trempé dans cette conspiration philosophique contre le sens commun, on fermait la scène au seul homme qui avait eu le courage de s'élever publiquement contre cet excès de folie.

Dorat, (Claude-Joseph) né à Paris en 1736, mort en 1780. Esprit léger et agréable, qui semblait s'être assigné à lui-même la place qui lui convenait, en prenant dans ses petits ouvrages le ton cavalier d'un petit-maître en littérature. Ce personnage de ruelle peut avoir un succès de caprice dans la société, mais il ne mène pas à la gloire, pour laquelle M. Dorat, en homme conséquent dans son persiflage, ne cessait de témoigner la plus parfaite indifférence. Ce dédain pour la renommée aurait dû lui faire abjurer tous les genres qui supposent des prétentions : la tragédie, par exemple, à laquelle il semblait qu'il dût renoncer, moins encore à cause de la faiblesse de ses premiers essais (1),

(1) Zulica et Théagène, tragédies de M. Dorat, oubliées depuis long-tems.

que pour avoir eu le malheur de lutter, sans trop d'avantage, contre le Régulus de Pradon. Il est vrai qu'à force de corrections et de petites manœuvres qui n'étaient pas ignorées, le Régulus de M. Dorat avait reçu quelques applaudissemens; mais on ne le regardait pas moins comme un ouvrage très-médiocre, quoique infiniment supérieur à la tragédie d'Adélaïde de Hongrie, dont l'auteur avait puisé le fond dans une source plus décriée encore. Cette source est un mauvais conte de fées, qui a fourni depuis, à la comédie Italienne, un opéra comique non moins infortuné que l'Adélaïde de M. Dorat. Il faut convenir que ce n'était pas dans de pareils contes de peau d'âne, que Corneille et Racine allaient puiser des sujets de tragédie.

Aux yeux des vrais connaisseurs, M. Dorat n'a pas été plus heureux dans le genre de la comédie. La Feinte par amour paraît, à la vérité, lui avoir survécu. C'est le style, ou ce qu'on appelait le jargon de Marivaux, mis en vers assez faciles; mais ni dans cette pièce, ni dans le Célibataire, ni dans le Malheureux imaginaire, ni dans les Prôneurs, on n'a remarqué aucune scène qui suppose le génie de l'art, aucune profondeur de vues, aucun caractère bien observé.

L'auteur, qui manquait sur-tout de naturel, qui se plaisait même à s'en écarter, n'est riche qu'en persifflage, en oppositions de mots; enfin, si cette expression peut nous être permise, en paillettes d'esprit. Mais une foule de ces jolis traits échappent à la province, qui n'en a pas encore la clef, et qui les prend bonnement pour du néologisme et du jargon.

Il semblerait donc que M. Dorat aurait dû s'en tenir aux bagatelles qu'il a données sous le nom de ses Fantaisies, et qui véritablement lui ont mieux réussi auprès des gens du monde. Mais, par son incroyable facilité, ces bagatelles même sont devenues d'un volume immense, et malheureusement encore on a remarqué, jusque dans ces petits ouvrages, des fautes inexcusables. L'auteur, par exemple, avait cru peindre très-poétiquement une autruche dans une de ses fables, et même la caractériser d'une manière imitative, par ces deux vers (1):

> Elle étend lourdement ses gigantesques ailes,
> Dont la masse ressemble aux voiles des vaisseaux.

---

(1) Depuis que ces Mémoires ont paru, M. Dorat, au moyen d'un carton, a fait disparaître ces deux vers autant qu'il l'a pu; mais ils n'en subsistent pas moins dans un très-grand nombre d'exemplaires.

Il est triste que cette belle image ne présente qu'une double absurdité. Les gigantesques ailes de l'autruche se réduisent à rien, car elle n'en a pas; elle n'a que de petits ailerons très-courts, et les plumes qui en sortent sont tellement effilées et décomposées, que, loin de ressembler aux voiles des vaisseaux, elles n'ont même entre elles aucune adhérence, ce qui les rend absolument inutiles pour voler. Cette méprise rappelle assez naturellement celle de Sancho, qui, prêt à se battre contre des autruches, demandait si elles étaient de la maison d'Autriche.

Il faut avouer que ces fautes, qui sont le fruit de notre manie d'écrire avant de penser, et qui nous exposent aux railleries des nations voisines, deviennent un peu trop communes dans notre Littérature. Nous ne citons qu'à regret de pareils exemples. On voit que M. Dorat aurait eu besoin de consulter des amis sévères, et de mettre un frein à cette incontinence de verve qu'il prenait pour la fécondité du talent. Son poème sur la déclamation, dont il avait publié le premier essai en un seul chant, contenait des vers heureux, et il aurait pu tenir un rang parmi nos bons poèmes didactiques, si l'auteur,

au lieu de l'étendre et de l'affaiblir, se fût borné à le corriger.

DUBOS, (l'abbé Jean-Baptiste) de l'académie Française, né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742. On doit le joindre à ces excellens esprits qui ont donné sur les arts des leçons pleines de goût. Le Traité des études de Rollin, les Réflexions sur la poésie et la peinture, de l'abbé Dubos; l'Essai sur le beau, du père André; les beaux Arts réduits à un même principe, de l'abbé Batteux; le Cours de belles-lettres de M. l'abbé de Condillac, malgré quelques erreurs (1) où ce dernier est tombé, sont des livres qui seront médités utilement par tous les jeunes gens curieux de s'instruire dans la pratique des arts. Ces livres ne donnent pas le génie, mais ils peuvent le guider; ils rappellent les vrais principes, même aux écrivains d'un âge mûr; enfin ils éloigneront la barbarie tant que ceux qui président à l'éducation en rendront la lecture familière à leurs élèves.

Ce fut l'abbé Dubos qui, dans ses Réflexions

(1) Principalement sur la poésie, qui ne peut être bien jugée, il faut en convenir, que par les poètes.

sur la poésie et la peinture, indiqua le premier, comme un choix heureux pour l'Epopée, le sujet de la Henriade. A ses connaissances littéraires, il en joignit de très-profondes sur l'histoire. Il a donné celle de la ligue de Cambrai, qui est très-estimée, et qui renferme une des époques les plus intéressantes de l'histoire moderne.

DUCHÉ, (Joseph-François) de l'académie des Inscriptions, né à Paris en 1668, mort en 1704. C'est encore un auteur dramatique qui, sans avoir un caractère bien marqué, a donné cependant à la scène quelques ouvrages vraiment estimables : une tragédie d'Absalon, entre autres, et un opéra d'Iphigénie en Tauride, dont la réputation s'est conservée jusqu'à nos jours. Notre projet n'est pas de nous étendre sur cette classe d'écrivains qui n'ont eu que le talent d'imiter plus ou moins heureusement nos grands modèles; mais nous remarquerons ici que peut-être on n'est point assez frappé de la richesse de la scène Française. Il n'appartenait qu'à une nation aussi ingénieuse et aussi passionnée que la nôtre pour les spectacles, de voir éclore dans son sein cette foule de tra-

gédies qui, sans avoir le mérite de nos excellentes pièces, fourniraient encore le fond d'un théâtre très-intéressant, très-varié, très-riche, digne enfin d'exciter l'émulation de nos rivaux, s'il en est qui puissent nous disputer la gloire des succès dramatiques.

Mais c'est une singularité remarquable, que, malgré notre réputation de gaîté, nous n'ayons pas, à beaucoup près, dans le genre comique, un si grand nombre d'ouvrages du second rang; ils nous serviraient du moins à laisser reposer nos chef-d'œuvres dont on abuse, et qui, à force d'être représentés, et de l'être mal, finiront peut-être par n'avoir plus de spectateurs. Cette disette de comédies prouve qu'il est plus facile d'imaginer, avec des talens communs, quelques situations pathétiques, que d'exceller dans la bonne plaisanterie. Le peu d'encouragement que l'on accorde aux auteurs comiques, peut être aussi une des causes de cette disette : leur talent doit leur faire des ennemis, et la tragédie n'en donne pas.

DUCIS, (Nicolas) de l'académie Française. On trouve dans toutes ses tragédies des morceaux qui respirent un grand caractère et un

génie vraiment tragique. Il a emprunté la plupart de ses sujets à Shakespear, modèle, à la vérité, dangereux pour les bienséances de l'art dont il n'avait aucune idée, mais qui, dans son théâtre barbare, a semé des traits d'un naturel précieux, d'une imagination forte, en un mot de véritables traits de génie; et l'on sent combien de fautes un pareil mérite peut racheter. Séduit par ces beautés originales, M. Ducis paraît avoir voué à Shakespear une admiration trop exclusive; cependant il ne l'imite point en esclave : non-seulement il le corrige quelquefois heureusement, mais dans les imitations mêmes où il se rapproche le plus du poète Anglais, on trouve des traits de maître qui n'appartiennent qu'à lui.

Cependant, comme il était impossible de ne pas s'égarer à la suite d'un pareil guide, on imagine bien que la manière de M. Ducis a dû nécessairement se ressentir des défauts de son modèle. L'ordonnance de ses tragédies est en général vicieuse. Il tombe fréquemment dans la déclamation, dans l'enflure et dans des défauts de convenance, qui malheureusement n'auront que trop d'imitateurs. Il associe enfin à un génie fortement tragique, des inégalités qui

le tiendront toujours à une grande distance des maîtres de l'art.

Quoique la forme de ces Mémoires nous permette peu les citations, nous cédons cependant au desir de donner une idée de la manière de M. Ducis, en nous rappelant ce morceau d'Œdipe chez Admète. L'expression nous en a toujours paru pleine de cette mélancolie si convenable au genre, et qui se fait sentir si vivement aux ames passionnées :

D'être heureux en naissant l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours, peut-être, ont pour lui quelques charmes :
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau,
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

DUCLOS, (Charles) de l'académie Française, né à Dinant en Bretagne, mort à Paris en 1772. Des prétentions trop exagérées de sa part, des éloges trop fastueux de la part de ses amis, ont peut-être contribué à faire juger M. Duclos avec trop de sévérité.

Quelques personnes se sont cru fondées à lui disputer le roman des Confessions du Comte

de ***; mais l'auteur de cet ouvrage, quel qu'il soit, a très-bien vu le monde, et n'est pas certainement un écrivain du commun.

Le nom de M. Duclos n'avait pas encore assez de poids, lorsqu'il publia le conte d'Acajou, pour soutenir le ton cavalier qu'il prit avec le public dans la préface de cette ingénieuse bagatelle. Ce ton singulier a pourtant été imité depuis par quelques écrivains qui ont pensé, comme le dit le même M. Duclos, dans son histoire de Louis XI, que la témérité subjugue la multitude, et l'entraîne sans lui laisser le moment de réfléchir.

Comme le bel-esprit se prête à tout, des romans et des contes de Fées, M. Duclos passa au genre de l'histoire; mais on reprocha à celle de Louis XI trop de digressions, et sur-tout un style sec, brusque, tranchant, qui rend la lecture de l'ouvrage pénible, et qui est d'ailleurs très-éloignée de la noble simplicité avec laquelle tout historien doit écrire.

Les Considérations de M. Duclos sur les mœurs, sont, comme l'a dit M. de Voltaire, le livre d'un honnête homme. Nous ajoutons que c'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit; mais nous ne croyons pas que ce soit

toujours

toujours celui d'un homme de goût. M. Duclos, pour en citer un exemple, s'est permis de dire, dans ce livre, que la robe de Nessus agissait en dedans, et qu'au contraire le feu de la robe de nos moines agit en dehors : voilà ce que la Bruyère n'eût jamais dit. Il n'eût pas employé non plus une sagacité infinie pour nous donner de petits détails d'une métaphysique imperceptible, ni annoncé d'un ton avantageux quelques vérités presque triviales. La Bruyère peignait avec feu et à grands traits. M. Duclos peint trop souvent en miniature, et d'une manière froide et recherchée. Nous répétons cependant avec plaisir que le livre des Considérations, et celui qu'il a intitulé, Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle, sont remplis d'observations fines, et qui supposent beaucoup d'esprit dans l'observateur. C'est dommage qu'on y retrouve toujours ce style trop coupé, trop sentencieux dont l'auteur avait contracté l'habitude.

M. Duclos nous a donné aussi des Remarques sur la grammaire générale et raisonnée de Port-Royal. Un des principaux objets de ces remarques, est une réforme que l'auteur se proposait de faire adopter dans notre ortho-

graphe. Il faut avoir un très-grand mérite pour se faire pardonner la petite intention de se distinguer par des choses minutieuses. Il est à croire que Pascal, Bossuet, Despréaux et Racine ont heureusement fixé tout ce qui concerne notre langue. L'abbé de Saint-Pierre, M. Duclos, et quelques-autres, ont fait imprimer leurs ouvrages comme il leur a plu ; le public sensé n'y a pas pris garde, et c'est le sort de toutes les innovations qui ne tiennent ni à l'esprit ni au génie.

Nous ajoutons à cet article (que nous avons revu depuis la mort de M. Duclos) qu'avant la fin de sa carrière, il s'était entièrement détaché de la secte de nos prétendus philosophes, et qu'il ne cachait pas ses regrets sur les liaisons qu'il avait eues avec elle. Il les avait abjurées dès le tems qu'il publia ses Considérations sur les mœurs, où l'on trouve ces paroles remarquables : » On déclame beaucoup contre les pré» jugés ; peut-être en a-t-on trop détruit : le » préjugé est la loi du commun des hommes. » Je ne puis me dispenser, à ce sujet, de blâmer » les écrivains qui, sous prétexte d'attaquer la » superstition, ce qui serait un motif louable » et utile, si l'on s'y renfermait en philosophe

» citoyen, cherchent à sapper les fondémens de
» la morale, et donnent atteinte aux liens de la
» société : d'autant plus insensés, qu'il serait dan-
» gereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes.
» Le funeste effet qu'ils produisent sur les lec-
» teurs, est d'en faire dans la jeunesse de mau-
» vais citoyens, des criminels scandaleux, et des
» malheureux dans l'âge avancé : car il y en a
» peu qui ayent alors le triste avantage d'être
» assez pervertis pour être tranquilles. »

Ailleurs, il prononce ce redoutable anathème contre toutes les factions qui se font un coupable honneur de se faire remarquer dans la société par leur licence : » Il n'y a malheureu-
» sement que les fripons qui fassent des ligues;
» les honnêtes gens se tiennent isolés. »

On voit qu'à la réputation de philosophe, M. Duclos préféra celle d'honnête homme.

DUFRESNY, (Charles Rivière) né à Paris en 1648, mort en 1724. C'était un homme né avec une aptitude singulière à presque tous les arts, et qui pourtant n'a rien laissé de fini dans aucun genre. Son Siamois à Paris, qui a pu donner à M. de Montesquieu l'heureuse idée de ses Lettres Persannes, ne prouve pas moins que son

Théâtre, la finesse et la sagacité avec lesquelles il observait les hommes.

Il associa dans quelques pièces ses talens à ceux de Regnard ; mais ils se divisèrent ensuite, et se disputèrent même l'excellente comédie du Joueur. Dufresny a fait voir, par d'autres comédies, qu'il était digne en effet de partager la gloire de son rival.

Son vers est moins facile, mais son style est plus pur que celui de Regnard. On trouve dans toutes ses pièces des scènes heureuses, et même des traits de génie ; mais il a moins de gaîté que de profondeur et de finesse. On peut croire qu'il eût mérité une réputation plus grande encore, si le goût des plaisirs et de la dissipation n'eût étouffé en lui l'amour de l'étude. L'Esprit de contradiction passe pour le plus régulier de tous ses ouvrages: c'est une bagatelle charmante. Les comédiens ont grand tort de négliger le Théâtre de Dufresny. On ne se souvient pas de leur avoir vu remettre le Faux sincère, comédie qui peint une infinité de gens ; et ils auraient bien dû jouer le Jaloux honteux de l'être, surtout d'après les corrections heureuses que M. Collé a pris la peine de faire à cette pièce.

Dufresny ne fut point de l'académie Française.

DUSAULX, (Jean) de l'académie des Inscriptions, né à Chartres en 1728. Personne n'a mieux décrit les funestes emportemens de la passion du jeu, et les dangers qui en résultent, et pour l'État, et pour les Citoyens. Ceux que son livre ne corrigera pas, non-seulement seraient faiblement émus de la comédie du Joueur, mais ne le seraient pas même assez du spectacle atroce de Béverley.

On doit encore à cet écrivain estimable une traduction de Juvénal, très-supérieure à celles qui l'ont précédée, et qu'on ne pourra surpasser que difficilement.

F.

FAGAN, (Christophe-Barthélemi de Lugny) né à Paris en 1702, mort en 1755. On a imprimé son théâtre en quatre volumes ; et en cela, les éditeurs ne se sont pas montrés soigneux de sa réputation. Si l'on n'eût imprimé que la Pupille, l'Étourderie et le Rendez-vous, auxquels on aurait pu ajouter seulement l'Inquiet et les Originaux, on aurait eu de Fagan un volume agréable. Il avait beaucoup de naturel et de facilité, mais il a trop écrit. Il eût mérité un

bienfaiteur, qui se fût honoré lui-même en lui procurant le loisir dont il avait besoin pour donner à ses talens tout leur essor. Les auteurs comiques se rebutent plus facilement que les autres, s'ils viennent à manquer d'encouragemens.

FALCONET. (N.) Il serait étranger à ces Mémoires, comme artiste, quelque réputation qu'il ait méritée par ses savans ouvrages ; mais il a publié des œuvres diverses concernant les arts, qui ne lui font pas moins d'honneur que ses plus belles statues. Dans une dispute sur le sens de quelques passages de Pline, élevée entre M. Falconet et quelques gens-de-lettres, ces mêmes gens-de-lettres avaient pris un ton de hauteur que des hommes vraiment supérieurs ne prendront jamais avec un artiste de son mérite. Il leur fit sentir vivement le ridicule de parler des arts sans les connaître ; non-seulement il ne leur fit grace d'aucune bévue, mais il ne dissimula pas celles de Pline, et il étonna par le nombre et par la justesse de ses observations, ceux qui le croyaient étranger à la littérature. M. Falconet leur prouva qu'il était digne à-la-fois de lutter avec eux, et capable de les instruire. Admirateur éclairé des anciens, dispensé, par

conséquent, à leur égard, d'un culte aveugle et superstitieux, il crut ne devoir de respect qu'à la vérité; et nous sommes forcés de convenir, après l'avoir lu très-attentivement, qu'il nous a presque toujours fait adopter ses idées. Quand aux sentimens d'une ame noble et fière, on réunit l'avantage de penser aussi fortement que M. Falconet, et de combattre d'ailleurs sur son propre terrain, c'est acquérir de nouveaux droits à l'estime publique, que de savoir, dans l'occasion, soutenir la dignité de son caractère.

On sait qu'indépendamment de ses ouvrages connus en France, il a enrichi Pétersbourg d'un monument immortel érigé à la mémoire de Pierre le Grand. Nous ne connaissons ce vaste monument que par un très-beau dessin qui nous a frappés d'admiration; mais M. Lévesque, qui a vu le monument même, et dont le témoignage est appuyé sur une grande habitude des arts, atteste que c'est véritablement le héros du nord qui revit en bronze, sur un cheval de bronze animé. La tête de Pierre le Grand est l'ouvrage de mademoiselle Collot, aujourd'hui bru de M. Falconet. C'est, à ce què nous croyons, la seule femme qui, du moins en France, ait cultivé l'art de la sculpture. Nous avons vu d'elle

des morceaux qui prouvent qu'elle était digne d'associer ses travaux à ceux de nos plus célèbres artistes; et les personnes qui ont l'honneur de la connaître, savent qu'elle réunit à ce talent distingué, les qualités les plus essentielles et les plus aimables.

FAVART, (Charles-Simon) né à Paris. Il a travaillé principalement pour le théâtre de l'opéra comique, où sa Chercheuse d'esprit a été regardée long-tems comme un des modèles du genre. Il a donné, sur ce même théâtre, près de quatre-vingt pièces. On y trouve de la naïveté et de la grace, et presque toutes ont réussi. Ceux qui savent de quel prix est l'amusement dans les grandes villes, jugeront du degré d'estime que peut mériter une pareille fécondité.

FÉNELON, (François de Salignac de la Motte de) archevêque de Cambray, de l'académie Française, né au château de Fénelon en Périgord, en 1651, mort à Cambray en 1715. Le Racine de la prose par son immortel ouvrage de Télémaque, qu'il composa pour l'éducation de M. le duc de Bourgogne, dont il était précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que

l'archevêque de Cambray de présider à l'éducation d'un prince. Il avait trouvé dans son propre cœur le modèle de cette morale douce et pure que son Télémaque respire. On voit dans cet ouvrage, unique en son genre, qui se refuse au nom de roman, et qu'on ne peut cependant regarder comme un poème, combien M. de Fénelon était nourri des beautés simples et nobles d'Homère et de Virgile.

Sa philosophie n'est point ce pédantisme sec et aride qui flétrit le cœur de l'homme, en lui exagérant sans cesse sa perversité ou ses infortunes ; mais c'est la sagesse même, qui, sous des images riantes, insinue doucement ses maximes, et persuade en se faisant aimer.

M. de Fénelon eut le malheur de tomber dans la disgrace de Louis XIV, et madame de Maintenon, qui abandonnait tous ses amis, et qui depuis abandonna Racine lui-même, n'eut pas le courage de le défendre. La vanité de Louis fut offensée de quelques applications secrettes qu'elle se fit intérieurement, ou qu'elle apprit qu'on lui faisait de différens passages du Télémaque. Ce monarque accoutumé, par la prospérité de son règne, à voir tout fléchir sous sa volonté absolue, n'aimait pas dans M. de Fé-

nelon ce caractère de modération, de douceur, d'humanité, de tolérance, qui semblait, en quelque sorte, lui reprocher l'orgueil de son administration. Ce fut la source des persécutions cachées qu'essuya ce grand homme ; mais sa mémoire en est vengée par un sentiment plus flatteur encore que celui de l'admiration, par une espèce d'hommage du cœur, qui ne se partage qu'entre La Fontaine et lui.

Son extrême sensibilité l'entraîna dans cette erreur respectable (si pourtant quelque erreur peut l'être), qu'il fallait aimer dieu pour lui-même. Il répandit cette opinion dans un livre mystique intitulé, les Maximes des saints. M. de Bossuet s'éleva avec force contre un sentiment qui lui parut tenir aux chimères du Quiétisme; mais il mit dans cette dispute toute l'amertume d'un zèle excité peut-être par un secret mouvement de jalousie. M. de Cambray n'opposa à cet emportement que de la douceur et de la modération. M. de Meaux fut vainqueur à Rome: le livre des Maximes fut condamné; mais Fénelon, en se rétractant lui-même publiquement, remporta, par une soumission si rare, un triomphe plus honorable que celui de son impétueux adversaire. L'un et l'autre étaient dignes de s'es-

timer. Tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquens de leur siècle. Rien ne les caractérise mieux, peut-être, que ce mot de la reine de France (1) : » M. » de Bossuet, disait-elle, prouve la religion; » M. de Fénelon la fait aimer. »

FÉVRE, (Tannegui le) né à Caen en 1615, mort en 1672, père de madame Dacier, qui ne fut pas moins savante que lui, et peut-être la seule de nos femmes célèbres à qui personne n'a jamais disputé ses ouvrages.

On a de le Févre, d'excellentes notes sur différens auteurs grecs et latins, qui le rangent dans la classe de nos meilleurs scholiastes; mais ce qui l'honore davantage, c'est d'avoir dédié à M. Pélisson, pendant sa disgrace, son commentaire sur Lucrèce. Pélisson avait donné l'exemple d'une pareille générosité par sa fidélité à M. Fouquet ; et ce qui rend ces traits de grandeur d'ame et de courage plus remarquables, c'est qu'ils ont été communs parmi les gens-de-lettres. On en trouverait de semblables dans la vie de Boileau, de La Fontaine, de Mo-

(1) Marie, princesse de Pologne, femme de Louis XV.

lière, de Scudéry même. Rien ne doit plus humilier les ennemis de la littérature, et ne prouve mieux que le sentiment qui fait aimer la gloire, est à-la-fois la source des grands talens et des grandes vertus. Voyez l'article Sarrasin.

FLÉCHIER, (Esprit) évêque de Nîmes, né à Pernes en 1632, mort en 1710. Il y a moins d'éloquence et de génie dans ses Oraisons funèbres que dans celles de Bossuet ; mais il a plus d'esprit et une élocution plus soignée. Ceux qui ont la fureur de faire des parallèles, et qui l'ont appelé le Racine de la chaire, se sont trompés. Racine avait sans doute plus de goût et d'élocution que Corneille, mais il n'avait pas moins d'éloquence et de génie.

FLEURY, (l'abbé Claude) de l'académie Française, né à Paris en 1640, mort en 1723. Sous-précepteur du duc de Bourgogne, et depuis confesseur de Louis XV, il ne connut dans ces places délicates, ni l'ambition, ni l'intrigue. La cour vit avec surprise un homme qui pouvait parvenir à toutes les dignités de son état, se borner au prieuré d'Argenteuil, et donner ce

rare exemple de désintéressement et de modestie. On desirerait dans son Histoire ecclésiastique, plus de philosophie, une critique plus exacte et des recherches plus profondes. Elle peut être surpassée, mais ses discours préliminaires ne le seront pas. Le livre qu'il a donné sous le titre de Mœurs des Israélites, est une excellente réponse faite d'avance à toutes les imputations odieuses dont on affecte aujourd'hui de charger le peuple Juif, comme si aucun peuple pouvait être véritablement méprisable aux yeux d'une philosophie éclairée et impartiale.

FONTAINE, (Jean de la) de l'académie Française, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. On peut l'appeler le poète de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr, et fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres poètes.

A l'exemple du Corrége, qui s'écria qu'il était peintre à la vue d'un tableau de Raphaël, La Fontaine, à vingt-deux ans, se reconnut poète en lisant par hasard une ode de Malherbe. Il l'était sans doute; et ceux qui ne verraient en lui que le fabuliste naïf et le conteur agréable,

ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Toujours sans paraître y penser, et selon que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions, tour-à-tour fines, délicates, gracieuses, riches, brillantes, et souvent sublimes. Malheur à l'homme insensible qui aurait assez négligé La Fontaine, pour ne pas se rappeler sur le champ des exemples de ces différentes beautés! Ses instructions, proportionnées à toutes les classes de lecteurs, ne se présentent nulle part sous une forme dogmatique et aride : on croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire, et cependant aucun poète n'a semé dans ses écrits un plus grand nombre de maximes vraies, ingénieuses et profondes : elles ne fatiguent jamais, parce qu'elles viennent se placer naturellement dans ses récits. Il savait que la vérité a besoin d'être ornée; et, comme il le disait lui-même :

> Une morale nue apporte de l'ennui ;
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment.

Tel est cet épilogue intéressant d'une de ses plus belles fables :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Peut-on lire ces vers sans être ému ? Que trouvera-t-on à leur opposer dans la Motte ou dans les autres singes de La Fontaine ?

Les contes de ce poète charmant n'ont pas eu de meilleurs imitateurs que ses fables. Il est vrai qu'il a emprunté la plupart de ses sujets de l'Arioste ou de Bocace qui, eux-mêmes, devaient les leurs aux fabliaux de nos anciens Troubadours. Mais il semble que les graces aient inspiré à La Fontaine leur gaîté ingénue, tant ses contes respirent l'enjoûment, la délicatesse et la volupté.

Peut-être Despréaux aurait-il pu substituer son nom à celui d'Homère, dans ces vers qui n'en seraient pas moins heureux :

On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
La Fontaine à Vénus déroba sa ceinture.

En effet, n'est-il pas singulier que Boileau, dans son art poétique, ait négligé de parler de la fable, et qu'on ne trouve dans ses vers aucun éloge de La Fontaine? Racine a gardé le même silence: ce qui paraît d'autant plus étrange, que l'histoire nous témoigne l'amitié réciproque de ces trois grands hommes.

La simplicité des mœurs de La Fontaine, sa modestie, sa candeur naïve auraient-elles donc affaibli, dans l'opinion de ses amis, la considération qu'ils devaient à ses talens supérieurs? Cette idée n'est peut-être pas sans vraisemblance, d'autant plus que Racine et Boileau prenaient la liberté de s'égayer quelquefois aux dépens de leur ami. Mais un jour Molière, témoin de leurs jeux, Molière, à qui plus qu'à tout autre il appartenait d'apprécier ce poète de la nature, leur dit au milieu de leurs saillies: » Messieurs, messieurs, ne raillez pas le bon- » homme; il ira plus loin que nous. » Le bonhomme était en effet un très-grand homme, auquel il n'a manqué que d'écrire avec une élégance et une correction continues, pour être le premier poète de la nation.

Qui croirait que, malgré sa douceur et sa bonté naturelle, La Fontaine se fût permis des

satires

satires et des épigrammes très-vives? Rien ne prouve mieux que l'acharnement de nos ennemis peut quelquefois nous communiquer un sentiment d'aigreur très-éloigné de notre caractère. Aussi Rousseau disait-il, en parlant des auteurs dont il avait été forcé de se venger:

Que si d'un seul légèrement frappé,
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Eh! dites-moi, quand jadis La Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots, sur plus d'une matière,
Contre Lully, Quinault et Furetière,
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux,
Fut-il traité d'auteur calomnieux?
Tout vrai poète est semblable à l'abeille.
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

FONTENELLE, (Bernard le Bouvier de) de l'académie Française et de celle des Sciences, né à

Rouen en 1657, mort à Paris en 1757. Le premier qui, dans le siècle de Louis XIV, fit succéder le bel-esprit au génie, et en effet l'un des plus beaux-esprits qui aient jamais existé.

Il s'essaya d'abord dans les arts d'agrément, mais avec peu de succès. Tous ses ouvrages dramatiques, à l'exception de l'opéra de Thétis et Pélée, sont aujourd'hui inconnus. Ses lettres du chevalier d'Her***, fort au-dessous de celles de Voiture, auraient dû, pour sa gloire, être supprimées du recueil de ses ouvrages. Ses églogues pétillent de traits ingénieux et fins, et sont par conséquent bien éloignées de la naïveté du genre pastoral. Il y a dans ses dialogues des Morts, beaucoup de pensées brillantes, mais qui ne soutiennent pas toujours l'analyse ; et d'ailleurs le choix de ses interlocuteurs offre souvent des contrastes trop recherchés. On est étonné, par exemple, de voir Alexandre le grand et Phryné discourir ensemble de leurs conquêtes. Ce n'est pas là l'esprit de Lucien.

En général, on ne doit lire M. de Fontenelle, et principalement ses premiers ouvrages, qu'avec précaution, et lorsqu'on a le goût formé par l'étude des bons modèles. Il a, comme Pline et comme Sénèque, des défauts attrayans,

sur-tout pour la jeunesse. Ses pensées sont fines, délicates; mais il les gâte souvent par une afféterie de style qui tient du néologisme et du précieux. Il les habille, pour ainsi dire, trop bourgeoisement, et cela dans l'intention de paraître plus aisé dans sa manière d'écrire. Aussi M. de Fontenelle aura-t-il toujours contre lui le fâcheux préjugé de n'avoir inspiré beaucoup d'estime ni à Boileau, ni à Racine, ni à Rousseau, ni enfin à quelques autres excellens esprits. Il faut convenir même que ses défauts paraîtront à tous les connaisseurs, assez heureusement caractérisés dans cette épigramme de Rousseau, quoiqu'il y ait de l'exagération, comme dans la plupart des plaisanteries :

Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux-esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais ce que Rousseau n'a pas dit, c'est que

Fontenelle était aussi recommandable dans les sciences, qu'il l'était peu dans les arts d'agrément. Ce n'est pas que, même dans la partie des sciences, on doive encore le mettre au nombre des génies inventeurs. Il a emprunté le fond de son Traité des Oracles, du savant médecin Vandale; et l'idée de son livre de la pluralité des Mondes, de Cyrano de Bergerac, auteur plein d'imagination, et qui eût été plus célèbre, s'il avait su la régler.

On ne peut nier que M. de Fontenelle n'ait fort enrichi les sources dans lesquelles il a puisé. Né avec un esprit lumineux et méthodique, plus étendu que profond, mais qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il a mis le premier les sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Il a jeté de la clarté sur les matières les plus obscures, et il en a fait disparaître l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait peut-être avec trop d'abondance.

Son histoire de l'académie des Sciences, et les éloges qu'il a faits de plusieurs académiciens célèbres, immortaliseront son nom, qui aurait pu ne pas échapper à l'oubli, s'il n'eût sacrifié aux sciences la manie qu'il avait pour le théâtre et pour les ouvrages galans, quoique

personne, peut-être, n'eût eu plus éminemment que lui ce qu'on appelle bel-esprit.

C'est pour en avoir eu trop qu'il se joignit, dès sa jeunesse, aux détracteurs des anciens. C'est aussi par la même raison, sans doute, qu'il fit contre Athalie une épigramme qu'il est à souhaiter que l'on oublie pour sa gloire. L'honneur qu'il avait d'être neveu de Corneille, ne devait pas le rendre injuste envers Racine.

M. de Fontenelle a vécu près de cent ans. Il dût à une absence totale de passions, une philosophie pratique qui le préserva du malheur plutôt qu'elle ne le rendit heureux, mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités et de la douleur. Sa longue carrière n'a pas peu contribué à affermir sa réputation. Il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis; et il vit se former sous lui ce siècle de philosophie, dont on peut le regarder, en quelque sorte, comme le patriarche, et qui, par reconnaissance, n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

FOSSE, (Antoine de la) né à Paris en 1653, mort en 1708, auteur de la tragédie de Manlius. Il est surprenant qu'après avoir fait cette pièce, il en ait donné d'aussi médiocres que celles

de Corésus et de Thésée. Il est plus singulier encore que le même homme ait traduit Anacréon en vers d'une manière si triviale. C'est qu'il fut soutenu dans la tragédie de Manlius, par la Venise sauvée d'Orway, modèle excellent, à beaucoup d'égards, et dont il aurait dû ne pas s'écarter dans le dénoûment de sa pièce ; c'est qu'enfin il avait sous les yeux la Conjuration de Venise de l'abbé de Saint-Réal, chef-d'œuvre de narration historique, qui n'a pas encore été surpassé.

FRANÇOIS, (Nicolas) né à Neufchâteau en Lorraine, en 1752. Il était déja célèbre et de plusieurs académies en 1765, année dans laquelle M. de Voltaire lui adressa ces vers, bien capables de l'encourager :

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant ;
Si, dans votre fertile champ,
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore ;
Si votre voix, jeune et sonore,
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je frédonne à peine encore

Les restes d'un lugubre chant ;
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant,
Dont le dieu des vers vous honore :
Tout cela peut m'humilier,
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

La fortune, qui se joue de nos destinées, a conduit M. François en Amérique avec le titre de Procureur-général du Cap Français. Des soins, des rapports, des devoirs tout nouveaux ont dû retarder les progrès de sa réputation littéraire; mais les fonctions de la magistrature ont leur gloire, et à quelque carrière que M. François fût appelé, nous croyons qu'il était fait pour s'y distinguer.

Nous avons appris avec douleur que prêt à revenir en France, il avait fait naufrage à la vue du Cap même, et qu'il avait perdu avec d'autres effets, qu'il a surement moins regrettés, une traduction de l'Arioste en vers, déja très-avancée, et qui nous avait donné d'heureuses espérances. Les pertes de la fortune peuvent se

réparer; M. François est jeune encore, et il a droit de prétendre aux graces du Gouvernement; mais nous ne pouvons le consoler que par nos regrets de la perte de l'Arioste.

FRÉRET, (Nicolas) de l'académie des Inscriptions, né à Paris en 1668, mort en 1749. L'un des plus savans hommes qui ayent honoré la France, et l'un de ceux chez qui l'érudition fut la plus précoce. En 1714, il lut à l'académie des Inscriptions un discours sur l'origine des Français, dont la hardiesse le fit mettre à la Bastille. L'administration ne se permettrait plus aujourd'hui un pareil acte de rigueur; elle sait trop que les sciences ne peuvent fleurir que par la liberté des opinions, et qu'elle-même est intéressée à l'encourager.

Depuis la mort de cet homme célèbre, on a imprimé sous son nom un examen des Apologistes de la religion Chrétienne, dans lequel Rousseau paraît avoir puisé les plus forts argumens de son Vicaire Savoyard contre la nécessité d'une révélation. Les lettres à Eugénie, celles de Thrasibule à Leucippe, sont aussi attribuées à Fréret. La dernière est d'une métaphysique très-hardie, et semblait faite pour prêter des

armes à l'hypothèse dangereuse de Spinosa. L'auteur s'était égaré par la philosophie; mais il est douteux qu'il eût destiné ces ouvrages au public, et c'est du moins une circonspection dont on doit lui savoir gré. Les épreuves de la religion ont été prédites; elles sont même entrées dans le système de son établissement, et il est annoncé qu'elles doivent servir à son triomphe : ce serait peut-être une raison pour se moins passionner contre ceux qui ont le malheur de fermer les yeux à sa lumière.

FRÉRON, (Elie-Catherine, et non Martin ni Jean, comme quelques-uns l'ont écrit) né à Quimper en 1719, mort à Paris en 1776. Avec beaucoup d'esprit naturel, une éducation cultivée, un caractère facile et gai, et (quoiqu'en aient dit ses ennemis) des mœurs très-douces, il est devenu très-justement, peut-être, la fable de la littérature, pour avoir essayé d'élever, aux dépens des plus grands hommes, des pygmées littéraires, indignes de toute réputation.

Depuis qu'il publia ses premières feuilles, en 1746, sous le titre de Lettres de Madame la Comtesse de * *, il n'a cessé de juger tous les ouvrages de littérature, d'arts et de sciences qui

ont paru. Un pareil métier exigerait un homme universel, d'un savoir profond, d'une critique infaillible, et sur-tout de la plus grande impartialité. Il est malheureux qu'en prenant précisément le contraire de ces qualités, on ait à-peu-près une idée juste des feuilles de ce journaliste, qui a fait ordinairement l'abus le plus déplorable de son esprit.

S'il n'eût censuré que l'obscurité souvent impénétrable du style de M. Diderot, et de quelques-uns de ses imitateurs; que la dureté gothique des vers de MM. Marmontel et le Mière; que l'insipidité de certains contes moraux; que la froide subtilité des singes de la Bruyère; que l'étrange et ridicule manie de ceux qui ont introduit des monstres anglais sur la scène de Molière ; enfin que l'ineptie totale de quelques rimeurs subalternes et pêtris d'amour-propre, tous les honnêtes gens lui auraient applaudi, comme au vengeur du goût, et il eût été certain des suffrages de la postérité; mais il a avili ses louanges, en préconisant des hommes obscurs, et que lui seul connaissait; mais il a avili ses critiques, en cherchant à décourager de jeunes écrivains, qui portaient dans le temple des muses des prémices heureuses, et déja respectables pour

les vrais amateurs des arts; mais il a attaqué avec un acharnement aveugle les Rousseau, les Buffon, les Montesquieu, les Voltaire, etc. etc. etc. : et il n'a point senti que c'était insulter la nation, qui n'a pas manqué de venger l'honneur des hommes célèbres dont elle tient sa gloire.

Toutes ces injustices multipliées, ne contredisent point ce que l'amour de la vérité nous a fait dire au commencement de cet article. Les préventions les plus bizarres peuvent n'être qu'un travers de l'esprit, et non un défaut du cœur. D'ailleurs, ces torts appartiennent encore plutôt au dangereux métier de journaliste, qu'au journaliste lui-même.

Bayle est jusqu'à présent le seul homme qui ait acquis de la gloire dans cette vocation périlleuse; mais il avait une prodigieuse érudition, il vivait en vrai philosophe, et il écrivait dans un pays libre.

Furetière, (l'abbé Antoine) de l'académie Française, né en 1620, mort en 1688. Les mœurs communes de son tems sont peintes avec assez de naturel et de gaîté dans son roman Bourgeois, qui cependant ne vaut pas le roman comique de Scarron.

Il fut exclu de l'académie pour avoir fait le meilleur de ses ouvrages, son Dictionnaire universel. L'académie prétendit avoir le droit exclusif de ranger les termes de la langue par ordre alphabétique, et, sur ce moyen victorieux, gagna le procès qu'elle avait intenté à Furetière. Ce dernier n'était pas, à beaucoup près, un homme sans mérite, puisqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine et de Despréaux. On sait même qu'il a eu quelque part à la comédie des Plaideurs.

G.

GARNIER, (Robert) poète tragique, né à la Ferté-Bernard dans le Maine, en 1546, mort en 1601. Ses tragédies, encore barbares, n'étaient, en grande partie, que des imitations serviles de celles de Sénèque, mais elles avaient beaucoup de mérite pour le tems. Les sujets étaient dignes du théâtre; les bienséances commençaient à s'établir : on s'approchait insensiblement des vrais modèles. On aperçoit quelquefois dans Garnier de beaux éclairs de poésie; et ceux qui lisent encore ses pièces, peuvent remarquer

que Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien poète. C'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or.

GASSENDI, (Pierre) né en Provence, dans un bourg du diocèse de Digne, en 1592, mort à Paris en 1656. Contemporain de Descartes, et né peut-être avec un génie plus philosophique que le sien, puisqu'il se livra moins à l'imagination, qui est la folle de la maison, comme l'appelait Sainte Thérèse, et qui fait presque toujours déraisonner la philosophie.

Quoiqu'il fût prêtre, et qu'il eût tenté de faire revivre la doctrine d'Epicure, il est remarquable qu'il essuya moins de persécutions en Provence, où cependant la superstition régnait encore, que Descartes n'en éprouva en Hollande. Sa vie édifiante lui servit de sauve-garde contre la calomnie.

Nous disions qu'à l'époque même de Gassendi, la superstition régnait encore en Provence. En effet, il fut le contemporain de ce malheureux Gaufrédy, curé d'une paroisse de Marseille, qui fut condamné au feu par un arrêt du Parlement d'Aix, sur une accusation de magie : horreur

que sans doute on ne reverra plus, mais renouvelée à Loudun, vingt-trois ans après, dans la personne d'Urbain Grandier.

Gassendi, fidèle aux atomes d'Epicure qui avaient pour eux l'antiquité, et qui valaient bien au fond les cubes et la matière subtile de Descartes, eut l'honneur d'avoir, comme lui, un grand nombre de prosélytes. L'Europe se partagea en Cartésiens et en Gassendistes, et peut-être s'applaudirent-ils l'un et l'autre d'avoir fait secte : ils oubliaient que la vérité n'en fait jamais.

GENEST, (l'abbé Charles-Claude) de l'académie Française, né à Paris en 1635, mort en 1719. Sa tragédie de Pénélope, quoique très-faiblement écrite, s'était soutenue au théâtre jusqu'à nos jours, et la représentation en faisait encore quelque plaisir quand la pièce était jouée par de bons acteurs. L'auteur a manqué cependant le trait de génie de son sujet, cette situation si sublime dans Homère, lorsqu'Ulysse, encore méconnu et caché, dans son propre palais, sous l'apparence d'un malheureux étranger, sort, pour ainsi dire, tout-à-coup du voile dont le poète le tenait couvert, et s'annonce aux amans

de Pénélope par ces paroles terribles accompagnées de la mort :

> Vous ne m'attendiez pas des rivages de Troye!

La tragédie de Pénélope était le seul ouvrage de l'abbé Genest qui eût conservé quelque réputation.

GERBIER, (Pierre-Jean-Baptiste) avocat au Parlement, né à Rennes en 1725, mort à Paris en 1788. L'un des hommes les plus éloquens dont le barreau Français ait à se glorifier, et qui a prouvé que dans nos tems modernes, l'éloquence pouvait se rapprocher de la dignité de l'ancienne tribune. Il a rarement écrit; il passe même pour constant que son imagination se refroidissait dans le silence du cabinet ; mais personne n'a mieux parlé. Une figure noble, un son de voix majestueux et imposant, une action pleine de dignité, tels étaient ses dons extérieurs. L'énergie, la grace, la sensibilité la plus exquise réunie au plus beau naturel et à l'imagination la plus brillante, en avaient fait, sans le secours de l'art, le modèle de nos orateurs.

Souvent, forcé par les circonstances à chan-

ger sur le champ l'ordre de ses moyens, et le plan de défense qu'il avait adopté, on l'a vu faire des effets d'autant plus surprenans, qu'ils ne partaient alors que de l'impulsion soudaine de son génie. Inspiré par le moment, il devenait au besoin sublime, pathétique, terrible ; il entraînait les suffrages des juges, étonnés eux-mêmes de l'ascendant que prenait sur eux l'admiration publique.

Gilbert, (Nicolas) né en Lorraine en 1750, mort à Paris en 1780. Cet écrivain, enlevé aux lettres par une mort extraordinaire et prématurée, semblait appelé au genre satirique, non, à la vérité, dans le goût d'Horace, mais dans celui de Juvénal. Il en avait la fougue, l'exagération, la violence. Il est vraisemblable qu'il avait méconnu long-tems le caractère de son esprit, car ses débuts poétiques furent de la plus grande médiocrité. C'est que dans l'espérance de se faire des amis utiles, il avait cru devoir se plier au style adulateur. Désabusé de ce personnage, dont il s'acquittait de mauvaise grace, et qui ne lui réussit pas, il s'abandonna enfin à son naturel caustique; et quoiqu'il n'ait fait que deux satires, on a retenu plusieurs de ses

vers

vers qui joignent au mérite de l'énergie une expression pleine de verve, et qui annonçait un poète. Il avait même tenté le genre de l'ode, moins heureusement, il est vrai, que celui de la satire; mais il avait prouvé, par quelques strophes, qu'il pouvait s'élever jusqu'à la haute poésie. Peut-être n'avons-nous pas dans notre langue un vers plus heureux que celui où il a caractérisé d'un trait l'ancienne et la nouvelle Rome:

Veuve d'un peuple-roi, mais reine encor du monde.

Ce jeune homme, dans un accès de folie, eut le malheur d'avaler une clef, et mourut à l'Hôtel-Dieu.

GIRARD, (l'abbé) de l'académie Française, mort en 1748. Ses Synonymes français, anatomie quelquefois un peu trop subtile de plusieurs mots de notre langue, sont très-estimés, et méritent de l'être. Ils apprennent aux jeunes gens à distinguer dans les mots, dont la signification paraît à-peu-près la même, des différences sensibles, et qui prouvent qu'à des yeux exercés il n'en est pas qui puissent être employés sans choix. C'est en effet de l'usage du mot propre que dépendent la justesse, l'énergie, et souvent les convenances du style. Le livre de l'abbé

Girard est donc une découverte heureuse, et le résultat d'une métaphysique très-fine appliquée au langage. Presque tous ses exemples sont de la plus grande précision, et du meilleur choix; cependant le même auteur a donné une Grammaire écrite du style le plus maniéré et le plus bizarre.

GOLDONI, (Charles) né à Venise en 1707. Ce n'est point pour avoir fait disparaître les masques qui défiguraient la scène Italienne, ni pour avoir été dans sa patrie le fondateur du vrai genre de la comédie, que nous lui donnons une place dans ces Mémoires, consacrés uniquement à la littérature française; mais par un événement dont nous ne connaissons pas d'exemple, M. Goldoni, qui ne s'était familiarisé qu'assez tard avec notre langue, a donné à notre théâtre, à l'âge de soixante deux ans, la comédie du Bourru bienfaisant, qui a eu le plus grand succès, et qui le méritait.

On doit l'ajouter au petit nombre d'hommes célèbres à qui la nature avait tracé leur vocation par une impulsion irrésistible. Après avoir essayé de plusieurs états qui pouvaient le conduire à la fortune, et dans lesquels il avait

obtenu des distinctions qui semblaient devoir le détourner de la carrière du théâtre, son penchant l'a toujours ramené à cette même carrière où il s'est fait la plus grande réputation.

On a peu vu d'exemples, même chez les anciens, d'une fécondité plus surprenante. Dans une seule année, il contracta l'engagement de fournir à un des théâtres de Venise, seize comédies, et il tint parole. Presque toutes ces pièces eurent un succès brillant.

Né avec le génie de l'observation, et secondé du plus heureux naturel, cet excellent homme a remporté le prix de son art en Italie; et sa comédie du Bourru bienfaisant, prouve qu'il n'aurait pas moins réussi en France.

Il a publié sa vie et l'histoire de ses productions dramatiques en trois volumes, à l'âge de quatre vingt ans, du même style dont La Fontaine eût écrit la sienne. Il y règne un naturel, une naïveté, et, si nous l'osons dire, une bonhommie qui ajoute au sentiment d'admiration qu'on doit à ses talens, le sentiment du plus vif intérêt pour sa personne. C'est vraiment l'homme de la nature, dans sa vie comme dans ses ouvrages.

GRAFFIGNY, (Françoise d'Apponcourt de) née à Nancy en 1695, morte à Paris en 1758. Le premier ouvrage qu'on lui ait attribué, et que l'on ignore assez communément, est une petite Nouvelle galante, imprimée dans le recueil de ces Messieurs.

Elle publia depuis les Lettres Péruviennes, roman dans lequel on trouve quelquefois du sentiment et de la passion, mais plus ordinairement

> Une métaphysique où le jargon domine,
> Souvent imperceptible à force d'être fine.

On sent d'ailleurs que ces sortes de fictions, quand elles ne sont pas animées par le génie, comme les Lettres Persanes, n'empruntent leur faible mérite que de l'air étranger des personnages, qui jettent un vernis de singularité sur ce qui ne serait que trivial par soi-même. Telle est du moins, à l'occasion de quelques écrits de cette espèce, la remarque très-judicieuse de M. de Voltaire.

Le roman dramatique de Cénie n'est qu'une imitation de la Gouvernante de la Chaussée: imitation très-inférieure à l'original. Cette pièce eut cependant du succès, comme l'ouvrage d'une

femme, et parce que, d'ailleurs, elle fut très-bien représentée : car c'est un avantage de ce genre médiocre, qui n'a aucun caractère décidé, d'offrir un succès également facile aux auteurs et aux acteurs qui n'ont pas assez de talens pour atteindre à la perfection du vrai genre.

Mais à la lecture on s'aperçut que le style de Cénie était souvent néologique et précieux. On trouva que l'on ne devait pas dire que les charmes d'une jeune personne s'embellissent de la décrépitude de son mari, et que la caducité d'un vieillard éternise la jeunesse de sa femme.

On fut étonné de lire dans la même pièce : « l'amour double notre sensibilité naturelle ; il » multiplie des peines de détail dont la répétition » nous accable. » On ne s'accoutuma point à cet amour qui double une sensibilité en multipliant des peines ; mais il y avait de l'intérêt dans Cénie comme dans la Gouvernante ; cet intérêt prévaut toujours sur les fautes dans les bons ouvrages, et donne un certain succès même aux plus médiocres.

Depuis la réussite de Cénie, Madame de Graffigny fit représenter la Fille d'Aristide, comédie du même genre ; mais le tems de l'indulgence était passé.

GRAND, (Marc-Antoine le) comédien et auteur comique, dont il est resté au théâtre quelques pièces d'un sel un peu grossier, mais cependant assez gaies. Il fit une comédie de Cartouche, représentée par ses camarades le jour même où ce misérable fut roué. Ces Messieurs ne crurent point alors avilir leur profession, en jouant dans cette abominable farce des rôles de voleurs de grand chemin; et depuis ils ont refusé, sous prétexte de décence, et pour maintenir la prétendue dignité de leur théâtre, la comédie des Courtisanes, pièce utile aux mœurs, écrite avec une bienséance que le sujet semblait rendre impossible, et qui présentait peut-être, en ce genre, un modèle unique de difficulté vaincue.

Le Grand mourut à Paris en 1728. Il avait près de soixante ans.

GRANGE-CHANCEL, (Louis de la) né dans le Périgord en 1678, mort en 1758. Quoiqu'il ait fait plusieurs pièces, dont quelques-unes sont demeurées au théâtre jusqu'à nos jours, la Fosse, son contemporain, par la seule tragédie de Manlius, lui est infiniment supérieur. La Grange a défiguré les siennes par des intrigues roma-

nesques, et son style est encore moins soigné que celui de Campistron. Il est surprenant que cet auteur, dont la versification est ordinairement si lâche, ait mis tant de vigueur dans son libelle des Philippiques.

GRÉCOURT, (Jean-Baptiste-Joseph Villars de) né à Tours en 1682, mort en 1743. Auteur du poëme de Philotanus, et de plusieurs contes licencieux. Il est à La Fontaine ce qu'un satire est à une grace.

GRESSET, (Jean-Baptiste-Louis) de l'académie Française, et de celle d'Amiens, sa patrie, né à Amiens en 1709, mort en 1777. Auteur du plus agréable des contes, le Vert-Vert. Sa Chartreuse, et quelques-unes de ses épîtres, sont du genre le plus gracieux et le plus piquant. La poésie en est élégante, harmonieuse, facile, mais quelquefois un peu traînante, négligée et verbeuse : c'est l'abondance, ou plutôt la surabondance d'Ovide.

M. Gresset a donné au théâtre Sidney, pièce d'un genre sombre, et dont le sujet parut trop étranger à nos mœurs, mais dont le style devrait servir de modèle à tous ceux qui, par malheur, n'étant pas nés plaisans, croient ennoblir

le genre de la comédie, en lui faisant perdre son enjoûment et ses grâces.

Le Méchant (caractère qui n'a parmi nous que trop de modèles) réussit beaucoup plus que Sidney; et véritablement c'est une des plus piquantes comédies qui ait paru de nos jours. On ne peut trop regretter que l'auteur de cette pièce charmante ait négligé sitôt une carrière qui lui promettait tant de gloire.

Ce n'est pas qu'aux yeux des critiques sévères cet ouvrage soit exempt de défauts : on reproche à M. Gresset d'avoir peint le Méchant de société, ou le Tracassier, plutôt que le vrai Méchant : caractère plus odieux, mais dont les traits plus mâles auraient pu fournir le sujet d'une comédie plus utile. On lui reproche sur-tout d'avoir prêté son esprit à tous ses personnages, au lieu de les faire parler d'une manière plus analogue à leurs mœurs ou à leur état. On reconnaît en effet l'esprit de l'auteur jusque dans la soubrette. Molière se gardait bien de cette monotonie éblouissante : aucun de ses personnages n'a le même style. Ils sont aussi variés dans ses comédies que dans la nature; et c'est-là, peut-être, le plus grand secret de cet inimitable écrivain.

On veut encore que les vers du Méchant soient plutôt d'excellens vers de satire, que des vers comiques, et que la pièce elle-même appartienne plus au genre satirique, qu'à celui de la comédie. Nous n'avons pas cru devoir dissimuler ces objections ; mais on ne se lasse point de cette pièce : et s'il est vrai, comme on le dit encore, qu'elle soit meilleure à lire qu'à voir représenter, cette exception, si rare en sa faveur, lui conservera toujours l'estime des connaisseurs assez instruits pour savoir qu'on n'excelle pas dans quelques parties d'un art difficile, et qui le devient de jour en jour davantage, sans un mérite supérieur,

Nous croyons convenable de remarquer que M. Gresset, né en 1709, et par conséquent quelques années avant la mort de Louis XIV, semble appartenir encore au beau siècle de ce prince.

Il est d'une destinée singulière que presque tous les hommes célèbres qui ont jeté de l'éclat sur l'âge où nous vivons, tenaient encore, du moins par la date de leur naissance, à cette époque de gloire. Non-seulement les Voltaire, les Crébillon, les Montesquieu, les Buffon, et l'éloquent Citoyen de Genève, mais, dans une

classe plus ordinaire, Destouches, la Chaussée, Marivaux, Boissy même, qui serait de nos jours un homme remarquable, ont vécu plus ou moins de tems avant la mort de ce Monarque: tellement que si l'on ne comprenait dans la liste des écrivains du siècle de Louis XV, que ceux qui sont nés depuis son avénement au trône, on serait effrayé de la sécheresse de cette liste: à peine saurait-on par qui la commencer; cependant nous osons nous vanter orgueilleusement de nos progrès, et nous nous permettons quelquefois de parler légèrement du siècle des arts et du génie!

Grosley, (N.) de l'académie des Inscriptions, et de la société royale de Londres, né à Troyes en 1718. Il avait conservé dans ce siècle frivole le goût de l'érudition, et peu de personnes ont porté plus loin l'étendue de leurs connaissances. Sage économe d'une fortune modique, il avait trouvé moyen d'enrichir l'hôtel de ville de Troyes de plusieurs monumens consacrés à la gloire des hommes célèbres de sa province. Il a conservé jusques dans son testament qu'on a publié, et qui méritait cet honneur, un caractère de franchise original qui l'avait rendu cher à ses amis et aux

étrangers qu'il avait jugé dignes de sa correspondance.

Riche de sa modération, M. Grosley avait fait des voyages dispendieux en Italie et en Angleterre. Il a mis au jour ses observations, et il a prouvé qu'il savait connaître les hommes. A quelques inexactitudes près, son voyage intitulé Londres, passe pour ce que nous avons de mieux sur cette capitale de l'Angleterre.

GUÉNÉE, (l'abbé Antoine) né aux environs de Sens. Les vrais amis de M. de Voltaire étaient affligés de son acharnement contre la Judée, et, pour en parler comme les gens du monde, de tous ces articles de juiverie qu'il a répandus avec tant de profusion dans cette partie de ses œuvres, si improprement appelées théologiques dans l'immense collection publiée par M. de Beaumarchais.

Nul peuple n'est méprisable aux yeux de la philosophie, et la nation Juive nous paraît, plus qu'aucune autre, porter un caractère qui la rend digne d'être observée, n'eût-elle que l'avantage d'être incontestablement la mère de deux religions qui couvrent la face du globe : la chrétienne et la musulmane.

Dans l'état même d'abaissement et d'humiliation où ce peuple est descendu, il aurait encore des droits, non-seulement aux égards de la philosophie, mais à la reconnaissance des nations par la seule découverte des lettres de change. Jamais l'industrie ne tira de l'oppression une ressource plus heureuse. On sait que les lettres de change sont au commerce ce que la boussole est à la navigation.

Sous le nom de quelques Juifs portugais, M. l'abbé Guénée répondit à M. de Voltaire. Nous ne croyons pas que ces Juifs ayent toujours raison ; mais il était difficile d'opposer à cet écrivain célèbre plus de modération, plus de politesse, et souvent une force de preuves qui approche plus de l'évidence.

GUYMOND DE LA TOUCHE, (Claude) né en 1729, mort en 1760. Connu par une tragédie d'Iphigénie en Tauride, dont le style est incorrect et dur, mais dans laquelle il y a des situations intéressantes, et quelques morceaux qui font juger qu'il aurait eu de la force tragique. Il est seulement singulier que tous les auteurs qui ont traité ce sujet, n'aient pas adopté la belle reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste,

telle qu'Aristote nous l'a conservée d'après un ancien poète grec. Oreste, prêt à être immolé, se retourne du côté de Pylade, et lui dit ces paroles si naturelles et si touchantes, qui sont entendues d'Iphigénie :

Quelle fatalité poursuit le sang d'Atride !
C'est ainsi que ma sœur expira dans l'Aulide.

Aucune reconnaissance n'eût été plus pathétique et plus vraie ; et c'est une observation que nous nous rappelons d'avoir fournie à un Journaliste, qui a rendu compte de la tragédie de M. de la Touche.

H.

HAINAULT, (Jean) mort à Paris en 1682. Il apprit, dit-on, l'art des vers à la célèbre Madame Deshoulières. Son fameux sonnet sur l'Avorton est très-ingénieux, mais trop surchargé d'antithèses. Le commencement de sa traduction du poème de Lucrèce est d'un meilleur goût, et fait regretter ce qui nous en manque. Il avait une philosophie très-hardie; et il fit, à ce qu'on prétend, un voyage en Hollande pour conférer de ses opinions avec le fameux Spinosa, qui

n'en porta pas un jugement très-favorable. Hainault remarqua son indifférence, et renonça à la petite ambition de se distinguer par des idées audacieuses. Le mépris d'un incrédule le réconcilia avec la religion.

Harpe, (Jean-François de la) de l'académie Française, né à Paris. Il avait commencé à composer pour différentes académies des ouvrages qui ont été couronnés, et qui n'en sont pas moins bons. On attachait alors beaucoup d'importance à ces palmes académiques, oubliées cependant quelques heures après leur célébrité fugitive.

M. de la Harpe, très-jeune encore, obtint un succès plus brillant par sa tragédie de Warwick, succès qui n'a été égalé jusqu'à présent par aucune autre de ses pièces. Ce n'était pas cependant que cette tragédie fût irréprochable; mais c'était un début, et un début très-heureux.

Nous n'examinerons pas si les privilèges de la poésie permettaient à M. de la Harpe de dénaturer l'histoire au point de faire mourir un personnage aussi célèbre que Warwick au service d'un prince de la maison d'Yorck, lui qui mourut en combattant contre ce même prince en faveur de la maison de Lancastre.

Nous observerons seulement que dans sa jeunesse, M. de Voltaire ayant donné, sur un personnage moins connu, l'exemple d'une pareille licence, crut devoir, quarante ans après, corriger cette faute qui lui avait été reprochée, en supprimant de sa tragédie de Mariamne le rôle entier de Varus (1).

Quoi qu'il en soit, la pièce de M. de la Harpe s'est soutenue au théâtre, comme nous le disions, avec plus d'éclat que ses autres tragédies, si l'on en excepte Philoctète. On sait que cette dernière pièce n'est presque toujours qu'une traduction littérale du Philoctète de Sophocle; mais cette traduction faible, si on la compare au style du poète Grec, conserve l'intéressante simplicité du sujet, et c'est des ouvrages de l'auteur celui dont l'effet est le plus tragique.

La meilleure des tragédies de M. de la Harpe, si elle avait un cinquième acte qui répondît à l'intérêt des quatre autres, celle du moins qui nous a le plus touchés, c'est la tragédie de Menzikoff (2); mais il faudrait que l'auteur y

(1) Il faisait mourir à Jérusalem ce proconsul romain qui mourut dans la Germanie, en combattant contre Arminius.

(2) La tragédie de Menzikoff, quoi qu'imprimée, n'a pas encore été représentée à Paris.

donnât de nouveaux soins. Il sait que les bonnes fortunes en poésie tiennent moins encore au mérite d'un sujet bien choisi, qu'à des difficultés heureusement surmontées.

Si dans la carrière du théâtre, la réputation de cet écrivain a paru ne pas remplir toutes les espérances qu'il avait données, c'est qu'il ne s'est peut-être point assez défié de cette facilité qu'il appelle la grace du génie, et qui en est souvent l'écueil. Au lieu d'imiter la manière forte et brillante de M. de Voltaire, dont on sait qu'il avait l'honneur d'être l'élève, il semble qu'il s'est contenté d'atteindre à la manière de ce grand poète lorsqu'elle portait déja des signes sensibles d'affaiblissement. M. de la Harpe nous a mis, en quelque sorte, dans sa confidence, par les éloges exagérés qu'il a toujours faits de la tragédie d'Oreste. Cette pièce, à la vérité, conserve encore de précieux restes d'un rare talent. Nous la croyons même très-supérieure à la tragédie d'Electre, dans laquelle on reconnaît beaucoup moins le génie de Sophocle, et dont le sujet austère nous paraît d'ailleurs entièrement défiguré par une double intrigue d'amour ; mais il n'en est pas moins vrai que le style d'Oreste commence à se ressentir de la manière relâchée

et

et expéditive que M. de Voltaire contracta dans sa vieillesse, et qu'à cette époque il avait cessé d'être modèle.

L'habitude de cette facilité dangereuse a dû, sans doute, retarder les progrès de M. de la Harpe; elle a même fait soupçonner qu'il était plutôt appelé au genre de la poésie tempérée, qu'à celui de la tragédie, qui suppose dans le poète ces qualités si heureusement exprimées par Horace :

> Ingenium cui sit, cui mens divinior atque os
> Magna sonaturum.

Ce n'est pas que souvent on ne trouve dans ses tragédies de beaux élans et des vers très-bien faits; mais dans sa Mélanie, par exemple (et nos soupçons sembleraient confirmés par cette remarque) son style nous semble plus égal, plus soutenu, plus achevé que dans ses autres pièces, et Mélanie n'est que du genre de la comédie intéressante. M. de la Harpe a fait d'ailleurs de petites comédies, et d'autres ouvrages d'un genre familier, tels que la satire intitulée l'Ombre de Duclos; et c'est dans ces productions faciles que son talent, si nous l'osons dire, nous

paraît le plus à l'aise. Quoi qu'il en soit, on ne peut, sans injustice, disputer à cet écrivain un rang distingué parmi nos écrivains actuels. M. de la Harpe est incontestablement un homme d'un mérite peu commun ; un homme de goût en vers et en prose, un digne académicien dans le sens favorable du mot; et ce n'est pas sans indignation que nous nous rappelons les injures qu'on lui a prodiguées à l'entrée de sa carrière.

HELVÉTIUS, (Claude-Adrien) né à Paris en 1715, mort en 1771. Nous ne considérons le livre de l'Esprit qu'on lui attribue, ni relativement à la théologie, ni relativement à la morale.

Non nostrum tantas componere lites.

Nous n'en parlerons que comme d'un ouvrage de littérature; et, sous ce point de vue, on ne peut lui refuser de justes éloges. Il a parmi les ouvrages philosophiques de ce siècle, le mérite très-rare d'être écrit avec pureté, avec clarté, et sur-tout avec méthode. Il serait d'ailleurs très-injuste de n'y supposer que des erreurs. On y trouve beaucoup d'observations fines, et qui

prouvent que M. Helvétius était digne de traiter son sujet.

Parmi quelques paradoxes et quelques opinions hardies, dont les qualités morales de l'auteur ne permettent pas de croire qu'il soupçonnât tout le danger, il a développé un principe qui pourrait servir à perfectionner la législation, et contribuer un jour au bonheur des hommes: ce serait d'enchaîner, s'il était possible, l'*intérêt* personnel à l'*intérêt* public par une sage *distribution* des récompenses et des peines, de la gloire et de l'infamie. La discussion de ce principe, qui paraît en effet devoir être la base de toute législation éclairée, et les conséquences que M. Helvétius en tire, forment la partie la plus intéressante de son livre; elle mérite d'être méditée attentivement par les hommes d'Etat; et peut-être la postérité, plus attentive que nous à cette partie d'utilité morale, ou même ne considérant l'ouvrage que sous ce rapport, aura-t-elle peine à comprendre qu'il se soit élevé des orages si violens contre l'auteur.

HÉNAULT, (Charles-Jean-François) de l'académie Française, Président honoraire de la chambre des enquêtes, né à Paris, mort en 1770.

Son principal ouvrage est un Abrégé chronologique de l'histoire de France, qui sera consulté long-tems, mais qui a produit une foule de mauvais imitateurs. Ce livre cependant commence à décroître insensiblement dans l'opinion publique, et pour avoir été trop loué, et parce qu'on y trouve beaucoup de fautes essentielles. Le seul règne de François II, qui n'a pas duré plus de dix-sept mois, mais qui a donné lieu à des évènemens très-importans, en fournirait plusieurs exemples. On croit y remarquer d'ailleurs des principes non-seulement hasardés, mais qui prouvent que l'auteur, s'il eût vécu dans le tems de la Ligue, et qu'il eût été conséquent à ces mêmes principes, n'aurait pas été fort éloigné des sentimens des ligueurs. Par-tout il établit la nécessité d'une seule religion dans un Etat. Par-tout il insinue que tout partage, toute innovation en cette matière, est un aliment de sédition et de discorde, capable de bouleverser les Monarchies. Il justifie l'intolérance par la conduite des Payens mêmes, et par des exemples empruntés de l'histoire de quelques anciennes républiques, qui croyaient leur salut intéressé à ne pas souffrir qu'il s'établît chez elles des religions étrangères. Telles étaient aussi les

raisons dont s'appuyait la Ligue : raisons dont une foule d'Etats, que la tolérance seule a fait fleurir, semblent démontrer la faiblesse.

Plus on découvrira que cet Abrégé manque de l'exactitude qui devait être son principal mérite et des vues profondes qu'on lui supposait, plus le jugement de la postérité deviendra sévère à son égard, et plus il perdra de son prix, comme tous ces ouvrages dont la célébrité n'a point eu de proportion avec leur valeur réelle. Cependant il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître que dans quelques-unes de ses parties, cet Abrégé chronologique a mérité sa réputation; que si l'idée n'en appartient pas à l'auteur, il a su se l'approprier très-heureusement, et que du moins c'est le canevas d'un livre utile : ce qui le rend digne d'être conservé.

On a du même Président une tragédie en prose de François II, dont on pourrait aussi tirer quelques avantages. Il serait aisé, d'après cet exemple, de mettre en action quelques événemens de notre histoire, et par ce moyen, d'inspirer aux jeunes gens plus d'intérêt et de goût pour elle. Mais cette tragédie même paraît un essai manqué. On est étonné de n'y

trouver ni le chancelier de l'Hôpital, personnage qui eût donné tant de majesté à la scène, ni le conjuré la Renaudie, qui eût jeté tant de chaleur dans ce drame, quand l'auteur n'eût conservé à ce chef de factieux qu'une partie du grand caractère, et de cette éloquence mâle et rapide que M. de Thou lui a prêtés dans son histoire. Comment toutes ces convenances sont-elles échappées à M. le président Hénault? Comment, dans cette pièce même, s'est-il permis des anachronismes dont il n'avait aucun besoin? Pourquoi, à la place des acteurs intéressans que nous venons de nommer, a-t-il introduit l'inutile personnage de Luc Gauric, et le personnage plus inutile encore de la Roche du Maine? Enfin, par quelle bizarrerie, dans une tragédie intitulée François II, ce monarque n'a-t-il pas même un rôle de représentation? Nous avouons que nous sommes singulièrement frappés de toutes ces inadvertances. Quoi qu'il en soit, M. le président Hénault sut allier le goût des lettres à une fortune très-brillante. Ce dernier avantage n'a pas peu contribué à lui donner, pendant sa vie, une grande réputation. Il conservera toujours celle d'un amateur distingué en plus d'un genre, et d'un homme très-

précieux à la société, par la douceur de son caractère et de ses mœurs.

HUET, (Pierre-Daniel) de l'académie Française, évêque d'Avranches, né à Caën en 1632, mort à Paris en 1721. Homme d'un savoir immense, mais plus vaste que profond, et qui doit être *mis* plutôt dans la classe des savans, que dans celle des philosophes. Sa Démonstration évangélique est forte d'érudition, mais faible de preuves; celle de Grotius a le même défaut. Le seul ouvrage philosophique que M. *Huet* ait donné, serait capable, *s'il* était mal entendu, de porter quelque atteinte à sa Démonstration. C'est un traité de la faiblesse de l'esprit humain, dans lequel il ne se montre pas moins sceptique que Bayle, et que la Motte le Vayer; mais le scepticisme, comme ces deux derniers l'ont souvent prouvé, est peut-être l'espèce de philosophie qui conduit le plus naturellement la raison, lorsqu'elle n'en abuse pas, à se soumettre au joug de la foi, en démontrant à l'homme le néant et l'imbécillité de cette même raison.

I.

IMBERT, (Barthélemi) né à Nîmes en 1747. Il a rajeuni d'une manière piquante, dans son

poème du jugement de Pâris, une fable de la mythologie antique. On a de lui des contes en prose et en vers, la plupart ingénieux ; mais l'auteur ne sait pas être rapide, et rien n'émousse le sel d'un conte comme une narration prolixe et traînante. C'est là qu'il faut se rappeler le conseil de Boileau :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

D'un joli conte à une bonne comédie, l'intervalle serait immense ; cependant M. Imbert a essayé de le franchir dans sa comédie du Jaloux sans amour, tombée d'abord, ressuscitée ensuite, et que nous n'en regardons pas moins comme un essai malheureux. C'est en comédie, sur-tout, que l'esprit est peut-être ce qu'il y a de plus opposé au talent. C'est du moins ce que M. Dorat avait prouvé, et ce que M. Imbert, et beaucoup d'autres, confirment de plus en plus. Il nous semble d'ailleurs que dans l'ordre des caractères, le Jaloux sans amour n'est véritablement que ce qu'une couleur fausse est dans l'ordre des couleurs.

M. Imbert a voulu, dit-on, hasarder depuis un nouvel essai. Nous respecterons son secret,

en ne tirant point de l'oubli un ouvrage reçu de manière à n'en sortir jamais.

J.

JAUCOURT, (Louis, chevalier de) né à Paris. Nous parlerions de la noblesse et de l'ancienneté de sa maison, si le mérite personnel n'était pas très-supérieur à la vanité des titres, où si nous pensions qu'un vrai philosophe voulût accepter de pareils éloges.

M. de Jaucourt a sû réunir au goût le plus vif pour l'étude, une ardeur infatigable pour le travail. Sa vie célibataire et retirée, une heureuse constitution, le mépris du monde frivole, et la modération de ses desirs, n'ont fait qu'affermir de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux sciences: aussi les a-t-il presque toutes cultivées avec succès. La médecine et toutes ses branches, la philosophie et les belles-lettres lui sont également familières. On est effrayé du contingent immense que lui seul a fourni à l'encyclopédie. On assure que plus de dix volumes de cette vaste collection lui appartiennent. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est un désintéressement dont peut-être on n'a pas

d'exemple. Qui ne croirait qu'après avoir tant concouru à l'encyclopédie, M. de Jaucourt en eût du moins retiré quelque avantage ? Point du tout; on s'est contenté de lui en donner un exemplaire; et à l'égard du reste, les généreux éditeurs ont cru lui devoir sauver l'embarras d'un refus :

Sic vos non vobis mellificatis, apes.

Les écrits de cet auteur si estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, et ne manque ni de correction, ni d'élégance. L'article Paris, dans l'encyclopédie, nous paraît un des meilleurs de ce dictionnaire. C'est une allusion fine et bien soutenue, que tout lecteur saisit sans peine. On y voit combien les mœurs de Paris se rapprochent des anciennes mœurs d'Athènes : conformité singulière, déja remarquée, et moins heureusement développée par d'autres écrivains.

Mais ce qui caractérise principalement les ouvrages de M. de Jaucourt, c'est que l'honnête homme n'est jamais éclipsé par l'auteur. Il ne prêche point la vertu avec cette fausse chaleur à laquelle l'imagination a plus de part que le sentiment; mais il la fait aimer en imprimant

à ses moindres écrits le caractère de la sensibilité et de la candeur : aussi n'a-t-il jamais été mêlé dans aucune de ces querelles scandaleuses, qui ont déshonoré parmi nous tant de prétendus sages. Il vit en paix, sans prétentions, avec un amour noble et désintéressé pour les sciences, vrai philosophe au milieu des charlatans qui s'en arrogent le titre. Le plaisir avec lequel nous faisons l'éloge de M. de Jaucourt, prouve que malgré les raisons particulières que nous avons d'estimer fort peu quelques encyclopédistes, la passion n'a aucune part à nos jugemens.

JODELLE, (Étienne) né en 1532, mort à Paris en 1573. Poète tragique, contemporain et ami de Ronsard. Voyez l'article Garnier. Jodelle acquit, comme cet ancien poète, une assez grande réputation dans un siècle encore barbare. L'art de la tragédie et de la comédie fit sous lui quelques progrès. C'était déja beaucoup que d'avoir quitté les ridicules mystères, et les impertinentes moralités qui faisaient alors le fond de nos spectacles. C'est ce qui valut à Jodelle cet éloge de Ronsard, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bien faible recommandation :

Alors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble et d'une voix hardie,
La comédie avec la tragédie,
Et d'un ton double, ores bas, ores haut,
Remplit premier le François échafaut.

L.

La Font, (N. de) né à Paris en 1686, mort en 1725. On lit dans le dictionnaire de Moréri, que cet écrivain, jaloux de se faire une prompte réputation, fit de ses talens un mauvais usage, en les consacrant au théâtre, pour lequel il fit voir de bonne heure qu'il avoit malheureusement trop de génie. Il n'était guère possible de rassembler plus d'absurdités en moins de paroles. Dans un siècle de politesse et de goût, tel que le nôtre, il n'est plus permis de flétrir ainsi le plus beau des arts, et celui qui a le plus contribué à la gloire de la nation. C'est abuser aussi trop ridiculement du mot de génie, que d'en attribuer à la Font. C'était un homme d'esprit et de plaisir, uniquement connu par la petite pièce des trois Frères rivaux, bagatelle ingénieuse, et le seul de ses ouvrages qui soit demeuré au théâtre.

Il est à remarquer que dans une autre de

ses pièces, intitulée Danaé ou Jupiter Crispin, il semble avoir fourni à M. de Saint-Foix le modèle d'une des plus piquantes scènes de l'Oracle. Danaé, renfermée dans une tour, et n'ayant jamais vu d'homme, témoigne la surprise la plus naïve et la plus comique, lorsque Jupiter se présente pour la première fois à ses yeux. C'est l'étonnement de Luscinde, quand elle aperçoit Charmant. Mais l'Oracle est un tableau digne de l'Albane; et la comédie de la Font, dans laquelle Jupiter se travestit en Crispin, n'est qu'une farce qui ne s'est point conservée. M. de Saint-Foix a saisi dans cette caricature une idée heureuse dont il s'est rendu maître en l'embellissant. C'est ainsi qu'il convient d'imiter; mais on a dérobé au même la Font une pièce entière, sans qu'on se soit assez élevé contre un plagiat si hardi. La jolie petite comédie de Fagan, intitulée le Rendez-vous, n'est exactement qu'une copie de l'Amour vengé, que la Font avait donné au théâtre quelques années auparavant.

LANDOIS, (Paul) né à Paris. Le véritable et très-obscur inventeur de ces tragédies bourgeoises, où l'on s'est avisé de noter la panto-

mime du théâtre, et où l'on a cru suppléer à l'intérêt par des décorations et de prétendus tableaux résultans des attitudes variées de chaque personnage. La Sylvie de M. Landois, empruntée du roman des illustres françaises, donna le premier exemple de ces minutieuses innovations. Elles ont été depuis ridiculement imitées et vantées fastueusement par M. Diderot. On sait que ce dernier mettait au rang des convenances théâtrales qui devaient contribuer au succès de son Père de famille, jusqu'aux papillottes d'un valet, et qu'il les a soigneusement notées dans la description du costume de ses acteurs.

La Sylvie fut sifflée en 1741, mais le triste genre des drames n'en a pas moins prévalu.

LAINEZ, (Alexandre) né à Chimay, dans le Hainault, en 1650, mort à Paris en 1710. Esprit plein de vivacité et de feu, dont on a conservé quelques vers, qui font regretter qu'on n'en ait pas recueilli davantage. La plupart n'étaient que des saillies heureuses, nées dans le plaisir, mais remarquables par un tour d'imagination singulier, qui l'eût rendu bien supérieur à Chapelle, s'il n'avait pas eu la plus grande indifférence pour sa réputation littéraire. Epicurien,

comme ce dernier, mais un peu cynique, il ne faisait consister le bonheur que dans l'indépendance. Cependant il avait su, dans la vie la plus dissipée, ménager assez bien le tems pour acquérir un grand nombre de connaissances. Très-instruit des langues savantes, il possédait encore celles des langues modernes les plus riches en bonne littérature. Une curiosité inquiète lui avait inspiré, dans sa jeunesse, le goût des voyages, et en avait fait un excellent géographe. Dans un âge plus mûr, l'amour de la philosophie le conduisit en Hollande, uniquement pour y voir Bayle : espèce d'hommage d'autant plus flatteur pour ce philosophe, que Lainez était sans fortune, et que né trop voluptueux et trop libre, son caractère était incompatible avec les soins qu'il eût fallu se donner pour se procurer un établissement. Il n'en était pas cependant moins recherché par la meilleure compagnie, toutes les fois qu'il voulait bien se plier aux usages de la vie commune. Nous ne citerons point ses jolis vers pour madame de Fontaine Martel, qui ont été répétés dans tous les recueils.

Lainez était de la même famille que le célèbre jésuite de ce nom, qui fut le second Général,

et, pour ainsi dire, le fondateur du fameux régime de la Société.

La Noue, (Jean Sauvé de) né à Meaux en 1701, mort en 1761, comédien et auteur d'une tragédie de Mahomet second, qui eut quelque succès, quoiqu'elle fût écrite d'une manière ampoulée. Le personnage de l'Aga parut très-imposant dans cette pièce, et contribua le plus aux applaudissemens du public, déterminé encore à l'indulgence, parce que l'auteur jouait dans son propre ouvrage. La Noue avait un talent plus décidé pour le genre comique, si l'on en juge par sa Coquette corrigée, très-supérieure à la Coquette fixée de l'abbé de Voisenon; mais quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, il était froid, et comme auteur et comme acteur.

Lévesque, (Pierre-Charles) né à Paris en 1736. Quoiqu'il ait donné deux ouvrages d'un mérite rare, l'Homme moral et l'Homme pensant, il semble que sa modestie ait retardé sa réputation. Enhardis par cette modestie même, des pirates de philosophie ont mis à contribution le premier de ces ouvrages de la manière la

plus audacieuse (1). Ils s'étaient flattés, sans doute, de n'être pas découverts ; mais la maladresse avec laquelle ils ont tâché de déguiser leurs larcins en lui dérobant des pages entières, a décélé la source où ils avaient puisé.

Il était de la destinée de M. Lévesque d'avoir à se plaindre des plagiaires. On lui doit une histoire complette de Russie, ouvrage qui manquait à l'Europe. Elle venait à peine de paraître, qu'il se répandit un prospectus qui annonçait la même histoire par M. le Clerc. On s'attendait à de nouveaux détails; mais on vit avec étonnement, à la publication du premier volume, que ce qui appartient véritablement à l'histoire de Russie, ne composait que la plus faible partie de l'ouvrage ; on vit avec plus de surprise encore que cette partie n'était qu'un extrait de l'ouvrage de M. Lévesque, et n'offrait aucun nouveau fait, aucune nouvelle circonstance, quoique les originaux en eussent fourni un grand nombre si l'auteur les eût consultés.

C'est ce qui n'est pas échappé au savant bénédictin dom Clément, auteur de l'Art de vérifier les dates. « C'est, dit-il, en parlant de M. Lévesque, » à la peine qu'a prise cet estimable historien,

(1) Voyez l'article Raynal.

» que notre littérature est redevable de cette » nouvelle lumière. Nous lui devons nous-mêmes » presque toutes les additions et les change- » mens que nous avons faits (dans une seconde » édition) à notre Chronologie historique de la » Russie. M. le Clerc, qui a écrit après M. » Lévesque, nous a appris, par son exemple, à » marcher sur les pas d'un si bon guide, dont » il ne s'écarte guère, etc. »

Cependant M. le Clerc, en suivant fidèlement les pas de M. Lévesque, s'est permis très-souvent de l'insulter. Si des reproches publics l'ont empêché de continuer à le copier depuis la fin du seizième siècle, il s'égare alors en prenant pour guides, jusqu'au règne de Pierre-le-grand, des livres français oubliés, et qui méritent de l'être. Sans avoir fait une étude particulière de l'histoire du nord, nous avons une preuve que, pour cette période, M. Lévesque a suivi les meilleures autorités : c'est que M. Coxe s'est parfaitement rencontré avec lui lorsqu'il a eu occasion, dans ses voyages au nord de l'europe, de rapporter les mêmes faits; et l'on sait que M. Coxe était guidé par le savant Muller, de l'académie de Pétersbourg, l'homme qui a le mieux connu les archives et l'histoire de Russie.

M. Lévesque vient de publier tout récemment un morceau considérable de l'histoire de France sous les cinq premiers Valois, c'est-à-dire, depuis le règne de Philippe de Valois jusqu'à la mort de Charles VII. Cet ouvrage est précédé d'une introduction très-intéressante et remplie de recherches curieuses, dans laquelle il suit les révolutions et les progrès de la monarchie depuis le règne de Pépin, jusqu'à la mort de Charles-le-Bel. Cette introduction prouverait seule combien il est appelé au genre historique ; il y réfute des erreurs accréditées, et nous connaissons peu d'ouvrages écrits avec plus de vérité, de sagesse et de raison.

LÉVESQUE, (Rose) fille du précédent, née à Paris en 1768. Elle donna, en 1786, un petit recueil intitulé, Idylles ou Contes champêtres.

Ce recueil, comme nous l'avons dit ailleurs, respirait la vertu et les graces ; et jamais enfant n'a présenté aux muses des prémices plus heureuses.

L'HOPITAL, (Michel de) né à Aigue-perse en Auvergne, en 1505, mort à sa campagne de Vignay en Beauce, en 1573. Chancelier de France, et l'un des plus grands hommes de son

tems. D'une naissance obscure, et dans un siècle où la nation ne rassembla jamais plus de grands caractères, il parvint, comme Cicéron, à la plus éminente dignité de la magistrature, et il s'y conduisit avec la fermeté de Caton.

Tant qu'il conserva sa place, il retarda les malheurs de la France; et il lui aurait épargné les horreurs de ses guerres civiles, si la faction des Guises n'avait prévalu sur la sagesse de ses conseils. Ce grand nom manquait aussi à nos Mémoires : l'homme d'état ne devait point nous dérober l'homme de lettres, et l'Hôpital fut un de ceux qui les cultivèrent avec le plus de distinction. Ses poésies latines (car alors on n'écrivait guère que dans cette langue) respirent l'enthousiasme d'une ame forte et intrépide, et ce mérite nous les a conservées.

Il est remarquable que les trois personnages les plus vertueux et les plus éclairés de ce siècle, l'Hôpital, le président de Thou, et Fra-Paolo, penchaient vers les opinions des protestans : ce fait seul prouverait à quel excès avaient été portés les scandales de l'ancienne église.

LILLE, (l'abbé Jacques de) de l'académie Française. Nous n'imiterons pas ceux qui lui ont

reproché d'avoir adopté, dans sa traduction des Géorgiques, quelques vers des anciens traducteurs de Virgile : ils appartenaient de droit à celui qui aurait le courage de se charger, après eux, d'une entreprise aussi laborieuse, et nous pensons que M. de Lille a pu, comme son modèle, mettre à profit les paillettes d'or d'Ennius, sans compromettre sa gloire.

Nous avons lu les observations sévères, et quelquefois judicieuses de M. Clément, sur cette traduction ; mais elles ne prouvent rien de plus, à ce qu'il nous semble, sinon qu'à la rigueur il est impossible de rendre dans notre langue toutes les beautés de Virgile. C'est de quoi M. l'abbé de Lille conviendra sans peine. Peut-être Virgile lui-même, s'il pouvait renaître parmi nous, ne parviendrait-il pas à se traduire parfaitement en français.

On a su beaucoup de gré à M. Clément de l'estime sentie qu'il a pour le poète latin, et de la sévérité de son goût ; mais la traduction de M. l'abbé de Lille n'en est pas moins un ouvrage qui suppose de rares talens. Ce ne serait pas la louer assez que de dire qu'elle est infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru. Nous pensons qu'il serait difficile de faire mieux ; et nous invitons seulement l'auteur à ne pas désespérer

d'atteindre à une perfection plus grande encore, en revoyant son ouvrage avec toute l'attention dont il est digne. Le poème des Jardins, qu'il a donné depuis, contient des détails brillans et des vers très-bien faits; mais les objets de luxe y tiennent trop de place, et les beautés de la nature trop peu. On s'attendait à une muse champêtre, et non à une muse de ville, chargée d'ornemens, et souvent un peu manièrée. Nous croyons que la traduction des Géorgiques, portée au degré de perfection que M. l'abbé de Lille est capable de lui donner, eût ajouté plus d'éclat à sa réputation que son poème, ou plutôt ses beaux vers sur les jardins.

LINGUET, (Simon-Nicolas-Henri) né à Rheims. Écrivain non moins célèbre par les orages de sa vie que par ses talens. On l'accuse d'amour pour les paradoxes, et véritablement, dans son livre de la Théorie des Lois civiles, et dans la plupart de ses ouvrages, il paraît avoir un secret penchant à s'éloigner des idées reçues ; mais la considération qu'il s'est acquise, mérite du moins que l'on suspende son jugement sur quelques opinions qui, peut-être, ne passent pour vraies que parce

qu'elles n'ont jamais été suffisamment approfondies.

Il nous semble que la plupart des objets pouvant être considérés sous des aspects absolument opposés, ce serait une témérité que de donner légèrement le nom de paradoxe à tout ce qui contrarie les notions communes. La liberté, par exemple, est le plus grand des biens, sans doute, et la servitude le plus grand des maux ; mais il est permis d'examiner si ce qu'on nomme liberté, dans l'état actuel des sociétés, n'est pas un avantage souvent funeste, et si la servitude, modifiée par la bonté d'un maître, ou par l'intérêt qu'il a de conserver son esclave, ne présenterait pas une situation plus heureuse qu'une liberté illusoire, dont l'effet est presque toujours de faire périr de misère l'infortuné qui la possède.

En fixant ainsi l'état de la question, on pourra juger si M. Linguet s'est trompé ou non dans sa théorie des lois. Il est vrai que dans ses Annales politiques et littéraires, ouvrage auquel nous reviendrons à la fin de cet article, il serait plus difficile de le justifier du goût dont on l'accuse pour les paralogismes.

Tout le monde sait avec quel succès il avait déployé ses talens dans la carrière du barreau,

et l'étrange révolution qui lui a fait perdre son état; malgré le vœu d'une grande partie du public. On peut, sur cet évènement singulier, consulter nos éditions précédentes. L'empressement qui nous fit choisir, pour nous déclarer en sa faveur, le moment même où l'orage excité contre lui, paraissait le plus violent, n'est pas une faible preuve de notre impartialité. Nos lecteurs y reconnaîtront ce caractère d'honnêteté et de justice qui nous a toujours soulevés contre toute apparence de persécution.

Depuis la retraite de cet écrivain hors de France, nous ne devons pas dissimuler que ses partisans mêmes ont été fatigués de la profusion de ses apologies. On eût desiré du moins que dans l'amertume de ses plaintes, il n'eût pas confondu trop souvent le style de l'audace et celui du vrai courage. Quiconque, en effet, se propose d'intéresser le public à ses malheurs, doit craindre sur-tout d'exciter des soupçons, et de justifier par un style trop violent les emportemens de ses ennemis. Mais ces détails sont étrangers à ces Mémoires, et nous n'en sommes pas moins disposés à reconnaître dans M. Linguet, ces mêmes talens qui ont déja troublé, et qui troubleront encore le repos de sa vie. Ce

n'est pas que sa manière d'écrire nous paraisse toujours également noble, et que nous approuvions les métaphores dures et excessives (1) qu'il prodigue trop souvent dans ses ouvrages. Cette abondance vicieuse suppose, à la vérité, beaucoup d'esprit, mais n'en est pas moins un abus d'esprit.

Quoique portés à nous défier un peu des opinions populaires, M. Linguet voudra bien nous dispenser cependant d'adopter une foule d'idées nouvelles qu'il a répandues depuis quelque tems dans ses annales politiques, de manière à étonner les têtes les plus froides.

Il nous permettra de conserver nos préjugés d'estime et d'admiration pour Horace.

Nous nous garderons bien de dire, à son exemple, en parlant d'un des chef-d'œuvres de notre langue, les presque défuntes Lettres provin-

(1) Exemple pris au hasard de ces singulières métaphores : » Les » variations dans le prix du pain, sont une vérole politique, qui » ronge l'état dans toutes ses parties nobles. Les approvisionne- » mens d'ordonnance sont le mercure secourable qui peut le guérir. » Mais avant que de l'employer, il faut le modifier par une ma- » nipulation très-aisée. Si on le donne tout crud, on fera enfler » et crever le malade ; mais après la préparation on lui rendra » une santé inaltérable. » LINGUET, Lettres sur la Théorie des Lois.

ciales. Ces Lettres, avant de mourir, enterreront encore bien des réputations.

Nous n'établirons aucune parité entre l'Émile du fameux citoyen de Genève, et l'ouvrage de ténèbres intitulé Système de la nature : il est trop évident que celui-ci contient le poison dont l'autre est manifestement l'antidote.

Nous respecterons les réputations affermies du chancelier de l'Hôpital et du président de Montesquieu ; et si nous avions le projet d'abaisser celle de M. d'Alembert, nous aurions du moins la prudence de conserver à son égard quelque apparence de modération, et sur-tout de ne pas l'attaquer dans les sciences exactes, où personne ne lui a disputé son rang.

Après avoir flatté M. de Voltaire pendant sa vie, nous ne passerions pas tout-à-coup envers ce grand homme de l'adulation à l'irrévérence.

Quand le nom du grand Corneille n'aurait pour nous qu'une importance très-légère, nous croirions cependant lui devoir assez d'égards pour ne pas dire ouvertement que Rodogune est une des plus mauvaises pièces du théâtre.

Nous éviterions, par prudence, de faire un aveu trop naïf de quelques-uns de nos senti-

mens, et de dire, par exemple, qu'un scélérat qui n'aurait pas plus d'adresse que le Tartuffe de Molière, ne serait pas un homme très-dangereux.

Si le déplorable état de notre littérature nous réduisait à parler malgré nous des Zoïles ignorés qui ont entrepris de faire revivre la très-défunte Année littéraire, nous ne nous moquerions pas du public assez ouvertement pour les placer dans la clase des gens-de-lettres qui honorent la nation. Nous ne sacrifierions point à ces hommes obscurs des écrivains du premier mérite, quand même ces écrivains seraient atteints et convaincus de philosophie, parce qu'il se pourrait à la rigueur qu'un philosophe, dans l'acception la moins favorable du mot, eût à l'estime des honnêtes gens, des droits mieux fondés que certains anti-philosophes turbulens et fanatiques.

Si quelques magistrats, sur l'avis de leurs confesseurs, ont eu le malheur de donner, dans des tems de barbarie, quelques exemples d'intolérance, ces exemples très-rares ne nous serviraient pas de prétextes pour attribuer au corps entier de la magistrature, ni les assassinats de l'inquisition, ni le massacre de la saint-Barthé-

lemi, ni cette foule de proscriptions religieuses qui ont désolé la terre depuis quinze siècles : mais nous en laisserions le mérite aux pieux instigateurs de ces meurtres, qui n'ont jamais eu l'intention de les désavouer, et à ceux qui, s'ils en étaient les maîtres, sembleraient tentés de renouveler ces scènes d'horreur et de démence.

Sur la foi de quelques anecdotes visiblement controuvées, nous ne chercherions pas à jeter des ridicules sur des écrivains très-estimables, tels que l'auteur du Traité des délits et des peines ; ouvrage couronné, non par l'académie, mais par la société économique de Berne, qui a fait le même honneur aux Entretiens de Phocion, de l'abbé de Mably. Nous respecterions ce monument de bienfaisance envers les hommes, et nous permettrions à l'Italie de s'enorgueillir d'avoir produit un ouvrage qui a déja contribué à la réforme du code criminel, dans une grande partie de l'Europe.

L'envie de nous singulariser ne nous ferait pas hasarder des parallèles trop choquans, ni comparer, par exemple, le vertueux Sully à l'abbé Terray.

Comme le ressentiment le plus juste doit avoir

ses bornes, nous nous garderions bien de confondre, ainsi que l'a fait M. Linguet, dans ses invectives amères contre l'ordre des avocats, ceux qui honorent véritablement cette profession, avec ceux qui pourraient en être l'opprobre par l'abus de leurs talens ; et le même sentiment de vénération qui nous ferait invoquer dans nos apologies le nom de l'orateur romain, nous accoutumerait aussi à ne prononcer qu'avec respect celui de Gerbier.

Pour ne pas grossir sans nécessité la liste déja trop nombreuse des fléaux de la providence, nous n'ajouterions pas aux ravages réels de la guerre, de la famine et de la peste, les prétendues dévastations occasionnées par l'agriculture. D'ailleurs le poison lent du pain n'ayant point encore altéré nos organes d'une manière sensible, nous regarderions comme un parti trop violent de proposer tout-à-coup aux nations qui cultivent le bled, de le changer pour du gland, ou de devenir herbivores, du moins tant que la salubrité de ce nouveau régime ne nous sera pas rigoureusement démontrée.

Enfin, nous croirions devoir préférer le mérite, peut-être obscur, de n'écrire que des choses vraies et utiles, à la manie plus brillante, mais au fond

peu glorieuse, de ne dire que des choses fort extraordinaires.

LONGEPIERRE, (Hilaire-Bernard, sieur de) né à Dijon en 1659, mort en 1721. Sa tragédie de Médée a fait oublier celle de Corneille, à l'exception du fameux *Moi*, que l'on n'oubliera jamais. M. de Voltaire a profité de son Électre dans sa tragédie d'Oreste; ou plutôt ayant puisé dans la même source que lui, c'est-à-dire, dans Sophocle, il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque ressemblance, non dans le style, mais dans le plan des deux pièces. Longepierre avait le mérite rare de bien connaître les anciens; mais il sentait mieux leurs beautés qu'il ne savait les rendre. On peut en juger par ses traductions d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, de Moschus, de Bion, écrites en vers durs et faibles, et par ces couplets de Rousseau, qui n'étaient pas injustes :

Le Traducteur Longepierre,
Tous les matins,
Va voir dans leur cimetière
Grecs et Latins, etc.

M.

MABLY, (l'abbé Bonnot de) né à Grenoble, frère de M. l'abbé de Condillac, auteur de plusieurs écrits très-estimés sur la politique, l'histoire et la morale. C'est dans ses Entretiens de Phocion, que M. Marmontel a puisé tout ce qu'il a fait dire de plus raisonnable à son Bélisaire; mais ce qui est très-bien placé dans le premier de ces ouvrages, devient froid et ennuyeux dans le roman de M. Marmontel, parce qu'il est conduit sur un mauvais plan, ou plutôt parce qu'il en est absolument dénué: ce qui n'a pas empêché quelques enthousiastes de la nouvelle philosophie, d'oser comparer cette rapsodie éphémère à l'immortel ouvrage de Télémaque.

La société économique de Berne, quoique M. l'abbé de Mably n'eût point brigué cette palme académique, adjugea aux Entretiens de Phocion, le prix qu'elle est en usage de distribuer annuellement. Elle a fait depuis le même honneur au Traité du marquis Beccaria, sur les délits et les peines. Ces deux écrits étaient dignes de cette distinction, et la société de Berne a donné

un exemple que les autres académies devraient imiter.

Dans ses observations profondes sur l'histoire de la Grèce et sur les Romains, dans celles qu'il a données sur l'histoire de France, enfin dans son livre intitulé de la Législation, M. l'abbé de Mably a prouvé, non-seulement qu'il était un des hommes les mieux instruits du droit public des nations anciennes et modernes, mais qu'il pouvait être lui-même un excellent législateur. Il est vrai que, digne émule des Lycurgue, des Solon, ses lois auraient pu ne pas convenir à des nations dégradées et corrompues, telles que la plupart des peuples de notre Europe, mais à de nouvelles colonies qu'il eût formées au bonheur et à la vertu.

Dans un éloge consacré à sa mémoire, par M. Lévesque, et qui a partagé en 1787 le prix extraordinaire proposé par l'académie des Inscriptions, voici le portrait qu'il nous a tracé de cet homme vertueux; et ce portrait est ressemblant.

» Si parmi nous il était singulier, ce n'est pas » qu'il affectât de l'être, c'est que son caractère, » son esprit, sa façon de penser, ses vertus » n'étaient pas de notre siècle; c'est qu'il s'était

» formé

» formé sur des modèles qui ne sont pas les » nôtres. Dans les beaux jours d'Athènes, il au- » rait été confondu dans la foule des citoyens » estimables, parce que tous lui auraient res- » semblé. Dans les beaux jours de Sparte, il » aurait été encore moins remarqué; parmi nous, » il était comme ces figures antiques, dont la » sage attitude et la sévère beauté contrastent » avec les statues manièrées des modernes. »

Après l'avoir justifié ainsi du reproche de singularité, M. Lévesque ne le justifie pas moins heureusement de l'entêtement dont on l'accusait. » Il est bien aisé, dit-il, de n'avoir pas » d'entêtement, quand on n'a jamais réfléchi; » quand on adopte aujourd'hui les pensées de l'un, » pour les changer demain contre celles de l'au- » tre; quand on n'a de couleur que celle des objets » dont on s'approche; quand on parle sans idées, » et seulement pour ne pas garder le silence; » quand sans cesse on dément ses discours par » sa conduite, et ses opinions d'un instant par » celles de l'instant suivant; quand on est prêt » à penser comme tout le monde, parce qu'en » effet on ne pense jamais. »

Le dernier ouvrage de M. l'abbé de Mably, intitulé de la manière d'écrire l'Histoire, con-

tient encore d'excellens principes et des vues dignes de lui ; mais on est affligé d'y trouver quelques jugemens particuliers qui lui avaient été dictés par cette humeur injuste et chagrine, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme un des malheurs de la vieillesse. Ce philosophe austère et rigide, ne put pardonner à M. de Voltaire cette plaisanterie qui lui était échappée à l'occasion d'un méchant ouvrage de M. Clément :

Dont l'écrit froid et lourd, déja mis en oubli,
Ne fut jamais prôné que par l'abbé Mably.

Il est donc vrai que la philosophie n'offre point de remède contre l'amour-propre.

MAILLET, (N. de) consul au grand-Caire, mort à Marseille en 1738. C'est l'auteur de l'ouvrage intitulé Telliamed, qui n'est que l'anagramme de son nom. Ce livre est un systême sur l'origine du globe, dédié par l'auteur même à Cyrano de Bergerac, et qui est en effet plein de visions amusantes dans le goût du voyage de la Lune de ce dernier ; mais il écrit d'un style sérieux, que Bergerac se fût bien gardé d'employer.

M. de Buffon n'a pas dédaigné d'adopter, en y faisant quelques changemens, la partie de ce systême qui concerne la formation de la terre. L'auteur la suppose sortie du sein des eaux, et regarde les plus hautes montagnes comme un effet des courans de la mer. Il y a des vraisemblances heureuses en faveur de cette hypothèse ; mais elle est combattue par une foule de raisonnemens qui ne permettent pas de la reconnaître encore pour une *vérité physique*. On a comparé de tous tems les systêmes à la poésie : ce n'est, de part et d'autre, qu'un pays de fictions.

La partie la plus chimérique de l'ouvrage de Telliamed, est celle qui donne au genre humain des poissons pour ancêtres. Tout le monde s'est moqué de cette folie ; mais comme on écrit beaucoup, et qu'on se dispense volontiers de lire, personne n'avait encore observé qu'elle n'a pas même le mérite d'être originale. Le passage suivant, emprunté des dialogues sceptiques de la Motte le Vayer, sous le nom d'Oratius Tubero, va prouver que cette idée bizarre de Telliamed ne lui a pas coûté de grands efforts d'imagination.

» Je ne puis me retenir de vous expliquer

» ici la pensée d'un des plus sublimes et méta-
» physiques esprits de ce tems, qui s'était per-
» suadé que le genre humain était originaire
» de quelques tritons et femmes marines; soit
» qu'il eût égard à l'opinion de Thalès, qui tenait
» l'eau pour le seul élément de toutes choses;
» soit qu'il regardât les cataclismes et déluges
» universels, après lesquels ne restant plus que
» les animaux aquatiques, il crût que par suc-
» cession de tems ils se faisaient amphibies,
» et puis après terrestres tout-à-fait: son opinion
» se trouvant aussi fort autorisée de celle des
» Égyptiens, dans Diodore Sicilien, qui tenaient
» l'homme, *lacustre animal et paludibus cogna-*
» *tum, ex naturæ quantitate ac lævore con-*
» *jectantes, et quod humido magis quàm sicco*
» *nutrimento indigeat.* »

Voilà bien le système, ou plutôt le songe de Telliamed. Consultez aussi l'ouvrage de M. du Tens, intitulé Recherches sur les découvertes attribuées aux modernes; et vous verrez qu'en physique, les plagiaires ne sont pas moins communs qu'en littérature.

MAIMBOURG, (Louis) jésuite, né à Nancy en 1610, mort en 1686, historien déclamateur

et prédicateur bouffon. C'est de lui que Molière disait à ceux qui lui reprochaient d'avoir usurpé les droits de la chaire dans sa comédie du Tartuffe, qu'on pouvait bien lui permettre de faire des sermons, puisqu'on ne se scandalisait pas des farces du père Maimbourg.

La déclamation n'est pas le seul vice de ses histoires ; elles manquent de discernement, d'exactitude, de vérité, et l'esprit de parti s'y fait sentir jusqu'au ridicule. On lui a reproché ses portraits dans le goût des romans ; mais il a donné des atteintes plus graves à la dignité de l'histoire. On sait que dans sa Clélie, mademoiselle de Scudéry s'amusait à peindre, sous des noms romains, les bourgeois de son quartier. Ce qu'elle faisait par flatterie, le père Maimbourg le faisait par malignité. Il traçait de fantaisie les caractères de quelques anciens personnages, de manière qu'on pût y reconnaître ceux de ses contemporains qu'il se proposait de flétrir. C'est ainsi, par exemple, que, sous les traits d'Arnaud de Bresse, on voit clairement qu'il voulait désigner le célèbre Antoine Arnaud, docteur de Sorbonne, et son propre confrère, le jésuite Bouhours, sous ceux du grammairien George de Trébisonde. Cependant

ces témérités mêmes, son imagination ardente, et quelques agrémens dans son style, quoique ses périodes fussent d'une longueur démesurée, lui firent de son tems quelque réputation. Mais ce qui le rend véritablement odieux, c'est qu'il est à-la-fois violent et adulateur. Il se déchaîne avec fureur contre les écrivains de Port-Royal, forcés, par ses emportemens, à ne pas lui épargner les ridicules, tandis qu'il se brouille avec Rome, quoique jésuite, pour faire sa cour à Louis XIV, à l'occasion du droit de régale. Il applaudit, par le même motif, à la révocation de l'édit de Nantes, et aux persécutions qui en furent la suite. Il cherche du moins à les pallier, et se rend, par cette conduite, doublement méprisable. Voyez la critique que Bayle a faite de son histoire du Calvinisme : le caractère de cet historien s'y trouve parfaitement bien développé.

Mairet, (Jean) né à Besançon en 1609, mort en 1660. Il a précédé Rotrou, Scudéry, Corneille et du Ryer. Sa Silvie fut une des premières pièces qui donna de la réputation à notre théâtre. Sa tragédie de Sophonisbe eut un brillant succès, et elle le méritait pour le tems; mais

il devint jaloux de Corneille, dès que ce grand homme eut fait le Cid.

MALFILATRE, (N.) né à Caen en 1733, mort en 1769. Jeune poète enlevé trop tôt à la littérature, et qui donnait les plus grandes espérances. M. le comte de Lauragais, à qui la nation doit le plaisir de voir représenter les chef-d'œuvres de la scène sur un théâtre débarrassé de spectateurs; le même qui allie l'amour des lettres à la passion des sciences, et qui, par ce double mérite, relève encore l'éclat d'un nom très-illustre, encouragea M. de Malfilâtre par ses bienfaits; mais il ne put le dérober entièrement à l'ascendant de sa mauvaise fortune. Les infirmités accablèrent avant le tems ce jeune auteur, de qui nous n'avons qu'une ode et un poème intitulé Narcisse. Cette dernière production ne saurait, à la rigueur, être regardée comme un bon ouvrage. La fiction en est froide, embarrassée; et l'on peut dire de ce poème, sans être accusé de sévérité, *infelix operis summa;* mais on y trouve très-fréquemment des détails de la plus heureuse poésie. L'auteur s'était exercé, dit-on, à traduire en vers différens morceaux de Virgile. Si ces morceaux sont

du même mérite que ceux qu'il a imités, soit du même Virgile, soit de Lucrèce, dans son poème de Narcisse, on ne peut qu'inviter les personnes qui les possèdent, à en enrichir promptement la littérature.

MALHERBE, (François de) né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628. Il a fixé les lois de la poésie Française, et il est resté le modèle de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime, et personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'ode est celui dans lequel il s'est le plus distingué. On croit voir cependant qu'il maîtrisait son enthousiasme, plutôt qu'il n'en était dominé; et peut-être fut-il moins embrasé du feu du génie, que dirigé dans ses travaux par un goût exquis, une oreille infiniment sévère, et le talent le plus heureux. Le mérite d'exprimer des idées communes d'une manière neuve et sublime, étant sans doute celui qui caractérise le plus un grand poète, nous nous permettrons de rapporter ces vers de Malherbe que tout le monde connaît, et qui pourtant n'ont rien perdu de leur fraîcheur et de leur beauté. L'auteur avait à rendre cette pensée

vulgaire, que les hommes naissent tous également dévoués à la mort :

Le pauvre en sa Cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

MALLEBRANCHE, (Nicolas) prêtre de l'oratoire, de l'académie des sciences, et qui eût mérité d'être aussi de l'académie Française, né à Paris en 1638, mort en 1715. C'est un philosophe respectable à jamais, malgré ses erreurs, et que personne ne doit attaquer sans ménagement, parce qu'il est très-supérieur à ceux qui combattent aujourd'hui ses systêmes. S'il s'est trompé sur l'origine de nos idées, ses songes du moins ont quelque chose de majestueux et de sublime. Cette matière d'ailleurs étant de nature à n'être jamais parfaitement éclaircie, aucune opinion ne mérite une préférence exclusive sur la sienne.

S'il n'est pas vrai, comme le pensait le père Mallebranche, que nous voyions tout en Dieu, il est impossible au moins, dans la profonde ignorance où nous serons toujours de l'origine

de nos idées, d'imaginer un sentiment plus vraisemblable que celui qui semble exprimé dans ces paroles d'un ancieu poëtè : *In Deo vivimus, movemur et sumus.* En effet, comme l'a dit M. de Voltaire, quel serait l'inconvénient de croire que c'est Dieu qui nous donne toutes nos idées? et ce sentiment ne rentrerait-il pas dans le système du père Mallebranche?

Le nom de cet oratorien célèbre, ceux de Descartes, son maître, de Gassendi, de Bayle, et quelques-autres que nous avons déja cités, prouvent combien la vanité de notre siècle lui en impose dans ses prétentions exclusives à la philosophie. Nous insistons sur cette vérité, parce qu'on se permet de décrier tous les jours le beau siècle de Louis XIV, sous le faux prétexte que l'esprit philosophique lui était, pour ainsi dire, étranger. Nous avons lu même avec surprise, dans un de nos derniers Mercures, l'analyse d'un mauvais ouvrage, où l'on essaie de réduire à deux auteurs seulement, cette foule de grands écrivains qui ont fait à ce même siècle un honneur immortel. On n'y donne qu'à Molière et à La Fontaine la qualité de poëtes-philosophes. Cette démence est à peine croyable ; mais elle est vraie, et nous en rougissons. Eh quoi! Cor-

neille, Racine, Boileau lui-même, n'ont-ils donc pas mis dans leurs ouvrages toute la philosophie dont ils étaient susceptibles ? En demander davantage, ne serait-ce pas souhaiter qu'au lieu de leurs tragédies ou de leurs poèmes, ils n'eussent fait que des traités de morale ou de métaphysique? Encore douterions-nous que dans ces traités, il pût se trouver une connaissance du cœur humain aussi philosophiquement profonde que dans le seul personnage de Phèdre.

Ce n'est qu'à regret que nous relevons de pareilles absurdités ; mais on les entend répéter si souvent, qu'il n'est pas possible de se renfermer toujours dans le silence et dans le mépris. Loin d'accorder à notre siècle une injuste préférence sur le siècle passé, nous pensons que le père Mallebranche, qui a donné lieu à cette digression, est lui seul infiniment supérieur à cette multitude de philosophes qu'on entend vanter aujourd'hui, et parmi lesquels cependant il en est de très-estimables. Le livre de la Recherche de la vérité paraîtra toujours admirable, malgré ses erreurs, à ceux qui seront en état de l'approfondir. L'esprit humain n'a pris nulle part un vol plus élevé. Le style en est noble et pur, sans ornemens recherchés, sans faux enthou-

siasme, sans exclamations d'énergumène; et, quoique commandé par une imagination forte et brillante, le père Mallebranche a su la maîtriser de manière à ne se permettre jamais aucune de ces exagérations emphatiques qu'on voudrait nous donner pour du sublime. Ce grand homme d'ailleurs eut, dans sa vie privée, le vrai caractère du génie, l'extrême simplicité.

MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) de l'académie Française, né à Paris en 1688, mort en 1763. Auteur d'un grand nombre de romans et de comédies. On avait parlé dans les premières éditions de la Dunciade, du jargon de cet écrivain. En voici quelques exemples pris au hasard dans ses Œuvres. « Laissez-moi rêver » à cela, il me faut un peu de loisir pour m'a-» juster avec mon cœur : il me chicane, et je » vais tâcher de l'accoutumer à la fatigue.

» La nature fait assez souvent de ces triche-» ries-là; elle enterre je ne sais combien de belles » ames sous des visages communs; on n'y con-» naît rien : et puis, quand ces gens-là viennent » à se manifester, vous voyez des vertus qui » sortent de dessous terre.

» Le sentiment est l'utile enjolivé de l'hon-

» nête? etc. » Ce jargon, dans le tems, s'appelait du Marivaudage. Malgré cette affectation, M. de Marivaux avait infiniment d'esprit ; mais il s'est défiguré par un style entortillé et précieux, comme une jolie femme se défigure par des mines.

Le talent qu'il avait cependant pour la comédie, et pour saisir la vraie nature dans quelques-uns de ses romans, mérite une attention particulière. Aucun auteur n'a peint avec plus de vérité l'amour-propre des femmes. Cette passion prédomine en elles sur l'amour même ; et c'est ce que M. de Marivaux a parfaitement saisi dans leur caractère. On n'en trouve pas moins, dans la plupart de ses pièces, des scènes où ce qu'on appelle le sentiment est rendu avec la dernière délicatesse ; mais en général il y mettait trop de métaphysique ; et c'est à ce défaut que nous avions fait allusion dans ces vers de la comédie des Tuteurs.

Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine.

On a observé que les fables des comédies de M. de Marivaux étaient plutôt des fables

de romans que de comédies. En effet, pour que l'action de ses pièces pût se passer naturellement, il faudrait lui supposer une durée de plusieurs mois; et pourtant l'auteur trouve moyen de resserrer cette action dans l'espace de vingt-quatre heures, avec une sorte de vraisemblance.

Il paraît bien singulier que dans la Surprise de l'amour, par exemple, des gens parviennent à s'aimer à la fureur dans le court intervalle d'une journée. Il est vrai qu'ils se connaissaient auparavant; mais que dans les fausses Confidences, une jeune veuve très-riche voie, pour la première fois de sa vie, un avocat sans biens, dont elle fait son intendant à midi, et qu'à six heures du soir elle en soit éprise au point de l'épouser malgré sa mère, avec laquelle elle se brouille pour ce mariage; enfin que l'auteur ait la magie de faire trouver cet événement tout simple, ce ne peut être que l'effet d'un talent singulier que personne n'a porté plus loin que M. de Marivaux. Disons mieux; cet art n'est qu'à lui : lui seul a eu le secret de ces gradations de sentimens, de ces scènes heureusement filées, qui lui tenaient lieu d'incidens pour soutenir son action. Ce n'était point-là sans doute le vrai

genre de la comédie, mais c'était un genre personnel à l'auteur, un genre qui a su plaire, et qui d'ailleurs ne sera pas contagieux, parce que M. de Marivaux avait un tour d'esprit original qui ne sera peut-être donné à personne.

C'est à la finesse extrême de ses observations, à la profonde connaissance qu'il avait du cœur des femmes, à l'analyse exacte qu'il avait su faire de leurs mouvemens les plus cachés, qu'il a été redevable de ses succès. En un mot, la vérité qui ne meurt jamais, comme nous l'avons déja dit, fera vivre, malgré tous leurs défauts, la plupart de ses romans et de ses comédies; et M. de Marivaux sera toujours cité parmi les peintres de la nature : mais il ne faut pas même songer à imiter sa manière.

MARMONTEL, (Jean-François) de l'académie Française, né à Bort dans le Limousin.

Ses meilleurs amis conviennent aujourd'hui assez généralement qu'il n'était pas né pour la poésie. C'est ce que Boileau disait de Chapelain :

Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose ?

Sa tragédie de Denys le tyran parut néan-

moins annoncer quelques talens à ceux qui ne l'examinèrent point assez pour y découvrir le germe de tous les défauts qu'on a depuis reprochés à l'auteur. Sa versification dure et ampoulée, ses maximes répandues sans ménagement et sans choix, ses fréquentes déclamations, toujours mises à la place du sentiment dans les scènes les plus susceptibles d'intérêt; toutes ces fautes de goût étaient déja très-remarquables aux yeux des connaisseurs, dans Denys le tyran. Elles devinrent plus sensibles dans Aristomène. Cléopatre parut fort inférieure à ces deux pièces : les Héraclides baissèrent encore. Enfin le malheureux succès d'Egyptus, qui fut à peine achevé, l'obligea de renoncer pour jamais à la tragédie.

Il avait essayé le genre de l'opéra, et l'on se souvient encore de ces vers plaisans du ballet d'Acante et Céphise :

Tout rend hommage
A ce Dieu puissant.
Le papillon volage,
Le lion rugissant,
Le rossignol, etc.

Assurément ce n'est pas là le style de Quinault.

nault. Ce dernier avait trop de goût pour accoupler ainsi les lions rugissans et les papillons volages. Aussi le public, accoutumé à la douce mélodie du chantre d'Armide, ne put-il se prêter à la versification roide et âpre de M. Marmontel.

Ce qui paraîtra inconcevable, c'est qu'après avoir fait rire le public à la tragédie, cet auteur ait entrepris de le faire pleurer à l'opéra-bouffon. C'est ce qu'on a vu dans le Sylvain, roman usé quant au fond, trivial quant à la forme, et qui n'a dû une apparence de réussite qu'à la musique charmante de M. Grétry. On sait d'ailleurs que tous ces opéra-bouffons ne sont lus que par les acteurs, qui s'en dispenseraient encore très-volontiers, s'ils n'étaient obligés d'étudier leurs rôles.

Jusqu'ici, la réputation de M. Marmontel paraît donc n'avoir pris un peu de consistance que dans ce qu'il a écrit en prose, c'est-à-dire, dans sa Poétique, sa traduction de Lucain, ses Contes moraux, et son roman de Bélisaire.

Sa Poétique, comme on l'a dit ailleurs, est un recueil d'hérésies en matière de goût, qu'il avait déja insérées par lambeaux dans le dictionnaire Encyclopédique. C'est dans cette Poétique étrange que Boileau, Racine et Rousseau sont traités avec dénigrement; qu'Aristophane

est comparé à Catilina et à Narcisse; et qu'on accuse Virgile d'avoir comparé Turnus à un âne : comparaison qui ne se trouve point dans Virgile.

Depuis que M. Marmontel voit dans ce grand poète des choses qui n'y sont pas, il n'est pas étonnant qu'il le mette fort au-dessous de Lucain. Cependant il a mal justifié sa passion pour la Pharsale, en la traduisant en prose ampoulée. Ce n'était pas le moyen de la faire paraître supérieure à l'Enéide.

Les amis de M. Marmontel abandonnent encore, sans trop de résistance, sa Poétique et sa traduction de Lucain. Il ne lui reste donc que ses Contes et ce fameux roman de Bélisaire, auquel on a essayé de donner tant d'éclat.

Quant aux Contes, nous remarquerons, 1°. que ce ne sont que des Contes; 2°. que ce ne sont que des Contes en prose; 3°. qu'il y a plus de graces dans ceux de La Fontaine, plus d'esprit dans ceux d'Hamilton, plus de philosophie dans ceux de M. de Voltaire, peut-être même plus de naturel dans ceux de Perrault; car enfin La Fontaine a dit :

> Si Peau-d'âne m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Et nous doutons que ce poète, ami de la délicatesse et de la naïveté, en eût dit autant du Mari sylphe, de Tout ou rien, des Mariages samnites, ou des quatre Flacons.

D'ailleurs, en supposant (ce qu'on est bien éloigné de vouloir disputer) que les Contes de M. Marmontel soient en effet d'assez heureuses bagatelles, que le style en soit correct, quoique pesant, sur-tout quand l'auteur veut être léger, est-il donc permis à des Français, enrichis de tant de merveilles littéraires, de se passionner pour de minces historiettes, dont le fond même n'appartient pas à M. Marmontel? Qui ne sait que dans Zadig, Babouc, Memnon, qui ne sont pourtant qu'une très-faible partie de la gloire de M. de Voltaire, on trouve et cent fois plus de vues philosophiques et morales, et cent fois plus d'imagination, et des détails infiniment plus piquans, plus neufs, plus variés que dans tous ces petits romans bourgeois et pédantesques sur lesquels on affecte de se récrier? Par quel singulier caprice nous arriverait-il donc d'attacher tant de valeur à de médiocres esquisses, tandis que nous avons sous les yeux, dans le même genre, des tableaux peints par de grands maîtres?

Nous savons qu'il est encore des gens qui capitulent assez facilement sur le mérite des Contes moraux, mais qui se sont tellement arrangés pour admirer M. Marmontel, qu'ils mettent du moins son Bélisaire infiniment au-dessus de Télémaque. Nous en appelons à tout homme qui se vantera d'avoir pu lire d'une haleine ce triste roman composé de dix-sept dissertations, enchaînées l'une à l'autre comme ces conversations d'Ariste et d'Eugène sur le goût, qui se passent au bord de la mer, et que le révérend père Bouhours a rédigées par chapitres. Que cet homme, quel qu'il soit, nous dise avec vérité s'il n'a pas été vingt fois sur le point de s'endormir aux tristes et longues homélies philosophiques de l'aveugle Bélisaire. Exceptons-en, toutefois, les trois ou quatre premiers chapitres de ce roman moral, qu'on peut lire sans doute avec assez de plaisir. C'est un portique agréable, qui annoncerait un grand édifice, mais qui ne conduit qu'à des ruines.

Le quinzième chapitre, que l'on a tant vanté, n'est (et ici nous interrogeons la bonne-foi de ceux qui ont fait semblant de l'admirer) qu'une répétition de ce qu'avaient dit avec plus de force, sur ces matières hardies, des écrivains beaucoup

plus célèbres. Nous avons de Bayle un traité de la Tolérance, qui est un chef-d'œuvre de savoir et de raisonnement. Nous en avons un autre plus récent, composé avec tout l'art, toute la séduction, tout l'intérêt qui caractérisent, dès long-tems, les ouvrages de son illustre auteur. Enfin, cette doctrine de la Tolérance n'a-t-elle pas encore été exprimée en traits de feu par l'éloquent Citoyen de Genève? D'où nous viendrait donc l'ivresse qu'on voudrait nous inspirer pour ce quinzième chapitre, qui n'est, tout au plus, qu'une faible contrefaction d'ouvrages infiniment supérieurs?

Observons encore que quand même M. Marmontel eût mérité quelque célébrité par ses écrits en prose, par la fertilité de sa plume, par sa persévérance opiniâtre à braver la critique, et par sa littérature, qui véritablement n'est point commune, il aurait compromis toute sa gloire, en disant que Boileau est un écrivain sans feu, sans verve et sans fécondité (1), et en avançant une infinité d'autres paradoxes. On les trouvera rassemblés dans une collection beaucoup trop complette des ouvrages de M. Marmontel, en

(1) Voyez l'article Cotin.

dix-huit volumes, laquelle est actuellement sous presse, et dont une compagnie de libraires a eu l'intrépidité de se charger.

MAROT, (Clément) né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544. Le modèle d'une certaine naïveté fine et piquante que l'on appelle encore de son nom, le genre marotique. Sa charmante épître à François I, *dans laquelle il se plaint* d'un valet

Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde,

qui lui avait dérobé son argent; quelques épigrammes qui n'ont point été surpassées, quelques contes joyeux, quelques jolies chansons, lui ont fait un nom immortel.

La manière qu'il a choisie a paru tellement convenable aux ouvrages de ce genre, que nos meilleurs poètes, tels que Voiture, La Fontaine, Rousseau, etc., l'ont empruntée de lui. Nous croyons cependant, avec M. de Voltaire, que c'est un défaut de goût que de l'avoir employée dans des ouvrages d'un genre plus sérieux. C'est travestir Minerve que de lui donner la marotte de Momus.

Il semblerait que le poète dont nous parlons,

enjoué, badin, et quelquefois licencieux à l'excès, n'aurait guère dû s'attendre à devenir un des fondateurs de la liturgie des Eglises protestantes. Sa traduction des pseaumes, continuée par Théodore de Bèze, a été chantée long-tems dans tous les temples de la réforme de Calvin. On ne sentit point assez, dans cet âge encore grossier, l'étrange disparate du flageolet de Marot et de la harpe de David.

MARSAIS, (César du) né à Marseille en 1696, mort à Paris en 1756. Il a prouvé par les articles de grammaire qu'il a fournis à l'Encyclopédie, et par son excellent traité des Tropes, que la grammaire est une véritable science; que la philosophie a présidé, plus qu'on ne le croit, à l'art de la parole, et qu'on peut en établir les règles, non sur des décisions de caprice, mais sur les lois immuables du raisonnement.

M. du Marsais était d'ailleurs un homme vertueux, un philosophe pratique, qui a passé une longue vie dans un état voisin de l'indigence, et qui ne s'est jamais avili pour améliorer sa fortune.

Cet excellent grammairien ne fut pas de l'académie Française.

Massieu, (l'abbé Jean-Baptiste) de l'académie de Rouen, et curé de Sergy, né à Pontoise en 1743. Sa traduction des dialogues de Lucien nous a paru très-supérieure à celle de d'Ablancourt. Il a donné depuis la traduction complette des ouvrages de cet auteur, qui s'est moqué avec tant de sel et de graces des philosophes de son tems. Un Lucien mis dans notre siècle à la portée de tout le monde, était peut-être un excellent préservatif contre les charlatans de philosophie dont nous sommes encore inondés : la traduction de M. l'abbé Massieu réunit donc au mérite d'élégance et de fidélité qui la distingue, celui d'un à-propos très-heureux.

Massillon, (Jean-Baptiste) évêque de Clermont, de l'académie Francaise, né à Hières en 1663, mort en 1744. Prédicateur célèbre, et qui est véritablement à Bourdaloue ce que Racine est à Corneille.

Bourdaloue, armé de preuves, et quelquefois les prodiguant trop, semble n'adresser sa morale austère qu'à la raison. Massillon s'adresse principalement au cœur; et il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs, est bien

supérieur à celui qui se contente de nous les démontrer.

Maury, (l'abbé Jean Siffrein) de l'académie Française, né en 1746. Son livre sur l'Éloquence de la chaire et du barreau, est écrit avec autant de sagesse que de goût. Ses discours sacrés, et principalement son panégyrique de S. Vincent de Paule, prouvent qu'il n'est pas moins heureux à donner des exemples, qu'à rappeler les vrais principes. Personne n'a parlé de Bossuet plus dignement, sans être injuste envers Fénelon. Il faut consulter l'ouvrage même de M. l'abbé Maury, et voir avec quelle force il s'élève contre la fausse chaleur et les déclamations convulsives de nos charlatans d'*éloquence*: » Veux-tu savoir, dit-il, ce qui est *froid?* c'est » tout ce qui est exagéré. «

Maynard, (François) de l'académie Française, élève de Malherbe. Ses vers, toujours dénués d'inversion, ont en général trop de monotonie, et trop peu d'élévation; mais ce fut un écrivain naturel, facile et correct, qui avait certainement plus de droits aux bontés du cardinal de Richelieu que les Boisrobert, les Colletet,

et beaucoup d'autres poètes, ses contemporains, qui ne le valaient pas. Les Sonnets chagrins de Maynard contre ce même cardinal, sont peut-être ce qu'il a fait de mieux.

MÉHÉGAN, (Guillaume Alexandre de) né dans les Cévennes en 1721, mort à Paris en 1766. Cet écrivain, si l'on ne s'en rapportait qu'aux jugemens des journalistes de son tems, ne serait guère connu que par leurs injures; c'était cependant un homme de beaucoup d'esprit, un homme d'une élocution facile et brillante, dont la conversation charmait, quoiqu'elle eût quelquefois l'apprêt d'une composition soignée. Il a donné d'ailleurs un tableau de l'histoire moderne, qu'aucun de ses critiques n'était capable de faire, et qui suppose dans le peintre une main qui savait réunir la fermeté à l'élégance.

MÉNAGE, (Gilles) né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692. Il a fait des vers grecs, latins, français, et italiens; mais c'est dans cette dernière langue qu'il a le plus réussi. Ses poésies Italiennes le firent recevoir de l'académie della Crusca.

Il sentait dans les autres le ridicule du pédan-

tisme dont il était lui-même un peu entiché : on en a la preuve dans sa métamorphose du pédant Montmaur en Perroquet.

C'est Ménage que Molière joua dans la comédie des Femmes savantes, sous le nom de Vadius : mais il eut le bon esprit de ne pas s'offenser de cette liberté du théâtre. Lui-même avait été satirique avec succès dans sa requête des Dictionnaires : et personne n'était plus pénétré que lui de la nécessité de cette satire utile, qui, en respectant les mœurs, répand un juste ridicule sur de mauvais écrivains, dont les succès découragent quelquefois les vrais talens, et déshonorent le goût du public. Molière, peut-être, aurait dû l'épargner, d'autant plus que Ménage eut le mérite de sentir le premier le génie naissant de ce grand poète comique. On sait qu'il dit à Chapelain, en sortant d'une représentation des Précieuses ridicules : « Nous » adorions, vous et moi, toutes les sottises qui » viennent d'être si bien critiquées. Croyez-moi, » il nous faudra brûler ce que nous avons » adoré.... » Cet éloge en renfermait un bien remarquable de la liberté courageuse avec laquelle Molière avait osé jouer tout l'hôtel de Rambouillet. On voit aussi par-là quelle influence

heureuse une seule bonne comédie peut avoir sur les mœurs de toute une nation.

Au reste, Ménage était un savant très-estimable. Il était bien nécessaire, sur-tout dans ces commencemens de la littérature, qu'il y eût de pareils érudits. C'est à leurs travaux qu'on doit la lumière pure dont nous jouissons, et qui ne tardera pas à s'éteindre, précisément parce qu'on a voulu réduire en almanachs et en dictionnaires très-imparfaits, toutes les connaissances humaines.

La Reine Christine honora Ménage de ses bontés pendant le séjour qu'elle fit en France. Cette Princesse, qui aimait les sciences, ne put s'empêcher de distinguer un homme à qui notre langue doit beaucoup, quoiqu'il n'ait pas été de l'académie Française. Le savant La Monnoye n'a pas jugé au-dessous de lui de donner une édition soignée du Menagiana, dans lequel on trouve beaucoup de choses curieuses.

MERCIER, (Louis-Sébastien) né à Paris en 1740. On a lu, dans une feuille du Journal de Paris, une lettre de M. Mercier, dans laquelle il fait un grand éloge de la comédie Allemande. Il félicite les Allemands d'avoir

rejeté les règles si chères à notre nation ; ces règles qui nous assujettissent et nous resserrent dans le cercle le plus étroit. Il les félicite sur-tout de jouer Shakespear tout pur, et traduit littéralement. Il a vu, dit-il, une pièce de Schiller coupée en sept actes, dont la représentation dure quatre heures, et qui ne paraît pas trop longue. Il se flatte qu'un jour nos petites conventions théâtrales disparaîtront peu-à-peu, et feront place à la manière grande, simple, naturelle, qui vivifie le théâtre de nos voisins.

Cette conspiration contre les chef-d'œuvres de notre scène en faveur de la manière allemande ou anglaise, a eu pour chefs MM. le Tourneur, de Cathuélan et de Rutlidge. Ces messieurs ont travaillé en société à la traduction du théâtre de Shakespear, et l'on sait qu'il est ordinaire aux traducteurs de se passionner pour l'écrivain qu'ils traduisent. On a vu d'excellens esprits porter cette manie jusqu'à l'enthousiasme, et M. le Tourneur, écrivain très-estimable, en est lui même un exemple.

A ces messieurs, se sont affiliés des conjurés d'un ordre très-inférieur. Nous les nommons selon le rang de leur réputation : M. Mercier, M. Rétif de la Bretonne, et M. de Cubière. Voici

le raisonnement secret de ces messieurs. S'il était possible de ramener le chaos où la lumière a brillé; si nous pouvions accoutumer les Français au mépris de leur propre langue, leur faire secouer le joug des règles, des bienséances, de la raison, du goût, de la poésie même, enfin les replonger dans la barbarie, qui sait si nos ouvrages n'obtiendraient pas quelque réputation? Il paraîtrait flatteur à ces écrivains de détrôner Corneille, Racine, Boileau, Molière, etc. et d'établir le siège de leur académie aux petites maisons.

Les projets de ces messieurs peuvent se réaliser, car il en est des nations comme des hommes: elles ont leurs beaux jours et leur caducité; mais alors la France, après avoir été l'honneur de l'Europe, serait arrivée au dernier terme de sa décadence.

Ceci nous rappelle un apologue du poète Saadi:

Des cygnes régnaient dans une île peuplée d'oiseaux. Leur voix mélodieuse, leur blancheur éclatante avaient réuni tous les suffrages en leur faveur; lorsqu'une espèce inconnue dans l'île, des corbeaux venus du nord, jaloux de leur plumage d'argent, commencèrent à former contre eux une cabale d'abord impuissante. L'har-

monie du chant des cygnes fut traitée par eux de monotonie ; la blancheur ne leur semblait qu'une couleur fade et insipide. Insensiblement le parti des corbeaux devint une faction dominante ; la dynastie des cygnes disparut, et le goût de la nation changea du blanc au noir.

MÉZERAY (François Eudes de) de l'académie Française, né près de Falaise en 1610, mort en 1683. Malgré la rudesse de son style, c'est encore de tous nos historiens celui qui a le plus de caractère, et dont la lecture fait le plus de plaisir, quand une fois on a surmonté une première impression défavorable. Ses réflexions hardies sur l'origine des impôts, et sur les exactions des gens de finance, déplurent à Colbert, qui lui fit ôter sa pension : *c'était déclarer qu'on ne voulait pour historiens que de vils esclaves.* On n'a point assez reproché cette dureté à la mémoire de Colbert ; il nous semble qu'aujourd'hui notre administration plus éclairée ne se permettrait pas une pareille injustice.

Le traité de Mézeray sur l'origine des Français, supposait une connaissance profonde de notre histoire ; c'était enfin un homme digne du genre qu'il avait choisi, et à qui il ne man-

qua que cet esprit vraiment philosophique qui a fait autant de bien aux lettres, que l'abus de la philosophie leur a fait de mal, depuis les réputations usurpées de quelques charlatans.

Mière, (Antoine-Marin le) né à Paris. Il est à M. Marmontel, dans le genre dramatique, ce que Campistron est à Racine. Il n'a pas tout-à-fait la déclamation emphatique et la noble enflure de son modèle; mais il a trouvé l'art de le surpasser en dureté, en sécheresse et en bizarrerie.

Toutes les études théâtrales de M. le Mière semblent n'avoir eu pour objet que l'effet de la pantomime, et la perspective de la scène. Peut-être eût-il été un excellent décorateur; mais la nature ne paraît pas avoir eu l'intention d'en faire un poète. S'il se trouve quelqu'un qui ait eu l'intrépidité de lire ses tragédies, il peut se vanter de connaître à fond la manière gothique et barbare du fameux Chapelain. Ce n'est pas que M. le Mière n'ait quelquefois des idées assez heureuses:

Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.

mais ordinairement il défigure ses meilleures

idées

idées par des vers précisément techniques, qui ressemblent à de la prose que l'on aurait contournée avec effort, et à laquelle on aurait attaché des rimes comme par gageure.

On invite le lecteur à tâcher de prononcer ces lignes, prises au hasard dans sa tragédie de Guillaume Tell.

Hâte-toi : fais marcher, sous diverse conduite,
Vers les divers châteaux notre intrépide élite.
Tandis qu'avec Vaërner, moi, j'irai sur le lac,
Dans l'ombre de la nuit, m'emparer de Kusnac.

Et ces autres lignes, non moins helvétiques, et fidèlement extraites de la même pièce :

Je pars! j'erre en ces rocs où par-tout se hérisse
Cette chaîne de monts qui couronne la Suisse.

Les pièces fugitives de M. le Mière joignent à cette singulière mélodie, une originalité fantasque qui les rend extrêmement piquantes. C'est parmi ces pièces que l'on trouve ces inconcevables vers adressés à mademoiselle Dangeville :

Ta folâtre féerie accordait des cerveaux
Les chanterelles élastiques.

C'est dans ces aimables poésies que l'on trouve encore un peuple qui tombe « dans l'ornière de » la routine ; une onde guéable ouvrant ses » lames, et sur laquelle les chars rencontrent » les bateaux, de manière que les fou-ets croisent » les rames, tandis que des fleuves rient, dans » leurs barbes limoneuses, de ces petites rivières » qu'on passe au gué. » C'est-là que le lecteur ne manquera pas d'être frappé de cette agréable antithèse sur la ville de Tours :

> Ville que de tout tems signale
> Son Archevêque et ses pruneaux.

Et de cette idée pittoresque sur un château, qui, à la vérité, n'a ni pruneaux, ni Archevêque ; mais qui, en revanche, a l'avantage d'être vu de loin, parce qu'il dresse ses girouettes illustres.

C'est-là enfin que l'on a grand plaisir à voir

> Ces deux fils du siècle d'airain,
> Ces deux fougueux antagonistes,
> Le tien, le mien, le front serain,
> De leurs calculs brûler les listes,
> Sourire, et se donner la main.

Un peu revenu de la manie du théâtre et de

ces petits vers duriuscules, M. le Mière a voulu se signaler dans une autre carrière. Il a entrepris de chanter la peinture, d'après les poèmes de Dufresnoy, et de M. l'abbé de Marsy. Ce sujet était beau, sans doute, et M. le Mière a même observé dans sa préface, qu'il était bien supérieur à celui de l'art Poétique. C'était un engagement qu'il prenait avec le public de s'égaler au moins à Boileau, d'autant plus que son poème avait été très-fastueusement annoncé par des admirateurs mal-adroits. Enfin, l'ouvrage a paru, et l'on a cru lire encore les tragédies de M. le Mière. Son style, sans aucune exagération, est à celui de Boileau, ce qu'étaient à la mélodie enchanteresse de la flûte de Blavet, le bruit importun d'une scie, et les aigres frottemens d'une lime qui mord l'acier.

Qui croirait cependant que l'auteur des vers que nous venons de citer, et auxquels nous pourrions en ajouter de plus bizarres, ceux-ci, par exemple, qui ne sont guère moins pénibles aux yeux qu'à l'oreille :

Opéra sur roulette, et qu'on porte à dos d'homme.

. . . .

Peins Boussard, montre en lui huit efforts héroïques.

Qui croirait, disions-nous, que le même homme eût pu trouver sous sa plume des vers pleins d'harmonie, tels que les suivans, qui sont tirés du poème sur la peinture, et qu'on croirait de la main de Boileau :

Il est une stupide et lourde déité ;
Le Thmolus autrefois fut par elle habité :
L'ignorance est son nom ; la Paresse pesante
L'enfanta sans douleur aux bords d'une eau dormante ?

Et ceux-ci, que nous avons distingués dans la veuve de Malabar, et qui joignent la grace à la sensibilité :

Elle va donc mourir ; hélas ! que je la plains !
Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge ;
Ah ! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la nature encor ne redemandait pas !

Nous en avons découvert de ce mérite, même dans Guillaume Tell. Il est à croire que si le hasard ne les avait pas inspirés à M. le Mière, que s'ils avaient eu pour son oreille le même charme qu'ils ont pour la nôtre (et que nous aimons à reconnaître) il eût été lui-même horriblement frappé de la dissonance de ses autres

vers. Quoi qu'il en soit, nous le félicitons du moins d'avoir eu quelquefois de ces bonnes fortunes. Nous connaissons tant de poètes qui se croient très-supérieurs à lui, et qui ne nous fourniraient pas de pareilles exceptions.

MOÏNE, (Pierre le) jésuite, né à Chaumont en Bassigny en 1602, mort à Paris en 1672. Son poème de Saint-Louis, dont *Boileau* n'a cru devoir dire ni *bien* ni mal, prouve *qu'il était* né avec de grandes dispositions pour la poésie, et qu'il ne lui a manqué, peut-être, pour atteindre à la perfection de son art, que d'avoir écrit dans un siècle qui lui eût présenté des modèles de goût. Mais ce poème est manqué, parce que l'auteur n'a pas su régler son imagination; et qu'il ne s'est pas conformé à ce précepte d'Horace :

> Et quæ
> Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Il n'est point de petits détails que la poésie ne puisse ennoblir, sans doute; mais elle rejette ceux qui sont ingrats: et vouloir tout peindre est aussi rebutant que de vouloir tout dire.

MOLIÈRE, (Jean-Baptiste Poquelin de) né à Paris en 1620, mort en 1673. Le premier des poètes comiques anciens et modernes. L'extrême liberté d'Aristophane ne convenait guère qu'à un État démocratique. Les bons mots de Plaute se ressentaient un peu de la grossièreté de son siècle. Térence ne fut guère qu'un traducteur élégant : le seul Molière posa d'une main courageuse les bornes que doit avoir la véritable comédie, dans une monarchie gouvernée par les bienséances et par les mœurs.

On sent bien que, d'après les limites que nous nous sommes imposées, nous ne pouvons nous permettre ici que quelques traits rapides et peu approfondis sur le caractère de ce grand poète.

Le premier secret de l'art de Molière fut, sans doute, de peindre les hommes qu'il voyait, bravant à-la-fois l'audace des applications, et les vains murmures de ceux dont il représentait naïvement les ridicules, et même les vices.

Il est courageux, mais il est nécessaire de répéter ce que nous avons dit ailleurs, qu'il ne peut exister de bonne comédie, si l'on retranche au poète la liberté de s'emparer de tous les ridicules qui appartiennent de droit à son art. L'homme métaphysique n'est qu'une spécu-

lation vaine, aussi étrangère à la poésie qu'à la peinture. Ce sont les individus pris dans la société, qui doivent servir de modèles à la comédie. Seulement on exige de l'auteur qu'il tâche de masquer son secret, en accumulant sur un seul personnage, les traits du ridicule dérobés à plusieurs : de manière que l'ensemble de ces traits réunis ne désigne plus uniquement tel ou tel homme en particulier, mais frappe à-peu-près également sur toute l'espèce des caractères vicieux que le poète s'est proposé de peindre. C'est ainsi qu'Apelle forma sa Vénus, non d'après un seul modèle, mais en empruntant de différentes beautés ce que chacune d'elles pouvait lui fournir de plus parfait.

On doit avouer que cette loi, imposée au poète comique, a tourné *quelquefois au profit* du génie; cependant Molière, *à l'exemple d'Aristophane*, s'éleva souvent au-dessus de cette contrainte. Encouragé par Louis XIV, il osa franchir une loi dont l'observation superstitieuse eût gêné son essor : car le génie ne peut s'immoler toujours aux règles pusillanimes que lui-même n'a pas dictées, et qui ne sont en effet que des bienséances de pure convention.

On sait à combien de gens ressemblait son

Tartuffe ; on connaît même l'homme en place accusé, par la voix publique, d'avoir servi de modèle à ce personnage hardi. Molière n'en eut pas moins le courage de déclarer à Louis XIV qu'il fallait ou lui permettre le Tartuffe, ou qu'il renonçât désormais à la comédie.

On sait que presque toutes les anecdotes de la cour et de la ville, dès qu'elles lui semblaient convenir à son art, venaient se placer tour-à-tour dans ses pièces immortelles, qui n'en avaient que plus de mérite pour les spectateurs, charmés de retrouver sur le théâtre les scènes de ridicule que les originaux de Molière avaient données dans la société.

On sait, par exemple, que le trait de Bertrand de Sotenville, qui eut le crédit de vendre tout son bien pour faire le voyage d'outre-mer, fut appliqué à M. de la Feuillade, qui avait dérangé sa fortune pour mener au siége de Candie trois cents gentilshommes équipés à ses dépens.

On sait que l'impertinent chasseur de la comédie des Fâcheux, n'était autre que le marquis de Soyecourt.

On sait que ce Gros-Pierre, qui prit le nom pompeux de M. de l'Isle, désignait Thomas Corneille, qui s'avisa de quitter le beau nom de

Corneille, en effet très-dangereux pour lui, pour prendre le nom de M. de l'Isle.

On sait que dans la pièce des Femmes savantes, Cotin, Ménage, madame Dacier, et tout l'hôtel de Rambouillet furent joués. On sait même que madame de Rambouillet, qui était à la première représentation de cette comédie, dit en sortant à Ménage : « Quoi ! monsieur, vous souffrirez » que cet impertinent de Molière nous joue de » la sorte ? » Et que celui-ci eut le bon esprit de répondre : » Madame, j'ai vu la pièce ; elle » est parfaitement belle, et l'on n'y peut trouver » rien à redire, ni à critiquer. »

On sait qu'on croyait M. de Montausier lui-même caractérisé dans quelques-unes des brusqueries du Misantrope.

On sait que dans l'Amour-médecin, les quatre premiers médecins de la cour, messieurs Desfougerais, Esprit, Guenaud et d'Aquin, furent représentés naïvement sous les noms de messieurs Desfonandrès, Bahis, Macroton et Tomès, noms comiques, qui avaient été fournis à Molière par son ami Despréaux, et qui servaient à désigner plus particulièrement encore ces mêmes médecins. Tous ces noms étaient dérivés du grec. Celui de Desfonandrès, qui veut dire tueur d'hommes,

s'appliquait à M. Desfougerais; celui de Bahis à *M. Esprit*, affligé d'un bredouillement glapissant et risible; celui de Macroton à M. Guenaud, à cause de son parler lent et désagréable; enfin celui de Tomès à M. d'Aquin, partisan fanatique de la saignée. Il ne faut pas oublier que pour rendre la plaisanterie plus agréable à toute la cour, les acteurs chargés de ces rôles, les représentèrent avec des masques que Molière avait fait faire exprès, et qui imitaient parfaitement la figure de ces messieurs : c'était véritablement la comédie d'Aristophane.

On sait que toute la pièce du Mariage forcé n'avait pour base que le mariage en effet un peu forcé du comte de Grammont avec mademoiselle Hamilton.

On sait que le nom de Tartuffe même, qui s'était appelé d'abord Panulphe, avait été fourni à Molière par une anecdote plaisante, arrivée à la table d'un ecclésiastique (1) du premier rang; et que les interrogations que fait en latin M. Bobinet à son élève, dans la comtesse d'Escarbagnas, faisaient allusion aussi à une autre anecdote du tems.

(1) Voyez la vie de Ninon l'Enclos, par M. Bret.

Cette liberté de ne laisser échapper aucun des traits comiques que lui fournissait la société, fut pour Molière une source inépuisable d'excellentes plaisanteries. En vain on criait à la satire, comme si la comédie pouvait être autre chose que l'imitation et par conséquent la satire des mœurs; Molière avait l'avantage de vivre dans un siècle plein de nerf et de courage, fertile en ames fortes et vigoureuses, à qui les vaines clameurs de l'envie étaient peu capables d'en imposer. Ceux qui présidaient alors au Gouvernement, avaient eu le mérite de sentir qu'un excellent poète comique, avec les seules armes du ridicule, pouvait avoir sur les mœurs de toute la nation l'influence la plus utile; maintenir une balance à-peu-près égale entre les différentes conditions de l'état : balance qui *importe infiniment plus qu'on ne le croit à la tranquillité d'une monarchie*; réprimer à propos l'orgueil ou l'ambition de certains ordres de citoyens qui peuvent devenir dangereux, en s'arrogeant insensiblement des prérogatives qui ne leur appartiennent pas, et qui n'étaient point à craindre lorsqu'ils se trouvaient confondus dans la classe des citoyens dont il était permis de rire. On ferait un volume sur l'utilité dont pour-

rait être un homme tel que Molière à une administration éclairée.

L'esprit juste et naturel de Louis XIV semblait lui avoir révélé une partie de ces grandes vues. Souvent ce prince, près de qui la fortune avait placé Molière (circonstance nécessaire peut-être au repos de ce grand poète), daignait lui indiquer lui-même les ridicules qui pouvaient être échappés à son pinceau. Aussi trouverait-on dans ses comédies, plutôt que dans notre Histoire, le vrai caractère de la nation; et c'est-là ce que des commentateurs, qui auraient quelque talent, devraient sur-tout y chercher. Mais que pour la gloire de Molière et de la France, ce commentaire, digne de nos plumes les plus savantes, ne soit jamais livré à des mains profanes!

La seule comédie du Tartuffe, qui n'avait eu de modèle chez aucune nation, soit par la hardiesse de son sujet, soit par les difficultés qu'il offrait à vaincre, soit par les finesses de l'art que l'on y découvre à chaque scène, soit enfin par l'histoire de la persécution momentanée que cette pièce attira sur l'auteur, peut donner lieu à plus de remarques utiles que tout le reste de nos théâtres pris ensemble.

Au reste, en démontrant, comme nous le faisions à l'instant, la nécessité des personnalités dans la comédie, nous n'avons pas prétendu alarmer les citoyens, mais seulement indiquer au gouvernement une de ses ressources, pour faire tomber sans violence des abus que les lois n'ont pu prévoir, ou qu'elles ne peuvent réprimer. C'est à lui de saisir ce juste milieu, qui, en accordant aux arts toute la liberté qui leur est due, empêche cette même liberté de dégénérer en licence. C'est à lui enfin de savoir employer le ridicule comme un supplément à l'insuffisance des lois.

Que les citoyens d'ailleurs soient sans inquiétude. Nous l'avons déja dit quelque part: des ridicules communs et vulgaires, *tels que la plupart de ceux qu'on aperçoit, ne méritent pas même un coup-d'œil d'un* poète comique, bien loin de pouvoir servir à la correction des mœurs, et à l'amusement d'une nation vive et brillante. Les vrais originaux sont très-rares; et il y a bien des gens qui ont la folle vanité de se croire des personnages dignes de la scène, dont l'auteur le plus satirique tranquilliserait bien l'esprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il pense de leurs ames nulles et sans phy-

sionomie. Tous les portraits ne sont pas faits pour être exposés au sallon, et tous les caractères ne sont pas dignes du théâtre. Observons encore qu'il n'est pas possible de bien peindre un personnage vicieux ou seulement ridicule, sans qu'on lui trouve dans le monde une infinité de copies. Souvent le véritable original qui a servi de modèle au poète, échappe à l'application, tandis qu'elle va se partager sur des gens auxquels l'auteur n'avait jamais pensé, et dont même il ne soupçonnait pas l'existence avant qu'elle ne lui fût révélée par la malignité des spectateurs. Or, toute application ainsi divisée, cesse par-là même d'être une personnalité offensante. Nous garantissons la justesse de cette observation, d'après l'expérience que nous en avons faite nous-mêmes plus d'une fois, et surtout à l'occasion de la comédie des Philosophes, s'il est permis de rappeler aucune comédie quand on parle de Molière.

Une des lois que se prescrivit encore ce grand homme, et qui ne contribua pas moins que sa liberté courageuse à la perfection de son art, ce fut de choisir constamment ses personnages dans la vie commune, qui est la plus propre à fournir à la scène des ridicules saillans, et qui -

ont précisément la charge du théâtre. On sait qu'il ne dérogea à cette règle que dans la comédie du Misantrope, le seul des caractères qu'il ait traités que le peuple ne devait pas lui fournir. Mais nous avons développé ailleurs cette idée (1); et depuis, quelques écrivains célèbres nous ont fait l'honneur de l'adopter.

Nous avions fait sentir aussi l'avantage qu'avait eu Molière d'employer dans ses comédies beaucoup de traits d'une plaisanterie *naïve*, tels que ces ingénuités si piquantes d'Agnès, dans l'École des femmes, qui blesseraient aujourd'hui la délicatesse hypocrite de nos oreilles, tandis que nous allons tous les jours nous dédommager à des spectacles forains, libres jusqu'à l'indécence, de ces entraves qu'une vaine affectation de pudeur a données au théâtre de la nation, sous prétexte de l'épurer. Cette conduite n'a que l'apparence d'une contradiction, et ne paraîtra pas étonnante à quiconque aura observé que plus on a de morale en paroles, moins on a de mœurs en réalité.

Nous ne pouvons nous refuser à l'idée de considérer un moment Molière comme un lé-

---

(1) Voyez le discours préliminaire de la comédie des Tuteurs.

gislateur, qui exerça sur les Français une sorte de magistrature, d'autant plus puissante, qu'il ne l'exerça que par son génie, et que rien à l'extérieur ne décélait au vulgaire le secret de son administration.

Il naquit dans les circonstances les plus heureuses où il pouvait naître, sous un prince qui le protégea contre les ennemis que devaient nécessairement lui donner et le genre et la supériorité de ses talens. On trouve, dans un mémoire que lui adressa Molière en faveur d'un médecin, des traces précieuses de la familiarité à laquelle ce Monarque, quoique fastueux, daignait admettre ceux de ses sujets qui illustraient son règne.

Le goût des amusemens nobles, et ces fêtes ingénieuses et brillantes qui faisaient de la cour de Louis XIV le rendez-vous des étrangers et l'admiration de l'Europe; l'esprit de gaîté alors généralement répandu par une suite de la considération et de la prospérité dont jouissait la nation; cet esprit de gaîté que la manie philosophique a depuis desséché dans sa fleur, lorsque las, pour ainsi dire, d'être Français, quelques raisonneurs mélancoliques ont voulu nous livrer au délire sombre des idées Anglaises; enfin l'é-

mulation

mulation entretenue sans cesse par le concours d'une foule d'excellens esprits que la nature sembla prodiguer dans ce beau siècle : toutes ces circonstances réunies contribuèrent à donner à la France un homme tel que Molière.

Quel assemblage heureux d'événemens nécessaires, peut-être, au développement d'un pareil génie; tandis que pour l'arrêter dans son essor, il ne faudrait, de nos jours, qu'un Trissotin en faveur dans quelques bureaux d'esprit; qu'un Zoïle en place; enfin, qu'un seul homme puissant trop peu sensible à la gloire, ou trop faible pour accorder au mérite persécuté une protection courageuse!

Il résulte de ce petit nombre d'observations jetées à la hâte dans un sujet si riche, que personne ne porta dans le cœur humain un coup-d'œil plus sûr et plus profond que ce poète, qui est en même tems le plus grand philosophe dont la nation ait à s'énorgueillir. Non-seulement il semble avoir épuisé toutes les sources du rire, et les différens caractères dont il s'est emparé, mais encore ceux mêmes qu'il n'a fait qu'effleurer dans quelques scènes de ses pièces inimitables. Il y a tel sujet de comédie que peut-être on n'osera jamais tenter, unique-

ment parce que Molière en a crayonné les premiers traits; et c'est en ce sens l'homme qui a fait le plus de larcins à la postérité. Qui oserait, par exemple, traiter le sujet du Railleur, après la scène de Clitandre et de Trissotin dans les Femmes savantes?

Toutes les innovations que l'on s'est permises depuis ce grand homme, sous prétexte de réformer ou d'ennoblir le genre, n'ont tourné qu'à la ruine de la vraie comédie. Les uns ont cru imiter la nature, en saisissant quelques détails minutieux des usages de la vie commune. Ils ont cru mettre de la vérité dans leurs pièces, en rendant avec fidélité les décorations d'un appartement, ou de petites attitudes domestiques, dont ils ont eu soin de noter ennuyeusement la pantomime dans leurs drames. Toutes ces puérilités à prétention indignent les vrais connaisseurs, et font même une secrette pitié à ceux qui feignent le plus de les admirer.

D'autres, au lieu de peindre les hommes tels qu'ils sont, nous ont donné des romans qu'on pourrait tout au plus regarder comme des exceptions aux événemens ordinaires de la vie, et comme les aventures bizarres de quelques individus de notre espèce. En établissant sur des

événemens peu vraisemblables un intérêt chimérique, ils ont prétendu remplacer le peintre des ridicules, et l'historien des mœurs ; mais, malgré leurs efforts, tous ces écrivains à la mode ne nous ont appris qu'à regretter Molière davantage.

On a reproché à ce grand homme de n'avoir pas été toujours correct ; mais on n'a point assez remarqué l'énergie singulière de son style: *énergie alliée par-tout à la plus étonnante facilité.* Malheur aux écrivains froids, qui, plus frappés de quelques fautes de détail qu'on peut trouver, sans doute, dans le style de Molière, que des beautés dont il étincelle, croiraient que, même en cette partie, il existe un meilleur modèle! Qu'ils indiquent, s'ils le peuvent, un poète comique dont on ait retenu plus de *traits*, dont plus de vers soient demeurés proverbes; qu'ils tâchent enfin d'opposer au *Misantrope* quelques pièces de nos jours dont le coloris soit plus vrai, plus naturel, plus *brillant*.

Mais c'est l'art du dialogue sur-tout qui a donné le plus de vie aux comédies de Molière, et qui paraît aujourd'hui le plus négligé. Ce mérite si rare, et l'extrême simplicité des plans dans les pièces de caractère (simplicité dont ce

grand poète lui-même n'avait senti toute la nécessité que vers le milieu de sa carrière), sont les seuls indices auxquels le public éclairé pourrait reconnaître ceux qui seraient véritablement appelés à tenir quelque rang parmi ses successeurs.

Molière ne fut point de l'académie Française. On nous répondra qu'il était comédien. Nous le savons; et ce serait un reproche à faire à la mémoire de Louis XIV, que de ne l'avoir point obligé de quitter le théâtre. Ce grand homme, qui ne fut jamais qu'un acteur assez médiocre, débarrassé des soins de sa troupe, n'eût pas manqué d'augmenter le nombre de ses chef-d'œuvres, et de fournir à la scène de nouveaux modèles. Quelle irréparable perte que celle du tems de Molière!

MONGAULT, (Nicolas Hubert de) de l'académie Française et de celle des Inscriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746. Il a enrichi les Mémoires de l'académie des Inscriptions de plusieurs dissertations intéressantes. Sa traduction d'Hérodien et celle des lettres de Cicéron à Atticus, sont fort estimées; les notes savantes dont il les a enrichies ne le sont pas moins.

L'abbé de Mongault joignait le goût à l'érudition; et il a d'autant mieux mérité des lettres, que l'on conçoit à peine qu'au milieu des embarras de ses différentes places, il ait eu le tems de les cultiver.

MONNOYE, (Bernard de la) de l'académie Française, né à Dijon en 1641, mort en 1728: critique très-savant. Il eut, comme Ménage, la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues; mais quelques-uns de ses poèmes Français, et entre autres celui du Duel aboli, qui remporta le premier prix que l'académie ait distribué, sont très-supérieurs à tous les vers de Ménage.

Les Noëls bourguignons de M. de la Monnoye sont aussi estimés à Dijon, que les poésies Languedociennes du chanoine Goudouly le sont à Toulouse; mais les jargons irréguliers de nos provinces, quoiqu'ils puissent fournir quelques expressions énergiques ou naïves, ne sont pas faits pour se naturaliser avec notre langue; et nos poètes n'auront jamais, à cet égard, la liberté des Grecs, qui employaient à leur gré les différens dialectes de leur pays.

MONTAGNE, (Michel Eyquem de) né dans

le Périgord, au château de Montagne, en 1538, mort en 1592. Philosophe très-hardi pour son tems, très-sceptique, mais dont le pyrrhonisme s'arrêta cependant au doute raisonnable. Ses Essais sont encore entre les mains de tout le monde. C'est sur-tout dans les ouvrages du célèbre Citoyen de Genève qu'on peut apprendre à les estimer. On sera surpris de l'usage heureux qu'il a fait de cette source, quoiqu'il semblât qu'elle dût être tarie depuis long-tems par les richesses qu'elle a fournies à nos philosophes les plus distingués. M. Rousseau, après eux, a trouvé moyen d'y en puiser de nouvelles ; mais, à leur exemple, il se les est souvent appropriées sans en faire hommage à Montagne.

La philosophie de ce dernier n'a rien d'aride, et n'est altérée par aucun mélange de pédantisme. Montagne est un homme du monde, qui, en s'observant lui-même, et en osant ne rien dissimuler de ses observations, a fait, sans paraître y penser, le portrait le plus naïf et le plus fidèle de l'espèce humaine. Ses couleurs sont vives, animées, pleines d'énergie. Il s'empare de l'imagination de ses lecteurs, de manière que malgré les tours vicieux et irréguliers du langage de son tems, et les défauts particuliers de son

style, c'est un de ces auteurs que l'on ne quitte jamais sans peine, et auquel on revient toujours avec un nouveau plaisir. On trouve dans ses Essais une foule d'expressions qui ont vieilli, mais que l'on regrette par la singulière vigueur qu'elles empruntent de l'art avec lequel il a su les employer. On sent qu'on ne pourrait l'épurer sans l'affaiblir; et enfin on lui pardonne tout, parce qu'il est un de ces hommes rares qui ont réuni au plus haut degré le talent de plaire et le mérite d'instruire.

Son scepticisme, qui serait pour la plupart des hommes un état de trouble et d'anxiété, était pour Montagne, d'après ses expressions mêmes, un oreiller sur lequel il reposait mollement sa tête. Ce scepticisme prenait sa source dans son imagination trop féconde. Elle était pour sa raison, dit ingénieusement M. Marmontel, ce qu'est pour les yeux un cristal à plusieurs facettes, qui rend douteux l'objet véritable à force de le multiplier.

MONTESQUIEU, (Charles de Sécondat de) de l'académie Française, né en 1689, mort en 1755. Ses Lettres persanes ne sont pas un ouvrage de pure plaisanterie, comme l'a dit un

écrivain célèbre (1). M. de Montesquieu y traite souvent les objets les plus graves avec cette hardiesse et cette profondeur qui ont caractérisé depuis l'immortel ouvrage de l'Esprit des lois.

Cette dernière production est un monument de génie, et non pas un recueil d'épigrammes, ainsi que l'a avancé trop légèrement l'auteur (2) d'une lettre adressée au savant abbé d'Olivet. L'admiration de l'Europe semble avoir imposé silence aux détracteurs de M. de Montesquieu. Sa philosophie a éclairé le monde. Il n'a eu pour ennemis que des fanatiques obscurs, qui le critiquaient sans l'entendre, et qu'il a rendu ridicules à jamais, quand il a daigné leur répondre. Mais s'il eut des censeurs téméraires, il faut convenir aussi qu'il a eu une foule d'imitateurs médiocres, qui semblent n'avoir usurpé le nom de philosophes que pour nous dégoûter de la philosophie.

La postérité trouvera sans doute singulier que le Temple de Gnide, cette production légère

---

(1) M. de Voltaire.

(2) M. de Voltaire encore, qui n'a guère fait, il faut l'avouer, contre l'Esprit des lois, que des objections peu dignes de lui.

d'une imagination voluptueuse et riante, ait été construit par la même main qui avait tracé, avec l'énergie de Tacite, le tableau intéressant et rapide des causes de la grandeur et de la décadence des Romains, et qui depuis éleva l'immense édifice de l'Esprit des lois.

La grande réputation de cet ouvrage, qui a été très-bien analysé par M. d'Alembert, l'exposa, comme nous l'avons dit, aux jugemens précipités de l'ignorance et de l'envie. La saine critique n'est venue qu'après; et sans rien diminuer du respect qu'on doit à la mémoire de M. de Montesquieu, elle a trouvé dans son livre quelques citations, quelques faits et quelques principes hasardés. L'auteur semble souvent avoir tiré de certains usages particuliers des conséquences trop générales. Il a été trompé par des voyageurs, et ne s'est point assez défié de toutes les sources qui lui ont fourni des autorités pour appuyer son systême. Il a puisé dans Bodin sa distinction des gouvernemens et de leur esprit. Enfin il est difficile de croire que M. de Montesquieu ait employé autant d'années qu'il le dit, à méditer ce grand ouvrage, qui paraît, en beaucoup d'endroits, un élan du génie, plutôt que le fruit d'une méditation lente et réfléchie.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas donné à tout le monde de se tromper comme lui, et ses fautes même décèlent toujours un grand maître. Le plus court de ses chapitres vaut souvent mieux que bien des livres composés par des esprits plus méthodiques.

M. de Montesquieu, Bossuet, Fénelon, et quelques autres hommes de cette classe supérieure, ne paraissent pas avoir rendu à notre poésie toute la justice qu'elle mérite. Peut-être n'ont-ils pu lui pardonner les essais malheureux qu'ils avaient faits en ce genre; et en effet on aurait dû, pour leur gloire, avoir l'attention de les supprimer. Les petites faiblesses des grands hommes ne tirent point à conséquence pour eux: mais il arrive que des singes s'étudient à les contrefaire; et c'est de-là que nous vient cette foule d'esprits secs et froids qui se liguent aujourd'hui contre le plus beau des arts. Ce sont des eunuques qui se vengent de leur impuissance, en décriant le plaisir qu'ils ne peuvent connaître.

MONTFLEURY, (Antoine-Jacob) né à Paris en 1640, mort en 1683. Comédien et auteur comique, assez gai quelquefois, mais presque

toujours licencieux. On voulut l'opposer à Molière, à-peu-près comme on avait opposé Pradon à Racine; et l'on affecta de représenter, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, la Femme juge et partie, pendant qu'on donnait le Tartuffe au théâtre de Molière. La pièce de Montfleury se soutint avec un succès égal. Tout ce qui était alors cour et peuple n'était pas à portée de mesurer l'intervalle immense qui séparait ces deux hommes. Il y a des chef-d'œuvres avec lesquels il faut, pour ainsi dire, que l'esprit humain ait le tems de se familiariser, et le Tartuffe était de cette classe.

MORLAIX ou MORELLET, (l'abbé) né à Lyon. Pour se donner une existence dans la littérature, il se jeta d'abord dans le parti philosophique, auquel il se dévoua, comme les Codrus et les Decius se dévouèrent pour leur patrie. Cet abbé n'est dépourvu ni de connaissances, ni d'esprit, ni même d'une sorte de dialectique, hibernoise à la vérité, et mêlée de sophismes. Il écrit avec assez de correction et de chaleur; mais il manque des graces de l'homme de goût, et son naturel paraît le rapprocher davantage de la dureté du pédantisme.

On lui attribue le libelle intitulé la Vision, et des notes sur la Prière universelle, imitée de l'Anglais de Pope, par M. de Pompignan, qui tiennent aussi de fort près au genre des libelles.

M. l'abbé Morellet a fait de son esprit un usage plus convenable, en traduisant de l'Italien le traité des Délits et des Peines, ouvrage fait pour adoucir les hommes, et qui peut contribuer, en leur inspirant plus d'indulgence les uns envers les autres, à les rendre meilleurs et plus heureux.

Cet écrivain fera certainement beaucoup mieux de traduire ou de composer, s'il le peut, des livres utiles, que de déshonorer ses talens par des satires calomnieuses.

Nous souhaitons beaucoup de prospérité à son Dictionnaire du Commerce. Nous aurions voulu seulement ne pas lire dans le prospectus qu'il en a publié, qu'on peut considérer l'argent comme un mouton abstrait. Ce jargon pédantesque et métaphysique n'est pas le style propre à des Dictionnaires; et lorsqu'on écrit pour des commerçans, il faudrait du moins que la philosophie daignât se rendre intelligible.

Motte, (Antoine Houdart de la) de l'aca-

démie Française, né à Paris en 1672, mort en 1731. Avec beaucoup d'esprit, il a contrefait Homère, Anacréon, Virgile, La Fontaine et Quinault, comme le singe contrefait l'homme. Il a substitué au naturel, au sentiment, aux graces, l'art, le bel-esprit et le jargon.

La plupart de ses vers ne sont pas moins froids, moins secs, moins durs que ceux de Chapelain. Sa prose, au contraire, est correcte, harmonieuse, séduisante ; mais on doit avertir les jeunes gens de ne la lire qu'avec une extrême défiance; car dans tous ses discours, il ne cesse de tendre des pièges au goût de ses lecteurs, en mettant avec une adresse infinie leur amour-propre dans les intérêts de sa pensée. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans ses Réflexions sur la critique. Les paradoxes les plus *singuliers* y sont exposés de manière à s'en laisser surprendre, si l'on perd un instant de vue que l'auteur ne cherche à les établir qu'en faveur de ses ouvrages.

Personne n'eut peut-être plus d'esprit que lui. Aussi M. de Fontenelle disait-il que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir jamais été jaloux de M. de la Motte. Mais personne n'est en même tems plus propre à marquer l'intervalle immense qui sépare le bel-esprit du génie.

M. de Fontenelle disait encore, avec l'intention de le louer, qu'il voulut être poète, et qu'il le fut. En effet, M. de la Motte s'essaya dans tous les genres de poésie; mais le coloris, cette partie essentielle de l'art, lui manqua presque toujours: et c'est sans doute parce qu'il le sentit lui-même, qu'il prit enfin tant d'humeur contre la poésie. Il est le premier qui ait entrepris de mettre en vogue le ridicule projet de faire des tragédies et des odes en prose. Ses fables, quoiqu'ingénieuses, sont aussi inférieures à celles de La Fontaine, que son informe abrégé de l'Iliade est au dessous du poème d'Homère.

Une des plus grandes erreurs de M. de la Motte, fut de croire que l'esprit seul tenait lieu de tout. Cette opinion l'égara dans le parti de Perrault et des autres détracteurs des anciens, dont il ne pouvait juger les ouvrages que sur le rapport infidèle des traductions.

On a répété souvent que les vers de la Motte étaient extrêmement pensés, et que même, en qualité de penseur, il devait avoir le pas sur Rousseau. Ceux qui ont voulu établir ce paradoxe, ont affecté de confondre le masque et le visage. La Motte emploie, il est vrai, avec recherche, le jargon et l'appareil de la philo-

sophie; il en devient, pour ainsi dire, technique; en un mot, il ne quitte jamais la fourrure doctorale et le ton dogmatique ; mais aux yeux des connaisseurs délicats, il paraîtra toujours vide et sec à côté de Rousseau. Ce dernier a réellement dans ses ouvrages toute la saine philosophie, dont la Motte n'a que l'extérieur.

L'auteur du dictionnaire Philosophique (article Critique) a cru prouver la supériorité de la Motte, en opposant quelques-uns de ses vers les mieux faits, aux vers de Rousseau les plus négligés. Ce petit artifice n'en imposerait tout au plus qu'à des enfans. Avec une pareille méthode, il serait aisé à M. Fréron de mettre le dernier de nos poètes au-dessus de M. de Voltaire.

On doit placer la Motte au nombre de ces auteurs qui ont eu, de leur vivant, une réputation exagérée, et dont la postérité se venge ensuite en les rabaissant au-dessous de leur valeur.

La tragédie d'Inès de Castro, pièce dénuée de poésie, mais d'un effet prodigieux au théâtre, conservera cependant à cet écrivain une longue célébrité. Quelques-unes de ses comédies, et principalement celle du Magnifique, prouvent

encore avec quelle souplesse, sans avoir le génie d'aucun genre, son bel-esprit savait se plier à tout. Elles plaisent aux représentations et à la lecture.

N.

NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris en 1600, mort en 1653. Nous avons dit, à l'article Caveirac, que véritablement il s'était trouvé un Français capable d'être ouvertement l'apologiste de la Saint-Barthélemi. C'est ce même Naudé, qui ose s'exprimer ainsi dans son livre intitulé Considérations politiques sur les coups d'Etat:

» Certes, pour moi, encore que la Saint-Barthélemi soit à cette heure également condamnée par les protestans et par les catholiques, et que M. de Thou ait rapporté l'opinion que son père et lui en avaient, par ces vers de Stace,

> Occidat illa dies ævo, neu postera credant
> Sæcula. Nos certè taceamus, et obruta multa
> Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentis;

» je ne craindrai point toutefois de dire que ce fut une action très-juste... C'est une grande

» lâcheté,

» lâcheté, ce me semble, à tant d'historiens
» Français d'avoir abandonné la cause du roi
» Charles IX, et de n'avoir montré le juste sujet
» qu'il avait eu de se défaire de l'amiral et de
» ses complices... Il convenait d'imiter les chi-
» rurgiens experts, qui, pendant que la veine
» est ouverte, tirent du sang jusqu'aux défail-
» lances, pour nettoyer les corps cacochymes
» de leurs mauvaises humeurs. »

Il répond à ceux pour qui cette journée sanglante est un objet d'horreur, « que les habitans
» de Césarée tuèrent 80,000 juifs en un jour;
» qu'il en mourut 1,240,000 en sept ans dans
» la Judée; que César se vante dans Pline d'avoir
» fait mourir 1,192,000 hommes en ses guerres
» étrangères, et Pompée encore davantage; que
» Quintus Fabius envoya en l'autre monde des
» colonies de 100,000 gaulois, Caïus Marius de
» 200,000 cimbres, Charles Martel de 300,000
» teutons; que 2000 chevaliers romains, et
» 300 sénateurs, furent immolés à la passion
» du triumvirat, quatre légions entières à celle
» de Sylla, 40,000 romains à celle de Mithri-
» date; que Sempronius Gracchus ruina 300
» villes en Espagne, et les espagnols toutes
» celles du nouveau monde avec plus de sept

» ou huit millions d'habitans. » Et de cette longue énumération d'attentats, cet orateur du meurtre conclut « que la Saint-Barthélemi ayant été la » plus nécessaire et la plus juste de ces pros» criptions, il y a de quoi s'étonner qu'elle n'ait » pas été plus grande. »

Il ajoute avec une barbarie absurde, que si cette action, si légitime et si raisonnable, a été généralement décriée, « c'est qu'elle ne fut faite » qu'à demi ; au lieu que si l'on eût fait main » basse sur tous les hérétiques, il n'en resterait » maintenant aucun, au moins en France, pour » la blâmer. »

Voilà l'homme que les philosophes auraient dû livrer à l'exécration publique, et non pas l'abbé de Caveirac, dont nous avons prouvé l'innocence. Mais dans ce même livre sur les Coups d'État, Naudé se montre assez ouvertement le précurseur de la nouvelle philosophie, comme on peut en juger par ces phrases très-hardies pour son tems. « Nous voyons que tous les anciens » législateurs, voulant autoriser, affermir et bien » fonder leurs lois, n'ont point eu de meilleur » moyen de le faire qu'en publiant et faisant » croire avec toute l'industrie possible, qu'ils » les avaient reçues de quelques divinités ; Zo-

» roastre d'Oromasis, Trismégiste de Mercure, » Zamolxis de Vesta, Charondas de Saturne, » Minos de Jupiter, Lycurgue d'Apollon, Draco » et Solon de Minerve, Numa de la nymphe » Égérie, Mahomet de l'ange Gabriel, et Moïse, » le plus sage de tous, nous décrit en l'Exode » comme il reçut la sienne immédiatement de » Dieu. » Quelques lignes après, il loue Cardan d'avoir conseillé aux princes de s'appuyer de la religion, « comme firent autrefois, dit-il, et » très-heureusement, David, Numa et Vespa- » sien. »

Moïse et David, placés aussi légèrement parmi les politiques qui se sont fait de la religion un appui purement humain, indiquent assez clairement quelle était la façon de penser de Naudé : et c'est vraisemblablement ce qui lui a fait trouver grace aux yeux de nos philosophes pour son apologie de la Saint-Barthélemi. Leur silence à son égard, et les injures qu'ils ont dites à l'abbé de Caveirac, sont du moins une preuve qu'ils ne se font pas un scrupule de varier leur poids et leur mesure au gré de leurs passions.

NICOLE, (Pierre) né à Chartres en 1625,

mort à Paris en 1695. L'un des meilleurs esprits du siècle de Louis XIV, et l'un des plus estimables écrivains de Port-Royal. Il est principalement connu par ses Essais de morale, ouvrage utile et plein de solidité et de raison. C'est le caractère dominant des écrits de cet auteur ; mais comme il s'adresse rarement à l'imagination, comme il s'attache plus aux preuves qu'à l'agrément, son style, quoique très-clair, très-pur, très-exact, fatigue un peu par sa monotonie : il paraît trop froid et trop didactique. On dévore les Essais de Montagne, malgré la vétusté de leur style ; on quitte ceux de Nicole sans peine, et l'on y revient sans empressement. Rien ne prouve mieux que la raison, pour plaire, a besoin d'être assaisonnée de sel et de graces, et d'une certaine dose d'imagination.

NIVERNOIS, (monsieur le duc de) de l'académie Française. Il serait inutile de rapporter ses autres titres dans des Mémoires purement littéraires. Nous avons déja observé que le premier de tous était, sans contredit, le mérite personnel.

Quand M. le duc de Nivernois ne serait connu que par ses Réflexions critiques sur le génie

d'Horace, de Despréaux et de Rousseau (1), son nom n'en serait pas moins illustre. Jamais on n'a renfermé en un moindre volume un sens plus fin, plus délicat, plus exquis. On croirait que le goût lui-même et les graces ont dicté ses observations pour l'honneur des trois poètes qui en ont été le plus familièrement inspirés. Il est remarquable que malgré la contagion du goût moderne, celui de M. le duc de Nivernois se soit conservé aussi pur, et qu'il ait rendu à Despréaux sur-tout et à Rousseau, une justice que l'on affecte aujourd'hui de leur refuser, même dans des Poétiques. C'est associer son nom à celui de ces hommes célèbres, que de sentir si vivement leurs beautés.

M. le duc de Nivernois nous paraît, à cet égard, d'autant plus digne d'éloges, qu'il avait à combattre non-seulement les préjugés de nos beaux-esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satirique qu'il ne dissimule pas, et qui tient sans doute à l'aménité de son caractère. C'est apparemment par une suite de

---

(1) Ces Réflexions sont devenues très-rares : on les trouve dans une compilation de l'abbé de la Porte, intitulée École de Littérature.

cette antipathie, qu'il appelle les épigrammes de Rousseau, « des traits où l'esprit se pare des dé-» fauts du cœur. » Nous croyons ce jugement trop rigoureux. Il nous semble que M. le duc de Nivernois ne se rappelle point assez que ce grand poète, victime de la haine et de la persécution, n'a employé le ridicule qu'à se venger de l'injustice. Il oublie que des épigrammes qui ne tombent que sur des productions littéraires, n'annoncent souvent que la gaîté de l'esprit, et non la dépravation du cœur, comme les libelles calomnieux ; qu'il y a toujours quelque mérite à venger le goût par une raillerie fine et ingénieuse ; et que même si quelque chose est capable de faire pardonner l'essor d'un méchant livre, c'est le bon mot dont il a fourni l'occasion.

Le mérite des Réflexions de M. le duc de Nivernois ne se borne pas à l'analyse fine et raisonnée qu'il y fait de ces trois poètes ; il traduit Horace comme il le juge. On ne peut se refuser au plaisir de transcrire ici ce morceau charmant, tiré de la seizième ode du livre III.

Un clair ruisseau, de petits bois,
Une fraîche et tendre prairie,
Me font un trésor que les rois
Ne pourraient voir qu'avec envie.

Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance:
Le riche est au sein des plaisirs,
Moins heureux par la jouissance,
Que malheureux par ses desirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale;
Ni vins rares, ni mets exquis,
Ne couvrent ma table frugale;
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine.
Je jouis d'un destin heureux:
Et n'ai-je pas toujours Mécène,
Si je voulais former des vœux?

Le talent de la poésie pourrait être regardé comme héréditaire dans la maison de M. le duc de Nivernois. On a retenu les vers satiriques et pleins d'énergie que fit son aïeul contre le fameux abbé de Rancé, réformateur de la Trappe. Il est à regretter seulement que des séductions de société aient égaré M. le duc de Nevers dans le parti opposé à Despréaux et à Racine, et que par un sentiment de faiblesse pour madame Deshoulières, il se soit abaissé jusqu'à protéger

Pradon. Ce n'était point à Mécène de se déclarer contre Virgile, en faveur de Mévius.

O.

Olivet, (l'abbé Joseph Thoulier d') de l'académie Française, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768. L'un des meilleurs et des plus fameux grammairiens de ce siècle, et l'un des écrivains qui se sont opposés le plus constamment aux ravages du néologisme et du mauvais goût.

Ses Remarques sur les tragédies de Racine, prouvent qu'on peut connaître parfaitement la langue, et ignorer quelquefois les priviléges de la poésie. Il est le premier qui ait remarqué et déterminé notre prosodie Française. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron, et il était digne de les traduire.

Il est rare que les poètes soient mieux disposés en faveur des grammairiens que des géomètres. C'est ce que prouve l'épigramme suivante de Piron, contre l'abbé d'Olivet ; mais on sent bien que ce n'est pas sur une plaisanterie qu'on doit juger d'un homme de mérite.

> Ci gît maître Jobelin,
> Suppôt du pays Latin,

Juré peseur de diphtongue,
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule et le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave et l'aigu,
Sur le tiret-contigu,
L'u voyelle, et l'u consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne;
Son huile il y consomma :
Du reste, il n'aima personne
Personne aussi ne l'aima.

ORLÉANS, (Pierre-Joseph d') Jésuite, né à Bourges en 1641, mort en 1698. Son histoire des révolutions d'Angleterre, très-intéressante par le choix du sujet, serait un modèle en son genre, si l'auteur s'était arrêté au règne de Henri VIII. Depuis cette époque, son état ne lui a plus permis d'être impartial; et c'est une nouvelle preuve que l'histoire ne doit pas être écrite par un homme qui ait des préjugés de corps à ménager. Le père d'Orléans a travaillé avec moins de succès aux révolutions d'Espagne. Ce n'est pas que la narration n'en soit très-agréable; mais l'Espagne a été moins féconde que l'Angleterre en grandes révolutions, et par

conséquent le sujet était moins heureux et moins riche. Le père d'Orléans a publié aussi les Vies de plusieurs Jésuites, celle du père Cotton, entre autres. On imagine bien que ce n'est point par de pareils ouvrages qu'il faudrait juger de son talent pour l'histoire. L'inconvénient de ces Vies d'hommes obscurs et faits pour l'être, qui n'ont dû qu'à de petites intrigues une célébrité passagère, capable d'intéresser, tout au plus, la société dont ils étaient membres, c'est de surcharger les bibliothèques d'une foule de livres inutiles. Cette vicieuse abondance deviendra tôt ou tard plus funeste qu'on ne le croit à la littérature. Elle fait regretter le tems où l'on n'imprimait point, et où rien n'était conservé que ce qui méritait de l'être.

P.

PALISSOT, (Charles de Montenoy) né à Nancy en 1730, auteur de la comédie des Philosophes, de quelques autres pièces de théâtre, et du poème de la Dunciade. Ses amis prétendent qu'en lisant ses ouvrages, on s'aperçoit qu'il a fait une étude assez heureuse d'Aristophane, de Lucien, de Molière, de Boileau, et en général

des bons modèles. Mais ses ennemis assurent que c'est un homme sans foi, sans probité, sans religion, sans mœurs, une ame sombre et dévorée de fiel, un banqueroutier, un voleur, un ingrat, un fourbe, un traître, un méchant, un flatteur, un envieux, un calomniateur, un hypocrite, un scélérat, etc. etc. etc. (1); et ils en donnent pour preuves sa comédie des Philosophes, représentée de l'aveu du gouvernement en 1760, et son poème de la Dunciade, dans lequel, témérairement et malicieusement, il a osé se moquer des vers ou de la prose de plusieurs beaux-esprits infiniment utiles à l'État et au bon ordre de l'Univers.

Nous ne savons trop dans quelle classe de démonstrations il faut placer ce genre de preuves. Le plus sûr, à notre avis, serait d'en faire des articles de foi, si l'on ne craignait d'en dégoûter les philosophes.

Au reste, la nature ayant épuisé son pouvoir à forger un monstre moral tel que M. P***, il est de la plus grande probabilité qu'elle en a fait en même-tems un monstre physique. C'est pour-

(1) Voyez, s'ils existent encore, les nombreux libelles publiés contre l'auteur.

quoi nous assurons avec un degré de certitude qui approche de l'évidence, que cet auteur, selon toutes les lois de l'analogie, est infailliblement louche, borgne, bossu, boiteux; qu'il a d'ailleurs des griffes de tigre, des défenses de sanglier, des ailes de chauve-souris, la physionomie d'un oiseau de proie; et qu'on doit lui trouver à l'extrémité du coccis, une queue de singe, qui dénote visiblement son origine infernale: ce qu'il fallait démontrer. On imagine bien qu'un tel homme (si pourtant c'en est un) ne sera jamais de l'académie Française.

PANNARD, (Charles-François) né aux environs de Chartres, en 1699, mort en 1760. Chansonnier agréable, et dont il est resté quelques Vaudevilles très-piquans. Les noms de Blot, de Marigny, de Collé, de Pannard, etc. etc., rappelleront toujours le bon tems de la gaîté Française.

PARNY, (N. le chevalier de) poète aimable et plein de graces, qui a fait beaucoup de vers faciles, naturels, voluptueux, comme on en faisait dans le bon tems, et qui n'est jamais tombé dans cette afféterie, ce persifflage, ce jargon

tant reproché à M. Dorat et à ses élèves. Nous disons ses élèves, car M. Dorat a eu l'honneur de faire secte, et de fonder parmi nous une espèce d'école.

Chapelle, Chaulieu, la Fare ont de nos jours encore quelques imitateurs qui forment du moins une école de goût. Messieurs de Parny, de Bertin, Léonard, se sont distingués plus ou moins heureusement à leur suite, et nous rappellent souvent leur délicatesse, leur facilité, leur abandon, enfin l'enjoûment de bonne compagnie qui les caractérise.

Nous n'assignerons pas à chacun de ces messieurs, comme on l'a fait dans le Mercure, les noms de Tibulle, de Catulle, de Properce; nos yeux ne sont ni assez pénétrans, ni assez exercés pour classer ainsi les talens, et pour saisir des traits de comparaison où nous n'en voyons aucune à faire. Ce Tibulle, entre autres, qu'Horace appelait le censeur de ses vers; ce Tibulle, modèle d'un goût exquis, à qui l'on donnait le nom de *culte Tibulle*, nom qui dans notre langue ne pourrait s'appliquer mieux qu'à Racine, aurait lieu d'être un peu surpris de se voir si fréquemment comparé à tant de monde. M. Garat, qui distribue ainsi les réputations dans

le Mercure, nous permettra de lui faire observer qu'il ne faut jamais abuser des comparaisons.

PASCAL, (Blaise) né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662. L'un des plus illustres écrivains du siècle de Louis XIV. On sait qu'à l'âge de douze ans, par la seule force de son génie, il parvint à découvrir, sans maître, et à démontrer les trente-deux premières propositions d'Euclide. Ce prodige s'est à-peu-près renouvelé depuis dans MM. de l'Hôpital et Clairaut. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Pascal, quoique né avec une vocation si décidée pour la géométrie, fut en même tems un très-bel-esprit et un homme de génie. Il ne se trompa, en matière de goût, que sur la seule poésie, dont, malgré ses rares talens, il ne se formait aucune idée. A la vérité, il mourut avant que les satires de Boileau, les tragédies de Racine, et les chef-d'œuvres de Molière et de La Fontaine eussent paru; ce qui le rend infiniment plus excusable que ceux de nos philosophes modernes, qui se sont exposés de nos jours à déraisonner sur la poésie faute de la connaître.

Un prodige de Pascal, plus grand que celui de quelques propositions de mathématiques de-

vinées à douze ans, c'est l'excellent ouvrage des Lettres Provinciales, modèle à-la-fois de la plaisanterie la plus délicate et de l'éloquence la plus véhémente; écrit avec tant de pureté, qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'avoir fixé la langue, sur-tout si l'on considère que ces Lettres sont de l'année 1656, et antérieures de huit ans à la première tragédie de Racine.

Ces fameuses Lettres subsisteront toujours, quoique dans le moment où nous écrivons, l'ordre des Jésuites paraisse éteint. Les esprits superficiels, qui n'y verraient qu'un vaudeville du tems, se tromperaient d'autant plus, qu'un chef-d'œuvre d'éloquence est de tous les âges. Pascal ne s'arrêta pas, dans son sujet, aux faibles nuances dont se serait contenté un écrivain qui n'eût été qu'ingénieux. Mais ayant saisi en homme de génie tous les traits qui devaient imprimer un caractère de vie à son tableau, il a immortalisé ce qui n'eût été que passager sans lui, et dans les révolutions du tems, les Jésuites peut-être seront moins connus par eux-mêmes que par les Provinciales. C'est ainsi qu'Eschine nous est encore présent dans la belle harangue que prononça Démosthène contre lui, et que

les sophistes d'Athènes sont, pour ainsi dire, encore sous nos yeux dans l'excellente comédie des Nuées.

Les Pensées de Pascal sur la religion, quoique le mérite en soit inégal, renferment de grandes beautés; mais il y aurait de la mauvaise foi à les juger toutes à la rigueur, attendu qu'elles sont moins un ouvrage fini, que le projet d'un ouvrage.

Pascal ne fut point de l'académie Française.

PASTORET, (N. de) de l'académie des Inscriptions, conseiller à la cour des Aides. Né à Marseille. Il est peu de bons esprits qui, dans leur première jeunesse, n'aient voulu s'essayer dans l'art des vers. Nous en avons vu de M. de Pastoret, qui annonçaient les plus heureuses dispositions; mais sans doute il a cru la poésie inconciliable avec les fonctions sérieuses de la magistrature. Né pour honorer l'état quelconque qu'il eût embrassé, et honorant le sien en effet, il n'a pu cependant (et nous l'en félicitons) lui faire le sacrifice entier de sa passion pour les lettres. Quoique très-jeune, il a enrichi déja les Mémoires de son académie de plusieurs dissertations savantes. L'ouvrage qu'il a intitulé de Zoroastre, Confucius et Mahomet comparés comme

sectaires,

sectaires, législateurs et moralistes, et qui a remporté le prix de l'académie des Inscriptions, est, sous tous ces rapports, un excellent ouvrage. On a peine à concevoir qu'à l'âge de M. de Pastoret, on puisse réunir tant de maturité à des connaissances si étendues.

PATU, (Claude-Pierre) né à Paris en 1726, mort en 1757. La mort prématurée de ce jeune homme estimable, doit être regardée comme un vrai malheur pour la littérature. Il avait cultivé, par l'étude approfondie de plusieurs langues, les heureuses dispositions que la nature lui avait données; et personne n'était plus capable que lui de se faire une réputation brillante, soit par sa prose, soit par ses vers.

Sa comédie des Adieux du goût fut très-accueillie du public, et le méritait par les heureux détails dont elle est remplie. Il publia, deux ans après, une traduction élégante et fidelle de plusieurs petites pièces du théâtre Anglais, et entre autres du célèbre opéra du Gueux. Ce recueil a fourni à M. Sédaine un de ses meilleurs ouvrages, et à M. Collé l'idée de la pièce intéressante qu'il a donnée sous le titre de la Partie de chasse de Henri IV.

Plein de ce noble enthousiasme qu'inspire sur-tout aux jeunes gens, un homme de génie, M. Patu fit, en 1755, avec l'auteur de la Dunciade, son ami, le voyage de Genève, pour y rendre à M. de Voltaire l'hommage que lui devaient tous les gens-de-lettres. Nous avons sous les yeux plusieurs témoignages des sentimens dont l'honorait M. de Voltaire, et des espérances distinguées que ce grand homme en avait conçues. M. Patu joignait en effet à un esprit supérieur les principes et l'amour du bon goût; et, sans doute, il en eût retardé la décadence. Il avait vu avec douleur les commencemens de cette secte impérieuse et hautaine, qui, sous le masque de la philosophie, prétendait exclusivement à la considération, se croyait la dispensatrice de la gloire, et se proposait enfin d'asservir la république des lettres aux caprices de ses prosélytes. Il semblait prévoir leur audace, leur jalousie, leur manége, leur intolérance: aussi nous écrivait-il alors, dans la juste indignation qu'il en ressentait : *Initium sapientiæ, timor Philosophorum.*

PAVILLON, (Etienne) de l'académie Française, né à Paris en 1632, mort en 1705. Il y

a de la délicatesse et du naturel dans ses petites poésies, qui lui donnèrent une réputation assez juste encore pour son tems ; mais un poète qui n'aurait aujourd'hui que de pareils titres de célébrité, ne serait guère connu que par le Mercure, s'il n'était pas très-riche, et s'il n'avait pas une bonne table. Le règne des Bouquets, des Madrigaux, des Épithalames, est à-peu-près passé comme celui des Triolets et des Ballades. Les *Fantaisies* passeront à leur tour.

PELLÉGRIN, (l'abbé Simon-Joseph) né à Marseille en 1663, mort à Paris en 1745. La pauvreté le rendit ridicule. Un comédien osa le jouer en plein théâtre, et railler uniquement sa misère, sans que le public se soit soulevé contre cette indécence inhumaine. L'abbé Pellégrin, homme doux, simple, modeste et honnête, avait le malheur de travailler pour vivre, et pour faire subsister une famille nombreuse, à laquelle il sacrifiait souvent son propre nécessaire. Ses vertus ne le sauvèrent pas du mépris; cependant on ne doit pas oublier qu'il a fait la tragédie de Pélopée, ouvrage qui ferait beaucoup d'honneur à ceux de nos modernes qui affichent le plus de prétentions; l'opéra de

Jephté, supérieur à cette tragédie, et la comédie du Nouveau Monde.

PELLISSON, (Paul) né à Beziers en 1624, mort à Versailles en 1693. Ce ne sont ni ses vers galans, ni ses ouvrages de controverse, ni son histoire de l'académie Française, trop défigurée par des noms obscurs, ni enfin son histoire de la conquête de la Franche-Comté, quoique très-bien écrite, qui lui assureront une réputation immortelle ; mais c'est le courage et l'éloquence qu'il déploya, du fond de la Bastille, en faveur de Fouquet, malheureux et prisonnier comme lui. Les mémoires qu'il fit pour la défense de cet illustre infortuné, sont du genre des beaux plaidoyers de Cicéron, comme l'a judicieusement observé M. de Voltaire, et ne méritent pas moins de célébrité.

Pellisson était né Protestant; et si l'on en croit les écrivains de cette communion, il crut devoir faire aux bienfaits de Louis XIV le sacrifice d'une religion que ce prince n'aimait pas, et qu'il était résolu de proscrire. Mais, est-ce donc l'intrépide défenseur de Fouquet, à qui l'on pourrait supposer une pareille politique? Peut-être donna-t-il lieu à ces conjectures mali-

gnes, par l'espèce de passion qu'il témoigna pour le rôle de convertisseur, dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes, et sur-tout par le malheur qu'il eut de mourir sans sacremens, malheur attesté par l'épigramme suivante :

> Ne jugeons jamais d'une vie
> Que son flambeau ne soit éteint.
> Pellisson est mort en impie,
> Et La Fontaine comme un saint.

Mais les épigrammes ne prouvent rien; et nous répétons encore qu'il n'est pas vraisemblable que le même homme qui avait annoncé un si grand caractère dans la défense de Fouquet, eût été capable des ménagemens politiques que lui prête la malignité. Il est vrai que dans le cœur humain les contradictions se concilient, et que souvent les extrêmes se touchent.

PERRAULT, (Charles) de l'académie Française, né en 1626, mort en 1703. Il a contribué à l'établissement de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres, sous la protection de M. de Colbert. Il a fait pour les enfans de petits contes naturels, qui plaisent d'autant plus à cet âge,

qu'ils ne sont ni philosophiques, ni moraux. Mais il ne devait pas mettre en vers ennuyeux celui de Peau-d'Ane, et partir de-là sur-tout, pour écrire contre Homère et Virgile. Il n'entendait certainement pas le premier de ces poètes: aussi Boileau, dans la dispute qu'il eut avec Perrault sur Homère, n'eut besoin, pour triompher, que de relever les bévues continuelles de son adversaire. C'est dans un poème sur le siècle de Louis le Grand, publié en 1687, que l'auteur de Peau-d'Ane entreprit, pour la première fois, de rabaisser l'auteur de l'Iliade. Ce poème commençait ainsi :

> La docte antiquité fut toujours vénérable ;
> Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivait de ce style n'était pas né pour sentir les beautés d'Homère.

Perrault a eu pour partisans les philosophes Fontenelle, Terrasson, la Motte et Boindin; mais son paradoxe eut pour ennemis le grand Condé, Boileau, Racine et tous les gens de goût. C'est un préjugé bien fâcheux contre l'opinion favorable au parti des modernes, qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens :

cependant cette opinion bizarre est encore favorisée de nos jours par l'orgueil philosophique. On a lu avec surprise, à l'article *Encyclopédie* du dictionnaire Encyclopédique, qu'aucun homme-de-lettres du siècle de Louis XIV, (que M. Diderot, auteur de cet article, appelle le siècle pusillanime du goût) n'eût été digne de fournir à cette fameuse compilation une page qu'on daignât lire aujourd'hui. Il n'en excepte que Perrault, et les philosophes dont nous venons de parler.

L'auteur de cette singulière assertion a-t-il donc pu la hasarder sérieusement, sur-tout dans le même article où nous avons vu qu'il avait fait une peinture si fidelle de la monstrueuse difformité de cette même compilation? (1) Quoi! Corneille n'aurait pas été digne de fournir sur la tragédie, Molière sur la comédie, Boileau sur la poétique, La Fontaine sur la fable, Rousseau sur l'ode, la Bruyère sur les mœurs, Bossuet sur l'éloquence, une page que l'on daignât lire aujourd'hui! Et cette gloire, refusée à de si grands hommes, aurait été précisément réservée aux auteurs des Bijoux indiscrets, d'An-

(1) Voyez l'article Diderot.

nette et Lubin, de Grigri, de la Vision, et à la foule de nos compilateurs-philosophes?

Risum teneatis, amici!

Nous avouons que dans cet immense alphabet des connaissances humaines, en vingt volumes in-folio, il se trouve un fragment de M. de Montesquieu, des articles de MM. de Voltaire, d'Alembert, Rousseau, et de quelques autres hommes célèbres, ainsi que plusieurs morceaux fournis par des artistes éclairés. Mais pourquoi cent auteurs du premier mérite ont-ils mieux aimé tenir au siècle pusillanime du goût, que de coopérer à ce grand dictionnaire?

Pourquoi a-t-on annoncé comme le plus beau monument du siècle, comme un monument de génie, une masse indigeste à laquelle tant d'écrivains distingués n'ont pas même daigné fournir un article?

Pourquoi assujettir au ridicule désordre d'une nomenclature alphabétique, toutes les sciences et tous les arts, de manière que par la multitude de renvois qu'entraîne nécessairement cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, il faut parcourir les vingt énormes volumes

pour savoir précisément comment se fait une aiguille?

Pourquoi s'être flatté d'avoir donné la description fidelle de tous les arts, pour en avoir semé çà et là quelques notices imparfaites et superficielles, tandis que l'académie des Sciences, si respectable à toute l'Europe, s'occupe, depuis environ un siècle, à donner cette même description dans un ordre bien plus convenable, et qu'elle n'a pu remplir encore à cet égard qu'une faible partie de ses engagemens?

Pourquoi tant de larcins déguisés sous le nom d'articles ? Pourquoi tant de paradoxes dangereux sous le nom de vérités utiles ? Pourquoi tant d'erreurs de géographie, d'histoire, de morale, de goût, qui dupent à chaque moment la confiance ou la curiosité du lecteur ? Pourquoi tant d'impertinences érigées en préceptes, sur-tout en matière de littérature ? Pourquoi, comme M. de Voltaire en convient lui-même, tant de déclamations puériles et de lieux communs insipides?.... (1) Mais les pourquoi ne finiraient jamais.

PIERRE. (Bernardin de Saint) Une imagi-

---

(1) Voltaire, Siècle de Louis XIV.

nation vive et brillante subjugue aisément celle des autres, soit en lui commandant impérieusement, soit par le charme de séduction qu'elle sait répandre sur tout ce qu'elle colore ; c'est ce qui doit expliquer le succès de l'ouvrage de M. de saint-Pierre, intitulé les Études de la Nature. Rien ne paraît prouvé dans ce livre, mais tout y est supposé d'une manière si séduisante, que nous ne doutons pas que l'auteur, entraîné par sa propre imagination, n'ait commencé par se persuader à lui-même ce qu'il a dessein de persuader à ses lecteurs.

Il est vrai qu'en ne faisant que substituer de brillantes conjectures aux systêmes établis, il contrarie ouvertement, et les opinions reçues, et même ce qui passe pour démontré dans les sciences exactes ; mais il sait se prévaloir si adroitement des limites et de l'incertitude de nos connaissances, qu'il ne peut manquer d'attirer à son parti tous ceux qui n'ont que des idées superficielles de l'histoire naturelle et de la physique. L'ouvrage de M. de saint-Pierre a d'ailleurs un attrait bien puissant pour de certaines ames : il fait aimer dieu et la religion ; mais il est à craindre qu'en ne portant que sur des fondemens ruineux, il ne nuise au but si

respectable que l'auteur s'est proposé. L'imagination une fois détrompée par le raisonnement, est capable de s'égarer d'autant plus, qu'elle s'aperçoit du piége dans lequel elle était tombée.

Quoi qu'il en soit, on ne peut disputer à l'auteur un assemblage de talens très-rares. Son style très-brillant, sur-tout dans les descriptions, se rapproche infiniment de celui du philosophe de Genève, et c'est la plus grande louange que nous puissions lui donner.

Pieyre, (N.) né à Nîmes. Sa comédie de l'École des Pères, donnée tout récemment au théâtre avec un très-grand succès, nous paraît un ouvrage plein de mérite. Ce n'est point, à la vérité, une comédie dans le genre de Molière; mais depuis les meilleures pièces de la Chaussée, c'est ce que nous avons vu de plus estimable dans ce genre moral. Peut-être, comme elle est en vers, desirerait-on qu'elle fût écrite avec plus de verve, mais elle ne peut l'être du moins avec plus de raison. Nul abus d'esprit, nulle affectation dans le style, une morale pure et sévère, telle qu'elle est indispensable au théâtre, mais sans aucune exagération; ce qui nous semble très-digne d'éloge.

Dans quelques-uns de ces mauvais ouvrages, auxquels on a donné le nom de drames, et qui ont éteint la bonne comédie, on a vu des têtes, ridiculement exaltées, nous accabler de leurs déclamations philosophiques. M. Pieyre n'a rien de commun avec ces prédicateurs énergumènes; il se tient dans ce juste milieu qui caractérise une tête saine et bien organisée. Son personnage de Père nous a paru aussi bien tracé qu'il pût l'être, et depuis long-tems on n'avait vu sur la scène française un ouvrage plus complettement estimable. Le choix du sujet, d'ailleurs, serait lui seul un mérite, car il n'en est point d'une utilité morale plus sensible; mais par un choix non moins heureux, l'auteur a fait hommage de sa pièce à Mgr. le duc de Chartres, jeune prince élevé comme Télémaque, et qui promet à la nation les vertus de ses plus dignes ancêtres.

Tous ceux qui ont vu cette comédie dans sa nouveauté, regretteront long-tems la figure charmante, et l'ingénuité noble de mademoiselle Olivier dans le personnage de Rosalie. Cette jeune actrice, qui réunissait la décence aux graces, fut enlevée aux vœux du public, par une mort prématurée, à l'époque même du succès de l'École des Pères.

Piron, (Alexis), né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773. La Métromanie, quelques épigrammes excellentes, et un petit nombre de pièces fugitives dans lesquelles il a montré un esprit original et un vrai talent, sont ses titres de gloire, et ce qui portera son nom à la postérité. Tout cela formerait à peine un volume; et des éditeurs indiscrets ont publié les œuvres de ce poète en sept gros tomes qui sont restés chez les libraires.

Ce n'est pas qu'à la rigueur on ne pût admettre encore dans ce recueil la tragédie de Gustave, qui s'est maintenue au théâtre, non par le style, mais par la force des situations, et celle de Cortès, en faveur d'une très-belle scène, défigurée cependant quelquefois par des vers bizarres. Que l'on y eût joint encore, si on le voulait, la comédie des Fils ingrats, que nous avons vu remettre sans aucun succès, le tout n'eût formé que deux petits volumes, d'un mérite très-inégal; mais c'en était bien assez pour des éditeurs jaloux de sa gloire.

Nous sommes sévères à regret, mais on nous pardonnera cette sévérité si l'on pense que pendant la vie de Piron, on l'opposa souvent à M. de Voltaire, comme un rival qui le surpas-

sait en génie, et que Piron lui-même eut la mal-adresse de laisser entrevoir qu'il le croyait.

Cet écrivain était véritablement un homme d'un talent original et de beaucoup d'esprit. Nous mêmes nous avons cru caractériser assez heureusement sa Métromanie par ce vers :

> Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie.

Nous croyons qu'il n'a fait que s'en approcher, parce qu'en effet presque tous les caractères de cette comédie si piquante, et si vivement dialoguée, ne sont pas dans la nature. Où trouverait-on, excepté dans les Visionnaires de Desmarets, un fou de l'espèce de Francaleu? un homme qui a la manie de faire des vers, et qui convient lui-même que la rime et la raison n'y sont pas trop exactes? un homme qui s'accroche aux passans pour trouver, dit-il, un auditeur bénévole ou non, dût-il ronfler debout? Où trouverait-on une servante qui s'exprimât aussi poétiquement et avec autant de verve que Lisette? un valet, non moins poète, et familiarisé avec l'allégorie au point de dire en parlant de son maître :

> La barque est à l'abri des fureurs de Neptune?

Nous nous rappelons d'avoir principalement admiré la Métromanie dans notre jeunesse par l'indigence apparente de son sujet. Alors nous n'avions point assez médité l'art de Molière, et nous n'avions pas assez présent le sujet beaucoup plus ingrat des Femmes Savantes, dont tout autre que ce grand homme n'eût jamais fait une comédie en cinq actes; mais Molière ne trouve ses ressources que dans son génie. Quelque stérile que paraisse son sujet, il s'y renferme uniquement, il en tire toutes ses situations et tous les traits comiques dont il sait l'enrichir. L'abondance de Piron n'est au contraire qu'un effort d'esprit; la plupart des situations de la Métromanie pourraient s'appliquer à toute autre pièce; à quelques égards enfin cette charmante comédie n'est qu'un prestige. Cependant elle est si riche en détails heureux, elle étincelle de traits si piquans, on y trouve tant de scènes ingénieusement amenées, que, malgré ses fautes, elle passera toujours pour un des plus brillans ouvrages de ce siècle, et qui suffirait seul à la gloire de Piron.

Telle est, dans l'opinion publique, la prépondérance d'un seul ouvrage de génie sur une foule d'écrits estimables d'ailleurs, mais relégués

dans la classe des productions communes. Dès qu'une fois une nation est enrichie de plusieurs chef-d'œuvres, tout écrivain qui ne se sera point élevé sensiblement au dessus de son siècle, ne peut plus espérer que des succès médiocres. Il faut ou se frayer des routes nouvelles, ou du moins ajouter quelque degré de perfection à des genres déja connus, pour laisser de soi un long souvenir. Mais comment se flatter d'y réussir, lorsque tous les genres semblent épuisés? C'est-là précisément le triomphe de la difficulté vaincue.

Il est vrai qu'alors un seul ouvrage d'un grand caractère peut immortaliser son auteur. Nous voyons que cet honneur n'est pas toujours acheté par de gros volumes. Anacréon, avec quelques odes charmantes, mais d'un genre original, qui conserve encore le nom du poète; Tibulle et Catulle, avec un petit nombre de vers heureux; Chapelle, peut-être, avec son seul voyage; Piron avec sa Métromanie, perceront infiniment plus loin dans l'avenir que beaucoup d'auteurs plus féconds, à qui cependant on ne pourrait refuser, sans injustice, un rang distingué parmi les beaux-esprits de leur tems.

Si l'on est jaloux de prévenir en quelque sorte

les jugemens futurs, et de se former par avance quelque idée de ce petit nombre d'ouvrages privilégiés qu'on voit encore paraître à la suite d'un siècle de gloire, et qui porteront infailliblement à la postérité les noms de leurs auteurs, il ne faut qu'interroger les passions mêmes des artistes ou des gens-de-lettres. Toute production contre laquelle ils se seront soulevés avec le plus de fureur, qui aura le plus essuyé de contradictions, et qui peut-être aura exposé son auteur aux persécutions les plus vives de l'autorité surprise, ou de la calomnie, sera vraisemblablement celle dont le mérite aura été le plus senti, et à laquelle on rendra le plus de justice, lorsque l'esprit de parti aura fait place à la raison. Il faut au contraire se méfier beaucoup de tous ces ouvrages qui, ne produisant qu'une sensation commune, et n'humiliant personne, sont également accueillis de tout le monde, et n'inspirent à ceux qui les lisent, qu'une dédaigneuse bienveillance : affront que n'a jamais essuyé aucun chef-d'œuvre. Ces réflexions, que nous avions placées ailleurs (1), s'appliquent ici très-naturellement : on sait que Piron fut

(1) A la tête de l'Éloge de Rameau, dans le Nécrologe de 1764.

persécuté, et qu'il ne fut point de l'académie Française.

PLACE, (Pierre-Antoine de la) né à Calais en 1707. On lui doit l'utile traduction du théâtre Anglais, et il est un des premiers qui nous aient fait connaître les bons romans écrits dans cette langue : celui de Tom-Jones, sur-tout, l'un des meilleurs que l'Angleterre ait produits. On a du même auteur les tragédies de Venise sauvée, de Jeanne d'Angleterre, et d'Adèle de Ponthieu. Venise sauvée eut beaucoup de succès dans sa nouveauté; mais elle a été moins heureuse à la reprise.

POMPIGNAN, (Jean-Jacques le Franc de) de l'académie Française, né à Montauban en 1709. Il a fait, comme Rousseau, des odes sacrées, dans lesquelles on trouve de belles strophes, mais peu d'inspiration, et par conséquent il est resté dans ce genre au-dessous de son modèle. L'ode qu'il a faite sur la mort de ce poète célèbre, est une de celles qui l'en approcherait le plus ; cependant elle nous paraît manquer encore de cet enthousiasme qui est à la poésie lyrique le feu sacré dont Prométhée anima Pandore. Rousseau lui-même ne l'eut pas

toujours : aussi croyons-nous que l'ode n'a point encore acquis dans notre langue toute l'élévation dont elle est susceptible ; en un mot, les mouvemens rapides et passionnés de l'ode antique.

La tragédie de Didon s'est conservée au théâtre par le mérite d'un style pur, élégant, et qui présente quelquefois des beautés dignes d'un élève de Racine. Ce mérite est devenu si rare, qu'il a suffi pour distinguer M. de Pompignan du vulgaire des poètes ; et parmi les pièces du second ordre, il en est véritablement très-peu que l'on pût comparer à Didon.

Les éditeurs qui ont recueilli ses ouvrages, auraient dû se dispenser d'imprimer sa traduction en vers des Géorgiques. Elle avait eu de la réputation tant qu'elle était restée dans son porte-feuille, et avant que celle de M. l'abbé de Lille parût. Mais la traduction en prose qu'il a faite des tragédies d'Eschyle, manquait à notre littérature, et prouve que M. de Pompignan avait étudié les modèles de l'art en homme digne de les imiter.

Il avait eu malheureusement des panégyristes indiscrets, dont les éloges mal-adroits pouvaient lui faire plus de tort que cette foule de traits satiriques échappés contre lui à la vengeance

de M. de Voltaire. Ces traits décelaient trop visiblement la passion, et l'on savait d'ailleurs combien M. de Voltaire se permettait d'abuser du ridicule. Malgré les sarcasmes de l'un, et les adulations des autres, M. de Pompignan était un littérateur infiniment estimable, et il en conservera la réputation.

PRADON, (Nicolas) né à Rouen, mort à Paris en 1698. Les ennemis de Racine se servirent de ce mauvais poète pour chagriner ce grand homme, et Pradon ne rougit pas de se prêter à leurs cabales. Sa tragédie de Phèdre n'est connue que par l'honneur qu'elle eut d'être opposée un moment au chef-d'œuvre de Racine. Jamais peut-être l'esprit de parti n'avait produit de scène plus absurde.

Pradon ressemblait assez à quelques-uns de nos poètes tragiques modernes; dénué de connaissances et d'études, versificateur trivial, et d'une fécondité malheureuse, mais plein d'orgueil, et sur-tout d'animosité contre la satire. Il eut la bêtise de croire que Boileau avait voulu faire un jeu de mots, en disant du poème de Saint-Amand :

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Pradon le lui reprocha très-amèrement : Moïse et moisir, (s'écrie ce judicieux critique) quelle petite antithèse pour un si grand poète ! Fréron n'était pas plus content de lui-même quand il croyait avoir découvert quelque inexactitude dans M. de Voltaire.

Il ne faut pas cependant que nos jeunes auteurs se persuadent trop aisément qu'ils sont en droit de parler de Pradon avec irrévérence, ni de se donner mutuellement son nom dans leurs épigrammes : car enfin, ce poète est auteur d'une tragédie de Tamerlan, qui s'est soutenue au théâtre pendant plusieurs années, et de celle de Régulus, que l'on jouait encore, avec quelque succès, au commencement de ce siècle. Il a fait d'ailleurs ces jolis vers :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Nous ne croyons pas qu'on pût leur comparer ces vers, où M. le Mière a prétendu sans doute être agréable et gracieux :

Ah ! depuis que mon cerveau fume,
Frappé de tragiques vapeurs,
La plus pleureuse des neuf Sœurs
De son poignard taille ma plume.

Voyez la suite de cet ingénieux badinage dans le feu Journal des Dames, ou dans l'Almanach des Muses.

Prevot d'Exiles, (l'abbé Antoine-François) né à Hesdin en Artois en 1697, mort en 1763. Écrivain très-fécond, qui a enrichi notre littérature d'un nouveau genre de romans. On connaîtra mieux leur mérite, lorsqu'on aura donné une idée de ceux qui avaient eu le plus de faveur avant qu'il fît paraître les siens. (1)

Le goût des aventures extraordinaires avait prévalu long-tems dans ces sortes d'ouvrages. Nous n'avions pas un poème épique, et la nation était inondée d'une foule de romans assujettis à quelques règles de l'Epopée, dans lesquels des héros imaginaires, se disputant par leurs faits d'armes les plus belles princesses du monde, recevaient enfin au douzième tome le prix de leur persévérance. Tout était merveilleux dans ces romans, excepté le style. D'ailleurs, nulle vérité dans les sentimens, nulle vraisemblance

(1) Nous empruntons ici ce que nous avons dit de M. l'abbé Prévôt, en 1764, dans le Nécrologe des hommes célèbres de France.

dans les caractères, moins encore dans les mœurs; et pour comble de ridicule, c'était de l'imagination en prose. Les Italiens, plus raisonnables que nous, avaient du moins senti que ces grandes fictions, où domine le merveilleux, ne pouvaient être souffertes qu'autant qu'elles étaient embellies par le vrai langage de l'imagination, qui ne peut être que la poésie.

A ces romans énormes, succédèrent les nouvelles galantes, dans le goût espagnol. Alors le merveilleux fut remplacé par l'intrigue, et l'imagination par l'esprit ; mais ce changement n'en produisit aucun à l'avantage de l'art. La lecture de ces nouvelles devint plus pénible qu'amusante. On se lassa de suivre des fictions, peu intéressantes par elles-mêmes, dans un dédale de nœuds difficiles à débrouiller; et le vrai manquant toujours dans les caractères et dans les mœurs, il fallut enfin recourir à la simplicité et au naturel, qui semblent ne plaire aux hommes qu'à mesure qu'ils ont pris plus de peine pour s'en écarter.

Le roman de la princesse de Clèves, intéressant uniquement par le développement d'une passion vive, ouvrit les yeux de la nation, et fit voir que l'on ne devait point chercher les

moyens de réussir ailleurs que dans la nature. Cependant il faut avouer que la révolution parut se faire un peu trop aux dépens de l'imagination. L'élégance du style n'empêcha point que l'on ne trouvât quelque froideur dans des romans absolument dénués d'intrigue et de merveilleux. Il eût suffi, sans doute, de le prodiguer moins ; mais tel est le caractère de l'esprit humain, qu'il semble toujours se porter vers les extrêmes.

L'inconstance française ne tarda pas à introduire un nouveau genre, que le goût de frivolité et la dépravation des mœurs n'ont soutenu que trop long-tems, au préjudice de notre gloire. On regarda comme inutile de peindre des caractères, lorsque la nation commençait à perdre le sien. La licence, devenue générale, et laissant à peine subsister de faibles égards pour les bienséances, les sentimens délicats disparurent. Un triste persifflage, composé de mots à la mode (1), empruntés du jargon de nos petites-

(1) On a voulu caractériser ici les singes de M. de Crébillon, tels que l'auteur d'Angola, par exemple, et quelques-autres écrivains de cette espèce, dont la licence n'est rachetée par aucune grace.

maîtresses, jargon plus insensé que celui des précieuses; quelques aventures scandaleuses arrivées dans ces lieux de plaisirs, appelés petites-maisons, et racontées avec plus de légèreté que de décence, formèrent une nouvelle classe de romans, inintelligibles d'abord pour la province, avant qu'elle eût adopté les vices de la capitale, et qui ne paraîtront à la postérité (s'ils y parviennent) que des archives de démence. On ne peut nier que quelques-unes de ces bagatelles ne fussent écrites avec assez d'élégance; mais elles accoutumèrent l'étranger à faire peu de cas d'une nation annoncée, par tant d'ouvrages, comme un modèle de frivolité et de ridicule.

On doit excepter de cette foule de romans celui de Gilblas, que beaucoup de gens préfèrent aujourd'hui à Don Quichotte même, qui n'est qu'une satire très-ingénieuse du goût particulier qu'avaient les Espagnols pour les livres de chevalerie; tandis que Gilblas est la peinture la plus fidelle, la plus naïve et la plus piquante des différens ridicules attachés à l'espèce humaine.

D'après ce coup-d'œil rapide jeté sur les romans, on conçoit assez pourquoi ce genre d'ouvrages ne s'est concilié que rarement les

suffrages des bons esprits. Toute lecture inutile devient bientôt insipide : aussi les jeunes gens seuls et les femmes lisent encore, avec quelque avidité, l'espèce de romans que nous venons de caractériser.

Mais il en est de plus estimables, dans lesquels presque toutes les conditions du genre dramatique sont remplies, où les mouvemens du cœur sont développés avec art, où les passions s'expriment dans le langage qui leur est propre ; enfin, où l'on trouve des caractères vrais, et qui ne se démentent point, des mœurs prises dans la nature, et des sentimens qui nous affectent d'autant plus, que nous les eussions éprouvés nous-mêmes dans les circonstances où les personnages de ces romans sont placés. Dans ces ouvrages, comme dans nos pièces de théâtre, le vice doit toujours être puni, la vertu toujours récompensée. C'est en ce genre, surtout, que se distingua M. l'abbé Prevot, qui ne paraît avoir été surpassé que par le célèbre Richardson.

Le grand nombre de caractères, également vrais et bien soutenus, qui sont peints dans le Cléveland, prouvent à-la-fois la connaissance profonde que l'abbé Prevot avait des hommes,

et l'heureuse fécondité de son imagination. Le début de ce roman, dans la caverne de Rumney-hole, est une des scènes les plus attachantes dont on ait l'idée. Il n'est pas de lecteur qui n'ait versé des larmes sur le sort de l'infortunée Fanny, qu'un excès de sensibilité précipite dans des malheurs si cruels : l'épisode de l'isle de Sainte-Hélène ; le caractère de Gélin, mêlé d'audace et d'artifice ; l'influence de ce caractère sur tous les évènemens que l'auteur a prodigués dans sa fable avec une richesse qui étonne ; tous ces détails d'un bel ouvrage, sembleraient suffire pour assurer au nom de l'abbé Prevot une réputation durable. On avoue néanmoins que ce roman gagnerait à être réduit, et que l'auteur s'y est trop livré à la passion du merveilleux. Le voyage de Cléveland chez les Abaquis, en est un exemple, aussi bien que la manière peu vraisemblable dont le même Cléveland retrouve madame Lallin, après l'avoir vu brûler vive par les Roüintons.

Les longueurs, les négligences, les aventures incroyables qui déparent un peu les romans de cet écrivain, viennent de la précipitation mercenaire avec laquelle il eut le malheur de travailler toute sa vie. Il s'était loué, pour ainsi

dire, à un libraire; et l'on sent assez que dans une pareille situation, le plus rare talent doit tomber souvent dans la médiocrité. Avec une meilleure fortune, l'auteur dont nous parlons aurait eu le loisir de perfectionner ses ouvrages; ses plans seraient devenus plus réguliers, ses personnages plus vrais, son style infiniment plus soigné.

On lui eût pardonné d'avoir peint avec maladresse les mœurs de la bonne compagnie qu'il n'avait jamais connue. Élevé dès sa plus tendre jeunesse dans un cloître, dont il sortait à peine, il n'avait pu deviner ni le ton du monde, ni celui des bienséances. Mais on regrette qu'avec des talens aussi distingués que les siens, et les ressources d'une imagination pleine de feu, il n'ait pas acquis toute la gloire qu'il pouvait se promettre.

Le chef-d'œuvre de l'abbé Prevot, c'est, de l'aveu de tous les gens de goût, l'histoire intéressante du chevalier des Grieux et de Manon l'Escaut. Qu'un jeune libertin et une fille née seulement pour le plaisir et pour l'amour, parviennent à trouver grace devant les ames les plus honnêtes; que la peinture naïve de leur passion produise l'intérêt le plus vif; qu'enfin

le tableau des malheurs qu'ils éprouvent et qu'ils ont mérités, arrache des larmes au lecteur le plus austère; et que par cette impression-là même, il soit éclairé sur le germe des faiblesses, renfermé, sans qu'il le soupçonnât, dans son propre cœur, c'est assurément le triomphe de l'art, et ce qui peut donner la plus haute idée du talent de l'abbé Prevot : aussi dans ce singulier ouvrage, l'expression des sentimens est-elle quelquefois brûlante, si l'on ose hasarder ce mot. Il fallait que cet auteur eût éprouvé lui-même, avec bien de la force, tout l'empire des passions, pour avoir su les peindre avec tant d'énergie et de chaleur.

Outre ses romans, l'abbé Prevot a donné une histoire générale des Voyages, en seize tomes in-4°.; plusieurs histoires particulières; plusieurs traductions de l'Anglais : enfin, on a de cet écrivain laborieux et facile, près de cent cinquante volumes.

Q.

QUINAULT, (Philippe) de l'académie Françoise, né à Paris en 1635, mort en 1688. Quoiqu'on se plaise aujourd'hui à venger la mémoire

de ce poète des satires de Despréaux, ceux qui le réduisent au seul mérite de ses opéra, ne lui rendent pas encore une justice entière. Ses tragédies sont, à la vérité, faibles et romanesques; mais il faut observer qu'elles avaient toutes précédé l'Andromaque de Racine, que le style en est naturel, assez pur pour le tems, et qu'enfin nous avons vu reparaître de nos jours le faux Tibérinus et l'Astrate, non sans quelque succès. Boileau, que l'habitude des grands modèles et la sévérité de son goût avaient élevé à des idées de perfection bien supérieures, eut raison cependant d'être rigoureux envers ces productions molles et négligées, dont la réussite eût perdu le théâtre.

La comédie de la Mère coquette est encore une de nos plus agréables comédies d'intrigue : elle eût suffi seule pour assurer à Quinault une réputation distinguée, sur-tout si l'on réfléchit combien alors les bons modèles étaient rares.

Ces observations ne peuvent qu'ajouter à la gloire de cet auteur, qui d'ailleurs est suffisamment établie par ses belles tragédies lyriques. Il semble que ce poète était né pour donner à un grand roi des fêtes nobles et majestueuses.

Personne, en effet, n'a su lier avec plus d'art que ce poète, des divertissemens agréables et variés à des sujets intéressans. Personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style, qui semble appeler le chant. Personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre dont il a été le créateur et le modèle.

Mais que les détracteurs de Boileau ne se hâtent pas de triompher. On ne doit pas dissimuler qu'il y a dans le genre de l'opéra un vice radical, qui a suffi pour indisposer contre lui les meilleurs esprits, tels que Boileau, Racine, La Fontaine, la Bruyère, etc. Tous ces grands hommes, qui avaient bien acquis le droit d'être difficiles, ne pouvaient tolérer que l'on mît au rang des chef-d'œuvres, des poèmes ordinairement dépourvus de vraisemblance, libres des trois unités, et dans lesquels presque toutes les règles de l'art sont nécessairement violées. Ce spectacle si pompeux, si varié, ne présentait souvent à leurs yeux qu'un magnifique ennui. Et véritablement, sans être taxé de trop de rigueur, on peut dire, de l'aveu du goût, que le meilleur des opéra ne sera jamais un excellent ouvrage. Nous croyons cependant

que ce spectacle, où, comme l'a dit M. de Voltaire :

. . . Les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus touchant de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique,

est très-convenable pour de grandes fêtes, et qu'il est même susceptible de beautés particulières, dont aucun écrivain n'a mieux senti que Quinault toutes les espèces différentes. Mais, nous le répétons, il ne faut pas s'étonner que Boileau, si exact, si sévère dans ses productions, et qu'une étude continuelle des anciens avait accoutumé à leur caractère de beautés mâles et nerveuses, ne pût se familiariser avec une poésie étrangère au style figuré, et presque toujours dénuée d'images. D'après cette manière austère de penser, que lui donnait le sentiment de sa propre force, il avait de la peine à regarder Quinault comme un grand poète, et en cela il était conséquent. En effet, on ne peut guère désavouer que lorsqu'on vient de lire les vers excellens de Boileau et ceux de l'inimitable Racine, on ne soit tenté de juger Quinault avec rigueur. Ce dernier

dernier pourtant a su très-souvent exprimer avec graces des sentimens naturels et délicats. Assurément c'est posséder une partie du sécret des poètes : mais c'est être encore fort loin de Racine ; et il n'est pas de lecteur qui ne souffre à descendre de Phèdre à Armide.

Nous ne nous sommes permis ces observations, que pour faire sentir à quelques écrivains de nos jours, qu'une décision un peu sévère de Despréaux, ne suffit pas pour affaiblir la vénération qui lui est dûe comme au législateur du goût.

R.

RABELAIS, (François) né à Chinon en 1483, mort en 1573. Cordelier d'abord, ensuite bénédictin, puis médecin, puis curé de Meudon, etc. Écrivain d'un caractère vraiment original, dans lequel on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la raison profonde qui perce à travers le délire de son imagination bizarre, ou de l'excessive folie sous laquelle il semble avoir pris plaisir de masquer sans cesse sa raison.

Quiconque n'est pas instruit des mœurs, des usages, des ridicules, et même de l'histoire du

tems où vivait Rabelais, sera nécessairement tenté de rejeter avec dégoût son Pantagruel, comme un tissu d'extravagances; mais plus on est éclairé sur ces différens objets, plus ce même ouvrage paraîtra d'une singularité piquante, et plus on apercevra que ce n'était pas sans raison que La Fontaine, Molière, Rousseau, et tant d'autres excellens esprits, avaient pour Rabelais la plus grande estime. Il a fourni à tous ces auteurs, à Racine (1) lui-même, et à M. de Voltaire (2), de très-bonnes plaisanteries; et on pourrait, à quelques égards, appliquer à son livre ce que Boileau disait des ouvrages d'Homère :

> C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

On ne peut disconvenir pourtant que ce bizarre ouvrage ne contienne aussi un très-grand nombre de mauvaises bouffonneries, dans lesquelles on se flatterait en vain de découvrir aucun sel, aucun à-propos, peut-être même aucun sens. La gaîté de Rabelais ressemble à l'ivresse, et cette ivresse n'est pas toujours celle

---

(1) Dans la comédie des Plaideurs.

(2) Dans son pauvre Diable, et ailleurs.

d'un homme de bonne compagnie. Cependant personne ne paraît avoir porté aussi loin que cet auteur le génie de la raillerie, celui de la satire, et cet art singulier de mêler toujours le ridicule au sérieux, et le sérieux au ridicule. Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe, on démêle l'érudition la plus surprenante. Il savait tout, s'est moqué de tout; et dans le siècle où l'on alluma le plus de bûchers, et où Marot, moins licencieux que lui, fut obligé de sortir de France, il échappa à la persécution par l'enjoûment de son caractère, et par les excès d'imagination et de folie qu'il eut l'adresse d'accumuler dans son incroyable ouvrage.

On a appelé le célèbre Swift, le Rabelais de l'Angleterre : et véritablement il y a des traits de ressemblance entre ces deux écrivains. Ils ont tous deux un caractère également satirique et moqueur. L'avantage paraîtrait même du côté de Swift, si, dans les ouvrages de ce dernier, on ne consultait que la raison, le goût et les bienséances. Mais il n'était pas universel comme Rabelais, et il ne savait pas, comme lui, presque toutes les langues anciennes et modernes. Swift a vécu d'ailleurs dans un siècle où le goût s'était infiniment perfectionné. Il est donc moins

original, moins étonnant que Rabelais, qui lui a servi de modèle; et en effet, pour avoir la somme du génie de cet homme singulier, ce ne serait point assez que de réunir Aristophane et Lucien, quoiqu'il participât cependant beaucoup au caractère de l'un et de l'autre.

On trouve dans les Amusemens sérieux et comiques de Dufresny, quelques imitations très-heureuses du style, et même de l'esprit de Rabelais.

RACAN, (Honorat de Beuil, marquis de) né en Touraine en 1589, mort à Paris en 1690. Ami de Malherbe, et le meilleur de ses élèves, quoiqu'il ne l'ait point égalé, du moins dans le genre lyrique. On trouve de très-belles strophes dans quelques-unes de ses odes; mais c'est dans le genre pastoral qu'il s'est principalement distingué. On sait encore par cœur plusieurs morceaux de ses Bergeries, celui entre autres qui commence par ces vers :

> Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
> Et qui de leur toison voit filer ses habits, etc.

RACINE, (Jean) de l'académie Française, né à la Ferté-Milon en 1639, mort en 1699.

On ne s'étendra point sur le mérite de ce grand homme, le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent, de tous nos poètes. En lisant ses vers, on croit sentir que, sous le règne d'Auguste, il eût été Virgile, comme en lisant ceux de Virgile, on est persuadé que dans le siècle de Louis XIV il eût été Racine. Le choix heureux de leurs expressions, la continuité de leur élégance et leur délicieuse harmonie, sont cause de l'égale difficulté qu'on éprouve à les bien traduire. Les étrangers reconnaissent cette difficulté à l'égard de Racine, comme nous la sentons à l'égard du poète Romain.

Il semble que l'admiration s'accroisse encore pour Racine, lorsqu'on pense au succès avec lequel son génie était capable de se plier à tous les genres. Qui reconnaîtrait en effet le sublime auteur d'Athalie dans l'agréable comédie des Plaideurs? et qui croirait que le même homme eût, avant Rousseau, égalé Marot dans l'épigramme? Au reste, ce dernier genre n'est pas le seul dans lequel Rousseau ait été devancé par Racine. On n'a point assez observé que les chœurs d'Ester et d'Athalie, lui assurent encore la prééminence dans le genre lyrique. Quinault

connaissait les graces; Rousseau savait s'élever jusqu'au sublime : mais les chœurs de Racine réunissent aux charmes du sentiment et à la majesté de nos livres Saints, une poésie vraiment divine. Ils ont plus que de l'intérêt; ils respirent cette onction douce et tendre dont Racine avait trouvé la source dans son cœur, et qui étant moins un secret de l'art qu'un don de la nature, peut à peine être définie, et ne saurait être imitée.

Mais sa gloire ne se bornait pas à la seule poésie. Il eût eu la même supériorité dans la prose. On peut en juger par ses discours à l'académie, où se trouve un magnifique éloge du grand Corneille; par ses lettres à l'auteur des Hérésies imaginaires, dignes d'entrer en comparaison avec les meilleurs Provinciales; et enfin par son abrégé de l'histoire de Port-Royal, que le savant abbé d'Olivet appelait un chef-d'œuvre : et véritablement c'en est un, auquel il n'a manqué qu'un sujet plus intéressant.

C'est sur-tout par ses admirables tragédies que Racine s'est acquis une gloire immortelle. Notre respect pour l'antiquité, qui n'est ni aveugle ni superstitieux, ne nous empêche pas de reconnaître que les Grecs n'ont rien à leur opposer:

mais c'est à l'école des Sophocles et des Euripides que Racine apprit à les surpasser.

Molière eut l'honneur de l'encourager le premier, et de prévoir dans les productions encore informes de sa jeunesse, l'avenir brillant que lui promettait son génie. La critique sévère de Boileau, dont il fut l'ami jusqu'à la mort, acheva de perfectionner les dons heureux qu'il tenait de la nature. On sait que Racine se glorifiait de l'avoir pour maître, et il devait cette tendresse au grand homme qui l'avait consolé souvent des injustices du public et des fureurs de l'envie.

RACINE, (Louis) de l'académie des belles-lettres, né à Paris en 1692, mort en 1764. Fils de l'illustre auteur dont nous venons de parler, et digne de cet honneur par son beau poème de la Religion, que Jean-Baptiste Rousseau regardait comme un des ouvrages les plus estimables de notre langue.

Peu d'écrivains ont mieux connu que Louis Racine l'heureux méchanisme des bons vers et la justesse de l'expression. Ce mérite ne brille pas dans son poème seulement, mais encore dans quelques autres de ses écrits, qui ne sont pas moins dignes de sa réputation.

Il a publié la Vie et quelques lettres de son père, avec des remarques sur ses tragédies. De quelque sentiment dont il dût être pénétré pour la mémoire de ce grand homme, il n'a trouvé que des lecteurs aussi jaloux que lui-même de l'admirer. On lui sait gré de sentir toute la dignité de son nom, et de le faire valoir avec une noble confiance.

Louis Racine, comme nous l'avons dit ailleurs, joignait à ses rares talens une modestie qui en augmentait encore le prix. On sait qu'il s'était fait peindre les œuvres de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Il faut ajouter Louis Racine au grand nombre d'hommes illustres qui n'ont point été de l'académie Française, malgré tous les droits que son nom et ses ouvrages lui donnaient à cette distinction. C'est ce qui avait, dit-on, fait naître à M. l'abbé Trublet l'idée d'un nouveau chapitre qu'il se proposait d'ajouter à ses Essais de Morale, intitulé : du danger d'avilir les honneurs, en les refusant aux personnes qui les méritent, et en les prodiguant à celles qui ne les méritent pas.

RAYNAL, (l'abbé Guillaume-Thomas) né à Saint-Géniez en 1715. On avait oublié ses histoires du parlement d'Angleterre et du Stathoudérat, écrites d'un style peu convenable au genre, chargées d'ornemens déplacés, d'ostentation d'esprit, et d'antithèses, lorsqu'il parut sous son nom, sans que jamais il l'ait désavouée, une histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes. Cette histoire ne pouvait manquer d'intéresser les nations par l'importance de son objet, et par l'attrait de la nouveauté.

Quoiqu'on y trouve des erreurs, des contradictions même, comme l'auteur pouvait avoir été trompé, et que d'ailleurs il n'est pas d'historiens à qui l'on ne puisse reprocher quelques inexactitudes, la réputation de l'ouvrage n'en eût pas souffert; mais ce qu'on ne lui pardonna point, ce sont les déclamations audacieuses, et contre le trône, et contre l'autel, dont il est par-tout surchargé. En attaquant le fanatisme, l'auteur paraît fanatique lui-même. Ces déclamations perpétuelles fatiguent d'autant plus, qu'elles ne sont évidemment qu'un placage appliqué sans art, et qui rompt à chaque moment le fil de l'histoire.

Il semble étonnant qu'un homme voué par état à la religion, se soit permis contre elle plus d'emportement que ses ennemis les plus déclarés. Nous ne parlons pas en théologiens, nous ne parlons que d'après les bienséances adoptées par les gens du monde. Ajoutons que la saine critique suffisait seule pour détourner l'auteur de cette affectation qui a gâté son ouvrage, sur-tout dans les dernières éditions, où ces déclamations emphatiques sont bien plus prodiguées que dans la première, et se trouvent réunies à des espèces d'hymnes dithyrambiques et extatiques sur les plaisirs des sens : autre scandale qui n'est ni moins déplacé ni moins surprenant.

Nous aimons à croire, et nous croyons en effet, que l'auteur n'a péché que par faiblesse. Il a permis à des têtes exaltées, qui semblaient avoir acquis le privilége de disposer des réputations, d'altérer son histoire par ces additions étrangères. Ce qui nous confirmerait dans cette persuasion, c'est que l'ouvrage paraît non-seulement de plusieurs mains, mais que l'on y trouve des pages entières transcrites d'après d'autres ouvrages, sans que rien les distingue du texte(1).

(1) Pour n'en citer qu'un seul exemple, voyez la préface de la quatrième édition de l'Homme moral, faite à Paris, en 1784,

Nous croyons savoir, d'ailleurs, que, même dans les parties irréprochables de son livre, M. l'abbé Raynal s'est associé quelques coopérateurs, et qu'entre autres la partie très-intéressante de la traite des Nègres, lui a été fournie par M. de Péchméja. Il ne serait peut-être pas très-difficile d'en trouver la preuve.

• Regnard, (Jean-François) né à Paris en 1647, mort en 1709. Le second de nos poètes comiques, dans l'opinion commune, mais placé à une distance presque infinie de Molière, quoiqu'il soit supérieur à la plupart de ceux qu'on regarde comme les successeurs de ce grand homme. On trouve chez lui plus que chez eux cette force comique si précieuse, et dont les exemples deviennent plus rares, de jour en jour, sur notre scène. L'enjoûment, la plaisanterie,

---

chez Debure l'aîné, libraire. M. Lévesque, auteur de cet ouvrage, y démontre qu'à l'exception de quelques légers changemens de mots, des pages entières de ce livre se trouvent dans l'Histoire Philosophique et Politique, sans que rien les annonce comme des citations.

N. B. Que la première édition de l'Homme moral parut en 1775, et que les passages dont il s'agit n'ont été insérés que dans la dernière édition de l'Histoire philosophique, faite en 1780.

la gaîté dominent principalement dans ses ouvrages : mais dans la comédie du Joueur, il s'est élevé au-dessus de lui-même ; et s'il a défiguré cette pièce par les rôles très-inutiles et très-déplacés de la comtesse et du marquis, il en a peint le principal caractère comme il devait l'être. Cependant, aujourd'hui que toutes les bornes des arts sont confondues, on a osé dire, à l'occasion de je ne sais quel drame Anglais transplanté sur notre scène, que Regnard n'avait qu'indiqué le sujet, et que le traducteur de la pièce Anglaise l'avait rempli. Ce n'est pas un des moins absurdes jugemens que le mauvais goût ait portés dans ce siècle, et rien ne serait plus facile à prouver. Le drame de Béverley ne nous présente qu'un furieux, qui doit avoir peu de modèles, même en Angleterre, et que son caractère forcené conduirait infailliblement à Tyburn. La comédie de Regnard est au contraire la vraie peinture d'un Joueur tel que nos mœurs pouvaient en admettre la représentation. On voit dans le lointain, et, pour ainsi dire, dans la perspective théâtrale, qu'ayant commencé par être dupe, il pourrait finir par être fripon. C'est-là que le poète doit l'abandonner. Si l'horoscope d'un pareil joueur vient à se rem-

plir, il n'appartiendra plus à la scène, mais au Châtelet. Il suffit, pour la correction que la comédie peut se proposer, qu'on l'ait représenté perdant sa maîtresse, déshérité et voisin des plus grands malheurs. Le personnage de Tout-à-bas est placé par le génie même pour faire entrevoir à des spectateurs délicats jusqu'où la passion du jeu peut conduire; et c'en est assez pour des Français. En un mot, la manie du Joueur de Regnard n'est qu'un vice que Thalie peut réprimer par le ridicule; et la frénésie monstrueuse de Béverley devient un crime que les lois seules doivent arrêter par la crainte des supplices. Ces observations peuvent s'étendre à la plupart de ces autres drames d'un genre horrible et sombre, dont on a dérobé les sujets à la Tournelle pour en infecter notre théâtre.

Peut-être nous objectera-t-on que le but des spectacles étant de donner aux hommes de grandes leçons, ce serait une inconséquence que d'en exclure les tragédies bourgeoises, infiniment plus rapprochées de nos mœurs, et par conséquent plus utiles que les tragédies bornées uniquement à la classe des princes. Cette objection spécieuse, et si souvent alléguée, n'a pu prévaloir encore sur la répugnance des gens de

goût pour ces drames atroces. Essayons de prouver (dussions-nous franchir un peu nos limites) que les motifs de cette répugnance sont fondés sur la raison même.

Que Sixte V, pour parvenir au pontificat; que Cromwel, pour monter au trône, après en avoir fait descendre son légitime souverain, se permettent tous les crimes de la politique et de l'ambition, ces crimes se concilient cependant avec une sorte d'élévation de sentimens qui en diminue l'horreur. Ils conservent quelque chose d'imposant par la grandeur même des objets dont ces ambitieux sont occupés : aussi de pareils personnages ont-ils précisément le caractère qui convient à la dignité de la scène. Mais que, dans un rang inférieur, un bourgeois, pour supplanter son égal dans un petit emploi subalterne, ou même, si l'on veut, pour s'élever à une place de haute finance, se permette des crimes à-peu-près semblables, on ne voit plus que l'histoire abominable et dégoûtante d'un scélérat obscur, réservé pour la grève, et qu'un spectacle atroce, indigne de la curiosité des honnêtes gens. Voilà ce que feignent de ne pas entendre les partisans de ces drames monstrueux dont on s'obstine à déshonorer le théâtre.

Qu'on nous représente Caton s'immolant lui-même pour ne pas survivre à la liberté de sa patrie, il ne peut en résulter aucun danger pour la société. La situation de Caton est si différente de celle où se trouvent les spectateurs, ce grand homme est si supérieur à notre vulgaire de la cour et de la ville, qu'assurément il ne viendra dans la pensée à personne d'attenter à sa vie pour imiter le héros d'Utique. Mais qu'on nous présente un homme de notre sphère se livrant aux mêmes excès de désespoir pour des maux que nous sommes tous dans l'habitude d'éprouver, alors vous verrez naître une foule de suicides; cette fureur se répandra dans les conditions les plus communes, et les mœurs de vos citoyens, de douces qu'elles étaient, pourront devenir féroces et cruelles. Nous osons dire que cet inconvénient, auquel peut-être on n'a point assez réfléchi, eût déja mérité l'attention du gouvernement.

En voilà sans doute beaucoup trop sur une révolution que Regnard eût été bien éloigné de prévoir. Tant que nous conserverons le caractère Français, il est à croire que le genre triste et sombre ne prévaudra pas sur la gaîté pleine de sel et de graces de ce poète comique. Personne

n'a écrit avec plus de verve et de saillie, et n'a fait un usage plus heureux du ridicule. On peut lui reprocher seulement de n'avoir observé que très-peu de caractères, de jouer trop souvent sur le mot, et d'allier quelquefois la mauvaise à la bonne plaisanterie.

Toutes ses pièces d'intrigue, dans lesquelles il faut placer le Légataire au premier rang, sont dialoguées de la manière la plus vive, la plus naturelle, la plus piquante. Nous ne connaissons rien de plus gai que le Retour imprévu. Enfin, quoique Regnard n'ait pas embelli les Ménechmes de Plaute autant que Molière avait embelli les sujets de l'Avare et d'Amphytrion, puisés dans la même source, il aura joui de l'honneur d'être cité long-tems immédiatement après ce grand homme. Il est possible, à la vérité, qu'il ne garde pas toujours ce même rang, parce qu'il n'a pas réuni au mérite de la gaîté les vues d'un observateur profond, et parce qu'il est trop peu philosophe pour un poète comique; mais il n'en conservera pas moins une réputation très-distinguée.

Despréaux, à qui il était réservé d'être l'ami de tous les vrais talens, connut le prix de ceux de Regnard, qui lui dédia ses Ménechmes.

Les

Les libraires, au lieu de grossir le recueil de ses œuvres de quelques satires assez froides, et dont on n'est pas certain qu'il soit l'auteur, auraient dû y ajouter les scènes ingénieuses et piquantes que Regnard avait données à l'ancien théâtre Italien. Ce spectacle, aujourd'hui déshonoré par des farces si absurdes, méritait alors d'occuper des hommes célèbres. La liberté et la plaisanterie hardie qui y régnaient, peuvent nous retracer quelque idée de la comédie antique et du genre d'Aristophane. Boileau appelait ce théâtre un grenier à sel, quoique lui-même, à l'occasion de sa satire des femmes, n'y eût pas été ménagé; et Racine voulait y faire représenter sa comédie des Plaideurs.

Une singularité digne d'attention dans la vie de Regnard, c'est qu'après avoir été long-tems esclave à Alger, il voyagea successivement dans toute l'Europe, et fut le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Ayant remonté le fleuve Torno, et pénétré jusqu'à la mer glaciale, il grava sur un rocher ces vers heureux :

> Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
> Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem.
> Casibus et variis acti, terrâque marique,
> Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Regnard ne fut point de l'académie Française.

Regnier, (Mathurin) né à Chartres en 1593, mort en 1613. Le précurseur de Boileau dans le genre satirique, qui lui a fait une très-grande réputation. Il eut, comme ce dernier, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes en naissant. Quoique son style ait vieilli, c'est encore, en son genre, un des meilleurs modèles que l'on puisse étudier. Il est plein de sens, d'énergie, de vigueur; et Boileau, qui jugeait si bien de la convenance des styles, ne put y ajouter que de la correction et de l'élégance; mais le poète moderne a d'ailleurs plus de gaîté, de finesse, de graces, des tours plus variés, des railleries plus délicates, en un mot un sel plus attique, et sur-tout infiniment plus d'égard pour les bienséances.

Nous pensons, à la vérité, qu'il y aurait dans ce siècle un excès de rigueur à vouloir assujettir l'imagination de nos poètes à des lois trop austères, et à traiter de cyniques des peintures enjouées, telles que notre La Fontaine a pu s'en permettre d'après l'Arioste, et d'après la plupart des écrivains les plus généralement estimés chez les nations voisines. Pourquoi nous donnerions-nous des entraves que des peuples plus religieux, plus sévères que nous, ne se don-

nent point eux-mêmes? Loin de nous toute idée d'encourager la licence: mais avouons cependant que l'usage de toutes les nations semble permettre à la poésie des libertés qu'une convention, non moins générale, interdit rigoureusement à la prose. La raison de cette différence est sensible. Toute facilité qui ne suppose aucun talent, ne mérite aucune grace: or, quoi de plus facile, et de plus fait par conséquent pour révolter les esprits délicats, que de braver la décence dans une langue qui est celle de tout le monde! Telle est, sans doute, la cause secrette du mépris public pour quelques ouvrages licencieux, tels que les Bijoux indiscrets, par exemple, tandis que l'Arioste, La Fontaine, et le petit nombre d'écrivains qui leur ressemblent, font le charme des connaisseurs. C'est que la poésie s'adresse à l'imagination plus qu'aux sens, et qu'elle porte, si on l'ose dire, sa gaze avec elle. Les difficultés qu'elle est forcée de vaincre, le joug de la rime qu'elle doit porter sans gêne, en s'imposant toujours la nécessité du mot propre, le langage figuré qu'elle emploie, les talens enfin qu'elle exige, sollicitent, en faveur du poète, l'indulgence de tous ceux qui ne sont point obligés, par état, d'afficher les scrupules des dévots ou le rigorisme des pé-

dans. Que l'expression soit chaste, et jamais, aux yeux des gens du monde, l'écrivain n'aura péché contre les bienséances. Ce n'est donc pas pour s'être permis de pareilles libertés, que nous reprochons à Regnier d'avoir manqué à la décence; c'est au contraire parce que, sans ménagement pour son lecteur, il l'a conduit dans des lieux de débauche; c'est que dans le style le plus familier, il a peint des objets crapuleux, dégoûtans même pour quiconque n'a pas le goût dépravé et les mœurs entièrement corrompues; c'est enfin parce qu'il n'est qu'ordurier dans quelques-unes de ses satires, et qu'au lieu d'un coloris avoué des muses, il n'a employé que des crayons grossiers dont la licence n'est rachetée par aucunes graces.

Resnel, (l'abbé Jean-François du) de l'académie Française, et de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761. Il a le premier traduit en vers l'Essai sur l'Homme et l'Essai sur la critique de Pope, et ces deux traductions sont très-agréables. Nous savons que M. de Voltaire, ami particulier de M. l'abbé du Resnel, l'avait fort encouragé à exercer ses talens sur ces deux ouvrages, et qu'il citait sou-

vent avec complaisance le traducteur, quoiqu'il entendît très-bien l'original.

En effet, il est impossible de ne pas reconnaître dans M. l'abbé du Resnel, un talent très-heureux pour la poésie didactique: on trouve chez lui, sans doute, comme chez tous les traducteurs connus, des morceaux de choix qu'il a travaillés de préférence; mais on voit par-tout un homme parfaitement instruit des deux langues, et qui les possédait avec goût.

On lui a reproché de n'être pas toujours fidèle; c'est peut-être un défaut inévitable dans les traductions en vers; mais il eût été juste de remarquer qu'il a prêté quelquefois de la noblesse et des graces à son modèle.

Nous finissions cet article, lorsqu'on nous a fait lire la traduction en vers de l'Essai sur l'Homme, par M. de Fontane. En général, elle prouve beaucoup de talent, et nous convenons qu'elle est plus fidelle que celle de son prédécesseur: elle est aussi plus précise, plus nerveuse; mais elle nous semble plus sèche, plus martelée, plus tendue; et, sans vouloir donner notre goût pour loi, nous lui préférons celle de l'abbé du Resnel.

Retz, (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) né en 1613, mort à Paris en 1679. C'est peut-être l'homme le plus propre à établir la différence du caractère Français au génie Anglais. Né contemporain du fameux Olivier Cromwel, aussi ambitieux, aussi factieux que lui, mais, avec beaucoup plus d'esprit, infiniment moins profond et moins raisonné dans ses vues, il fit de la guerre civile une espèce de tracasserie, une affaire de vanité plus que de combinaison, et n'employa de grands moyens que pour de petites choses : personnage plus inquiet, plus turbulent que dangereux, et, si on l'ose dire, plus fantastique que réel. Ses mémoires sont écrits d'un style imposant, quoiqu'inégal, et ils immortaliseront la ridicule guerre de la Fronde, à-peu-près comme Boileau a immortalisé son Lutrin. Le plus bel éloge du Cardinal de Retz est d'avoir su mourir en philosophe, après avoir vécu dans les convulsions de l'intrigue.

Robé de Beauveset, (N.) né à Vendôme. Nous avons dit, à l'article le Mière, que les vers de cet écrivain ressemblaient souvent à de la prose contournée avec effort, et à laquelle on

aurait attaché des rimes comme par gageure; sa poésie est cependant naturelle et mélodieuse, en comparaison de celle de M. Robé; et nous ne concevons pas comment ce dernier a osé, dans une satire Tudesque, lui reprocher son défaut d'harmonie. Les sons les plus durs, les plus bizarres, les plus discordans, ne donneraient qu'une faible idée du jargon barbare de ce prétendu poète, dont la muse, d'ailleurs, ne s'est guère exercée que sur des sujets immondes, et rendus plus immondes encore par sa manière de les traiter. On peut en juger par son Débauché converti, pièce aujourd'hui méprisée dans les lieux mêmes où elle prit naissance. La confusion et le repentir ont jeté l'auteur dans le parti des convulsionnaires, et achevé d'aliéner sa raison. Une de ses manies favorites est d'annoncer aux Petites-Maisons l'arrivée prochaine du prophète Elie.

Rochefort, (N.) de l'académie des Inscriptions. La préface et les notes de sa traduction en vers de l'Iliade, annoncent un homme fortement pénétré des beautés d'Homère, et qui en a fait une étude profonde. La traduction même, quoique très-éloignée de répondre à la

majesté de l'original, mérite d'être encouragée. Il est en effet très-honorable pour M. de Rochefort d'avoir employé ses jeunes années à tenter une entreprise si vaste, et dans laquelle nous osons croire qu'il réussirait, s'il voulait ne regarder ce qu'il a fait que comme un simple essai qui attend de nouveaux soins, et peut-être le travail d'une partie de sa vie. Mais quelle gloire ne lui promettrait pas un succès qui a été l'écueil de tant d'efforts! Ce qui semblerait devoir l'exciter puissamment à prendre cette résolution courageuse, c'est que du moins il a prouvé qu'une traduction de l'Iliade n'était pas impossible, comme la Motte, incapable de la faire, avait voulu le persuader; c'est qu'il a rendu avec du naturel, de la sensibilité, de la grace même, plusieurs morceaux qui ne demandaient que cette espèce de mérite; c'est enfin parce qu'il s'est élevé quelquefois, dans des vers très-bien faits, à des beautés d'un ordre supérieur. Mais il faudrait qu'il se défiât d'une facilité dangereuse, et qui dégénère trop fréquemment en mollesse; qu'il tachât d'égaler la précision de son original, et de donner à ses expressions plus d'énergie et de vigueur, sans blesser l'harmonie; qu'il fût, en un mot, plus souvent poète. Et comment se

contenter de faibles équivalens, de tours prosaïques et communs, d'images à demi-crayonnées, lorsqu'on est pénétré, comme lui, du sublime d'Homère ?

Depuis que cet article a paru, M. de Rochefort a non-seulement fini sa traduction de l'Iliade, mais il a publié celle de l'Odyssée. Ce sont deux grands ouvrages qui attestent sa fécondité, mais qui justifient ce qu'il a dit d'Homère dans son épigraphe : *hunc qualem nequeo monstrare sed sentio tantùm.*

ROCHEFOUCAULD, (François, Duc de la) né en 1612, mort en 1680. Son petit livre des Maximes, composé de pensées détachées les unes des autres, mais liées entre elles par le rapport qu'elles ont à celle qui domine dans tout l'ouvrage, lui a fait un nom immortel.

Appelé par son rang à vivre à la cour, né parmi les troubles d'une guerre civile, à laquelle il prit part, et dont il a laissé des mémoires, n'ayant observé les hommes que dans un tems d'orage, et, pour ainsi dire, dans le tumulte de leurs passions, M. de la Rochefoucauld ne reconnaît d'autre mobile de nos actions que l'amour-propre : et son livre est moins l'histoire

que la satire du genre humain. Mais cette satire plaît, parce qu'elle flatte la malignité, et parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui donnant, avec le vice, un principe commun, qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif et précis que l'auteur a su donner à ses pensées, et parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme observé dans les grandes villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution originelle et primitive, ou plutôt celui des conventions sociales? L'homme est-il né méchant? nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espèce qui l'entourait ; mais placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent; organisés, non comme l'enfant robuste imaginé par Hobbes, mais au contraire nés timides et désarmés, plus faibles que méchans, plus dignes enfin de compassion que de haine. Le livre de la Fable des Abeilles, et le système de M. Helvétius sur l'intérêt personnel, ne paraissent guère qu'un développement de l'ouvrage de M. de la Rochefoucauld.

ROLLIN. (Charles) Ancien recteur de l'Université de Paris, auteur de l'Histoire Ancienne, du Traité des Etudes, etc.

Les jeunes gens ne puiseront jamais des leçons d'une morale plus saine et d'un goût plus épuré que dans les ouvrages de cet estimable écrivain. Formé lui-même sur les meilleurs modèles, il apprend à ne pas s'égarer, en préférant des routes de caprice à celles qui nous ont été tracées par les grands hommes de l'antiquité. Tant que ceux qui président à l'éducation publique ne donneront eux-mêmes à leurs élèves d'autre guide que M. Rollin, on ne doit pas craindre pour les beaux-arts une entière décadence.

Nous n'avons pas toujours parlé de cet auteur respectable avec autant de justice. Entraînés un moment, dans notre jeunesse, par cet esprit de mode pour lequel nous avons depuis conçu tant de mépris, éblouis par quelques réputations plus brillantes que solides, nous avions dit, dans le discours préliminaire d'une Histoire des premiers siècles de Rome, que M. Rollin avait peu de physionomie dans ses ouvrages. Il n'a point, sans doute, cette manière recherchée que chaque écrivain affecte aujourd'hui dans l'intention de paraître original, ou du moins

singulier. Il n'a point altéré le génie de la langue, pour lui donner dans sa prose un faux air d'enthousiasme, qui serait réprouvé, même dans la poésie. Il ne se distingue ni par un ton dogmatique, tranchant ou sentencieux, ni par une affectation puérile d'expressions nouvelles et de tours bizarres, ni enfin par ce jargon qui commence à se produire dans tous les genres, et à défigurer tous les styles. Il est quelquefois un peu négligé, un peu diffus, mais toujours pur, toujours clair, toujours élégant, et ne s'écartant jamais de cette noble simplicité qui doit être le caractère de notre prose. Elle est devenue sauvage et barbare entre les mains de ceux qui ont voulu lui donner une sorte d'emphase et d'énergie outrée qu'elle ne comporte pas : c'est s'appauvrir que de s'enrichir ainsi. Tout ce qui s'éloigne en vers du style de Boileau et de Racine, tout ce qui ne se rapproche point en prose de celui de Pascal ou de Bossuet, sera toujours désavoué par le goût.

M. Rollin a principalement écrit pour les jeunes gens, et il a dû se proportionner à leur intelligence. On ne doit donc pas lui reprocher quelques réflexions qui paraissent un peu trop simples quand on est mûri par l'expérience. Il conser-

vera toujours aux yeux de la postérité le caractère d'un écrivain sage, rempli de connaissances et de goût, et qui a fait passer jusques dans son style la douceur et l'aménité de ses mœurs. Ce caractère devient aujourd'hui d'autant plus remarquable, qu'il est plus rare d'en retrouver un exemple. Nous avons saisi avec empressement cette occasion de témoigner notre respect pour la mémoire de cet homme utile et justement célèbre.

RONSARD, (Pierre de) né dans le Vendômois en 1525, mort en 1585. Poète Français. Il eut de son vivant une si grande réputation, que mal écrire, c'était, selon un proverbe du tems, donner des soufflets à Ronsard. Il fut honoré des bienfaits et de la familiarité de plusieurs de nos Rois. On a même conservé des vers que Charles IX lui adressa, et qui, à notre avis, sont d'une verve infiniment plus heureuse que les meilleurs vers de Ronsard. Cependant ce poète si célèbre avait pensé détruire le génie de notre langue, par la licence qu'il se donna d'y introduire une foule de mots purement Grecs, qui rendent sa poésie presque toujours dure, bizarre et inintelligible. On peut en juger par

cette épitaphe singulière, qu'il avait faite pour Marguerite de France et pour François Ier. :

> Ah! que je suis marri que la muse Françoise
> Ne peut dire ces mots comme fait la Grégeoise,
> Ocymore, Dyspome, Oligochronien!
> Certes, je les dirois du sang Valésien, etc.

Cette affectation ne venait que de son érudition vraiment singulière, et dont il semblait vouloir faire parade. Mais il prétendait encore enrichir la langue d'une autre manière, en y faisant entrer indifféremment toutes les espèces de dialectes qui étaient alors, et qu'on voit de nos jours en usage en France. « Il ne faut se soucier, » disait-il, si les vocables sont Gascons, Poite- » vins, Normands, Manceaux, Lyonnois ou » d'autres pays. » C'était entreprendre d'ériger le jargon de ces différentes provinces en autant de langues régulières ; mais il ne prenait pas garde que ces dialectes bizarres, sans règle, sans principes, sans caractère, ne pouvaient former qu'un assemblage barbare, une confusion anarchique, et qu'enfin, par cette bigarrure étrange, il eût converti la langue Française elle-même en un pur jargon.

Ronsard avait d'ailleurs plusieurs des qualités

qui font les grands poètes, une imagination vive, forte, hardie, de l'élévation dans l'esprit, et la connaissance des bonnes sources : mais son goût ne prit aucune supériorité sur son siècle, ou plutôt il manqua absolument de goût. Voulant tout régler, comme le dit Boileau, il brouilla tout, fit un art à sa mode :

> Et toutefois long-tems eut un heureux destin :
> Mais sa muse en français, parlant grec et latin,
> Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce fut, à ce que nous croyons, le premier de nos écrivains qui osa débuter dans la carrière de l'Epopée, par son poème de la Franciade, qui est un de ses plus médiocres ouvrages. A l'exception du genre dramatique, il avait tenté presque tous les genres de poésie; et l'universalité prétendue de ses talens augmenta encore sa réputation : mais cette universalité n'était qu'apparente, et la réalité de ce phénomène devait appartenir à notre siècle. Nous avons vu dans M. de Voltaire l'homme universel qu'on avait cru voir faussement dans ces commencemens informes de notre littérature.

Rosset. (N. de) On ne peut lui disputer

le mérite d'avoir donné, par son poème de l'Agriculture, le premier exemple d'un poème Français purement géorgique, et d'avoir prouvé non-seulement que ce genre n'est pas incompatible avec notre langue, comme le supposait un aveugle préjugé, mais qu'elle pouvait souvent en surmonter les difficultés d'une manière très-heureuse. Il est avéré que cet ouvrage était fait long-tems avant la traduction des Géorgiques de Virgile, par M. l'abbé de Lille, et avant le poème des Saisons de M. de S. Lambert : il est donc certain que M. de Rosset a eu la gloire de se distinguer le premier dans cette carrière ingrate, et de tracer une route nouvelle à nos muses.

Il manque à ce premier essai, qui ne doit pas être jugé à la rigueur, beaucoup de graces dont le sujet était susceptible, des épisodes qui auraient permis au poète de se montrer, et qui auraient jeté plus d'agrément, de variété et de vie sur la sécheresse des détails agronomiques. Mais on y trouve fréquemment des morceaux très-bien faits, et qui annoncent dans l'auteur des talens d'autant plus rares, qu'ils sont accompagnés de la plus grande modestie. Nous ne pouvons nous refuser à la satisfaction d'en citer

un

un exemple qui paraît avoir échappé à l'attention de tous les rédacteurs des papiers publics; il s'agit de la nécessité de cultiver des pépinières :

Que près de vos jardins, de riches pépinières (1)
Leur assurent un jour des plantes héritières.
Renaissans de leurs fruits, les arbres à vos yeux
Semblent, *vivans encor, revivre dans ces lieux.*
Bientôt le jeune plant, doux espoir de sa race,
Succède à ses aïeux, croît et remplit leur place :
Ainsi, près de ces murs (2), où nos fiers Vétérans,
Outragés par le fer, ou courbés sous les ans,
Appelés au repos après de longs services,
Portent de leurs exploits les nobles cicatrices,
LOUIS vient d'élever un asyle nouveau (3),
Heureuse pépinière, honorable berceau,
Où d'une tige antique et par l'âge flétrie,
Croissent les rejetons, espoir de la patrie.

Cette comparaison nous paraît on ne peut pas plus heureuse; et nous regardons à-la-fois comme très-singulier et très-injuste, que l'homme estimable à qui l'on ne peut contester l'honneur d'avoir étendu les bornes de notre langue par

(1) Poème de l'Agriculture, chant III.

(2) Les Invalides.

(3) L'École Royale Militaire.

un ouvrage véritablement original, n'ait pas encore été admis à l'académie Française. L'âge très-avancé dans lequel il a publié son poème, devait lui tenir lieu d'une nouvelle recommandation. Il semble que l'académie aurait pu se montrer moins complaisante aux vœux empressés de quelques jeunes écrivains qui auraient eu le tems d'attendre leur brevet d'immortalité, et différer de les accueillir, plutôt que de s'exposer à ne jamais compter parmi ses membres un vieillard qui avait tant de droits à ses suffrages.

Rotrou, (Jean) né à Dreux en 1609, mort dans la même ville en 1650. Il eut assez de mérite pour inspirer de l'estime au grand *Corneille*, et pour n'être pas jaloux d'un pareil rival. Il fut lui-même assez grand pour refuser au cardinal de Richelieu, dont il était pensionnaire, et qu'il était si dangereux de désobliger, de se joindre aux détracteurs du Cid. Ce trait, la tragédie de Venceslas, et l'intrépidité avec laquelle Rotrou remplit ses devoirs dans sa patrie affligée d'une maladie contagieuse, rendront sa mémoire éternellement recommandable. Il ne se croyait pas dispensé par ses talens de ce qu'il

devait à son pays en qualité de citoyen ; il avait pris une charge qui l'assujettissait à des fonctions pénibles, et qu'il conserva jusqu'à sa mort. On souhaiterait que nos poètes eussent le courage de l'imiter : ils éviteraient le reproche d'inutilité qu'on est toujours tenté de leur faire, sur-tout quand ils sont médiocres ; et s'ils ne pouvaient pas se dérober au ridicule, toujours armé contre les mauvais vers, ils pourraient du moins retrouver une aisance honnête, la considération, et quelquefois la gloire, dans l'exercice de leur état.

ROUSSEAU, (Jean-Baptiste) né à Paris en 1669, mort en 1740. Aucun poète, depuis Malherbe, n'a soutenu avec plus d'éclat le genre de l'ode. Ce genre appartient à la haute poésie, il exige de l'inspiration ; mais on doit faire observer à ceux qui ont trop exagéré la réputation de Rousseau, que l'ode n'est pourtant que le premier des petits poèmes, et qu'il ne faut l'assimiler ni à la tragédie ni à l'épopée : ce serait comparer une sonate au magnifique opéra d'Alceste. (1)

(1) Un des chef-d'œuvres du chevalier Gluck.

Après l'ode et la cantate, qui n'est elle-même qu'une ode combinée de manière à être mise en chant, le genre où Rousseau s'est le plus distingué, c'est l'épigramme. Le tour, comme l'a dit Boileau, en est très-borné, mais il est glorieux d'exceller même dans de petits ouvrages; et Rousseau, qui a fait plus d'épigrammes qu'aucun autre de nos poètes, conservera l'honneur d'en rester le modèle. Finesse, naïveté, sel attique, enjoûment, précision, énergie, voilà le mérite que suppose ce genre qui paraît si limité; et ce qui confirme qu'il est une gloire peu commune réservée même aux petites choses.

Rousseau s'est exercé dans l'allégorie, genre froid, et qui trouve peu de lecteurs. Il a fait aussi des épîtres très-inférieures à celles de Boileau, parce qu'elles sont remplies de recherche, de mots impropres amenés pour la richesse de la rime, et de figures bizarres et incohérentes. Cependant on sent toujours le poète dans les ouvrages même où Rousseau n'a point excellé, et l'on y trouve souvent des détails heureux où la raison est embellie par l'expression.

Ce poète, qui n'aimait point l'opéra, voulut se hasarder sur la scène lyrique, et ce fut sans succès : il n'avait point la mollesse du genre.

Il s'était essayé avec quelque bonheur dans la comédie; on ne peut nier du moins que son Flatteur ne fût un caractère bien tracé. La pièce réussit en prose, et méritait cet encouragement: mais il voulut la mettre en vers, et il la gâta. Le vers de Rousseau, trop exact, et quelquefois pénible, n'avait ni le naturel, ni la facilité, ni l'enjoûment, ni la grace du vers comique.

Il résulte de ces observations que Rousseau, sans avoir réussi dans tous les genres qu'il a tentés, doit être mis, dans quelques-uns, au rang des modèles; ce qui suppose un très-grand talent. S'il a rarement atteint au sublime de la pensée, il a souvent, dans ses belles odes, le sublime de l'expression. Personne n'a porté plus loin le méchanisme heureux des vers; mais il semble qu'il n'était pas né pour les ouvrages qui exigent une grande fecondité d'idées et une vaste imagination, en un mot, pour les ouvrages de longue haleine : aussi la réputation de Rousseau, pour avoir été trop exagérée, commence-t-elle à décroître un peu : mais il en conservera toujours assez pour sa gloire.

Ce fut encore un de ces hommes que l'on se plaisait à élever pour abaisser M. de Voltaire, et sa mémoire, comme celle de beaucoup d'au-

tres, a souffert de l'injustice du parallèle. M. de Voltaire est de tous nos écrivains celui qui a embrassé le plus vaste horizon, et qui a le plus pensé. C'est ce que ses détracteurs aperçoivent enfin ; et quand le tems l'aura réduit à ses justes bornes, il étonnera encore l'imagination par le nombre et la richesse de ses idées.

Il en coûta cher à Rousseau pour s'être abandonné au caractère caustique qu'il avait reçu de la nature. Boileau n'avait eu que l'enjoûment de la satire ; Rousseau en eut le fiel, et il fut persécuté. L'esprit de cabale et d'intrigue s'était perfectionné chez les écrivains médiocres, et leur avait donné des moyens de nuire, inconnus jusqu'alors à leurs prédécesseurs. Quelques-uns d'eux, pour venger leur amour-propre humilié par les satires de Rousseau, imaginèrent de forger, sous son nom, des couplets scandaleux, qui avaient le double but, et de l'écarter de l'académie, et de le rendre odieux à la société. Cette trame affreuse réussit, et Rousseau fut l'innocente victime de cette détestable invention.

Que ceux qui oseraient croire encore que ce poète fut véritablement l'auteur de ces couplets, interrogent leur propre cœur, et qu'ils pèsent la persévérance généreuse avec laquelle Rous-

seau se refusa constamment à tous les moyens honteux de rentrer dans sa patrie. Qu'ils lisent ce qu'il écrivait avec tant d'énergie au baron de Breteuil : « Vous savez quels sont mes sen-
» timens, et que des graces et des accommo-
» demens ne conviennent qu'à des fripons, et
» non à un honnête homme, injustement op-
» primé. J'aimerais mieux être mort, que de
» sortir d'oppression par une honte qui serait
» irréparable... J'aime bien la France, mais
» j'aime encore mieux mon honneur et la vérité.
» Quelque destinée que l'avenir me prépare, je
» dirai comme Philippe de Commines : Dieu
» m'afflige, il a ses raisons ; mais je préférerai
» toujours la condition d'être malheureux avec
» courage, à celle d'être heureux avec in-
» famie. »

Que ces mêmes personnes, dont ici nous interrogeons le cœur, songent que Rousseau a tenu le même langage jusques dans ces momens terribles où l'homme, n'ayant plus rien à perdre, semble au-dessus de toute crainte et de tout déguisement. Qu'enfin ces mêmes personnes songent encore qu'un des plus irréconciliables ennemis de Rousseau, que Boindin, outragé lui-même dans les couplets, a protesté jusqu'à sa

mort que Rousseau n'en était pas l'auteur; et nous osons croire que nos lecteurs n'en seront pas moins persuadés que nous.

Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est que ces couplets, si malignement vantés, ne sont en effet qu'un tissu d'injures grossières, presque dénuées d'esprit, et qu'on y voit tout au plus une imitation mal-adroite de cette singulière richesse de rimes que Rousseau affectait quelquefois, et qu'il est si facile de contrefaire.

La cause qui a pu jeter si long-tems du pyrrhonisme sur cette malheureuse histoire, il faut l'avouer, c'est que Rousseau, intérieurement convaincu de son innocence, mais effrayé des suites de l'accusation répandue sourdement contre lui, crut imprudemment qu'il ne pouvait se laver du soupçon d'avoir fait les couplets, qu'en faisant connaître celui que, par un sentiment de persuasion intime, et des vraisemblances très-fortes, il avait lieu d'en regarder comme l'auteur. D'accusé, il devint mal-à-propos accusateur; il ne sentit point que les preuves légales lui manquaient : et dans l'impossibilité où il se trouva de les fournir, il fut justement condamné, moins comme auteur des couplets,

que parce qu'il avait employé des moyens illégitimes pour les attribuer au plus violent de ses ennemis, et à l'homme qu'il soupçonnait le plus de les avoir faits.

Au reste, nous devons à la gloire de M. de Voltaire, reproduire ici ce témoignage de la justice qu'il rendit enfin à Rousseau après sa mort. Voici ce qu'il écrivit à M. de Séguy en 1743.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'a-
» vez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet
» de souscription pour les Œuvres du célèbre
» poète dont vous étiez l'ami. Je me mets très-
» volontiers au rang des souscripteurs, quoique
» j'aie été malheureusement au rang de ses en-
» nemis les plus déclarés. Je vous avoûrai même
» que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur.
» J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les
» Gens-de-lettres devraient être tous frères...
» Il semblait que la destinée, en me conduisant
» dans la ville où l'illustre et malheureux Rous-
» seau a fini ses jours, me ménageât une récon-
» ciliation avec lui. L'espèce de maladie dont
» il était accablé, m'a privé de cette consolation
» que nous avions tous deux également souhaitée.
» L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les

» sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous.
» Ses talens, ses malheurs, et ce que j'ai oui
» dire ici de son caractère, ont banni de mon
» cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes
» yeux ouverts qu'à son mérite. »

Si M. de Voltaire, en parlant de ce grand poète, s'est depuis exprimé d'une manière moins décente, et moins honorable pour lui-même, cette variation ne peut être regardée que comme une inconséquence, qui ôte à son jugement sur Rousseau toute espèce d'autorité.

ROUSSEAU, (Jean-Jacques) né à Genève en 1708. C'est un des plus beaux génies de ce siècle, un homme d'un naturel peu vulgaire, n'aimant à ressembler à personne, et manifestant peut-être un peu trop une sorte de singularité, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits, comme on n'a pas manqué de le lui reprocher. Mais, sans nous arrêter à ce qui n'est point du ressort de ces mémoires, essayons d'apprécier cet auteur célèbre, en nous préservant à-la-fois d'une critique outrée, et d'une admiration fanatique.

De tous nos écrivains modernes, il est assurément un de ceux qui pensent avec le plus de profondeur, dont les sentimens sont les plus

mâles, les plus énergiques. La liberté, l'humanité, la patrie, la religion même, au moins la naturelle (exception rare en sa faveur) : voilà les grands objets qui ont allumé son enthousiasme, et qui font lire ses ouvrages avec tant de plaisir. On ne peut l'accuser, comme beaucoup d'autres, d'avoir souvent répété, avec une emphase étudiée, le mot imposant de Vertu, plutôt que d'en avoir inspiré le sentiment. Quand il parle de nos devoirs, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que l'homme se doit à lui-même, et qu'il doit à ses semblables, c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne sauraient venir que du cœur. On voit qu'il s'est nourri de bonne heure de la lecture des anciens auteurs grecs et romains. Ces vertus républicaines qu'ils nous ont dépeintes, le ravissent, le transportent, et paraissent souvent l'inspirer. Si son respect pour elles n'allait pas quelquefois jusqu'à l'excès, nous avons presque dit jusqu'à l'idolâtrie, on partagerait plus volontiers ce noble enthousiasme de l'auteur : mais dominé par son imagination trop ardente, et par on ne sait quelle manie de rabaisser ses contemporains, il ne voit jamais dans ceux-ci que des pygmées, et dans les autres que des géans, par lesquels

il semble vouloir nous humilier, et peut-être nous décourager.

On ne peut nier que son Discours contre les Sciences, couronné par une savante académie, ne soit un chef-d'œuvre d'éloquence. Il n'a voulu (a-t-on souvent répété à cet égard, comme à bien d'autres) que se jouer de sa plume et de ses lecteurs. Tel que certains sophistes de l'antiquité, il paraît se plaire à combattre toutes les opinions reçues, et à défendre les paradoxes les plus bizarres : mais nous croyons que souvent on a mal saisi sa pensée, et que souvent aussi la chaleur de la dispute l'a fait aller plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé.

Son Discours sur les causes de l'Inégalité parmi les Hommes, et sur l'origine des Sociétés, a étonné, par la hardiesse, et, disons-le franchement, par la bizarrerie des idées. Il nous paraît que c'est pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage, et trop déprimé l'homme social, qu'il s'éloigne ainsi en double sens de la vérité. En général, son système à cet égard repose sur une base trop métaphysique, trop déliée. Quelquefois, si l'on ose le dire, il se plaît à tourner la pyramide sur sa pointe, et à faire des prodiges de force pour la maintenir

ainsi dans un violent équilibre. Mais, comme l'a dit Boileau : *rien n'est beau que le vrai.* L'admiration qu'on accorde à des tours de force est fatigante, pénible, et bientôt épuisée.

Les idées de M. Rousseau sur la politique devaient avoir naturellement beaucoup d'adversaires. Cette matière est si délicate, si compliquée, elle réveille tant de préjugés, tant de passions opposées; il est si difficile de saisir ce juste milieu, ce point presque imperceptible, qui sépare un extrême de l'autre; les grands aiment si fort à dominer, les petits aiment si fort l'indépendance, que c'est principalement sur ces objets qu'il n'est guère de lecteurs assez exempts de tout motif secret de partialité, pour qu'on puisse prendre dans leurs jugemens une entière confiance. Ce qui nous semble certain, c'est que M. Rousseau voit souvent les hommes trop en noir. Une santé délicate, un vif amour pour la vertu, une imagination forte et quelquefois sombre, une sensibilité exquise, mais exigeante et ombrageuse, quelques injustices, quelques persécutions qu'il a essuyées, tout cela, joint à l'orgueil du génie, lui a fait juger les hommes avec une excessive rigueur. Il a cru voir ce qu'ils devraient être; il s'est indigné de

ce qu'ils sont, et souvent de ce qu'il les a crus. Il ne s'est pas toujours rappelé que les hommes, comme il l'a dit lui-même, étant plus faibles que méchans, l'indulgence est la première vertu du sage. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus désolant que le tableau que fait M. Rousseau des horreurs de la société. On ne peut imaginer des couleurs plus sombres. Il ne tient pas à l'auteur que nous ne soyons persuadés que les hommes ne sont que des bêtes féroces, destinées à s'entre-déchirer mutuellement. C'est-là de l'excès, sans doute. Avouons-le cependant, si ce tableau est infidèle, ce n'est guère que parce que le peintre ne présente que le côté sinistre, tandis qu'il laisse dans l'ombre le côté consolant et favorable.

Le roman d'Héloïse a fait beaucoup de bruit. On pourrait presque lui appliquer ce qu'on disait du Cid, que c'était un excellent ouvrage, dont on avait fait d'excellentes critiques. L'intrigue nous a paru mal conduite, l'ordonnance mauvaise. Les personnages sont trop uniformes, trop guindés, trop exagérés, quoique l'auteur ait voulu les représenter dans la belle nature. Le costume y est blessé sans cesse. C'est toujours M. Rousseau qui parle par la bouche de ses

acteurs. Il a beau chercher à se mettre à leur place, à se plier à leur génie, à leur condition, à leur sexe, c'est un grand homme qui, bien qu'il se baisse, est souvent plus grand qu'il ne faut pour la vraisemblance. Quelle lettre, par exemple, que celle de Julie sur les duels et sur l'adultère! quoi de plus admirable en un sens, et de plus déplacé dans un autre! Le personnage de Saint-Preux, à quelques endroits près, est faible et peu intéressant. Celui de Volmar est violent, c'est-à-dire, peu naturel, et contraint par conséquent. Celui de Julie, qui aime tant à disserter, est un assemblage de tendresse, de grandeur d'ame, de piété et de coquetterie. Cet ensemble, il faut l'avouer, est défectueux ; mais malheur à celui qui ne sentirait que les défauts! malheur à celui que les beautés de détail, dont abonde ce charmant ouvrage, ne transportent et n'affectent pas délicieusement, et qui ne s'attendrit pas pour les vertus, dans les admirables peintures que l'auteur a su tracer! Quelle différence entre la froide galanterie de la plupart de nos romans, et l'amour si vivement ressenti et exprimé par M. Rousseau! Quel intervalle immense entre le feu du sentiment et les glaces du bel-esprit! Quelle

ame, quelle véhémence n'a-t-il point fallu pour exprimer, avec tant de chaleur et d'énergie, les divers mouvemens des passions qui nous agitent!

On sait avec combien d'ardeur le public a accueilli le Devin de Village, pastorale remplie de graces, et digne de l'âge d'or, s'il eût existé. Rien de plus intéressant, de plus délicat, de plus naïf que les paroles et la musique de cet opéra. On n'a l'idée ni d'un coloris plus frais, ni d'un meilleur ton de simplicité champêtre. Combien de fois n'a-t-on pas répété ces jolies chansons : *Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire*, etc. *Je vais revoir ma charmante Maîtresse*, etc.! Voilà ce qui doit toujours charmer; voilà le langage qui va au cœur, parce qu'il en vient : langage bien préférable à ces petites bluettes frivoles, à ces pointes, en un mot à tous ces lieux communs, doucereux et insipides, qui rendent nos chansons à la mode si puériles, si ridicules, si méprisables.

Quant au style et à la forme des ouvrages de M. Rousseau, on peut dire en général, que cet auteur a une manière qui est toute à lui. Il paraît pourtant quelquefois, par une sorte de rudesse et d'âpreté affectée, mais énergique, tenir du goût de Montagne, dont il est grand

admirateur,

admirateur, et dont il a adopté et rajeuni plus d'opinions qu'on ne pense. Son style, d'ailleurs, se plie merveilleusement bien à tous les objets qu'il traite. Il est plus varié que celui de plusieurs écrivains célèbres, tour-à-tour nerveux, sublime, gracieux, délicat et pathétique. On n'a guère loué avec plus de finesse que M. Rousseau ; mais aussi l'on ne peut guère employer une ironie plus amère, et une satire plus piquante que la sienne. Quel nombre, quelle cadence, quelle harmonie dans ses périodes! quelle marche aisée, noble et soutenue ! Avec quelle véhémence, et, si nous osons le dire, quelle tyrannie ne subjugue-t-il pas ses lecteurs! Le premier effet qu'il produit sur eux est infailliblement de les séduire, de les entraîner par la magie de son style. Ce n'est qu'après l'impression affaiblie, que la réflexion le combat quelquefois; et pour peu qu'elle s'éloigne, on revient encore à lui.

Mais ce qui nous paraît le distinguer principalement, c'est son caractère d'énergie. Quand il s'élève, ou contre le despotisme, ou contre les préjugés et les vices de son siècle, c'est Périclès qui frappe et qui renverse; c'est Démosthène tonnant du haut de sa tribune. On voit

qu'un sentiment profond et souvent amer le domine, et qu'il ne peut pardonner aux hommes les maux qu'ils se font à eux-mêmes. Si vous en exceptez quelques hyperboles, qui ordinairement appartiennent moins au fond qu'à la forme, sa morale est, à beaucoup d'égards, vraie, sublime, favorable aux opprimés, inexorable aux oppresseurs, très-fine, très-intéressante dans les détails. C'est ce qui paraît sur-tout dans son Héloïse: c'est-là qu'on voit combien il connaît les replis les plus cachés du cœur humain; et l'on peut lui appliquer en morale, ce que disait Fontenelle d'un célèbre naturaliste : « Il » prend presque toujours la nature sur le fait. »

De tant d'auteurs qui ont tant écrit de choses vagues et communes sur les femmes, qui ont fait de leur fausseté, de leur dissimulation, de leurs caprices, de la légèreté de leur caractère, des petites ruses de leur amour-propre, tant de satires rebattues, et souvent si peu réfléchies, il est certainement celui qui a le mieux saisi et apprécié ce sexe, qui a le mieux trouvé dans les différences naturelles, la raison des différences morales. Voyez là-dessus les premières pages du quatrième volume d'Emile. Toute femme sincère ne pourra que se reconnaître au

bien et au mal qu'il dit de son sexe. Au reste, cet ouvrage de M. Rousseau, sur l'Education, renferme aussi des beautés sans nombre, des vues perçantes et hardies ; mais on y découvre toujours son secret penchant à s'éloigner de toutes les pratiques reçues. Généralement parlant, son systême paraît assez bien calqué sur celui de la nature ; et c'est peut-être la principale raison qui le rend impraticable, quant à l'ensemble, dans l'état actuel des choses. On peut suivre pourtant, avec quelques modifications, la plupart des préceptes qu'il nous y donne ; et l'auteur aura toujours le mérite d'avoir réveillé les esprits de son siècle sur ce grand objet de l'éducation.

N'oublions pas d'observer que la partie d'Emile, où l'on traite de la religion naturelle, est un des plus beaux morceaux de tout l'ouvrage. Il peut y avoir quelques écarts ; mais les grands principes y sont développés avec une force, une noblesse digne de Bossuet. On a sur-tout admiré, dans la profession de foi du vicaire Savoyard, un portrait de Jésus-Christ fait de main de maître. Heureux le peintre, si lui-même n'avait quelquefois défiguré ce portrait digne, en quelque sorte, de son modèle !

S'il peut nous être actuellement permis de relever quelques fautes dans le style de cet écrivain célèbre, nous remarquerons d'abord qu'à l'exemple d'Ovide, il ne sait pas toujours s'arrêter. Il tourmente sa pensée, en la présentant sous trop de faces. Il a des phrases parasites, qui, prises à part, sont toujours belles, harmonieuses, bien cadencées, qui paraissent même renforcer quelquefois la pensée de l'auteur , mais de manière pourtant que la dernière phrase, toute seule, produirait peut-être autant et plus d'effet, en frappant un coup plus simple et plus rapide. Il n'est pas exempt d'expressions négligées, il en a même de triviales; et c'est avec raison qu'on a remarqué celles-ci : « La musique Française » ressemble à une vache qui galope, ou à une » oie grasse qui veut voler. » Dans son discours sur l'Economie politique, où il parle de la proportion équitable qu'on devrait établir dans les impôts : « Un grand, dit-il, prétendra qu'eu » égard à son rang, ce qui serait superflu pour » un homme inférieur, est nécessaire pour lui: » mais c'est un mensonge (ajoute M. Rousseau); » car un grand a deux jambes, ainsi qu'un bou- » vier, et n'a qu'un ventre non plus que lui. » Il est clair que par ces tournures abjectes, l'in-

tention de l'auteur est d'avilir les grandeurs de préjugé, et de rappeler nos idées à l'égalité primitive ; mais peut-être manque-t-il ainsi doublement son but: premièrement comme homme de goût, ensuite comme philosophe, qui révolte trop, par sa manière, ceux qu'il voudrait réformer. Le vice heurté de front, s'indigne et se roidit; pris de biais, il temporise, bat en retraite, et se rend quelquefois. Quoi qu'il en soit. M. Rousseau sacrifie souvent la précision au nombre et au rhythme; au lieu que M. de Buffon, autre écrivain justement célèbre, sait admirablement unir la précision avec l'harmonie.

Un autre défaut que nous avons entendu reprocher encore au style de cet homme éloquent, c'est un peu de néologisme. Ce reproche n'est peut-être pas tout-à-fait sans fondement. Il nous semble cependant que c'est presque toujours si heureusement, et avec tant de raison et de graces, que cet auteur emploie des mots nouveaux, ou qu'il donne à des mots reçus des acceptions nouvelles, que nous ne savons trop si l'on peut le blâmer d'une hardiesse qui embellit et enrichit la langue. *Cur ego*, disait Horace, *si Linguam Catonis et Enni ditare valeo*, etc.?

Dans le fond, le langage n'est-il pas fait pour

l'homme, et non l'homme pour le langage? Voici, selon nous, les seules restrictions qu'il conviendrait de mettre à cette liberté, pour éviter les abus. Jamais il ne faudrait employer une expression inusitée, que lorsqu'elle donne plus de force au discours, ou qu'elle peut servir à fixer une nuance délicate qui échapperait sans elle. Il faudrait aussi que le sens en fût toujours très-clair; et au moyen de cette double précaution, il serait permis de braver quelquefois une exactitude trop pusillanime, qui ne peut que rétrécir et borner la carrière de l'art. Il est vrai que peut-être le génie seul a le droit d'enfreindre heureusement certains usages, comme il n'appartenait qu'aux dictateurs romains de faire taire les lois, en quelques occasions, pour le bien même de ces lois et de la liberté. « Toutes les fois, dit M. Rousseau, avec le ton d'indépendance qu'on lui connaît, « toutes les fois qu'à » l'aide d'un barbarisme ou d'un solécisme, je » pourrai me faire mieux entendre, ne croyez » pas que j'hésite. » A notre avis il aura souvent raison (1).

---

(1) Nous avons préféré l'article qu'on vient de lire, à celui que nous avions fait nous-mêmes sur l'auteur célèbre qui en est

Roy, (Pierre-Charles) né à Paris en 1683, mort en 1764. Il joignit à des talens très-distingués pour le genre de l'opéra, un talent dangereux, celui d'une satire souvent personnelle et amère, plus caractérisée par l'énergie que par les graces. Nous ne chercherons point à le justifier d'une licence que nous avons toujours condamnée. Nous devons dire seulement que ce tort de M. Roy fut peut-être le vice de son tems, plutôt que celui de son cœur. Les fameux couplets, faussement attribués à Rous-

---

l'objet. Cet article nous a paru très-intéressant, rempli d'observations également fines et judicieuses, qui supposent dans le rédacteur beaucoup d'esprit, de sagacité et de talent. Il nous a été envoyé par M. Romilly, pasteur de l'église de Genève, le même qui a fourni à l'Encyclopédie les articles Tolérance et Vertu. Il serait à souhaiter, pour l'honneur de cette collection, qu'elle eût eu un plus grand nombre de coopérateurs de son mérite, et sur-tout d'une modestie aussi rare.

Cet estimable écrivain a été enlevé, il y a quelques années, aux lettres et à sa patrie, par une mort prématurée. L'amitié dont il nous honorait, malgré ses liaisons avec quelques-uns de nos plus célèbres philosophes, prouve combien il était supérieur à tout esprit de parti.

M. Romilly était fils d'un homme très-distingué dans son art, qui a donné à M. Diderot, avec le désintéressement le plus noble, tout ce qui concerne l'horlogerie dans le Dictionnaire encyclopédique.

seau, et dans lesquels M. Roy lui-même fut assez vivement outragé, ces couplets, et la triste célébrité qu'ils eurent, excitèrent dans les esprits, au commencement de ce siècle, une fermentation générale, et les montèrent à ce ton âcre d'une satire emportée et violente, si éloignée des jeux que notre Horace s'était permis dans le siècle précédent.

Depuis cette fatale époque, les rivalités entre les gens-de-lettres devinrent à-la-fois plus envenimées et plus cruelles. Cette maladie a continué jusqu'à nos jours : tellement que s'il existait un homme qui eût ramené la satire à ses vraies limites, et qui, en respectant les mœurs, la probité, l'honneur des écrivains les plus médiocres, ne se fût armé du ridicule qu'en faveur du goût, et aux dépens de la vanité, cet homme, loin d'être accusé de malignité, devrait être regardé comme le réformateur d'un abus odieux et barbare. Se fût-il même trompé dans quelques-uns de ses jugemens, chose très-possible et très-indifférente, on devrait, en ne lui faisant aucune grace sur ses erreurs, et en usant envers lui des mêmes droits qu'il se serait arrogés sur les autres, imiter les égards qu'il aurait eu pour eux, c'est-à-dire, respecter ses mœurs

en ne faisant point de quartier à son amour-propre.

Si M. Roy se fût toujours contenu dans ces limites sévères que la décence prescrit à la satire, sa mémoire n'aurait aucun besoin d'apologie. Quelque délicate que soit la sensibilité des gens-de-lettres, et quelques moyens qu'ils emploient pour intéresser les gens du monde aux querelles de leur orgueil, tant qu'on respectera en eux les droits de l'homme et du citoyen, ils n'ont aucune protection à réclamer : leurs talens seuls doivent les défendre.

Qu'un artisan, au contraire,

> Ouvrier estimé dans un art nécessaire,

se trouve inquiété dans la paisible possession de son état, il a droit de se plaindre. D'après des statuts que la législation elle-même a prescrits, d'après des titres d'apprentissage suffisans, et un examen dans lequel on ne peut supposer de prévarication, il doit exercer en paix son métier ; on ne pourrait, sans injustice, lui ôter les moyens de subsister dans une condition honnête, et d'ailleurs avouée par les lois. Il en devrait être de même de quiconque est agrégé à un corps, après avoir rempli de certaines

formalités établies par une administration sage. Nous voyons cependant tous les jours des médecins s'accuser réciproquement d'ignorance dans des écrits publics, sans que personne s'en formalise. Il est pourtant vrai qu'un médecin ignorant serait non-seulement un homme digne de mépris, mais un homme très-dangereux; et toutefois on ne se passionne jamais contre ce genre de querelles. On a eu le bon esprit de concevoir qu'elles peuvent tourner à l'avantage des sciences, et qu'il en est de ces orages parmi les savans, comme des troubles civils dans un état : *Ex privatis odiis Respublica quandoque crescit.* Pourquoi donc des hommes raisonnables se passionneraient-ils davantage dans les querelles moins importantes des musiciens, des versificateurs, ou même des philosophes?

Serait-ce donc un être si sacré qu'un écrivain, qui, souvent sans vocation, et toujours sans un examen préalable, a pris le métier de bel-esprit par le sentiment intime de son inutilité? Nous le répétons encore, si M. Roy n'avait eu rien de plus grave à se reprocher, nous n'aurions pas même songé à le défendre. Les auteurs dont il se fût moqué, le lui auraient bien rendu; et au pis-aller, toutes ces guerres de

plume sont bien indifférentes à la tranquillité publique.

On a recueilli en un volume la plupart des poésies de M. Roy ; elles ne paraissent pas avoir fait une grande fortune. En général, elles sont dures, froides et recherchées ; mais on sait par cœur plusieurs morceaux de ses opéra ; et l'on n'a point oublié ces beaux vers qui commencent le prologue du ballet des Elémens ;

Les tems sont arrivés. Cessez, triste chaos :
Paraissez, élémens ; dieux, allez leur prescrire
Le mouvement et le repos.
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, ondes, coulez. Volez, rapides feux ;
Voile azuré des airs, embrassez la nature ;
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure ;
Naissez, mortels, pour obéir aux dieux (1).

Dans ce même ballet, on est frappé de l'énergie du caractère d'Ixion, qui, menacé de la foudre par Jupiter, ose lui dire qu'il meurt du moins son rival.

L'opéra de Callirhoé nous paraît une véritable

(1) Cet article est tiré en partie d'un Eloge que nous avons fait de M. Roy, dans le Nécrologe de 1764.

tragédie qui pourrait réussir à la simple lecture, et sans le secours du chant. Nous croyons qu'Armide, Atys, Roland et Thésée soutiendraient la même épreuve.

Rozois, ou Rosois, (N. de) né à Montmartre. Si nous plaçons un nom si peu connu dans des Mémoires de Littérature, la faute en est moins à nous qu'à la destinée singulière qui a fait parvenir cet écrivain jusqu'au théâtre de la nation, ce que nous aurions mis au rang des impossibilités morales. Il est vrai que son Richard III y fut sifflé; mais l'honneur d'être sifflé à ce théâtre était une distinction qui passait ses espérances.

On a du même auteur un poème des Sens, dans lequel on souhaiterait qu'il eût moins négligé le sens commun.

Rulhière. (N. de) On connaît de lui une épître intitulée les Disputes, dont le style familier, négligé, mais piquant, paraît approcher quelquefois du caractère des épîtres d'Horace. Il a fait aussi quelques autres petites pièces, d'un genre facile et agréable.

On lui attribue une Histoire de la dernière

révolution de Russie, qui n'est pas imprimée, mais que nous avons entendue avec l'intérêt le plus vif. Quelques morceaux historiques aussi bien traités, suffiraient pour lui donner en ce genre une grande réputation.

N. B. Que M. de Rulhière vient de justifier tout ce que nous avions espéré de ses talens, par un nouvel ouvrage intitulé Éclaircissemens historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes.

Il a su découvrir, dans des sources ouvertes depuis long-tems à tout le monde, dans les Lettres de madame de Maintenon, par exemple, des faits intéressans échappés jusqu'à présent à tous les yeux, et qui jettent le plus grand jour sur l'objet de ses recherches. Mais ce qui attache principalement dans son livre, ce qui attendrit même sur le sort des rois, c'est de voir par combien d'artifices Louis XIV fut amené à des actes d'injustice et de violence qui n'étaient pas dans son caractère. Lui seul ignorait ce qui s'exécutait en son nom, et sa réputation commençait à se flétrir en Europe, avant que ce prince pût soupçonner l'abus qu'on faisait de son pouvoir. Cette importante leçon, donnée à tous les souverains, d'heureux développemens, des vues fines

qui s'allient quelquefois à des vues profondes, des rapprochemens inattendus et bien saisis, voilà ce qui nous a frappés dans la première partie de cet ouvrage, et ce qui nous fait desirer vivement la seconde.

L'académie, qui n'est pas toujours aussi heureuse dans ses choix, s'était empressée d'adopter M. de Rulhière, et doit s'en féliciter. Le discours qu'il prononça le jour de sa réception, est du petit nombre de ceux que l'on distingue, et qui méritent de survivre à leur date.

RYER, (Pierre du) de l'académie Française, né à Paris en 1605, mort en 1658. Sa tragédie de Scévole, qui le fera toujours compter parmi les fondateurs de la scène française, prouve qu'il était né avec le génie dramatique; mais l'excès du malheur et de l'indigence nuisit à sa réputation et à ses talens. Le Venceslas de Rotrou, la Sophonisbe de Mairet, et cette même tragédie de Scévole, sont les trois seules pièces qui se soient soutenues jusqu'à nos jours, à quelque distance des chef-d'œuvres de Corneille, mais avec assez d'éclat pour que leurs auteurs partagent avec lui le nom de pères du théâtre.

S.

Sabatier, (N.) né à Cavaillon. On a de cet auteur un recueil de poésies dont la plus grande partie consiste en Odes. On voit par sa préface, et par quelques dissertations répandues dans son recueil, qu'il a des opinions saines en matière de goût, et beaucoup de littérature.

On doit lui savoir gré de s'être élevé avec force contre ce déluge de poésies Allemandes, dont les traducteurs, non moins Allemands que leurs originaux, ne cessent de nous inonder.

S'il était permis d'en juger par ces traductions barbares, la poésie ne serait aujourd'hui guère plus avancée en Allemagne, qu'elle ne l'était en France du tems des Ronsard, des Garnier et des Jodelle. Exceptons toutefois, parmi ces muses germaniques, et le célèbre Gessner, qui paraît avoir fait une étude si heureuse des excellens modèles de l'antiquité, et le savant Haller, qui a véritablement honoré sa patrie, non-seulement comme un très-bon poète, mais comme un vrai philosophe. Exceptons encore cet homme de génie (1), déja distingué à la

(1) Le célèbre Klopstock.

suite de Melpomène, et qui a mérité, chez l'étranger même, le nom de fondateur de la tragédie Allemande.

M. Sabatier a moins réussi en exemples qu'en préceptes. Ses odes ne sont guère que des amplifications incohérentes et ampoulées; et c'est de ce genre sur-tout que Despréaux voulait parler, quand il a dit:

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

On nous apprend que M. Sabatier s'est dévoué à l'éducation de la jeunesse au collége de Tournon. Nous en félicitons ce collége. Il serait à desirer que beaucoup de nos auteurs, renonçant à la maladie des prétentions, et au vain fanatisme d'une gloire qui leur échappe, eussent le courage de chercher, comme lui, à se rendre vraiment utiles à la patrie. Quelque ridicule qu'on ait jeté sur les prétendus pédans de collége, ils sont très-supérieurs à nos petits pédans du beau monde. Il vaut infiniment mieux former des citoyens, que de faire des contes moraux, des tragédies gothiques, des drames bourgeois, de tristes déclamations philosophiques, d'ennuyeux discours, et en général des

ouvrages

ouvrages médiocres. Quiconque n'enrichit pas la littérature, l'appauvrit et la déshonore.

Sabatier, (N. l'abbé), né à Castres. Auteur d'une compilation intitulée les trois Siècles de notre Littérature, qui parut deux ans après ces Mémoires, qu'on y trouve cités, en effet, dès les premières pages.

On ne doit à ce compilateur ni reconnaissance pour les éloges qu'on en a reçus, ni ressentiment pour les critiques qu'on peut en avoir essuyées, parce qu'il a distribué la louange et le blâme, sans avoir la moindre notion de la plupart des écrivains dont il a parlé. Cet ouvrage injurieux semble n'avoir eu d'autre but que d'accuser d'irréligion et d'impiété une foule de gens-de-lettres qui auraient eu droit de se plaindre de cette diffamation, mais qui l'ont méprisée. Nous ne nous ferons pas un mérite de n'être jamais tombés dans ce genre abominable de délation. Si quelquefois nous avons cru devoir nous élever contre les excès d'une philosophie téméraire et dangereuse, nous défions du moins qu'on puisse trouver dans ces Mémoires, ni dans aucun de nos ouvrages, un seul écrivain attaqué sur sa religion ou sur ses mœurs. C'est

entreprendre sur les lois, que d'oser s'arroger une pareille jurisdiction; c'est même s'écarter visiblement de leur esprit; car nous voyons tous les jours qu'elles se bornent à flétrir les ouvrages condamnables, sans les imputer aux auteurs qui ne les ont pas formellement avoués. Si l'indignation pouvait nous permettre de rire, nous rapprocherions ici quelques jugemens bien absurdes et bien contradictoires du compilateur dont nous parlons. On le verrait, par exemple, déchirer, par zèle pour les mœurs, sans doute, les romans de M. de Crébillon, n'attribuer leurs succès qu'à une licence cynique, les citer comme des ouvrages qui n'ont pas même le mérite du style, et qui ne sont faits que pour amuser l'oisiveté libertine des jeunes officiers dans leur garnison : tandis que le même compilateur fait les plus grands éloges des romans de M. l'abbé de Voisenon, qui certainement ne sont pas moins libres que les premiers, et dont la licence n'est pas, à beaucoup près, rachetée par les mêmes graces.

« La connaissance du monde, dit-il, la faci-
» lité à en saisir les ridicules, et l'art, plus pi-
» quant encore, de les peindre agréablement,
» donnent aux romans de M. l'abbé de Voise-

» non un mérite qui les distingue de ces pro-
» ductions frivoles, chargées d'aventures et de
» sentimens parasites rebattus cent fois, et tou-
» jours exprimés d'une manière insipide ou bi-
» zarre. » Quel style ! mais ce n'est pas de style dont il est question. Observez seulement que l'abbé de Voisenon était prêtre, que M. de Crébillon est un homme du monde, et que si le zèle des mœurs a pu faire paraître celui-ci coupable aux yeux du rigide compilateur, l'autre aurait dû lui sembler, à plus forte raison, bien moins digne de ménagement.

Nous aurions à nous plaindre plus que personne de M. l'abbé Sabatier, qui n'a fait ses Trois Siècles que d'après nos Mémoires, presque toujours pillés et déshonorés dans ce qu'il a dit d'un peu raisonnable. L'injure qu'il nous a faite en nous louant, n'est pas une satisfaction proportionnée au délit; mais c'est précisément parce qu'il nous a donné de grands sujets de plainte, que nous n'en parlerons pas davantage. Tout ce que nous nous permettrons d'ajouter en faveur de quelques personnes qui ont cru trouver dans sa compilation un petit nombre d'articles mieux travaillés que les autres, c'est que ces articles ne sauraient être de la même

main qui a rédigé le reste de l'ouvrage. Ils déposent eux-mêmes contre le compilateur maladroit, qui n'a pas compris qu'en les adoptant, il ne ferait que mieux sentir la médiocrité de ceux qui lui appartiennent incontestablement.

SAGE, (Alain-René le) né à Vannes en Bretagne, en 1668, mort à Boulogne-sur-mer en 1747. Auteur du meilleur de nos romans, car Télémaque n'en est pas un. Cet homme estimable n'ayant eu ni fortune, ni cabale, ni manége, a été honteusement négligé par tous les Biographes. Les Anglais qui, sur-tout dans le genre des romans, paraissent n'être sensibles qu'à l'imitation vraie de la nature, et qui en cela sont très-raisonnables, font de Gilblas la plus grande estime. Cet ouvrage, comme on l'a dit ailleurs, est peut-être supérieur au roman de dom Quichotte, qui n'est qu'une satire, à la vérité, très-ingénieuse d'un ridicule particulier à la nation Espagnole. Ce ridicule n'existant plus, dom Quichotte perd nécessairement beaucoup de son mérite, et Gilblas demeurera toujours.

Aucune des aventures de ce livre n'est au-dessus de la sphère des événemens communs. Ce n'est point une accumulation triste et sombre de

faits tragiques amenés sans vraisemblance, et d'incidens merveilleux, tels que la vie des aventuriers les plus romanesques en fournirait à peine quelques exemples; c'est la peinture la plus fidelle et la plus naïve de l'homme pris dans toutes les conditions. On se fait illusion, en lisant ce roman, au point de croire en reconnaître tous les personnages : Molière lui-même ne l'eût pas désavoué.

Ce qui ajoute encore à la gloire de le Sage, c'est qu'il a donné au théâtre l'excellente comédie de Turcaret. Quoique la plupart des financiers de nos jours ne ressemblent plus entièrement aux modèles que le Sage avait sous les yeux, cependant tant qu'il y aura des parvenus insolens, dont les richesses auront achevé de corrompre les mœurs; tant que l'on verra des coquettes rusées mettre sans pudeur à contribution l'imbécille et vaine opulence, cette pièce subsistera comme un des plus beaux monumens dont notre scène comique ait à se glorifier.

Cette comédie fit beaucoup de bruit avant que d'être jouée, et donna lieu à une anecdote que nous rapporterons avec d'autant plus de plaisir, qu'elle prouve que le Sage avait un

grand caractère, qualité qui accompagne presque toujours le vrai talent. Les financiers tentèrent toutes sortes de moyens pour empêcher la représentation de Turcaret. Madame la princesse de Bouillon, qui avait chez elle un bureau d'esprit, fit offrir à le Sage sa protection contre leur cabale, et lui fit demander une lecture de sa pièce.

L'auteur alla prendre son jour, et la supplia de vouloir bien lui faire la grace de rassembler son monde avant midi, attendu qu'il ne lui était pas possible de lire après dîner. La demande était trop juste pour être refusée; mais un accident imprévu empêcha l'auteur d'être exact. Il ne put arriver qu'une heure plus tard. Un procès fort important pour lui se jugeait ce jour-là même, et il eut le malheur de le perdre. En arrivant chez la princesse, il raconta sa disgrace et se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur. On lui dit qu'aucune raison ne pouvait justifier l'indécence de faire attendre si long-tems..... Le Sage interrompit cette leçon pleine d'aigreur, en disant à la princesse : « Madame, je vous ai fait perdre une heure; je » vais vous la faire regagner, car je vous jure, » avec tout le respect que je vous dois, que je

» n'aurai point l'honneur de vous lire ma pièce.» Il lui fit une profonde révérence et se retira. On courut après lui, mais il ne voulut jamais rentrer.

On sait que Turcaret est resté au théâtre; la petite comédie de Crispin rival de son maître, ne lui est pas inférieure en son genre. Regnard n'a rien produit de plus gai; et il nous semble que cette pièce charmante devrait être le plus sûr contrepoison de ces dolentes rapsodies, qui ont rendu notre scène si méconnaissable. Le Sage avait parfaitement senti que le théâtre n'est point une chaire, qu'il ne faut pas y prêcher fastidieusement une morale froide, monotone et inanimée; mais que l'art, comme l'a dit un de nos poètes, consiste à nous instruire *par gracieux préceptes, et par sermons de joie antidotés.* Ce dernier vers nous parait la définition la plus juste qui ait été donnée de la vraie comédie.

Un mérite qui distinguera toujours le Sage parmi les auteurs dramatiques, c'est la vérité de son dialogue. Jamais on n'y trouve une plaisanterie, un trait qui ne soit amené par le sujet même. Jamais l'auteur n'abandonne la scène pour courir après une épigramme, ou une

saillie déplacée. Personne, en ce genre, ne s'est plus approché de Molière.

On doit encore à la gaîté de cet écrivain, l'origine de la comédie en vaudevilles, reste encore précieux de la bonne plaisanterie Française, auquel on a substitué, de nos jours, de tristes opéra-bouffons et de honteuses parades, comme si dans tous les genres on eût conspiré pour avilir le goût de la nation.

Le Sage ne fut point de l'académie; et c'est une singularité remarquable, que cette exclusion semble avoir été précisément réservée à nos meilleurs auteurs comiques.

Saint-Ange, (François de) né à Blois en 1752. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait donné des preuves du talent qui l'appelait à faire des vers. Ses dispositions furent cultivées et encouragées par M. l'abbé de Lille, et ce fut le traducteur de Virgile qui lui conseilla de traduire Ovide.

Les premiers essais de sa traduction, la fable de Vertumne et Pomone, et les amours de Biblis, furent très-accueillis et le méritaient. M. de la Harpe, qui travaillait alors au Mercure de France, les annonça de manière à exciter

l'intérêt le plus vif pour le jeune auteur, et cette annonce ne lui fut pas infructueuse.

M. Turgot, frappé du mérite des vers, devint le bienfaiteur et l'ami du poète: on ne pouvait débuter dans le monde sous de plus heureux auspices.

M. de Saint-Ange a soutenu le poids de cette difficile entreprise. Il a déja publié plusieurs livres de sa traduction des Métamorphoses; tous ont confirmé l'opinion avantageuse qu'il avait donnée de ses talens. Ceux qui se connaissent en poésie, ne lui disputent ni le méchanisme des vers, ni la facilité, la correction et l'élégance : mais on n'a peut-être pas été assez frappé de la difficulté qu'il a le plus heureusement surmontée; c'est d'avoir été presque toujours fidèle avec grace aux attitudes variées de son original. Quiconque s'est familiarisé avec Ovide, doit sentir le mérite que suppose une pareille fidélité.

SAINT-EVREMOND (Charles de Saint-Denis, seigneur de), né à Saint-Denys-le-Guast, en Normandie, en 1613, mort à Londres en 1703. Il eut quelques parties de l'esprit de Voiture, perfectionné par des connaissances plus étendues,

et par une teinte de philosophie assez analogue à celle de nos jours.

C'était un homme de goût, lié avec des personnes illustres, qui écrivit poliment en prose, et très-médiocrement en vers. Il jugea, dès la tragédie d'Alexandre, que Racine méritait d'être comparé à Corneille ; mais il eut toujours en faveur de ce dernier, une prévention qui lui ferma les yeux sur toute l'étendue du mérite de Racine, qu'il ne regardait que comme un infiniment bel-esprit.

On trouve dans les œuvres de saint-Evremond, des réflexions fines sur l'histoire, des observations bien faites sur l'art du théâtre, et enfin quelques lettres agréables, la plupart adressées à la belle madame de Mazarin, réfugiée, comme lui, en Angleterre, et à la célèbre Ninon de l'Enclos, qu'il appelait la moderne Léontium, et pour laquelle il fit ces vers heureux :

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Ce fut un des fruits des progrès de la raison en France, que d'avoir introduit, même à la

cour, l'amour et le goût des Lettres. Le siècle de Louis XIV offre, parmi les gens de qualité, beaucoup d'exemples de cette louable émulation, qui les portait à signaler leurs noms par des talens agréables : un duc de la Rochefoucauld, par ses pensées fines, et quelquefois profondes, sur le cœur de l'homme, dont il a fait la satire; un duc de Nevers, dont nous avons parlé; un Bussy, par ses lettres ingénieuses, quoique trop remplies d'égoïsme; un la Fare, un saint-Aulaire, si recommandables par les graces de leur esprit; enfin, un Hamilton, Ecossais naturalisé parmi nous, et très-supérieur à Saint-Evremond lui-même, par la légèreté de sa prose et l'agrément de ses vers.

SAINT-FOIX, (Germain-François Poullain de) né à Rennes en 1703, mort à Paris en 1776. Esprit délicat et gracieux, qui s'est fait un genre particulier, et qui a enrichi nos différens spectacles de plusieurs petites pièces, qui forment des tableaux agréables dans le goût de l'Albane. On peut voir, dans les articles *Autreau* et *La Font*, qu'il avait eu quelques modèles ; mais ce genre n'en est pas moins à lui, parce qu'il l'a perfectionné, et qu'il a mérité d'avoir à son tour

des imitateurs. Cependant, quoique ses petites pièces soient écrites avec beaucoup d'élégance et de naturel, il ne faut pas comparer ce genre facile à celui de la vraie comédie. M. de Saint-Foix ne s'est pas borné à ces ouvrages d'agrément : les premiers volumes de ses Essais sur Paris, prouvent qu'il avait étudié notre histoire en philosophe. Ce littérateur estimable, cet écrivain si pur, n'a pas été de l'académie Française.

Saint-Gelais, (Mélin de) né à Angoulême, mort à Paris en 1554. Poète Français très-ingénieux, contemporain de Marot, et son ami, beaucoup plus instruit que ce dernier, et cependant n'ayant pas eu, comme lui, un caractère original qui lui ait mérité l'honneur d'être en aucun genre réputé modèle. C'est dans l'épigramme qu'il s'est le plus approché du génie de Marot; et il nous en est resté de lui quelques-unes, qui méritaient véritablement de passer à la postérité. Le nom d'Ovide Français qu'on lui donna de son tems, prouve qu'on a toujours abusé de la manie de faire des parallèles. Quel trait de ressemblance pouvait avoir avec Ovide, un homme qui n'a écrit que des sonnets, des rondeaux, des dixains, des épigrammes, etc. etc.?

Son vrai mérite est qu'on ait retenu jusqu'à nos jours quelques-uns de ses vers, tandis que nous avons de prétendus poètes, absolument morts de leur vivant, qui n'en sont pas moins orgueilleux, et qui, dans leur néant, se croient très-supérieurs à tous ces écrivains du seizième siècle qu'ils n'ont jamais lus. S'ils daignaient cependant les lire, ils seraient effrayés de la multitude de leurs connaissances, et peut-être ils en deviendraient plus modestes. La plupart des poètes du tems de François I^er^., et Saint-Gelais lui-même, avaient étudié la philosophie, le droit, la théologie, les mathématiques. Ils joignaient à ces études, celles des langues anciennes, et presque tous savaient encore l'Italien, l'Espagnol, etc. Il faut avouer qu'il y avait loin d'une pareille éducation à l'orgueilleuse ignorance de nos petits pédans du beau monde, qui font des vers légers pour les dames de leurs cercles, qui se disent quelquefois philosophes pour se dispenser d'avoir une existence, et qui, sur de certains objets, dont ils n'ont pas même les premières idées, se permettent de parler d'une manière si leste, si tranchante et si dogmatique.

SAINT-HYACINTHE, (Thémiseuil de) mort

au commencement de ce siècle. Auteur du Chef-d'œuvre d'un Inconnu, plaisanterie pleine de sel contre les commentateurs, mais qui a pu contribuer à jeter du décri sur l'érudition.

On ignore communément que l'idée de cette plaisanterie est tirée de la préface du Dom Quichotte de Miguel de Cervantès, qui avait eu le bon esprit de la faire infiniment plus courte. Molière, d'ailleurs, dans la comédie des Précieuses, a donné l'exemple d'un commentaire ridicule sur une chanson impertinente; ce qui pourrait encore avoir servi de modèle au badinage de Saint-Hyacinthe. Cet homme-de-lettres n'a passé pour le fils de M. de Bossuet, que sur des bruits populaires, qui ne méritaient aucune attention.

Saint-Lambert, (Charles-François de) de l'académie Française, né en Lorraine en 1717.

Quoique nous n'ayions pas dissimulé dans nos éditions précédentes, qu'on reprochait à son poème des Saisons, non-seulement de la froideur, mais le vice de l'ensemble, la monotonie des épisodes, et d'autres défauts encore, que nous l'invitions à faire disparaître, cependant on nous a soupçonnés d'avoir moins consulté les lois de

la critique, en jugeant l'ouvrage de M. de Saint-Lambert, que ce sentiment de faveur qui nous porte à l'indulgence envers nos compatriotes. Ce n'est point à nous de disputer contre l'opinion publique. Cependant nous redirons encore que le poème des Saisons n'est pas l'ouvrage d'une main vulgaire; qu'on y trouve des détails très-heureux, des peintures neuves, et qu'en général il est écrit avec beaucoup d'élégance. Nous répéterons que c'était une intention très-louable que de tâcher d'inspirer aux propriétaires opulens, le desir d'habiter leurs terres pour y répandre la prospérité par leur présence, et pour s'y procurer un bonheur digne de l'homme en soulageant la misère des cultivateurs.

Nous avions observé combien M. de Saint-Lambert s'était compromis, en disant que dans ses immortelles tragédies, Racine n'avait peint que les Juifs. Il ne s'est permis cet étrange paradoxe que pour sacrifier Racine à M. de Voltaire, et il ne s'est point aperçu que cette adulation devenait révoltante, même pour l'auteur qu'il avait cru flatter.

Etait-il donc bien adroit de ne louer M. de Voltaire qu'aux dépens de Racine ? Nous avons tâché de donner un autre exemple dans ces

Mémoires (1), et de rendre à cet homme célèbre la justice qu'il mérite, sans abaisser ses rivaux de gloire. Nous avons eu l'honneur de lui lire son article, et nous avons cru remarquer qu'il était infiniment plus touché de la manière libre et franche avec laquelle nous avons toujours parlé de lui, que de ces adulations excessives, plus capables de lui susciter de nouveaux ennemis, que d'ajouter le moindre éclat à sa réputation.

M. de Saint-Lambert ne s'est pas attiré moins de reproches pour avoir tenté d'armer l'autorité contre une critique modérée du poème des Saisons. Cette sensibilité ombrageuse, ces moyens violens n'étaient ni d'un homme supérieur ni d'un philosophe.

Quoi qu'il en soit, il lui reste le mérite réel de son ouvrage, peut-être un peu froid, un peu monotone, mais qui paraîtra toujours une production distinguée à ceux qui savent apprécier le mérite d'écrire en vers avec une correc-

(1) Voyez à la fin de ce volume l'article VOLTAIRE. L'auteur le composa à Genève en 1771, et le lut quelques jours après à ce grand homme. Par un sentiment de respect pour sa mémoire, il a voulu que cet article fût conservé tel qu'il était alors, et tel qu'il a paru dans les éditions précédentes.

tion et une élégance qui ne se démentent jamais. D'ailleurs, M. de Saint-Lambert était déja connu par des pièces fugitives très-agréables, et qui lui avaient assuré la réputation d'un très-bel-esprit.

SAINT-RÉAL, (l'abbé César de) né à Chambéry, mort en 1692. On a recueilli ses ouvrages en six volumes, qu'on eût mieux fait de réduire en un seul; mais son histoire de la Conjuration de Venise, sinon par la vérité, du moins par le charme de la narration, est un chef-d'œuvre qui lui a mérité l'honneur d'être comparé à Salluste. Cet ouvrage, ses Discours sur l'usage de l'Histoire, et celui qu'il adresse à l'Électeur de Bavière sur la Valeur, sont tout ce qu'il y avait à conserver pour sa gloire.

Il avait cru plaire aux gens du monde, en donnant une Vie de Jésus-Christ, plus ornée que le récit des Evangiles; mais on y regrette ce caractère noble et simple, si bien senti et si heureusement développé par l'auteur d'Emile. C'est ainsi que dans la traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ par le grand Corneille, on regrette l'onction naïve de l'original. Ces ouvrages, faits pour parler au cœur, doi-

vent rester dans leur simplicité touchante et majestueuse.

SARRASIN, (Jean-François) né à Germanville, près de Caen, en 1603, mort en 1654. Elève et imitateur de Voiture, bel-esprit très-agréable dans la société et dans ses ouvrages.

Il y a des tours fort ingénieux et des plaisanteries très-heureuses dans un poème satirique qu'il a fait sous le titre du Dulot vaincu, ou la défaite des Bouts-rimés. Boileau, dans son Lutrin, et Pope dans sa Dunciade, paraissent en avoir tiré quelque parti.

On trouve dans son ode de Calliope sur la bataille de Lens, des strophes très-belles, et dignes de Malherbe; ce qui suppose à Sarrasin un enthousiasme que Voiture n'avait pas.

Les grands ne savent peut-être pas assez jusqu'où peut aller la sensibilité d'un homme de génie. Sarrasin mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au prince de Conti, dont il était secrétaire; et Racine depuis eut le même sort, persuadé qu'il avait eu le malheur d'indisposer Louis XIV contre lui.

Cette sensibilité prouve, quoi qu'en ait dit l'envie, qu'une ame reconnaissante et sublime

se trouve presque toujours alliée à des talens supérieurs. Hainault, Pélisson, La Fontaine demeurèrent fidèles à Fouquet disgracié, tandis que tous ses favoris l'abandonnaient, ou même insultaient à son malheur, soit par cette indifférence froide que la philosophie appelle prudence, soit par ambition, soit enfin par lâcheté. Hainault osa venger Fouquet de la dureté de Colbert, par un sonnet qui honore la mémoire du poète, et qui a passé à la postérité. Pélisson le défendit par son éloquence, comme Cicéron avait défendu Milon son ami. La Fontaine entreprit de fléchir Louis XIV. Il eut le courage de lui présenter une ode, dans laquelle on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de sa noble hardiesse, ou du sentiment généreux qui la lui dicta. Auparavant, il avait exhalé ses regrets dans une élégie que tous les poètes devraient savoir par cœur, et qui est pour eux, en quelque sorte, un titre de noblesse.

SAURIN, (Bernard-Joseph) de l'académie Française, né à Paris. Il a débuté par deux ouvrages aujourd'hui absolument ignorés, la comédie des Rivaux, et la tragédie d'Aménophis.

Quoique ses tragédies de Spartacus et de

Blanche et Guiscard aient eu quelques représentations, elles ne sont guère plus connues ni plus dignes de l'être. Il y a cependant quelques traits de force dans la première, et une sorte de grandeur dans le caractère de Spartacus, auquel tous les autres personnages de la pièce sont sacrifiés; mais le style en est dur, prosaïque, incorrect et affligeant pour quiconque se connaît en poésie.

Les bienséances de la vérité et de l'histoire sont d'ailleurs violées dans cette pièce d'une manière bien étrange. Ceux qui ont quelque idée de la fierté romaine, et qui savent ce qu'était Crassus, le plus orgueilleux des Romains, ont-ils pu voir sans surprise cette fierté humiliée devant Spartacus? le consul de Rome, c'est-à-dire, un des maîtres du monde, offrir non-seulement à ce Spartacus le rang de sénateur, s'il veut consentir à la paix, mais sa propre fille? Ont-ils pu s'accoutumer à voir la fille de ce consul amoureuse dans le camp de son père? Et de qui? de ce même Spartacus : absurdité digne du reste, et qui achève de faire sentir le ridicule de l'ouvrage.

Crassus, en promettant le rang de sénateur, promet ce qu'il n'est pas en son pouvoir d'ac-

corder, et ce que Spartacus n'aurait pas obtenu dans Rome en cendre. La promesse de la main de sa fille met le comble à son avilissement; et c'est ainsi que M. Saurin savait garder les convenances !

Que diraient des spectateurs un peu instruits de nos mœurs et de notre histoire, si dans quelques siècles on représentait devant eux une tragédie où le maréchal de Richelieu, par exemple, traitant de la paix avec Mandrin, lui proposerait le rang de pair de France, et la main d'une Montmorency? que penseraient, nous le répétons, les connaisseurs du tems d'un pareil délire? Spartacus l'esclave, le vil gladiateur, comme l'appelle Racine, était précisément un peu au-dessous de la condition de Mandrin. Il est vrai que pour l'annoblir, M. Saurin s'est avisé d'en faire le fils d'un roi des Gaules : expédient rare, et qui ajoute encore au merveilleux de cette burlesque intrigue. Voilà pourtant ce que des spectateurs Français ont applaudi de nos jours! voilà ce qu'ils ont pris pour une tragédie, et ce qu'on a osé comparer aux pièces du bon tems de Corneille!

Aucun des ouvrages de M. Saurin n'a eu la fortune de Spartacus, si l'on en excepte Béverley,

pièce non moins monstrueuse dans un autre genre, mais que du moins il n'a fait que traduire.

La petite comédie des Mœurs du Tems, en un acte, en prose, écrite avec assez d'élégance et de graces, ouvrit à l'auteur les portes de l'académie Française. Cette savante compagnie lui témoigna, par ces paroles, l'estime qu'elle faisait de ce petit ouvrage : « Sans doute nous » rendons justice à ces comédies, que la pureté » de Térence caractérise, et que le sel âcre » d'Aristophane (1) ne déshonora jamais. »

Voilà, selon toute apparence, la raison secrette pour laquelle Molière, Regnard, Dufresny, le Sage, Piron, et quelques autres auteurs d'un sel un peu trop corrosif, n'ont point été de l'académie, tandis que cet illustre corps s'est empressé d'accueillir les Boissy, les Voisenon, et M. Saurin lui-même. Ces derniers ont eu l'avantage de n'employer qu'un sel plus doux, et d'une saveur précisément académique. C'est un avis pour les jeunes gens qui voudront se ménager à-la-fois les faveurs de Thalie et les honneurs du Louvre.

(1) *N. B.* Qu'alors on venait de jouer la comédie des Philosophes, à laquelle on voulait faire allusion.

SCARRON, (Paul) né en 1598, mort en 1660. Le premier qui ait fait parler aux muses le langage des Halles. Il a travesti Virgile, mais non avec le projet de le rendre ridicule : projet dont M. de Marivaux eut le malheur d'être soupçonné, lorsqu'il se permit de travestir Homère et Télémaque. Le burlesque de Scarron est fort au-dessous de la gaîté de Rabelais. Celui-ci est plaisant dans les choses, l'autre ne l'est que dans les mots. Rabelais avait d'ailleurs une érudition immense, et Scarron n'avait que très-peu de littérature. Aussi n'est-il rien resté de lui que son Roman comique, ouvrage très-comique en effet, et toujours digne de plaire à ce public choisi

> Qui laisse à la province admirer le Typhon.

Mais ce qu'on n'a point assez remarqué à l'avantage de Scarron, c'est qu'il fut véritablement un des précurseurs du bon goût dans le genre de la comédie. Il eut le mérite de sentir que ni la fadeur des pastorales, ni le merveilleux des aventures romanesques, ne convenaient à ce genre. Cette observation si naturelle et si vraie, le rendit infiniment supérieur à tous les auteurs dramatiques de son tems : souvent même il rencontra

la gaîté du bon comique. Il sut mettre de l'art et de la clarté dans ses expositions. On peut en juger par celle de Jodelet, Maître et Valet, qui est véritablement très-heureuse. Il est singulier que Scarron ait en quelque sorte ouvert la bonne route à Molière, et qu'il ait eu infiniment plus de goût que certains beaux-esprits de nos jours, qui semblent s'être ligués tous pour ramener sur la scène la barbarie dont il l'avait purgée.

SCUDÉRY, (George de) de l'académie Française, né au Hâvre-de-Grace, en 1601, mort en 1667. Un des plus féconds et des plus mauvais écrivains de l'autre siècle, quoiqu'il y ait eu des portiers de comédie tués par l'affluence du monde à la représentation d'une de ses pièces. C'était l'Amour Tyrannique, tragédie qui eut un succès incroyable, à la faveur de quelques situations romanesques, et de quelques-unes de ces surprises de théâtre, que les Scudéry de nos jours essaient de remettre en faveur.

A l'humeur d'un Capitan, l'auteur de l'Amour Tyrannique joignait une vanité qu'il ne décela jamais d'une manière plus plaisante, qu'en se faisant graver à la tête de cette pièce avec les

attributs d'Apollon et de Mars, et cette ridicule inscription :

Et poète et guerrier,
Il aura du laurier.

Il osa être jaloux de Corneille, et ce fut lui qui déféra le Cid au jugement de l'académie Française, qui depuis n'a jamais jugé un procès de cette importance. Boileau vengea Corneille, en rendant le nom de Scudéry méprisable : mais le cardinal de Richelieu, qui n'était pas moins jaloux de la gloire du Cid, récompensa Scudéry, en lui donnant le gouvernement

De Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffisait pour sa garde,
Un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du Château.

Chapelle.

Scudéry dédia à la reine Christine son poème d'Alaric, si connu par ce début ridiculement fastueux :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Il est singulier qu'alors l'Épopée, c'est-à-dire, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, fût préci-

sément en proie aux tentatives malheureuses des écrivains les plus médiocres. On pouvait compter autant de mauvais poèmes épiques que nous avons vu depuis de fades héroïdes. C'est une preuve que les ridicules beaux-esprits de l'autre siècle, avaient cependant plus de connaissances et plus de nerf que nos petits écrivains doucereux et efféminés.

La sœur de Scudéry eut plus de réputation que son frère, et le méritait, non par ses énormes et fastidieux romans, mais par quelques éloges délicats de Louis XIV, par quelques vers heureux, et, si l'on veut, par un discours sur la vraie gloire, qui pourtant n'eut guère d'autre célébrité que de remporter le prix de l'académie Française, pour être ensuite éternellement oublié. Mademoiselle de Scudéry mourut à Paris en 1701.

SÉDAINE. (Michel-Jean) maître Maçon, et auteur d'un recueil de poésies et de plusieurs opéra-bouffons. Il a mis à la tête de quelques-unes de ces bouffonneries, des préfaces de la plus grande prétention, et non moins ridiculement sérieuses que celles dont M. Poinsinet, son émule, enrichissait aussi ses parades.

Du préau de la Foire, M. Sédaine fit tout-à-coup une apparition éclatante au théâtre Français, par la pièce du Philosophe sans le savoir, qui fut sifflée très-justement à la première représentation, en qualité de comédie, mais qui eut le lendemain un succès prodigieux en qualité de drame. Ce nom, qui autrefois signifiait généralement toute espèce d'action théâtrale, s'applique aujourd'hui plus particulièrement à ces romans dialogués, qui prétendent à l'intérêt; il se donne encore aux tragédies que M. Diderot appelle domestiques; et M. Sédaine vient d'en décorer aussi je ne sais quelle farce lugubre en ariettes et en prose, intitulée le Déserteur.

M. Saurin, dans l'épître qui précède sa traduction de Béverley, dit que le Philosophe sans le savoir est un drame très-original : nous n'appellerons pas de sa décision. Si ce drame est en effet original, la Gageure, autre comédie du même auteur, ne l'est pas moins, sinon par l'invention, que Scarron serait en droit de réclamer en entier, du moins par un style dont personne n'avait le secret avant M. Sédaine.

Qu'on nous permette ici une dernière digression sur les succès qu'obtiennent, de nos jours, au théâtre ces mauvais romans pathétiques,

dont nous avons déja parlé tant de fois. Au jugement de leurs auteurs, ces succès semblent confirmés par les larmes qu'ils voient répandre aux représentations. Ces Messieurs ne se doutent pas encore que les mêmes marques de sensibilité n'annoncent pas toujours une impression semblable; qu'il ne faut pas comparer, par exemple, les pleurs que fait verser aux ames délicates l'éloquente douleur de Phèdre, à l'attendrissement momentané que produit chez quelques lecteurs une situation intéressante quelconque, fût-elle amenée sans aucune vraisemblance, et présentée par l'écrivain le plus mal-adroit. On peut ressentir quelque émotion involontaire à certaines aventures de la Paysanne parvenue de M. le chevalier de Mouhy; et cette émotion n'a certainement rien de commun avec celle qu'on éprouve en lisant Clarisse. D'ailleurs, il est bien plus aisé encore d'intéresser au théâtre qu'à une simple lecture : car lorsque les hommes sont rassemblés, ils ont tous, comme l'a très-judicieusement observé M. de Saint-Lambert, une secrette disposition à se communiquer tous les mouvemens qui les affectent. « Je ne sais quel » enthousiasme, dit-il, passe rapidement de l'un » à l'autre; et alors le philosophe le plus ferme

» est, du plus au moins, comme cet homme » sensé, qui rougissait de mêler ses larmes à » celles d'un auditoire que faisait pleurer un » mauvais prédicateur. Il répétait souvent : il » ne sait ce qu'il dit, il ne sait ce qu'il dit, et » n'en pleurait pas moins. »

Voilà le mot de l'énigme des grands succès dont ces Messieurs se vantent. En effet, il n'est pas impossible, qu'entraînées par l'art des acteurs, quelques personnes raisonnables n'aient pleuré, soit au Philosophe sans le savoir, soit au Déserteur de M. Sédaine ; mais à la réflexion, elles n'ont pas dû se sentir moins étonnées que ne l'est un homme d'esprit qui se surprend à rire d'un mauvais jeu de mots, ou d'un pitoyable calembour.

Ce qui démontre ce que nous venons d'avancer, c'est que toutes ces pièces, si applaudies au théâtre, tombent régulièrement à l'impression, pour ne se relever jamais; et que M. Sédaine, qui a eu le bonheur d'assembler quelquefois une foule si tumultueuse de spectateurs, n'a peut-être pas encore trouvé un lecteur.

Ce n'est pas que cet auteur ne se soit prodigué, autant qu'il a pu, à tous les spectacles.

Il a hasardé malheureusement, sur la scène lyrique, Aline ou la Reine de Golconde, d'après un badinage charmant de M. le chevalier de Boufflers. Jamais on a travesti en vers plus durs et plus lourds un sujet aussi agréable. On croirait voir un singe contrefaire devant un miroir les attitudes élégantes d'une jolie femme.

Depuis les dernières éditions de ces Mémoires, des succès toujours du même genre, des pièces toujours écrites dans la même langue, ont conduit M. Sédaine à l'académie Française.

Nous nous permettrons, en faveur de ceux qui n'ont aucune idée du style de cet écrivain, de citer ce fragment, qui ressemble à mille autres dont nous avions le choix :

Je te méprise,
Et je te prise
Comme une prise
De tabac.

Otez au style de Tarare ce qu'il a de plus recherché et de plus pénible, on voit que les deux manières se rapprochent, et qu'il s'en faut de très-peu que M. de Beaumarchais ne soit, en poésie, le digne émule de M. Sédaine.

Segrais, (Jean-Renaud) de l'académie Fran-

çaise, né à Caen en 1625, mort en 1701. Il est demeuré le modèle d'un genre dans lequel il n'a pas eu de rivaux, celui de l'Églogue, par le seul mérite de n'avoir point fardé ses bergers, comme Fontenelle et la Motte ont fardé les leurs. Les autres ouvrages de Segrais sont médiocres, et en général c'est un écrivain qu'on ne lit guère.

SENECÉ, (Antoine Bauderon de) né à Mâcon en 1643, mort en 1737. Poète et littérateur estimable, mais qui n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite; ce qui prouve que les réputations ont aussi leur destinée. Il est vrai qu'il n'a laissé qu'un petit nombre de pièces fugitives, défigurées par quelques négligences, mais pleines d'une imagination singulière, d'expressions souvent très-heureuses, de poésie enfin, et très-supérieures à tous les recueils des Benserade, des Segrais, des Pavillon, qui cependant sont plus connus que cet écrivain. Le conte du Kaïmac, et le poème intitulé les Travaux d'Apollon, auraient aujourd'hui le plus grand succès, et le mériteraient mieux que cette foule de *Fantaisies* prétendues poétiques, dont nous sommes inondés. Mais du tems de Senecé, on

n'avait point encore perfectionné l'art du manège littéraire. Les vignettes, les estampes, les longues préfaces à prétentions, étaient des ressources ignorées. En un mot, comme nous croyons l'avoir déja dit, on ne savait point encore enfler de petites réputations par de grandes intrigues.

Il était réservé à notre siècle d'épuiser toutes ces combinaisons de charlatanisme et d'orgueil; et nous aurions peine à donner une juste idée du ridicule qui en rejaillit sur notre littérature. Nous avons vu de fastueux discours préliminaires à la tête de quelques opéra-bouffons, ou d'un petit recueil de romances: c'est à qui donnera le plus d'importance à son orviétan. Nous avons vu des auteurs tragiques emprunter, au contraire, le jargon des ruelles dans leurs préfaces, pour s'assurer les suffrages de quelques toilettes, ou de quelques boudoirs accrédités. On s'était moqué de Fontenelle, pour avoir comparé, dans un ouvrage de physique, la nuit à une beauté brune, et le jour à une beauté blonde; et dans l'avant-propos d'une pièce de théâtre, dont le sujet est romain, un auteur très-connu s'est permis d'écrire, « qu'une tragé-
» die non représentée, ressemblait, tout au plus,

» à

» à une belle femme en bonnet de nuit.» Non, l'ancien hôtel de Rambouillet, nos ridicules précieuses, nos turlupins même, n'avaient pas porté si loin la déraison et le délire. Nous le répétons avec confiance, on finira par trouver un jour la Dunciade trop doucereuse, et nos Mémoires Littéraires trop indulgens.

Nous croyons devoir observer, en finissant cet article, qu'un homme de goût, qui rassemblerait avec choix les poésies de Senecé, celles de Lainez et de quelques autres écrivains, qui n'ont fait, comme eux, qu'un petit nombre de pièces agréables, enrichirait, pour ainsi dire, notre littérature d'un bon poète de plus, et que par ce moyen on conserverait des ouvrages que leur forme fugitive expose à disparaître, et qui sont dignes de rester.

SÉVIGNÉ, (Marie de Rabutin, marquise de) née en 1626, morte à Grignan en 1696. Immortelle par ses lettres charmantes, qu'elle écrivit sans prétention, et sans prévoir qu'on dût jamais les rendre publiques. Elles ont le double mérite de contenir des anecdotes curieuses, et d'être écrites avec cette aisance naïve, familière et cependant élégante, qui les rend dignes de servir

de modèles dans le genre épistolaire. Ses décisions sur le goût seraient quelquefois dangereuses ; mais par-tout son style a des graces animées qu'elle doit à la seule nature, et que l'art voudrait en vain imiter.

Ce fut encore une des particularités remarquables du beau siècle de Louis XIV, que cette fleur d'esprit que le bon goût de sa cour répandit sur des femmes aimables, qui, sans être ni précisément lettrées, ni ce qu'on appelle savantes, firent les délices de la société par les seuls charmes d'une raison cultivée. C'est alors que l'on vit avec surprise éclorre les productions légères et délicates des la Fayette, des la Suze, des Deshoulières, des Muralt, des Villedieu, des Chéron, des d'Aulnoi, des Lambert, etc. etc. Nous ne parlons pas de madame Dacier, parce qu'elle fut moins une femme d'esprit qu'un véritable savant.

Sillery, (Stéphanie-Félicité du Crest, marquise de, ci-devant madame la comtesse de Genlis) esprit très-supérieur à toutes les femmes dont nous avons parlé dans l'article précédent. Toutes, en effet, et madame de Sévigné elle-même, n'ont eu que le charme d'un esprit na-

turel, cultivé par l'éducation très-imparfaite que l'on donne communément à leur sexe. Elles n'ont réussi que dans des bagatelles ingénieuses: aussi le mot de génie ne s'est appliqué jusqu'à présent à aucune femme. S'il en était une à qui cette gloire fût véritablement réservée, ce serait celle qui nous aurait étonnés par de grandes vues, de grandes idées, et qui aurait su donner à ses ouvrages un caractère d'importance et d'utilité assez imposant pour mériter de voir son nom associé à celui des hommes les plus célèbres.

Ce portrait, que l'on croirait tracé par l'imagination, est précisément celui de madame la marquise de Sillery. Des connaissances presque universelles, fruits de l'éducation la plus soignée; le talent d'écrire, non-seulement des ouvrages de pur agrément, mais des ouvrages où les hommes pourraient s'instruire: tel est le phénomène qui nous était réservé. Si l'on ajoute à ces vérités (car ceci n'est point un éloge) que madame de Sillery possède au plus haut degré les talens qui appartiennent exclusivement à son sexe, qu'elle n'en a dédaigné aucun, et qu'elle sait y descendre quand il le faut; que mère plus heureuse que madame de

Sévigné, elle avait donné ces mêmes talens à des filles charmantes (1) dont elle est adorée, et qu'elle ne les avait acquis que pour se vouer seule à leur éducation, et pour mieux remplir ses devoirs de mère : qui pourrait se défendre de partager notre admiration?

Une femme vulgaire, même avec beaucoup d'esprit, eût cherché à contrefaire l'homme dans ses ouvrages. Madame de Sillery est la seule qui ait su, en conservant toutes les graces de son sexe, en allier le charme à la solidité qu'on nous attribue. Elle est restée femme, mais elle est devenue une femme unique.

Elle a donné sur l'éducation, non des paradoxes brillans, mêlés à quelques vérités, mais ce que le plus beau naturel et la plus heureuse expérience lui avaient appris. Ce mérite a été senti par un grand prince; madame de Sillery a l'honneur d'élever les petits-fils d'Henri IV, et ce sont ces princes qu'il faut en féliciter.

---

(1) Nous rappelons avec douleur à madame la marquise de Sillery, un souvenir que nous voudrions épargner à sa sensibilité. De ces deux filles charmantes.... mais celle qui lui reste réunit tant de vertus à tant de graces! Elle a dû consoler sa mère en héritant pour elle de toute la tendresse de sa sœur. Eh! qui pourrait sans orgueil être la mère de madame la comtesse de V.....!

Les ouvrages de cette dame respirent la morale la plus pure, la vertu, la bienfaisance. Elles ont pris sur son ame élevée, l'empire que prennent les passions sur les ames communes. Uniquement occupée du desir de se rendre utile, elle y sacrifierait même la gloire, si ce sacrifice était encore en sa puissance.

Elle a fait, pour son usage particulier, et pour servir à l'instruction des augustes enfans qui lui sont confiées, de petites comédies écrites avec charme, où les principes de la plus saine morale se trouvent développés et mis en action. Ces comédies sont devenues des bienfaits communs, parce qu'il n'est point de père qui ne soit jaloux de les mettre entre les mains de ses enfans. Parmi ces pièces, dont elle seule, peut-être, a méconnu toute la valeur, il en est, nous osons le dire, qui auraient obtenu les succès du théâtre: le Magistrat, par exemple, ouvrage fait pour servir de leçon à la classe la plus importante des citoyens.

La mort d'Adam passe pour un des chef-d'œuvres de Klopstock, l'un des premiers Allemands qui ait cultivé avec génie l'art de Sophocle. Madame de Sillery a imité cette tragédie, et le poète a dû s'énorgueillir sans

doute de voir son cothurne embelli de la main des graces.

Enfin madame de Sillery n'a pas dédaigné d'attaquer, à notre exemple, par le ridicule, ces charlatans de philosophie, qui s'étaient arrogé, avec tant d'orgueil, le titre de précepteurs du genre humain, et qui n'en étaient que les corrupteurs. C'est de la main d'une femme que sont partis les derniers traits qui ont accablé cette secte audacieuse, et elle a eu la gloire d'achever ce que nous avions commencé.

Des succès si brillans ne pouvaient manquer d'irriter l'envie, qui était loin de prévoir la manière dont madame de Sillery savait se venger.

Tandis que dans un libelle obscur on osait employer contre elle le nom de Racine, le hasard nous fit découvrir qu'il existait des petits neveux de ce grand poète, réduits à la dernière infortune. Certains de leur avoir trouvé une protectrice, nous nous empressâmes de les annoncer à madame de Sillery, dont la bienfaisance active n'eut plus de repos qu'elle n'eût obtenu pour eux une pension de monseigneur le duc d'Orléans. Mais nous ne devons pas taire que le premier mouvement de monseigneur le duc de Chartres, ému de nos sollicitations, fut de

prévenir les graces de son père, et de se charger lui-même du sort de cette famille. Ces inspirations d'une grande ame ne nous ont point étonnés dans un prince et dans un élève de madame de Sillery ; mais, osons le dire, c'est à elle encore que monseigneur le duc d'Orléans est redevable de la gloire d'un bienfait que le nom de Racine doit rendre immortel.

Ajoutons que cet acte de bienfaisance si noble et si ressemblant à celui qui valut à M. de Voltaire (1) des acclamations si flatteuses, madame de Sillery l'a fait avec une simplicité modeste qui en relève encore l'éclat. Mais le bien doit être connu en faveur de l'exemple qu'il donne; et s'il nous est dû quelque récompense de l'intérêt vif et tendre que nous avons pris au sort d'une famille respectable et malheureuse, nous la trouvons dans l'hommage public que nous rendons aux bontés de madame de Sillery, et que nous la supplions de vouloir bien nous pardonner.

SOLIGNAC, (Pierre-Joseph de la Pimpie, chevalier de) né à Montpellier, mort à Nancy

(2) Quand il se chargea de la petite nièce de Corneille.

en 1773, à près de quatre-vingt-dix ans. Il eut l'honneur d'être attaché, pendant la plus grande partie de sa vie, au roi de Pologne, Stanislas, duc de Lorraine, en qualité de secrétaire de ses commandemens, et de jouir de la faveur d'un prince qui ne l'accordait qu'au mérite et à la vertu.

On a de M. de Solignac plusieurs volumes d'une histoire générale de Pologne, qui font regretter qu'elle ne soit pas achevée. Le style en est peut-être un peu trop orné; mais cette manière fleurie, qu'on eût taxée d'affectation dans un autre, ne supposait chez lui aucun apprêt, ni aucune recherche. Son esprit était, pour ainsi dire, naturellement académique, dans le sens à-la-fois désavantageux et favorable qu'on attache à ce mot : c'était peut-être une suite des liaisons qu'il avait eues, dans sa jeunesse, avec Fontenelle.

C'est M. de Solignac qui a été, au moins, le rédacteur des ouvrages du roi de Pologne, connus sous le titre du Philosophe bienfaisant. On a dû trouver dans ses papiers, une Vie de ce prince, dont il est à souhaiter que le public ne soit pas privé. Personne n'avait été plus à portée d'étudier le caractère de Stanislas, et de

mieux peindre à la postérité cette ame royale et citoyenne. Personne d'ailleurs n'était, par ses vertus, plus rapproché de son auguste modèle.

Nous confirmons ici ce qu'on lit à son article, dans le Nécrologe de 1774, comme une vérité qui nous est personnelle et glorieuse. Nous lui devons en effet une éternelle reconnaissance des services qu'il voulut bien nous rendre auprès du roi de Pologne, lorsqu'à l'occasion de la comédie du Cercle, il s'éleva contre nous, à la cour de Lunéville, une persécution d'une espèce si nouvelle, et tramée par des philosophes (1).

T.

THÉOPHILE, né dans l'Agénois en 1590, mort à Paris en 1626. Ce poète n'était dépourvu ni d'imagination, ni de génie; mais il écrivait avant le tems où le goût s'est perfectionné. On n'a retenu de sa tragédie de Pyrame et Thisbé, que ces deux vers éternellement ridicules :

> Le voilà ce poignard, qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître !

(1) Voyez dans le second volume, les pièces qui précèdent et qui suivent cette comédie.

Rien de plus froid que cette pensée, qui fut cependant très-applaudie, parce qu'alors on avait la fureur des pointes et des jeux de mots. Corneille lui-même, qui, le premier, en a purgé le théâtre, en a laissé, dans les ouvrages de sa jeunesse, un nombre assez grand pour rendre Théophile excusable. Ce poète, dont il n'est resté que très-peu de vers, avait souvent d'heureuses saillies, et s'était fait beaucoup d'amis, par le seul mérite de l'esprit de société, moins commun de son tems que de nos jours; mais il eut aussi des ennemis bien cruels, bien implacables. Le plus dangereux fut le jésuite Garasse, qui épuisa contre lui l'injure et la calomnie, qui parvint à le faire enfermer, pendant deux ans, dans le cachot de Ravaillac, et qui enfin l'eût fait brûler, si le duc de Montmorency n'eût donné un asyle dans son hôtel à ce poète infortuné, qui mourut, à l'âge de trente-six ans, victime du fanatisme. Le prétexte de Garasse était de venger la religion : mais quel étrange zèle que celui qui se permet les délations et le mensonge! On ne peut lire, sans être attendri, les apologies que Théophile écrivit pour se justifier; et c'est à titre de malheureux célèbre, que nous lui donnons une place dans ces Mé-

moires. Peut-être s'était-il rendu coupable de quelque imprudence ; mais rien ne fut prouvé contre lui. Il trouva des amis et des défenseurs parmi des gens qu'on ne pouvait soupçonner de favoriser l'irreligion. Sa jeunesse, d'ailleurs, aurait dû lui servir d'excuse; et, coupable ou non, il intéressera toujours par ses malheurs, tandis que la mémoire de ses persécuteurs demeurera flétrie dans l'opinion publique.

THOMAS, (Antoine) de l'académie Française, ancien professeur au collége de Beauvais. Il s'était d'abord signalé contre la nouvelle philosophie et les prétendus esprits-forts, qui voudraient aujourd'hui donner le ton à la nation, en sappant à-la-fois toute autorité et toute morale. Son zèle l'avait même emporté trop loin, et jusqu'à lui faire méconnaître les beautés du poème de M. de Voltaire sur la Loi naturelle, ouvrage dont il a parlé avec le plus grand mépris.

M. Thomas s'est ensuite renfermé dans le genre des Panégyriques. Si l'éloquence n'est qu'une convulsion perpétuelle ; si l'enflure de Brébœuf peut s'appliquer avec succès à la prose; si les maximes, les sentences, les réflexions mul-

tipliées jusqu'au dégoût, peuvent devenir les ornemens naturels du discours; enfin, si un style toujours tendu, toujours guindé, doit prévaloir sur la simplicité majestueuse du style de Bossuet, M. Thomas doit, sans contredit, être regardé comme un des plus rares modèles de ce nouvel art de parler. Nous croyons que c'est à lui qu'on a voulu faire allusion dans ces vers d'une satire connue :

D'un fatras emphatique un autre enflant sa voix,
Vient régenter les grands, les ministres, les rois :
Et dans l'académie, empesé pédagogue,
Voit, malgré d'Olivet, son faux sublime en vogue.

Ce fatras emphatique et ce faux sublime nous semblent en effet caractériser très-bien le style hydropique et boursouflé de cet ancien professeur.

Le dernier ouvrage de M. Thomas est une compilation galante en faveur des dames, pour leur prouver, par une foule d'autorités, que leur organisation ne différant point de la nôtre, elles peuvent, aussi bien que nous, prétendre à tous les genres de gloire. La manière de l'auteur paraît un peu moins laborieuse dans cette

bagatelle que dans ses autres productions ; mais le projet qu'il a eu de plaire aux dames, lui a fait contracter je ne sais quelle afféterie de style, qui n'est point dans son caractère, et qui tient d'ailleurs de fort près au Néologisme. On voit qu'il ne sait pas tenir un juste milieu. Peut-être un degré de feu de plus ou de moins, en eût fait un bon orateur ou un grand poète.

Depuis les premières éditions de ces Mémoires, on a beaucoup vanté un Éloge de Marc-Aurèle, par M. Thomas. Il est vrai que dans cet ouvrage il a le mérite d'être plus simple et plus rapproché de la nature ; mais le bruit même qu'on a fait de cet éloge, annonce assez combien la véritable éloquence a dégénéré. Nous en sommes si loin, que nous n'avons peut-être, de nos jours, qu'un seul homme éloquent (M. l'évêque de Senez), et que sa réputation n'est encore établie que par les suffrages du très-petit nombre des vrais connaisseurs.

THOU, (Jacques-Auguste de) né à Paris en 1553, mort en 1617. Le modèle des historiens Français, quoique par un usage familier de son tems, il ait mieux aimé écrire en latin que dans notre langue, qui était véritablement

encore trop agreste et trop sauvage. Le caractère de cet historien a rendu son nom respectable à toute l'Europe. On voit qu'il était ennemi des factieux, des persécuteurs, et de tous ces attentats sacrés qu'un faux zèle s'était permis dans les deux religions qui divisaient la France lorsqu'il écrivit. Mais il faut se défier de la traduction française qu'on a faite de son histoire : non-seulement elle est infidelle par plusieurs contre-sens, mais comme on a supprimé toutes les autorités dont s'appuyait M. de Thou, et qu'il avait eu soin de citer à la marge, il arrive souvent qu'on affirme, d'après lui, des choses que lui-même n'affirmait pas, et qu'il ne rapportait que sur le témoignage d'autrui. Cette liberté qu'on a prise est inexcusable, et devrait être corrigée dans les nouvelles éditions.

TITON DU TILLET, (Evrard) né à Paris en 1677, mort dans la même ville en 1762. Son nom doit se trouver dans tous les répertoires de littérature, et devait honorer la liste de toutes les académies. Aucun citoyen n'a témoigné plus de respect et d'amour pour les gens-de-lettres, et n'a plus sacrifié à leur gloire. Dans une situation à peine au-dessus de l'aisance, il avait fait

construire en bronze un monument consacré à la mémoire du beau siècle de Louis XIV, et des hommes célèbres qui l'ont illustré. La description en est assez connue ; mais il brûlait d'exécuter en grand, ce que la médiocrité de sa fortune ne lui avait permis d'exécuter qu'en petit; et il s'occupa de ce projet patriotique pendant une partie de sa vie. Les Anglais lui auraient érigé à lui-même une statue : mais son zèle ne lui valut guère que le stérile honneur d'être placé dans un fauteuil, toutes les fois qu'il assistait aux séances publiques de l'académie, qui se fût honorée davantage en inscrivant dans ses fastes un nom aussi respectable.

On a reproché à M. du Tillet d'avoir associé dans son Parnasse, aux grands hommes du siècle de Louis XIV, quelques écrivains trop peu dignes de cette distinction. On connaît l'épigramme de M. de Voltaire :

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon ;
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet et Nadal ;
Qu'on voie armés du même archet
Saint-Didier, Nadal et Danchet,
Et couverts du même laurier,
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Mais cette épigramme, originale par sa tournure, était, dans le fond, très-injuste. Ce monument était composé de figures en pied, réservées aux véritables hommes de génie à qui la nation devait sa gloire, et de quelques autres figures, en médailles seulement, destinées à des écrivains d'un talent moins supérieur, mais réellement estimables. Rien, à ce qu'il nous semble, ne caractérisait mieux l'esprit de justice et de bienveillance dont le fondateur du Parnasse Français était animé pour les gens-de-lettres. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas placé dans le Temple du goût, quelques personnages d'un ordre inférieur à celui des Corneille, des Racine, des Molière, des La Fontaine, des Boileau ? Pourquoi n'en serait-il pas de ce Temple comme du Paradis ? *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* : il est vrai pourtant qu'il n'y faudrait pas admettre la médiocrité.

TOUSSAINT, (François-Vincent) né à Paris, mort à Berlin en 1772. Après avoir commencé sa carrière par des hymnes latines à la louange du bienheureux Pâris, ce qui prouve que sa jeunesse n'avait pas été exempte d'une sorte de fanatisme,

fanatisme, un fanatisme d'une autre espèce le jeta dans le parti philosophique.

Son livre des Mœurs étonna par des principes hardis auxquels on n'était point encore accoutumé ; mais comme certaines vérités morales y sont présentées avec le sentiment de la conviction, comme le dogme sacré d'un dieu rémunérateur et vengeur y est respectueusement conservé, et qu'en général on y reconnaît toutes les obligations imposées à l'homme par la loi naturelle ; ce livre, appuyé du moins sur les principes du pur théisme, ne ferait plus fortune aujourd'hui parmi nos philosophes. On sait que la plupart de ces messieurs ont enfin secoué le joug de toutes ces vérités importunes, et que leur licence s'est égarée dans le plus absurde pyrrhonisme : aussi le livre des Mœurs, précisément par ce qu'il contient d'estimable, est-il relégué, pour ainsi dire, par nos esprits forts, dans la classe des livres de dévotion, et traité par eux avec le même mépris.

Nous approuvons, au contraire, le respect que l'auteur a conservé pour quelques vérités fondamentales. Son ouvrage d'ailleurs est recommandable du côté du style ; mais nous sommes fâchés, pour l'honneur de la philosophie, qui

semblait alors n'avoir pas encore tout-à-fait abjuré le langage des bienséances, d'y trouver quelques propositions mal sonnantes, telles que celles-ci : « un fils ne doit aucune reconnaissance » à son père de lui avoir donné le jour. L'amour » filial est susceptible de dispense. Le seul » moyen de s'affranchir des besoins, est de les » satisfaire. »

Ces propositions, où la philosophie commençait à lever le masque, nous rappellent un mot de la courtisanne Glycère au philosophe Stilpon. Ce dernier lui reprochait de corrompre la jeunesse : « cela peut être, lui répondit la cour» tisanne ; mais, vous autres philosophes, on » vous reproche précisément la même chose, » convenez-en de bonne-foi : eh ! qu'importe, » après tout, par qui se dérange votre jeunesse, » par une courtisanne, ou par un philosophe ? » Ce mot piquant, qui nous a été conservé par Athénée, prouve que ce n'est pas de nos jours seulement que la philosophie s'est rendue suspecte de dépraver les mœurs ; et à juger du caractère de la courtisanne par cette saillie, nous croyons qu'elle était de meilleure compagnie que ces pédans à la mode, qui ne cessent de nous étourdir de leurs fastidieuses déclamations.

TRESSAN. (Louis-Elisabeth, comte de) Connu par de jolis vers, et par son goût éclairé pour l'histoire naturelle. Mais ce qui lui assure, à la considération publique, plus de droits encore que ses talens et sa naissance, c'est l'exemple unique qu'il a donné à tous les gens-de-lettres, en réparant, avec autant de noblesse que de courage, une injustice qu'il avait commise, à l'instigation de quelques philosophes, envers l'auteur de cet ouvrage. Ce dernier, dans une comédie qui fut représentée à Nancy, le jour d'une cérémonie à jamais mémorable, s'était permis quelques plaisanteries, non contre la personne, mais contre les paradoxes du célèbre citoyen de Genève. Ces mêmes philosophes, qui déchirent aujourd'hui si scandaleusement M. Rousseau, depuis qu'en leur témoignant son mépris il a mortifié leur amour-propre, paraissaient alors animés pour lui de l'enthousiasme le plus violent. M. le comte de Tressan, livré à leurs séductions, et entraîné par cet esprit de société, dont il est si difficile de se défendre, adressa au roi de Pologne, un mémoire dans lequel il traitait d'attentat la liberté que l'auteur de cette comédie avait prise, et demandait vengeance au nom de M. Rousseau et de la philo-

sophie. Ce mémoire n'eut point d'effet. L'auteur de la comédie se contenta, pour sa défense, de publier ses petites Lettres sur de grands Philosophes : et quelque tems après, il fit son apologie, au théâtre même, par cette pièce si connue, qui sembla déconcerter enfin les ennemis de sa tranquillité et de la raison. Le succès de cet ouvrage lui donna la confiance de l'adresser à M. de Tressan, qui ouvrit alors les yeux, et jugea digne de lui de témoigner à l'auteur le repentir qu'il avait de s'être livré à des conseils violens, qui en effet étaient très-éloignés de son caractère. Il eut la politesse de lui écrire « qu'il ne s'était montré dans cette affaire qu'avec » regret, que le souvenir l'en affligeait, et qu'en- » fin il n'avait su que trop tard bien des choses » qui s'étaient passées, et qui avaient animé » justement l'auteur à défendre une cause que » tout homme qui pense, se ferait honneur de » soutenir. »

L'auteur fut sensible, comme il le devait, à un procédé aussi rare, et sa reconnaissance lui fit un devoir de le publier.

Mais avec quelle indignation M. le comte de Tressan ne dut-il pas apprendre que, pour se venger de son abandon, les mêmes philosophes

avaient osé, dans un recoin de leur vaste compilation encyclopédique, insérer, sous son nom, un article Parade, rempli d'indécences, d'injures grossières, et, qui pis est, d'absurdités? On renouvelait dans cet article, avec une espèce de fureur, toutes ces calomnies honteuses que la haine philosophique avait répandues dans une foule de libelles méprisés, pendant qu'on jouait la comédie des Philosophes, et long-tems encore après cette époque.

Ces messieurs s'étaient flattés sans doute que cet article, enseveli dans l'immensité de leurs volumes, échapperait à tous les yeux : car avec quelle apparence pouvaient-ils penser qu'on prêterait, sur leur parole, à M. le comte de Tressan un procédé de cette nature? Comment persuader qu'un homme de son rang et de son mérite se serait abaissé jusqu'à écrire sur les parades, et jusqu'à composer l'article le plus abject de leur dictionnaire? M. de Tressan pouvait-il même être censé savoir ce que c'est qu'une parade? et n'était-il pas fort étrange que dans le prétendu dépôt des connaissances humaines, on eût consacré plusieurs pages à disserter gravement sur ce genre de polissonnerie, rebuté aujourd'hui même de la livrée?

Ces messieurs s'étaient donc imaginé que cette indignité resterait dans les ténèbres. Cependant leur propre expérience devrait leur avoir appris que tout se découvre.

Le public judicieux et impartial sentira la nécessité où nous étions de nous étendre ici malgré nous. Il fallait justifier, et M. de Tressan, et nous-mêmes. Il fallait sur-tout apprendre aux honnêtes gens l'existence d'un libelle qu'ils auraient été si loin de soupçonner dans une compilation prétendue philosophique. Cette indécence n'est pas la seule que renferme ce dictionnaire; et les personnes qui se piquent de justice, sont actuellement à portée de connaître toute la vérité de ce vers de la comédie des Philosophes :

Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.

On vient d'annoncer une édition complette des ouvrages de M. le comte de Tressan, en douze volumes. Douze volumes! c'est beaucoup. Nous invitons les éditeurs à faire disparaître de la traduction de l'Arioste, quelques inexactitudes fort étranges. Pour n'en citer qu'un exemple, M. le comte de Tressan, dans une des

stances du dixième chant (1), a pris un serpent pour une biche. Qu'il ait pu se tromper sur la signification du mot *biscia*, ce n'est pas ce qui nous étonne ; mais que le sens de la phrase ne l'ait point éclairé, c'est ce que nous avons peine à concevoir.

TRISTAN L'HERMITE, (François) de l'académie française, né à Soliers, dans la province de la Marche, en 1601, mort à Paris en 1655. Sa Mariamne dut sa grande réputation aux talens du célèbre comédien Mondori, et au rare mérite qu'elle avait pour le tems. Jean-Baptiste Rousseau ne dédaigna point de la retoucher en 1731, quoiqu'il fût persuadé que le sujet en était malheureux.

On a de Tristan beaucoup d'autres ouvrages dramatiques qui sont tombés dans l'oubli. Il balança, comme Mairet et Scudéry, la réputation naissante de Corneille, qui ne trouva parmi les poètes ses contemporains que le seul Rotrou qui rendît justice à ses talens, parce que lui-même en avait de supérieurs. L'auteur de Venceslas devait être l'ami de Corneille ; et cette

(1) La Stance 103.

belle tragédie ne devait pas être inutilement rajeunie par M. Marmontel.

TRUBLET, (l'abbé Nicolas-Charles-Joseph de la Flourie) de l'académie Française, né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770. Semblable à ces satellites destinés à suivre invariablement le cours d'une grande planète, à laquelle ils sont subordonnés, M. l'abbé Trublet passa la meilleure partie de sa vie dans une respectueuse contemplation entre MM. de Fontenelle et de la Motte. Il les commentait de leur vivant, et les commentait encore long-tems après leur mort.

Cette assiduité, et la longue persévérance de ses sollicitations, lui ouvrirent enfin les portes du Lycée académique, ces portes demeurées inexorables au seul abbé le Blanc.

On pourra prendre, dans une des lettres de M. l'abbé Trublet sur M. de la Motte, une idée de sa manière d'écrire : « Je perds, disait-» il, dans M. de la Motte, un homme qui » m'aimait. Je crois dire ceci sans orgueil. J'ai-» mais M. de la Motte plus que je ne puis vous » dire, plus que je ne croyais l'aimer; et quand » on aime à un certain point, on ne tire pas » vanité d'être aimé. »

C'est jouer sur le mot *aimer*, que de le répéter ainsi cinq ou six fois en trois lignes. La petite maxime énigmatique qui termine cette phrase ne nous paraît d'ailleurs qu'une froide subtilité.

Nous tombons sur un autre passage dont nous ne sommes pas plus contens : » La nature dit » à chaque homme, en le formant : soyez cela, » et ne soyez pas autre chose, si vous voulez » être quelque chose. Elle avait dit à M. de la » Motte : soyez ce que vous voudrez. La règle » de suivre son talent n'était pas faite pour lui ; » elle l'eût obligé à tout, et ainsi à l'impossible. « Si ce n'est pas là le jargon de M. de Marivaux, renouvelé d'après celui des Précieuses, nous sommes fort trompés.

> Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
> Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Après avoir donné ses Essais de Morale, dans lesquels on trouve quelquefois le talent d'observer avec finesse, mais qui pourtant ne s'élèvent point au-dessus des ouvrages communs que nous avons en ce genre, M. l'abbé Trublet devint un des entrepreneurs du journal chrétien. L'intention de ces Messieurs était louable ; il s'agissait de venger la religion en combattant les incrédules : mais quand on n'est point animé

du génie des Arnaud, des Pascal, des Bossuet, on doit craindre de fortifier le parti des mécréans en ne leur opposant que des armes trop faibles. Il est des mains à qui l'arche du seigneur ne saurait être confiée sans imprudence.

U.

URFÉ, (Honoré d') comte de Châteauneuf, né à Marseille en 1567, mort à Villefranche en 1625. Aucun livre n'a eu plus de succès que son roman de l'Astrée, qui a fourni quelques proverbes à la langue, et différens sujets à l'aiguille et au pinceau, mais qui est enfin tombé dans un oubli assez général, comme tous les ouvrages qui naissent avant que le génie d'une langue et le goût d'une nation soient parvenus à une certaine maturité. Ce qu'on n'a point assez observé, c'est que le succès même de cette pastorale est précisément ce qui nous a empêchés de réussir dans le genre de l'Eglogue. Les prétendus bergers de d'Urfé ne sont pas moins fardés que ceux de nos opéra. C'est une métaphysique amoureuse (dont le modèle n'était alors que dans le caractère français), qui est l'éternel aliment de leurs insipides conversations; et c'est malheu-

reusement à leur école que s'étaient formés les bergers de Fontenelle et de La Motte : aussi le genre pastoral est-il un de ceux où nous nous sommes le plus ridiculement écartés de la nature.

V.

Vadé, (Jean-Joseph) né en Picardie en 1720, mort à Paris en 1757. M. de Voltaire, par une de ces plaisanteries dont il abusait, et qui semblaient peu convenables à sa dignité, s'est permis de mettre ce nom obscur à la tête de quelques-uns de ses ouvrages. C'est ce qui peut nous excuser de parler d'un homme qui n'a guère écrit que dans le genre grivois et dans le style des Halles. C'est un burlesque très-inférieur à celui de Scarron; et Boileau, qui ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de ce dernier poète, parce que son nom, disait-il, lui rappelait toujours le souvenir de quelque sottise, aurait eu bien plus d'antipathie encore pour celui de Vadé.

Quelques personnes, disposées à tolérer ce mauvais genre, prétendent que la poésie peut avoir ses Téniers comme la peinture. Nous croyons

qu'elles se trompent, et rien ne prouve mieux, à notre avis, la vanité des comparaisons. La tête d'un paysan flamand, pleine d'énergie et d'expression, peut fournir à un artiste le sujet d'une excellente étude; son but est rempli s'il a parfaitement imité la nature. L'inégalité des conditions disparaît aux yeux d'un grand peintre, et l'homme, quel qu'il soit, est toujours un modèle digne de ses pinceaux; mais quel est le mérite de copier l'esprit, les mœurs et le jargon des Halles? il faut avouer du moins que ces peintures grossières ne seraient faites que pour y être exposées, puisqu'elles ne trouveraient que là des spectateurs capables de bien sentir la vérité de l'imitation.

Vadé cependant n'était pas dépourvu de quelque esprit naturel. Un petit nombre de couplets assez piquans, et quelques parodies agréables, prouvent qu'il aurait pu réussir quelquefois à divertir les honnêtes gens.

VARILLAS, (Antoine) né dans la Haute Marche en 1624, mort en 1696. Historien peu estimé, parce qu'il s'est donné dans l'histoire les mêmes libertés qu'on pourrait se permettre dans un roman. Ses narrations, cependant, sont

très-agréables, et il avait l'art de distribuer ses matières avec beaucoup d'intelligence. Ce qui doit lui servir de quelque recommandation aux yeux de la postérité, c'est d'avoir eu l'abbé de Saint-Réal pour élève.

VARVILLE, (Jean-Pierre Brissot de) né à Chartres en 1754. Très-jeune encore, cet écrivain annonçait, en matière d'administration, des idées fortes, des vues profondes, et ses premiers essais semblaient déja mériter l'attention des hommes d'État. Il a fait en société avec M. de Clavière, un des plus éclairés et des plus estimables citoyens de Genève, un ouvrage intitulé de la France et des Etats-Unis, où il prouve aux deux nations l'intérêt commun qui les rapproche, et le besoin qu'elles auraient de se lier par les nœuds d'un commerce réciproque. Nous connaissons de M. de Varville d'autres écrits du même genre, et nous avons été surpris qu'on pût réunir, à son âge, une si grande étendue de connaissances politiques, à une maturité de jugement qui semblerait n'appartenir qu'à une plus longue expérience.

M. de Montesquieu, en dirigeant tous les esprits du côté des objets importans de la légis-

lation et de la politique, a préparé la révolution qui doit insensiblement faire baisser les arts d'agrément dans l'opinion publique. Ces grands objets, il faut en convenir, intéressent par leur utilité toutes les classes des citoyens, et rendent inévitable cette révolution, amenée d'ailleurs par l'impérieuse nécessité des circonstances. Il faut que dans les Lettres, ainsi que dans le cercle de l'année, la saison des fruits remplace celle des fleurs. A leur tour, ces nouvelles idées, en augmentant le trésor des connaissances humaines, feront circuler dans la littérature de nouvelles richesses.

VAUGELAS, (Claude Favre, seigneur de) de l'académie Française, né à Bourg en Bresse en 1545, mort en 1650. L'un des grammairiens qui a le plus contribué à polir notre langue, et dont les remarques subsistent encore, et ont servi de base à ceux qui ont eu sur la grammaire des idées bien plus profondes, depuis le docteur Arnaud jusqu'au célèbre du Marsais.

Vaugelas eut un mérite plus grand. Sa traduction de Quinte-Curce, très-estimée encore de nos jours, parut près de dix ans avant les fameuses lettres Provinciales, et on y trouve

peu de tours, peu d'expressions qui aient vieilli. Cet ouvrage étonna Balzac, et fut le premier qu'on ait vu en France, écrit avec une pureté continue. Vaugelas était fils d'un jurisconsulte laborieux et célèbre.

VAYER, (François de la Mothe le) de l'académie Française, né à Paris en 1588, mort en 1665. Philosophe sceptique comme Montagne, mais qui n'en a ni la sagacité, ni l'imagination, ni les graces. Il est au contraire prolixe, diffus, embarrassé dans son style. Ce n'était pas moins un homme très-savant, qui partage avec Montagne, Charron et Bayle, l'honneur d'avoir été souvent mis à contribution par la philosophie moderne. Il avait été précepteur du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il serait à desirer que l'éducation des *princes* fût ordinairement confiée à des philosophes ; mais il faudrait bien se garder de prendre pour tels tous ceux qui s'en donnent le nom. La vraie philosophie ne met point d'enseigne; elle n'attaque les préjugés, et même les abus, qu'avec circonspection : elle n'est point turbulente, audacieuse, fanatique; elle ne s'attache pas uniquement à détruire: elle n'ôte pas aux criminels un frein nécessaire,

aux méchans leurs remords, et enfin aux ames honnêtes les espérances consolantes qui les fortifient dans la vertu. Le nom de philosophe est aujourd'hui très-commun; mais la chose peut-être n'a jamais été plus rare.

VELLY, (l'abbé Paul-François) né en Champagne en 1711, mort à Paris en 1759. Il a su dans son Histoire de France, dédiée à M. de Machault, alors Contrôleur-général, débrouiller avec succès, et d'une manière très-intéressante, le chaos de nos premières races. Il a eu le mérite de profiter un des premiers des nouvelles lumières que M. de Voltaire a portées sur le genre historique. Il remonte à la source de nos mœurs, de nos usages, de nos lois : enfin ce n'est pas seulement l'histoire du Trône qu'il nous a donnée, mais celle de la nation. Son style pourrait être plus soigné, ses recherches plus exactes, sa critique plus profonde. Peut-être aurait-on lieu de lui reprocher aussi de s'être un peu trop livré à l'esprit de systême. Il écrivait dans le tems où l'on exigeait du Clergé la déclaration de ses biens, opération sur laquelle il ne nous appartient pas de prononcer; mais il nous semble qu'entraîné par les circonstances, l'abbé de

Velly

Velly dissimule souvent les priviléges de ce corps avec une affectation trop marquée, et qu'en général il ne laisse échapper aucune occasion de leur porter quelque atteinte. Il était cependant trop éclairé pour ne pas sentir que ces anciens priviléges des grands corps, dont l'origine se confond avec celle de nos monarchies, doivent être d'autant plus respectés qu'ils sont, en quelque sorte, le dernier asyle de nos libertés mourantes, et l'unique barrière qu'elles puissent opposer encore aux volontés capricieuses du déspotisme. Il est sans doute du devoir d'un historien de discuter les faits, et de distinguer avec soin les droits qui ont leur source dans une possession légitime, des priviléges usurpés dont il ne peut résulter que des abus. Mais son obligation la plus essentielle est de n'épouser aucun systême, et, s'il est possible, de ne se déclarer pour aucun parti. Quiconque ne sera pas conduit par cette sage impartialité, s'expose, en traitant l'histoire, à faire naître dans le sein de l'État des disputes, qui, lorsqu'elles ne sont pas méprisées, peuvent devenir dangereuses, et quelquefois dégénérer en troubles civils.

VERGIER, (Jacques) né à Lyon en 1657, mort à Paris en 1720. Imitateur naturel, mais faible, des contes de La Fontaine, et plus libre que son modèle. Ce poète était de très-bonne compagnie. Souvent animé par le vin et par le plaisir, il faisait à table des parodies très-piquantes des meilleurs airs de nos anciens opéra; et le célèbre Rousseau témoigne, dans ses lettres, beaucoup d'estime pour le naturel, la facilité et la grace qui règnent dans la plupart de ces saillies. Vergier, comme le dit le même Rousseau, était un philosophe aimable, un homme de société, qui avait de l'agrément et de l'atticisme dans l'esprit, sans aucun mélange de misantropie ni d'amertume. Sa mort tragique donna lieu à d'étranges soupçons; mais il est avéré qu'il fut assassiné par des voleurs de la troupe de Cartouche, qui n'avaient que leur brigandage pour motif.

VERNES. (Jacob) Pasteur de l'église de Genève, le même à qui nous avions adressé la première édition de ces Mémoires. Mais alors nous ne connaissions pas un très-bon ouvrage qu'il était prêt de publier sous le titre de Confidences Philosophiques.

Cet ouvrage est divisé par lettres. Celles qui terminent le volume, et l'idée générale du livre, nous ont paru un badinage digne de Swift. La nouvelle philosophie y est écrasée sous le ridicule de ses propres maximes mises en action, et rapportées avec la plus scrupuleuse fidélité.

Si le style d'un étranger pouvait être celui de Pascal, ce livre, mieux fondé en preuves que les Lettres Provinciales, n'eût pas été moins redoutable aux philosophes du jour que celles-ci ne le furent aux Jésuites. On y trouve, sous le nom d'un prétendu capitaine Anglais, une lettre pleine de raison et de vigueur, où tous les sophismes de l'irréligion philosophique nous ont paru foudroyés. L'ouvrage venait à peine de se répandre, qu'il a été traduit en Allemagne et en Angleterre. L'auteur se propose d'en donner une nouvelle *édition*, qui ne peut devenir que meilleure encore; nous l'invitons à y mettre toute l'attention dont il est capable, et nous osons lui répondre des suffrages de tous ceux qui ont conservé quelque respect pour la religion dégagée des superstitions humaines, et pour la saine morale.

VERTOT, (l'abbé René Aubert de) né à

Bennetot en Normandie, en 1655, mort à Paris en 1735. Ses Révolutions de Portugal, celles de Suède, et sur-tout ses Révolutions Romaines, font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de la nation. Il était digne de cette glorieuse et difficile entreprise. Son style a la majesté, l'élégance, l'agrément et le feu nécessaire à un excellent historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire, c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité; mais il ne la défigure ni par le goût puéril des antithèses, ni par une vaine ostentation de maximes sentencieuses et philosophiques, ni enfin par cette manière d'écrire tranchante, brusque et hachée, qui réunit l'obscurité à la sécheresse, et qui est aussi fatigante pour le lecteur, que contraire à la dignité de l'histoire.

VEYRIER, (Honoré-Marie-Nicolas du) né à Pignans en Provence, en 1753, avocat au parlement.

Depuis l'alliance renouvelée entre le barreau et les gens-de-lettres par la réception de M. Target à l'académie, alliance honorable pour les deux partis, et qui eût fait desirer que M. Gerbier voulût aussi se mettre sur les rangs, on ne

sera point étonné de trouver un nom déja célèbre au palais dans des mémoires de littérature. Les premiers essais de M. du Veyrier annoncent à la tribune un orateur dont l'éloquence ne sera pas moins utile à l'innocence opprimée, qu'elle est déja redoutable à la fraude. Notre confiance est moins fondée encore sur les preuves qu'il a données de ses talens, que sur le caractère d'intégrité ferme et courageuse que nous lui connaissons. On sait assez que sans ce grand caractère, il ne peut se former au barreau de véritable éloquence.

Voisenon, (l'abbé Claude-Henri de Fusée de) de l'académie Française, né au Château de Voisenon, près de Melun, en 1708, mort en 1775.

Son esprit était plutôt celui que donne l'usage du monde, que l'esprit solide et cultivé d'un homme-de-lettres. Des saillies, des gentillesses, des mignardises, un ton goguenard et quelquefois précieux, tel était dans la société le mérite essentiel de M. l'abbé de Voisenon.

On a de lui des romans, des comédies, quelques poésies fugitives; mais sa réputation littéraire n'était pas moins fluette que sa complexion, et ressemblait parfaitement à sa petite santé.

On lui attribuait, pendant sa vie, tout ce que M. Favart faisait de meilleur; ce qui prouve combien, en matière de style, le nombre des bons juges est encore borné. Il ne faut que lire ses ouvrages avec quelque attention, pour voir que rien n'était plus opposé au caractère de son esprit que les graces naïves, et qu'il ne les connut jamais. C'est pourtant ce genre de mérite qui distingue particulièrement les jolies pièces de M. Favart. Ce dernier peut tomber quelquefois dans le fade, mais non dans le précieux. M. l'abbé de Voisenon, au contraire, ne savait pas être naturel, et ne disait rien sans finesse : il est vrai qu'il ne disait guère que de petits mots et de petites choses.

Voiture, (Vincent) de l'académie Française, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648. On reçommande encore aux jeunes gens la lecture des lettres de Voiture, sans penser qu'il n'est pas d'ouvrage, peut-être, plus capable de leur gâter le goût. Elles étincèlent, à la vérité, de traits d'esprit ; mais en général elles sont défigurées par des pointes et des jeux de mots continuels. On devrait du moins en faire un choix; et en effet on pourrait en trouver

une vingtaine, qui seraient dignes de servir de modèle à l'enjoûment et à la familiarité épistolaires.

Boileau avait dit, étant jeune, qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture, on rampait dans la fange avec l'abbé de Pure. Mais dans l'âge de la maturité, il caractérisa beaucoup mieux ce bel-esprit par ces vers adressés à l'Équivoque :

> Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
> De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
> C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
> Et pour mille beaux traits vanté si justement,
> Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
> Présenter au lecteur sa pensée ambiguë;
> Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
> Faire de son discours la piquante beauté.

On trouve dans Voiture quelques poésies de très-bon goût, entre autres, une épître pleine de graces, adressée au grand Condé. On y remarque sur-tout avec plaisir cette familiarité décente et noble qu'un homme-de-lettres, qui a de l'usage, peut prendre, même avec un grand prince. Depuis Voiture, personne n'a mieux saisi ces convenances délicates que M. de Voltaire.

La pompe funèbre de Voiture, ouvrage de Sarrasin, mêlé de prose et de vers, est digne encore d'être lue par les gens de goût. Sarrasin était en état d'apprécier tout le mérite de Voiture, qui n'était pas précisément un homme de génie, mais un infiniment bel-esprit.

VOLTAIRE, (Marie-François Arouet de) de l'académie Française, né à Paris le 20 février 1694. Le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. Cet illustre écrivain s'est plaint tant de fois de la hardiesse des faussaires qui ont osé lui attribuer des productions indignes de lui, que dans la crainte de mériter de sa part les mêmes reproches, nous commençons par déclarer que nous ne reconnaissons pour ses ouvrages que ceux qui portent véritablement son nom, et qu'il a formellement avoués. C'en est bien assez pour sa gloire.

Les nations voisines s'énorgueillissaient de leurs poèmes épiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. M. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle Henriade. Nous nous sommes élevés trop souvent contre la manie des parallèles, pour comparer ce poème, ni à ceux d'Homère et de

Virgile, ni à ceux du Tasse et de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison, est un abus de l'esprit, qui n'a guère donné que des résultats ridicules.

Henri IV n'a rien de commun ni avec Achille, ni avec Énée. Le merveilleux que pouvait fournir la mythologie antique, et dont on pouvait orner des sujets fabuleux, n'est plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Usages, mœurs, coutumes, religion, tout a changé. Il suffit, pour l'honneur de M. de Voltaire, qu'il ait traité son sujet aussi bien qu'il pouvait le faire dans les circonstances où il a écrit; et du moins, avant de le juger, il faudrait peser les difficultés qu'il avait à vaincre, soit dans le génie de la langue, soit dans le caractère de la nation à qui il a voulu plaire, soit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel, et, pour ainsi dire, contemporain de son poème. Alors peut-être on sentirait que M. de Voltaire ayant lutté glorieusement, avec des armes inégales, contre les plus grands maîtres de l'Épopée, on ne peut, sans injustice, le placer au-dessous d'eux; et l'on n'aurait pas la faiblesse de disputer contre la gloire de la patrie, en cherchant à lui dérober la sienne. On sait que cet illustre poète ne s'est

pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arioste, que dans celle du Tasse, et cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les anciens.

La perte des Corneille et des Racine semblait irréparable pour la scène Française. M. de Voltaire fit, à dix-neuf ans, sa tragédie d'Œdipe, et ces grands hommes eurent un successeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réservé à cet écrivain célèbre de parvenir tout-à-coup à la maturité du génie. Quand, après avoir lu une des plus belles pièces de Racine, on passe sans intervalle aux trois derniers actes de la tragédie d'Œdipe, on croirait n'avoir pas changé d'auteur. Nous ne pouvons donner à M. de Voltaire une plus grande louange, et il est le seul poète qui l'ait méritée.

Son théâtre paraît l'emporter, par la variété, sur tous ceux que nous connaissons. On trouve, dans le style de Brutus et de la Mort de César, la manière de Corneille perfectionnée. Celle de Racine ne pouvait être qu'égalée. La muse tragique n'inspira rien à Crébillon de plus mâle et de plus terrible que le quatrième acte de Mahomet. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les autres,

et qui est lui-même un ordre à part, M. de Voltaire s'est approprié les genres différens des poètes qui l'ont devancé ; mais il ne doit qu'à lui seul cette belle tragédie de Mahomet, dont nous parlions, et son chef-d'œuvre d'Alzire.

Ce qui distingue le plus particulièrement encore les ouvrages dramatiques de M. de Voltaire (et nous ne parlons ici que de l'élite de ses pièces), ce sont les grandes vues morales et les sentimens d'humanité dont ils sont remplis. L'auteur a senti que c'était donner au théâtre un nouveau degré d'importance et d'utilité : mais il a su presque toujours s'arrêter où il le fallait ; et il s'est bien gardé d'affaiblir, par des tirades ambitieuses et par des déclamations d'une philosophie sèche et aride, l'intérêt pressant qui résulte des situations vives où il place ses personnages. Cette sobriété, dictée par le goût, se manifeste encore dans cet appareil de spectacle, dont il a le premier constamment orné la scène. Il a su le ménager de manière que cet appareil n'est qu'un accessoire à l'art, et que le tableau n'est jamais sacrifié à la bordure. C'est en quoi ses imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas son génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de tragédies, d'en-

nuyeux sermons philosophiques, et par nous faire voir au théâtre, comme M. de Voltaire lui-même l'a dit très-plaisamment, la rareté, la curiosité.

Qui croirait qu'ayant épuisé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carrière de l'histoire? Ce sera sans doute une circonstance de la vie de M. de Voltaire, digne de l'attention de la postérité, qu'après avoir célébré Henri IV en poète, il ait eu l'avantage d'être l'historien de Louis XIV, celui de Charles XII et de Pierre-le-Grand. On doit d'ailleurs à cet auteur célèbre de nouvelles vues sur l'histoire, qu'il a eu la satisfaction de voir adopter par les écrivains qui, de nos jours, se sont le plus distingués en ce genre d'écrire. C'est moins l'histoire particulière des souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des nations, de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, et sur-tout celle de l'esprit humain. Ce sont ces vues, véritablement philosophiques, qui ont dirigé M. de Voltaire dans son Essai sur l'histoire générale, ouvrage qui n'est pas exempt de défauts, sans doute, mais très-digne de la grande réputation de son auteur. N'oublions pas

qu'aucun homme-de-lettres n'a possédé, comme lui, le double talent d'écrire en prose et en vers, avec une égale supériorité. Racine, celui de nos poètes dont la gloire ne vieillira jamais, est le seul, peut-être, qui eût partagé avec lui ce mérite, s'il nous eût laissé plus d'ouvrages en prose.

Personne n'a excellé, comme M. de Voltaire, dans l'art de cacher une philosophie souvent profonde, sous des fictions ingénieuses et riantes, qui forment une classe particulière de romans, dont le modèle n'existait pas avant lui. Ses Mélanges de littérature joignent à une variété de connaissances qui étonne, le mérite de plaire, et sont écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie séduisante, qui caractérisent la plupart de ses ouvrages, et qui nous a rendus, avec raison, si *difficiles* sur les productions des autres.

Toutes ses pièces fugitives sont charmantes, et d'une poésie très-supérieure à celle des Chapelle et des Chaulieu, dont il semble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun poète n'a porté plus loin que M. de Voltaire la finesse, la plaisanterie, et quelquefois la véhémence et l'âcreté de la satire, en affectant toujours, avec assez d'adresse peut-être, de blâmer le genre

satirique. Mais quoi qu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins comme un des traits dominans de son caractère, le penchant à la satire, annoncé par sa physionomie, et confirmé d'ailleurs par une grande partie de ses ouvrages. Enfin ce génie singulier réunit à lui seul, ce qui suffirait pour assurer à beaucoup d'écrivains une célébrité durable; et peut-être dans un avenir éloigné, croira-t-on qu'il y a eu plusieurs Voltaires, comme on a cru, dans les tems postérieurs à l'antiquité, qu'il y avait eu plusieurs Hercules. Il n'y a pas jusqu'aux lettres familières de ce grand poète, quoiqu'il en ait écrit une prodigieuse quantité, qui ne méritent d'être recueillies; et il n'est point d'auteur qui ne se fût acquis, par elles seules, une réputation distinguée.

Les philosophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme d'un mérite si supérieur. Ce sont des corsaires, comme nous l'avons dit à M. de Voltaire lui-même, qui ont cru se rendre imposans en arborant un pavillon respectable. Tous ont affecté de parler, après lui, de tolérance et d'humanité; mais les convulsions de leur style décèlent la fausseté de leur enthousiasme, au

lieu que celui de M. de Voltaire paraît être dans son cœur. Il fait aimer ces vertus; il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les secours généreux qu'il a donnés aux familles des Calas et des Sirven, sont un monument de gloire qu'il s'est érigé dans toute l'Europe, et qui peut-être ne l'honore pas moins que ses immortels ouvrages.

Quels que soient d'ailleurs les sentimens philosophiques de cet écrivain fameux, son respect pour le dogme d'un dieu rémunérateur et vengeur, son attachement à la religion naturelle se manifestent par-tout. Il a fait même, dans sa Henriade, dans Zaïre, et sur-tout dans Alzire, les éloges les moins suspects du christianisme. Toutes les vertus morales de Zamore ne sont-elles pas en un instant éclipsées par la mort chrétienne de Gusman? Le même Zamore a-t-il donc un caractère aussi sublime que celui d'Alvarès? Si M. de Voltaire avait le malheur de douter d'une religion, dont lui-même a si parfaitement connu l'esprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes, et que lui répéter ces beaux vers:

Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner.

Que ces nouveaux philosophes qui ont sappé les fondemens de cette divine morale, cessent donc de regarder M. de Voltaire comme leur chef, et que ce grand homme n'ait pas la faiblesse de se croire intéressé à prendre leur querelle. Nous le lui avons dit, il doit ressembler au Jupiter d'Homère, et n'épouser dans la littérature aucune faction. Il doit songer surtout que sa réputation est très-indépendante des suffrages de ces philosophes; que loin d'en augmenter, elle pourrait même en être affaiblie; et qu'enfin il jouissait déja d'une gloire colossale, tandis que la plupart de ces Pygmées philosophiques, indignes de servir de piédestal à sa statue, étaient absolument ignorés.

Si l'on voulait apprécier M. de Voltaire avec une entière exactitude, il faudrait l'analyser successivement dans les différens genres qu'il a traités; étudier l'homme et l'auteur; découvrir en lui le principe de cette émulation infatigable, la source de sa vaste renommée; peser les avantages et les inconvéniens qui ont pu résulter de ce même principe, et de l'inconcevable facilité

de

de son génie ; observer les contrastes de son caractère et de son esprit, le suivre enfin dans tous ses progrès, et déterminer ses limites. Il faudrait se défendre également de l'enthousiasme et de la jalousie, distinguer les richesses qui ne sont qu'à lui, de celles qu'il a naturalisées, pour ainsi dire, avec son propre fonds ; décomposer ses meilleures pièces de théâtre, et comparer les moyens dramatiques dont il s'est servi, soit pour établir ses plans, soit pour amener ses situations, aux moyens que Corneille et Racine avaient employés avant lui. Nous sentons combien il serait honorable de résoudre tous ces grands problêmes ; mais ce travail demanderait beaucoup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces Mémoires.

Puisse cet écrivain célèbre jouir encore longtems de toute sa renommée ! On ne saurait penser qu'avec douleur au vide immense que laisserait sa perte dans l'empire des arts ; et l'on est indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits despotes littéraires oseraient se disputer les débris de sa monarchie.

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort.

Voltaire. Artémire.

X.

XIMÉNEZ, (Augustin-Louis, marquis de) né à Paris en 1726. Ce fut, comme nous l'avons dit à l'article SAINT-ÉVREMOND, une des singularités remarquables du siècle de Louis XIV, que d'avoir inspiré le goût des lettres à cette même noblesse qui s'était fait, jusqu'alors, un ridicule titre d'honneur de les mépriser. Digne rejeton de ce beau siècle, M. le marquis de Ximénez, non-seulement a brigué la gloire des succès du théâtre, mais on a de lui plusieurs ouvrages en vers qui ont mérité l'accueil des gens de goût. Il en est même que, par une espèce d'adoption très-honorable, M. de Voltaire a fait placer à côté des siens dans quelques-unes de ses éditions : témoignage d'estime qu'il a renouvelé depuis en faveur de M. de Rulhière.

Qui pouvait, en effet, mieux que ce grand Poète, sentir le mérite de ces beaux vers:

Il est des rois sans force et nés pour l'indolence,
Que la mollesse endort, que l'intérêt encense ;
Fantômes élevés sur un trône avili,
Ils passent comme un songe et tombent dans l'oubli.
Sous ces règnes de deuil, le mérite inutile

Languit, découragé, dans un obscur asyle,
Et des hommes divins y vivent inconnus,
Mais laissent, en mourant, un nom qui ne meurt plus.
Illustres malheureux! vos ombres consolées
Abandonnent aux rois l'orgueil des mausolées;
La mort y foule aux pieds le faste qui les suit.
Votre empire commence où leur règne est détruit!

Ces vers faisaient partie d'un discours qui concourut, en 1750, pour le prix de l'académie, prix qui ne fut point adjugé, quoique M. de Voltaire regardât l'ouvrage comme un des meilleurs qui eût jamais été présenté à ce concours, où depuis nous avons vu couronner tant de sottises.

M. de Ximénez avait aux yeux de l'académie un double tort, le mérite même de sa pièce, et la profession publique qu'il a toujours faite de son respect pour Boileau. C'est une des raisons, sans doute, qui lui a fermé jusqu'à présent les portes de ce lycée, devenues d'un accès si facile pour tant d'autres. En effet, depuis que cette compagnie a permis qu'on lui adressât des vers, dans lesquels on a osé dire que Boileau n'était qu'un écrivain sans feu, sans verve et sans fécondité, on conçoit la répugnance qu'elle aurait à voir un de ses fauteuils occupé par un admirateur de ce grand poète : mais nous croyons

que M. le marquis de Ximénez n'attache à cette frivole distinction que l'importance qu'elle mérite, et qu'il est bien convaincu que de toutes les vanités humaines, il n'en est guère de plus ridicule et de plus chétive qu'un fauteuil académique. Il a consigné son mépris pour cette gloriole dans ces vers pleins de sel et de graces.

Moi, qui par la louange un moment égaré,
Avalant le poison qu'elle avait préparé,
Crus pouvoir, comme un autre, émule de Linière,
Me glisser dans la foule au-dessous de le Mière,
Aux honneurs du fauteuil me traîner à pas lents,
Et de quelques pavots couvrir mes cheveux blancs.

Des vers d'un aussi bon genre, son discours intitulé de l'Influence de Boileau sur l'esprit de son siècle, discours aussi bien écrit que bien pensé, sont pour M. le marquis de Ximénez des titres de gloire qui ont un peu plus de réalité, et qui certainement doivent le flatter bien davantage que les vains honneurs des académies.

LETTRE DE L'AUTEUR

A UN JOURNALISTE (1).

Le 20 Mai 1775.

Il vient de paraître, Monsieur, à l'occasion d'un article de mes Mémoires Littéraires, qui n'a pas plus de 30 lignes, un écrit d'environ 80 pages, intitulé Supplément aux Mémoires de M. Palissot, pour servir à l'Histoire de notre Littérature; ou Lettre à M. Palissot, sur un article de ses Mémoires. Vous observerez que l'auteur est prolixe jusque dans son titre.

En parlant d'un écrivain, à qui l'on attribue quelques ouvrages en faveur du divorce, j'avais dit qu'avant de se livrer, sur cette matière, à des spéculations peut-être dangereuses, et de former le projet d'introduire parmi nous l'usage du divorce, il faudrait peser mûrement les abus

(1) Cette lettre a paru dans plusieurs journaux.

qui pourraient en résulter : voilà, Monsieur, le sujet de la querelle.

Le mot introduire a révolté les oreilles savantes de mon censeur. Il s'est cru obligé de me prouver, par une longue énumération d'écrits anciens et modernes, par les décrets du Concile d'Elvire, par un passage des Essais de Montagne, par les lois de Constantin, d'Honorius, de Théodose le Jeune, de Valentinien III, d'Anastase et de Justinien, par quelques ouvrages de controverse, peu dignes de Milton, par les formules de Marculfe, par une petite aventure de Sainte Fabiole, rapportée par Saint Justin, par les capitulaires de Charlemagne, par le journal de Bouillon, par les lois de Moïse, etc. etc. etc. : il s'est cru, dis-je, obligé d'ennuyer le public pour m'apprendre que l'usage du divorce remonte à la plus haute antiquité, et qu'il n'a été aboli, même dans les états chrétiens, que vers la fin du neuvième siècle ; ce que je savais, en vérité, tout aussi bien que lui.

Il a la politesse d'ajouter que son dessein n'est pas de me percer ; que je dois m'apercevoir qu'il n'alonge pas la botte ; et qu'un publiciste pourrait m'écraser sous le poids d'un bien plus grand nombre d'autorités. Il ne s'est armé de

tout cet appareil d'érudition, que pour me donner, en passant, une petite leçon de grammaire sur la signification du mot introduire, qui, selon lui, ne peut s'appliquer qu'à une coutume toute nouvelle, et non à une pratique aussi ancienne que celle du divorce. Mais, malheureusement, c'est ce qui reste encore à prouver: car dès qu'il m'accorde que l'usage du divorce a cessé pour nous depuis environ neuf siècles, il me semble qu'une prescription de neuf cents ans met, en ma faveur, quelque poids dans la balance. Il me semble qu'après une si longue désuétude, il est très-permis, sans violer les lois, ni du langage, ni du sens commun, de regarder l'entreprise de ceux qui voudraient rétablir cet usage, comme une véritable innovation; ce qui justifie pleinement l'expression que j'ai *employée*, et l'inutilité de la brochure dont je viens de vous développer tout l'objet.

Peut-être me demanderez-vous actuellement, Monsieur, quel est l'écrivain célèbre qui a donné lieu à cette importante contestation? J'ai bien peur de ne vous rien apprendre, en vous nommant M. de Cerfvol. Je prévois même que vous allez me demander encore ce qui a pu me déterminer à placer ce M. de Cerfvol dans mes Mé-

moires Littéraires. Hélas! Monsieur, j'en fais bien mes excuses au public. Il n'était pas dans ma première édition; il ne sera pas dans les suivantes; et si, par malheur, il se trouve dans celle dont il s'agit, ce ne fut, de ma part, qu'une pure complaisance pour une personne qui m'en sollicita vivement, sans m'expliquer l'intérêt qu'elle pouvait y prendre. Mais, entre nous, je crois deviner le mot de l'énigme, et je commence à soupçonner que cette invitation si pressante, n'avait pour instigateur secret que M. de Cerfvol lui-même. Vous ne douterez pas de ma conjecture, lorsque vous saurez ce que peut suggérer à de certaines gens la manie si heureusement caractérisée dans ces vers :

O Renommée, ô puissante Déesse !
Par charité, parlez un peu de nous !

Imaginez, Monsieur, que pour motiver, dans l'écrit dont je vous rends compte, l'intérêt qu'on veut faire prendre à la personne et aux ouvrages de M. de Cerfvol, on nous apprend qu'il est mort depuis quelques années. C'est à-la-fois un prétexte pour me reprocher durement d'avoir attaqué un homme sans défense, et pour jeter quelques fleurs sur sa tombe.

Mon dessein n'est pas de mettre votre pénétration à l'épreuve : mais peut-être ne devineriez-vous que difficilement le nom du panégyriste de feu M. de Cerfvol. Vous allez juger du degré de confiance que méritent les oraisons funèbres. Vous y seriez-vous attendu, Monsieur? Ce panégyriste... est M. de Cerfvol lui-même, qui ne s'est tué, dans l'opinion publique, que pour se ménager encore cette petite occasion de faire parler de lui. Croyez-vous que dans les fastes de la charlatanerie littéraire, il fût aisé de trouver un autre exemple d'un pareil manège? J'ose vous garantir la certitude de cette anecdote comique. C'est précisément le stratagême du vieux chat qui contrefait le pendu.

Le galant fait le mort — la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.

J'aurais pardonné à M. de Cerfvol cette gentillesse de son amour-propre, qui, dans le fond, n'est que ridicule, s'il eût gardé plus de modération dans son ennuyeuse Diatribe. Mais il ressemble exactement au possédé de l'évangile, qui se réfugiait dans un sépulcre pour jeter des pierres aux passans. Il a maintenant le choix,

ou de continuer à faire le mort, personnage que sa célébrité ne lui rendra jamais très-difficile, ou de ressusciter, si bon lui semble; mais je me promets bien de ne plus avoir de démêlé avec lui, ni en qualité de défunt, ni en qualité de revenant. J'ai pris quelquefois la liberté de me moquer un peu des charlatans et des usurpateurs de réputation, qui s'étaient eux-mêmes moqués de moi. C'était une petite consolation bien permise à un pauvre solitaire, qu'une cabale de Comédiens, de Philosophes et de Courtisanes, a si malheureusement écarté du théâtre : mais je n'ai, de ma vie, répondu à une bonne critique, qu'en tâchant de me corriger; et je connais trop le prix du tems, pour être tenté de répondre à de mauvaises chicanes et à des injures.

Nous croyons devoir placer en remarque l'article qui a donné lieu à cette lettre, et dont M. de Cerfvol se plaignait avec tant d'amertume, tandis qu'il n'aurait dû à l'auteur que des remercîmens.

Cerfvol, (N.) auteur de quelques ouvrages en faveur du Divorce, et d'un traité sur l'éducation des Filles, où l'on trouve quelques-unes de ces vérités morales qu'il est toujours utile de répéter.

Dans le nombre étonnant de systêmes que l'enthousiasme de l'économie politique a produits de nos jours, celui de favoriser et d'introduire parmi nous l'usage du divorce, n'est pas le moins singulier. L'exemple de la Pologne, dont le régime et les lois semblent autoriser cette liberté, ne conclut rien pour la France, qui a des lois opposées. Nous sommes très-persuadés que chez une nation inconstante et légère, telle que la nôtre, l'établissement du divorce entraînerait bientôt les plus grands abus. Avant de s'ériger en législateur dans son cabinet, il faudrait du moins avoir un peu médité sur les différences spécifiques que la nature paraît avoir mises dans le caractère des peuples : mais c'est la première chose que négligent, dans leurs projets chimériques, la plupart de nos réformateurs.

Il y a plus de sagesse dans ce que M. de Cerfvol a écrit sur l'éducation des filles. Nous

l'invitons à se livrer à ce genre de philosophie raisonnable, et non à s'égarer dans les spéculations inquiètes et dangereuses de ces écrivains qui ont la manie de fronder les lois et de vouloir tout innover.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

LISTE

De tous les Écrivains dont on a parlé dans ce volume (1).

A

Abbadie, ... pag. 7
Ablancourt (Perrot d'), ... 12
Alembert (Jean le Rond d'), ... 13
* ALIX, ... 15
Allainval (l'abbé d'), ... 17
Amyot, ... 18
* ANDRIEUX, ... 19
Arnauld (Antoine), ... 19
Arnaud (l'abbé), ... 21
AUBERT (l'abbé), ... 24
Aubignac (l'abbé d'), ... 25
Autreau, ... 26

(1) Les lettres capitales indiquent les auteurs vivans; les articles ajoutés dans cette édition, sont marqués d'un astérisque *.

B.

BACULARD (d'Arnaud de), ... 27
* BAILLY, ... 29
Balzac, ... 30
Baron, ... 31
* Barthe, ... 32
Barthelémy (l'abbé), ... 33
Basnage, ... 34
* BASTIDE, ... 35
Bayle, ... 36
BEAUMARCHAIS (Caron de), ... 43
* Beaumelle (de la), ... 48
* BEAUVAIS (ancien évêque de Sénès), ... 49
Belloy (de), ... 50
Benserade, ... 51
Bergerac (Cyrano de), ... 52
Bernard, ... 54
BERNIS (M. le cardinal de), ... 56
Bertaud, ... 58
Bletterie (l'abbé de la), ... 59
Boindin, ... 63
Boissy, ... 64
BONNET, ... 66
* BORDE (de la), ... 70

Bossuet, ... 75
Bougeant, ... 77
Bouhours, ... 78
Boulanger, ... 79
Bourdalouë, ... 80
Boursault, ... 81
Brébeuf, ... 83
BRET, ... 85
* BROTIER (l'abbé), ... 86
Brueys, ... 87
Brumoy, ... 89
BRUN (le), ... 90
* BRUN (le), ... 92
Bruyère (de la), ... 93
Buffon (le Clerc de) mort en 1788, ... 94

C.

Cabuzac, ... 96
CAILHAVA, ... 97
Calprenède (Coste de la), ... 98
Campistron, ... 100
Cartaud (de la Vilate), ... 101
CAVEIRAC, (l'abbé de), ... 102
Cerceau (du), ... 103
* CHABANON (de), ... 104

CHAMFORT, (de), ... 104
Chapelain, ... 105
Chapelle, ... 106
Charron, ... 108
Chateaubrun, ... 112
Chaulieu, ... 113
CHAUMEIX, ... 114
Chaussée (de la), ... 115
* CHENIER (de), ... 117
* CHENIER (de), } fils du précédent .. 119
* CHENIER (de S.-André), } fils du précédent .. 123
CLÉMENT, ... 124
Colardeau, ... 126
Collé, ... 127
* COLLIN (d'Harleville), ... 128
Condamine (de la), ... 130
Condillac (l'abbé de), ... 132
Corneille (Pierre), ... 132
Corneille (Thomas), ... 136
Cotin (l'abbé), ... 136
* Courayer (le), ... 138
Coyer (l'abbé), ... 140
Crébillon (Jolyot de), ... 142
Crébillon (de) fils du précédent, ... 143

D.

D.

D'Aguesseau (le chancelier), ... 145
* DAMPIERRE, ... 147
Dancourt, ... 148
Daniel, ... 149
Descartes, ... 151
Desfontaines (l'abbé), ... 153
Deshoulières (madame), ... 154
Desmahys, ... 155
Desportes, ... 155
Despréaux (Boileau), ... 156
Destouches, ... 159
Diderot, ... 161
Dorat, ... 167
* Dubos (l'abbé), ... 171
Duché, ... 172
* DUCIS, ... 173
Duclos, ... 175
Dufresny, ... 179
* DUSAULX, ... 181

F

Fagan, ... 181
* FALCONET, ... 182

FAVART, ... 184
Fénelon, ... 184
Févre (Tannegui le), ... 187
Fléchier, ... 188
Fleury (l'abbé), ... 188
Fontaine (de la), ... 189
Fontenelle, ... 193
Fosse (de la), ... 197
François (de Neuf-Château), ... 198
*. Fréret, ... 200
Fréron, ... 201
Furetière, ... 203

G.

Garnier, ... 204
* Gassendi, ... 205
Genest (l'abbé), ... 206
* Gerbier, ... 207
* Gilbert, ... 208
Girard (l'abbé), ... 209
* GOLDONI, ... 210
Graffigny (madame de), ... 212
Grand (le), ... 214
Grange-Chancel (de la), ... 214
Grécourt (l'abbé de), ... 215

Gresset, ... 215
* Grosley, ... 218
* GUÉNÉE (l'abbé), ... 219
Guymond-de-la-Touche, ... 220

H.

Hainault, ... 221
HARPE (de la), ... 222
Helvétius, ... 226
Hénault, ... 227
Huet, ... 231

I.

* IMBERT, ... 231

J.

Jaucourt (le chevalier de), mort en 1780, ... 233
Jodelle, ... 235

L.

La Font, ... 236
* Landois, ... 237
Lainez, ... 238
Lanoue, ... 240
* LEVESQUE, ... 240

* Levesque (mademoiselle) fille du précédent, 243
* L'Hopital (le Chancelier de), ... 243
Lille (l'abbé de), ... 244
Linguet, ... 246
Longepierre, ... 254

M.

Mably (l'abbé de), ... 255
Maillet (de), ... 258
Maimbourg, ... 260
Mairet, ... 262
Malfilatre, ... 263
Malherbe, ... 264
Mallebranche, ... 265
Marivaux, ... 268
Marmontel, ... 271
Marot, ... 278
* Marsais (du), ... 279
* Massieu (l'abbé), ... 280
Massillon, ... 280
* Maury (l'abbé), ... 281
Maynard, ... 281
* Méhégan (de), ... 282
Ménage, ... 282
* Mercier, ... 284

* Mézeray (de), ... 287
MIÈRE (le), ... 288
Moine (le), ... 293
Molière, ... 294
* Mongault (l'abbé de), ... 308
Monnoye (de la), ... 309
Montagne (Michel de), ... 309
Montesquieu (de), ... 311
Montfleury, ... 314
MORLAIX, ou Morellet (l'abbé), ... 315
Motte (Houdart de la), ... 316

N.

Naudé, ... 320
Nicole, ... 323
NIVERNOIS (M. le duc de), ... 324

O.

Olivet (l'abbé d'), ... 328
Orléans (le père d'), ... 329

P.

PALISSOT, ... 330
Pannard, ... 332

* PARNY (le chevalier de), ... 332
Pascal, ... 334
* PASTORET (de), ... 336
Patu, ... 337
Pellégrin (l'abbé), ... 339
Pellisson, ... 340
Perrault, ... 341
Pavillon, ... 338
* PIERRE (Bernardin de Saint-), ... 345
* PIEYRE, ... 347
Piron, ... 349
PLACE (de la), ... 354
Pompignan (le Franc de) 354
Pradon, ... 356
Prevot (l'abbé), ... 358

Q.

Quinault, ... 365

R.

Rabelais, ... 369
Racan, ... 372
Racine (Jean), ... 372
Racine (Louis), fils du précédent, ... 375
* RAYNAL (l'abbé), ... 377
Regnard, ... 379

Regnier, ... 386
* Resnel (l'abbé du), ... 388
Retz (le cardinal de), ... 390
ROBÉ, ... 390
ROCHEFORT (de), ... 391
Rochefoucauld (le duc de la), ... 393
Rollin, ... 395
Ronsard, ... 397
ROSSET (de), ... 399
Rotrou, ... 402
Rousseau (Jean-Baptiste), ... 403
Rousseau (Jean-Jacques), ... 410
Roy, ... 423
* ROZOIS ou Rosois (de ou du) 428
Rulhière, ... 428
Ryer (du), ... 430

S.

SABATIER, ... 431
SABATIER (l'abbé de Castres), ... 433
Sage (le), ... 436
* SAINT-ANGE (de), ... 440
Saint-Evremond, ... 441
Saint-Foix (de), ... 443
Saint-Gelais, ... 444
Saint-Hyacinthe, ... 445

SAINT-LAMBERT (de), ... 446
Saint-Réal, (l'abbé de), ... 449
Sarrasin, ... 450
Saurin, ... 451
Scarron, ... 455
Scudéry, ... 456
SEDAINE, ... 458
Ségrais, ... 462
Sénecé (de), ... 463
Sévigné (madame la marquise de), ... 465
* SILLERY (madame la marquise de, ci-devant madame la comtesse de Genlis), ... 466
Solignac (le chevalier de), ... 471

T.

Théophile, ... 473
Thomas, ... 475
Thou (le président de), ... 477
Titon (du Tillet), ... 478
* Toussaint, ... 480
TRESSAN (le comte de), ... 483
Tristan, ... 487
Trublet (l'abbé), ... 488

U.

Urfé (Honoré d'), ... 490

V.

* Vadé, ... 491
Varillas, ... 492
* VARVILLE (Brissot de), ... 493
Vaugelas, ... 494
Vayer (la Mothe le), ... 495
Velly (l'abbé de), ... 496
Vergier, ... 498
VERNES, ... 498
Vertot (l'abbé de), ... 499
* VEYRIER (du), ... 500
Voisenon (l'abbé de), ... 501
Voiture, ... 502
Voltaire (Arouet de), ... 504

X.

* XIMENEZ (le marquis de), ... 514

FIN DE LA LISTE DES ECRIVAINS.

00101991

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016